



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES

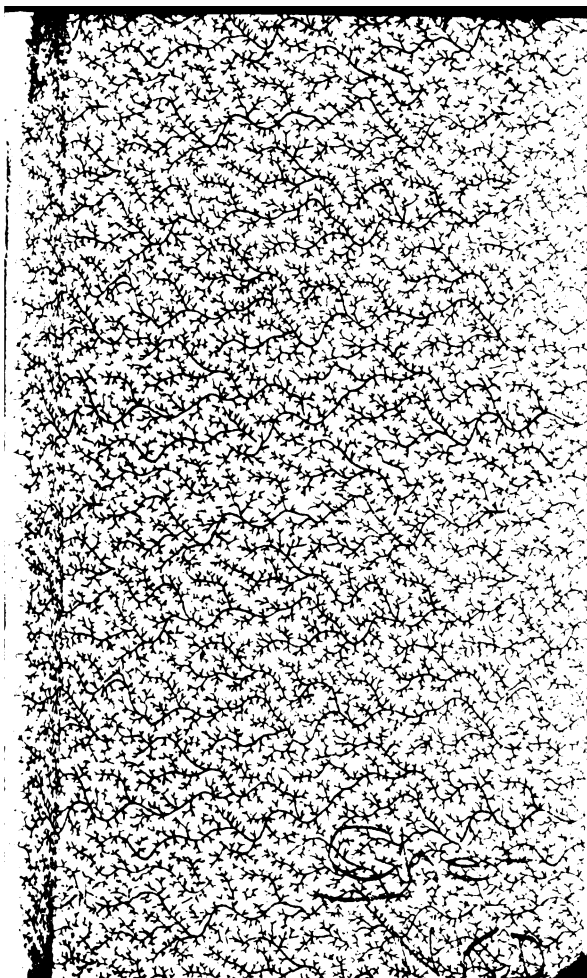


3 3433 07578406 0

LEDOX LIBRARY



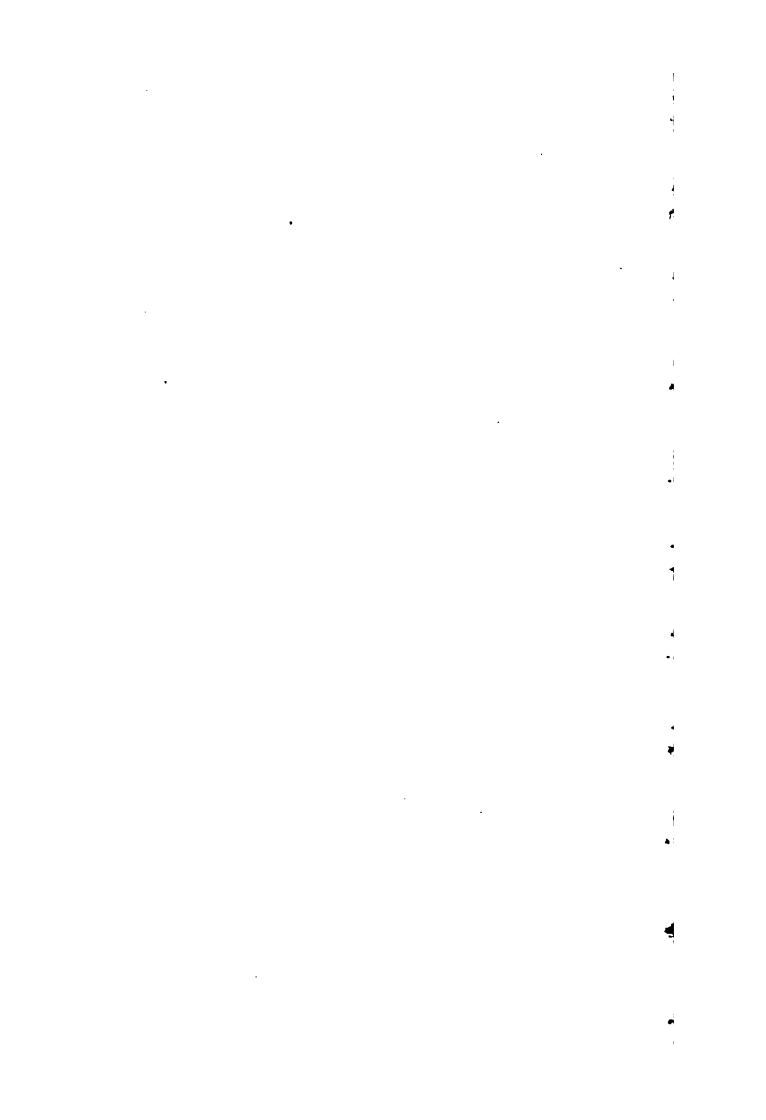
Bancroft Collection.
Purchased in 1893.



1. French Literature
Collection.

1914





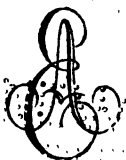
Sarah H. Bancroft's.
1832.

CHEFS-D'ŒUVRE

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

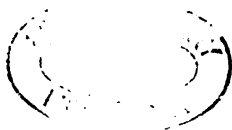
Que leurs tendres écrits, par les Grâces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.



PARIS,

EGRON, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.
RENOUARD, LIBRAIRE.

M. DCCC. XXI.



WYOM V334
21887
VIA 2011

TABLE.

POÉSIE.

	Pag.
PIRON.	La Métromanie, comédie..... 1
VOLTAIRE.	Mérope, tragédie..... 133
—	Pièces fugitives en vers..... 240
L. RACINE.	La Religion, poëme. (chant I.) 202
GRESSET.	La Chartreuse..... 213
POMPIGNAN.	La mort de J.-B. Rousseau..... 237
REMY MERES.	Les Disputes, poëme..... 260
FLORIAN.	Fables 297

PROSE.

MASSILLON.	Sermon sur le petit nombre des élus..... 273
D'AGUESSEAU.	Discours sur la connoissance de l'homme..... 309
BUFFON.	Discours de réception à l'Académie française..... 325
—	Morceaux choisis..... 334
MONTESQUIEU.	Dialogue de Sylla et d'Eucrate.. 350
—	Lettres persanes..... 359
J.-J. ROUSSEAU.	Description du Valais..... 365
—	Le duel..... 371
—	Le suicide..... 378
—	Le canard aimanté..... 380

J.-J. ROUSSEAU.	Les plaisirs de la campagne.....	383
—	Le Noyer de la terrasse.....	386
—	Lettre à un jeune homme; etc..	389
—	L'immatérialité de l'âme.....	391
VOLTAIRE.	Mort de Charles XII.....	393
BARTHELEMI.	Séance au théâtre. (Voyage d'Anacharsis.).....	399
—	Asservissement de la Grèce.....	405
SAINT-RÉAL.	Conjuration contre Venise.....	418
VAUVENARGUE.	Pensées.....	426
THOMAS.	De la louange et de l'amour de la gloire. (Essai sur les éloges.).	431
DUCLOS.	Des gens à la mode.....	438
LE SAGE.	Les Homélies de l'archevêque de Grenade. (Gal Blas.).....	448

FIN DE LA TABLE.

POÉSIE.

2. The second section focuses on the role of communication in achieving organizational goals. It highlights the importance of clear and concise communication, both internally and externally. The text provides guidelines for effective communication, such as using appropriate language, listening actively, and providing feedback. It also discusses the benefits of open communication and how it can foster a collaborative work environment.

3. The third part of the document addresses the challenges of managing resources and personnel. It discusses the importance of efficient resource allocation and the need for a skilled and motivated workforce. The text provides strategies for recruitment, training, and performance management. It also mentions the importance of maintaining a positive organizational culture and the role of leadership in this process.

4. The final section discusses the importance of innovation and continuous improvement. It emphasizes that organizations must be able to adapt to changing market conditions and technological advancements. The text provides guidelines for fostering a culture of innovation, such as encouraging creative thinking and providing opportunities for experimentation. It also mentions the importance of monitoring and evaluating the effectiveness of new initiatives.

LA MÉTROMANIE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

DE PIRON.

1738.

PERSONNAGES.

DAMIS, poëte.

M. BALIVEAU, oncle de Damis.

M. FRANCALEU, père de Lucile.

LUCILE.

DORANTE, amant de Lucile.

LISETTE, suivante de Lucile.

MONDOR, valet de Damis.

La scène est chez M. Francaleu, dans les jardins d'une
maison de campagne aux portes de Paris.

LA MÉTROMANIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

MONDOR, LISETTE, *tenant un rouleau de papier à la main.*

MONDOR.

CETTE maison des champs me paroît un bon gîte.
Je voudrois bien ne pas en décampier si vite :
Surtout m'y retrouvant avec les yeux fripons,
Auprès de qui, pour moi tous les gîtes sont bons.
Mais de mon maître ici n'ayant point de nouvelles,
Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles ?

MONDOR.

Damis. Le connois-tu ?

LISETTE.

Non.

MONDOR.

Adieu donc.

LISETTE.

Adieu.

MONDOR.

On m'a pourtant bien dit : chez monsieur Francaleu.

LISETTE.

C'est ici.

MONDOR.

Vous jouez chez vous la comédie ?

LISETTE.

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

MONDOR.

Le patron n'a-t-il pas une fille unique ?

LISETTE.

Oui.

MONDOR.

Et qui sort du couvent depuis peu ?

LISETTE.

D'aujourd'hui.

MONDOR.

Vivement recherchée ?

LISETTE.

Et très-digne de l'être.

MONDOR.

Et vous avez grand monde ?

LISETTE.

A ne pas nous connoître.

ACTE 1, SCENE I.

5

MONDOR.

Illumination, bal, concert ?

LISETTE.

Tout cela.

MONDOR.

Un beau feu d'artifice ?

LISETTE.

Il est vrai.

MONDOR.

M'y voilà.

Damis doit être ici, chaque mot me le prouve :
Quand le diable en seroit, il faut que je l'y trouve.

LISETTE.

Sa mine, ses habits, son état, sa façon ?

MONDOR.

Oh ! c'est ce qui n'est pas facile à peindre : non.
Car selon la pensée où son esprit se plonge,
Sa face, à chaque instant, s'élargit ou s'allonge.
Il se néglige trop, ou se pare à l'excès :
D'état, il n'en a point, et n'en aura jamais.
C'est un homme isolé qui vit en volontaire ;
Qui n'est bourgeois, abbé, robin, ni militaire ;
Qui va, vient, veille, sue, et se tourmentant bien,
Travaille nuit et jour, et jamais ne fait rien :
Au surplus, rassemblant dans sa seule personne
Plusieurs originaux qu'au théâtre on nous donne,
Misanthrope, étourdi, complaisant, glorieux,
Distrain... ce dernier-ci le désigne le mieux :
Et tiens, s'il est ici, je gage mes oreilles
Qu'il est, dans quelque allée, à bayer aux corneilles,

S'approchant pas à pas d'un haha qui l'attend ,
Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.

LISETTE.

Je m'oriente... On a l'homme que tu souhaites.
N'est-ce pas de ces gens que l'on nomme poètes?

MONDOR.

Oui.

LISETTE.

Nous en avons un.

MONDOR.

O'est lui.

LISETTE.

Peut-être bien.

MONDOR.

Quoi donc ?

LISETTE.

Le personnage en tout ressemble au tien ;
Sinon que ce n'est pas Damis que l'on le nomme.

MONDOR.

Contente-moi , n'importe ; et montre-moi cet homme.

LISETTE.

Cherche. Il est à rêver là-bas , dans ces bosquets.
Mais vas-y seul : on vient , et je crains les caquets.
(*Mondor sort.*)

SCENE II.

) DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

DORANTE ici ! Dorante !

ACTE I, SCENE II.

7

DORANTE.

Ah, Lisette ! ah, ma belle !
Que je t'embrasse ! hé bien ! dis-moi donc la nouvelle ?
Félicite-moi donc. Quel plaisir ! L'heureux jour !
Que ce jour a tardé long-temps à mon amour !
De la chose avant moi tu dois être avertie :
Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie ?
Que je vais... que je puis... Conçois-tu ?... Baise-moi.

LISETTE.

Mais vous n'êtes pas sage, en vérité.

DORANTE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Si monsieur vous trouvoit ? Songez donc où vous êtes !
Y pensez-vous, d'oser venir, comme vous faites,
Chez un homme avec qui votre père en procès...

DORANTE.

Bon ! m'a-t-il jamais vu ni de loin, ni de près ?
Je vois le parc ouvert : j'entre.

LISETTE.

Vous le dirai-je ?
Essayez-vous cent fois plus d'audace et de manège,
Lucile même à nous daignât-elle s'unir,
Je ne sais trop comment vous pourrez l'obtenir.

DORANTE.

Oh ! je le sais bien, moi. Mon père m'idolâtre ;
Il n'a que moi d'enfant : je suis opiniâtre ;
Je le veux. Qu'il le veuille. Autrement (j'ai des mœurs)
Je ne lui manque point ; mais je fais pis : je meurs.

LISETTE.

Mais si le grand procès qu'il a...

DORANTE.

Qu'il y renonce;

Le père de Lucile a gagné. Je prononce.

LISETTE.

Mais si votre père ose en appeler ?

DORANTE.

Jamais.

LISETTE.

Mais si...

DORANTE.

Finis de grâce, et laisse là tes mais.

LISETTE.

Croyez-vous donc, monsieur, vous seul avoir un père ?

Le nôtre y voudra-t-il consentir ?

DORANTE.

Je l'espère.

LISETTE.

Moi, je l'espère peu.

DORANTE.

Sois en paix là-dessus.

LISETTE.

Le vieillard est entier.

DORANTE.

Le jeune homme ençor plus.

LISETTE.

Lucile est un parti...

ACTE I, SCENE II.

9

DORANTE.

Jé suis bon pour Lucile.

LISETTE.

Elle a cent mille écus.

DORANTE.

J'en aurai deux cent mille.

LISETTE.

Mais vous aimera-t-elle ?

DORANTE.

Ah ! laisse là ta peur :

Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois ; c'est une nonchalante
Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente ;
De l'amour d'elle-même éprise uniquement,
Incapable en cela d'aucun attachement ;
Une idole du nord , une froide femelle,
Qui voudroit qu'on parlât , que l'on pensât pour elle ;
Et sans agir, sentir, craindre ni désirer,
N'avoir que l'embarras d'être et de respirer.
Et vous voulez qu'elle aime ! Elle avoir une intrigue !
Y songez-vous, monsieur ? Fi donc ! cela fatigue.
Voyez , depuis un mois que le cœur vous en dit ,
Si votre amour vous laisse un moment de répit.
Et c'est, ma foi, bien pis chez nous que chez les hommes.

DORANTE.

Enfin, depuis un mois, sachons où nous en sommes.

LISETTE.

Elle aime éperdûment ces vers passionnés,
Que votre ami compose et que vous nous donnez ;
Et je guette l'instant d'oser dire à la belle
Que ces vers sont de vous , et qu'ils sont faits pour elle.

DORANTE.

Qu'ils sont de moi ! Mais c'est mentir effrontément.

LISETTE.

Eh bien ! je mentirai ; mais j'aurai l'agrément
D'intéresser pour vous l'indifférence même.

DORANTE.

Lucile en est encore à savoir que je l'aime !
Que ne propositions-nous de la commodité
De ces vers amoureux dont son goût est flatté ?
Un trait pouvoit m'y faire aisément reconnoître,
Et, mieux que tu ne crois, m'eût réussi peut-être.

LISETTE.

Eh non ! vous dis-je, non ; vous auriez tout gâté :
L'indifférence incline à la sévérité.
Il falloit bien d'abord préparer toutes choses ;
De l'empire amoureux lui déplier les roses ;
L'induire à se vouloir baisser pour en cueillir.
D'aise, en lisant vos vers, je la vois tressaillir,
Surtout quand un amour, qui n'est plus guère en vogue,
Y brille sous le titre ou d'idylle ou d'églogue.
Elle n'a plus l'esprit maintenant occupé
Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé,
De bergers figurant quelques danses légères,
Ou tout le jour assis aux pieds de leurs bergères,
Et couronnés de fleurs, au son du chalumeau,
Le soir, à pas comptés, regagnant le hameau.
La voyant s'émouvoir à ces fades esquisses,
Et de ces visions savourer les délices,
J'ai cru devoir mener tout doucement son cœur,
De l'amour de l'ouvrage à l'amour de l'auteur.

DORANTE.

C'est une églogue aussi qu'on lui prépare encore :
Damis se lève exprès chez vous avant l'aurore.

ACTE I, SCÈNE II.

11

LISETTE.

Damis !

DORANTE.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas ;
Et sa rencontre ici , tout franc , ne me plaît pas.

LISETTE.

Celui que nous nommons monsieur de l'Empirée ?

DORANTE.

Oui. Son talent , chez nous , lui donne aussi l'entrée ;
Mon père en est épris jusqu'à l'aimer , je croi ,
Un peu plus que ma mère , et presque autant que moi.

LISETTE.

Laissons là son églogue.

DORANTE.

Ah ! soit : je l'en dispense.
Sur un pareil emprunt tu sais comme je pense ?

LISETTE.

Monsieur de Francaleu ne vous connoit pas ?

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Faites-vous présenter à lui sous un faux nom.
Ici , l'amour des vers est un tic de famille :
Le père , qui les aime encor plus que la fille ,
Regarde votre ami comme un homme divin ;
Et vous plairez d'abord , présenté de sa main.

DORANTE.

Il peut me demander la raison qui m'attire.

LISETTE.

Le goût pour le théâtre en est une à lui dire.

Désirez de jouer avec nous. Justement

Quelques acteurs nous font faux bond en ce moment...

DORANTE.

Oui-dà ! je les remplace, et je m'offre à tout faire.

LISETTE.

A la pièce du jour rendez-vous nécessaire ;
Il s'agit de cela maintenant : après quoi...

DORANTE.

Voici notre poëte. Adieu. Retire-toi.

(*Lisette rentre dans la maison.*)

SCENE III.

DAMIS, DORANTE.

DORANTE.

Tout à l'heure, mon cher, il faut prendre la peine...

DAMIS, *sans l'écouter.*

Non ! jamais si beau feu ne m'échauffa la veine.
Ma foi, j'ai fait pour vous bien des vers jusqu'ici ;
Mais je donne ma voix et la palme à ceux-ci.

DORANTE.

Il s'agit...

DAMIS.

De vous faire une églogue ; elle est faite.

DORANTE.

Eh ! n'allons pas si vite.

DAMIS.

Oh ! mais faite et parfaite.

DORANTE.

Je le crois.

ACTE I, SCENE III.

13

DAMIS.

Au bon coin ceci sera frappé.

DORANTE.

D'accord.

DAMIS.

Et je le donne en quatre au plus huppé.

DORANTE.

Laissons, je vous demande...

DAMIS.

Oui; du noble et du tendre ?

DORANTE.

Non ; du tranquille.

DAMIS, *tirant ses tablettes.*

Aussi vous en allez entendre.

DORANTE.

Eh ! j'en jugerois mal.

DAMIS.

Mieux qu'un autre... Ecoutez.

DORANTE.

Je suis sourd.

DAMIS.

Je crierai.

DORANTE.

Vainement.

DAMIS.

Permettez

DORANTE.

Quelle rage !

DAMIS, *lisant.*

DAPHNIS et l'ECHO, dialogue.

DAPHNIS.

18^e siècle.

LA MÉTROMANIE.

DORANTE, *à part.*

Au diable soient l'écho, l'homme et l'églogue !

DAMIS.

Echo , que je retrouve en ce bocage épais...

DORANTE, *d'une voix éclatante.*Paix ! dit l'écho : paix , dis-je ! une bonne fois , paix !
Sinon...

DAMIS.

Comment, monsieur ? Quand pour vous je compose...

DORANTE.

Mais quand de vous, monsieur, on demande autre chose.

DAMIS.

Ode ? épître ? cantate ?

DORANTE.

Aïe !

DAMIS.

Elégie ?

DORANTE.

Eh bien

DAMIS.

Portrait ? Sonnet ? Bouquet ? Triolet ? Ballet ?

DORANTE.

Rien.

Mon amour se retranche au langage ordinaire ;
Et désormais du vôtre il n'aura plus affaire.DAMIS, *resserrant ses tablettes.*

C'est autre chose : alors ces vers seront pour moi.

DORANTE.

Non que je ne ressente , ainsi que je le doi ,
La bonté que ce jour encor vous avez eue ;
J'ai regret à la peine.

ACTE I, SCÈNE III.

15

DAMIS.

Elle n'est pas perdue.

Mes vers, sans aller loin, sauront où se placer ;
Et l'on a, pour son compte, à qui les adresser.

DORANTE, *avec émotion.*

Ah ! vous aimez ?

DAMIS.

Qui donc aimeroit, je vous prie ?

La sensibilité fait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai poëte est prompt à s'enflammer ;
Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sait bien aimer.

DORANTE.

(*à part.*)

(*à Damis.*)

Je le crois mon rival. Quelle est votre bergère ?

DAMIS.

De la vôtre, pour moi, le nom fut un mystère ;
Que le nom de la mienne en puisse être un pour vous !

DORANTE.

Et votre sort, monsieur, sans doute...

DAMIS.

Est des plus doux.

DORANTE.

Une plume si tendre a de quoi plaire aux belles.

DAMIS.

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

DORANTE.

Ce jour...

DAMIS.

Est un grand jour.

DORANTE, *à part.*

(*à Damis.*)

Ah ! c'est Lucile ! Oh ça ?

Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-la.

DAMIS.

Je le voudrois.

DORANTE

(à part.)

A qui tient-il ? Son froid me tue.

DAMIS.

Je ne le puis.

DORANTE.

Pourquoi ?

DAMIS.

Je ne l'ai jamais vue.

DORANTE.

(à part.) (à Damis.)

C'est elle. Expliquez-vous.

DAMIS.

Mes termes sont fort clairs.

DORANTE.

D'où naîtroient donc vos feux ?

DAMIS.

De son goût pour les vers.

DORANTE.

(à part.)

De son goût pour les vers ! mon infortune est sûre :

Mais, n'importe ; feignons et poussons l'aventure.

DAMIS.

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ? D'où vient tant d'aparté ?

DORANTE.

De mon premier objet c'est trop m'être écarté.

Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.

DAMIS.

Parlez , me voilà prêt : que faut-il entreprendre ?

ACTE I, SCENE III.

17

DORANTE.

Donnez-moi pour acteur à monsieur Francalieu.
Je me sens du talent ; et je voudrois un peu ,
En m'essayant chez lui , voir ce que je sais faire.

DAMIS.

Venez.

DORANTE.

Mon nom pourroit me nuire.

DAMIS.

Il faut le taire.

Vous êtes mon ami , ce titre suffira.
Ecoutez seulement les vers qu'il vous lira.
C'est un fort galant homme , excellent caractère ;
Bon ami , bon mari , bon citoyen , bon père ;
Mais à l'humanité , si parfait que l'on fût ,
Toujours par quelque foible ou paya le tribut.
Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve ;
De s'être , en cheveux gris , avisé de sa verve ;
Si l'on peut nommer verve une démangeaison
Qui fait honte à la rime , ainsi qu'à la raison.
Et malheureusement ce qui vicie , abonde :
Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde.
Tout le premier lui-même il en raille , il en rit :
Grimace ! l'auteur perce ; il les lit , les relit ,
Prétend qu'ils fassent rire ; et pour peu qu'on en rie ,
Le poignard sur la gorge , en fait prendre copie ,
Rentre en fougue , s'acharne impitoyablement ,
Et , charmé du flatteur , le paye en l'assommant.

DORANTE.

Oh ! je suis patient ! je veux laisser votre homme ,
Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme.

DAMIS.

Pour moi , je meurs , je tombe écrasé sous le faix.

DORANTE.

Qui vous retient chez lui ?

DAMIS.

Des raisons que je tais ;

Et je m'y plairois fort sans sa muse funeste,
Dont le poison maudit nous glace et nous empeste...
Heureux quand mon esprit vole à sa région,
S'il n'y porte pas l'air de la contagion !
Le voici. Tout le corps me frissonne à l'approche
Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche.

SCENE IV.

M. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU, à *Damis*.

PESTE soit de ces coups où l'on ne s'attend pas !
Voilà ma pièce au diable et mon théâtre à bas.

DAMIS.

Comment donc ?

M. FRANCALEU.

Trois acteurs : l'amant, l'oncle, le père ,
Manquant à point nommé , font cette belle affaire.
L'un est inoculé , l'autre aux eaux , l'autre mort :
C'est bien prendre son temps.

DAMIS.

Le dernier a grand tort.

M. FRANCALEU.

Je croyois célébrer le retour de ma fille ;
A grands frais je convoque amis , parents , famille ;
J'assemble un auditoire et nombreux et galant ;
Et nous fermons. Cela n'est-il pas régaland ?

DAMIS.

Certes , les trois sujets étoient bons ; c'est dommage.

M. FRANCALEU.

Quelle sérénité ! Savez-vous , quand j'enrage ,
Que j'aurage encor plus , si l'on n'enrage aussi ?

DAMIS.

C'est que je vois , monsieur , bon remède à ceci.
Le rôle des vieillards n'est pas de longue haleine ;
Les deux premiers venus le rempliront sans peine.

M. FRANCALEU.

Et l'amant ?

DAMIS , *présentant Dorante.*

Mon ami s'en acquitte à ravir.

DORANTE.

Vous me voyez , monsieur , tout prêt à vous servir.

M. FRANCALEU , *à Damis.*

Il a d'un amoureux tout-à-fait l'encolure.

DAMIS.

Le jeu bien au-dessus encor de la figure.

M. FRANCALEU.

Mais il s'agit ici d'un amant maltraité ,
Et peut-être monsieur ne l'a jamais été ;
Or il faut , quelque loins qu'un talent puisse atteindre ,
Eprouver pour sentir , et sentir pour bien feindre.

DAMIS , *avec un rire malin.*

Aussi n'ira-t-il pas se chercher en autrui.
Le rôle qu'il accepte est modelé sur lui.
Le pauvre infortuné meurt pour une inhumaine ,
Sans oser déclarer son amoureuse peine ;
De façon qu'il en est encore à s'aviser ,
Quand peut-être quelqu'autre est tout près d'épouser.

DORANTE , *outré.*

Ma situation sans doute est peu communé ;
Et je sens en effet toute mon infortune.

M. FRANCALEU .

Bon , tant mieux ! vous voilà selon notre désir.
Venez , et , croyez-moi , vous aurez du plaisir.

(*Dorante entre dans la maison.*)

SCENE V.

M. FRANCALEU , DAMIS.

(*M. Francaleu fait quelques pas pour sortir avec
Dorante.*)

DAMIS , *à part.*

J'AI beau le voir parti , je ne m'en crois pas quitte ;
Mais , grâce à l'embarras qui l'occupe et l'agite ,
Sain et sauf , une fois , j'échappe à mon bourreau.

M. FRANCALEU , *revenant vers Damis.*

Attendez-vous à voir quelque chose de beau.
J'achève de brocher une pièce en six actes.
La rime et la raison n'y sont pas trop exactes ;
Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens.
(*Il rentre dans la maison.*)

SCENE VI.

DAMIS.

Et je n'armerois pas contre ce guet-apens ?
Ce devrait être fait. Qu'il reste à sa campagne ,
Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne ,

L'amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a devancé.
C'est un nœud que de loin l'esprit a commencé.
Il est temps que la vue et l'achève et le serre.
Partons.

SCENE VII.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR, *donnant une lettre à Damis.*

Ah ! grâce au ciel ! enfin je vous déterre.

(*Damis prend la lettre et la lit bas.*)

Je vous cherche , monsieur , depuis huit jours entiers ;
Et de Paris cent fois j'ai fait tous les quartiers.
J'ai craint au bord de l'eau vos visions cornues ;
Que cherchant quelque rime et lisant dans les nues ,
Pégase imprudemment , la bride sur le cou ,
N'eût voituré la muse aux filets de Saint-Cloud.

DAMIS, *en montrant la lettre.*

Oh , oh ! bon gré , mal gré , voici qui me retarde.

MONDOR.

Ecoutez donc , monsieur ; ma foi , prenez-y garde.

Un beau jour...

DAMIS.

Un beau jour ne te tairas-tu point ?

MONDOR.

A votre aise. Après tout , liberté sur ce point.
Enfin , quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être.
Mais personne , monsieur , ne veut vous y connoître ;
Et dans ce vaste enclos , que j'ai tout parcouru ,
Je vous manquois encor , si vous n'eussiez paru.

DAMIS.

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille :
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille ?

MONDOR.

Sans doute ; comment donc aurois-je interrogé ?

DAMIS.

Je n'ai plus ce nom-là.

MONDOR.

Vous en avez changé ?

DAMIS.

Oui ; j'ai, depuis huit jours, imité mes confrères.
Sous leur nom véritable ils ne s'illustrent guères ;
Et, parmi ces messieurs, c'est l'usage commun
De prendre un nom de terre, ou de s'en forger un.

MONDOR.

Votre nom maintenant, c'est donc ?

DAMIS.

De l'Empirée ,

Et j'en oserois bien garantir la durée.

MONDOR.

De l'Empirée ? oui-dà ! N'ayant, sous l'horizon,
Ni feu, ni lieu qui puisse allonger votre nom,
Et ne possédant rien sous la voûte céleste,
Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.
Voilà donc votre esprit devenu grand terrien.
L'espace est vaste : aussi s'y promène-t-il bien :
Mais quand il va là-haut, lui seul à sa campagne,
Que le corps, ici-bas, souffre qu'on l'accompagne !

DAMIS.

Et crois-tu donc qu'un homme à talents, tel que moi,
Puisse régler sa marche et disposer de soi ?
Les gens de mon espèce ont le destin des belles :
Tout le monde voudroit nous enlever comme elles.
Je me laisse entraîner chez monsieur Francaleu,
Par un impertinent que je connoissois peu.

C'est lui qui me présente ; et , dupe du manège ,
Je sers de passe-port au fat qui me protège.
On tenoit table encore : on se serre pour nous.
La joie , en circulant , me gagne ainsi qu'eux tous.
Je la sens : j'entre en verve ; et le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits , des éclairs et des foudres.
J'ai le vol si rapide et si prodigieux ,
Qu'à me suivre , on se perd , après moi , dans les cieux :
Et c'est là qu'à grands cris , je reçois des convives ,
Ce nom qui va du Pinde enrichir les archives.

MONDOR.

Qui va nous appauvrir , à coup sûr , tous les deux.

DAMIS.

Ensuite un équipage et commode et pompeux
Me roule , en un quart d'heure , à ce lieu de plaisance ,
Où je ris , chante et bois ; le tout par complaisance.

MONDOR.

Par complaisance ? soit. Mais vous ne savez pas ?

DAMIS.

Eh quoi ?

MONDOR.

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
La fortune , à la ville , en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau...

DAMIS.

Hein ?

MONDOR.

Votre oncle de Toulouse...

DAMIS.

Après ?

MONDOR.

Est à Paris.

DAMIS.

Qu'il y reste.

MONDOR.

Fort bien !

Sans croire , sans vouloir que vous en sachiez rien.

DAMIS.

Pourquoi donc me le dire ?

MONDOR.

Ah ! quelle indifférence !

Et rien est-il pour vous de plus de conséquence ?

Un oncle riche et vieux , dont votre sort dépend ,

Qui , du bien qu'il vous veut , sans cesse se repent ;

Prétendant sur son goût régler votre génie ,

De vos diables de vers détestant la manie ,

Et qui , depuis cinq ans bien comptés , dieu merci ,

Pour faire votre droit , nous pensionne ici.

Attendez-vous , monsieur , à d'horribles tempêtes.

Il vient *incognito* pour voir où vous en êtes.

Peut-être il sait déjà que , vous donnant l'essor ,

Vous n'avez pris ici d'autre licence encor

Que celles qu'il craignoit , et que dans vos rubriques

Vous nommez , entre vous , *licences poétiques*.

Ah ! monsieur , redoutez son indignation ;

Vous aurez encouru l'exhérédation.

Ce mot doit vous toucher , ou votre âme est bien dure.

DAMIS.

Mondor , porte ces vers à l'auteur du Mercure.

MONDOR , *refusant de prendre le papier*.

Beau fruit de mon sermon !

DAMIS.

Digne du sermoneur.

MONDOR.

Et que doit nous valoir ce papier ?

DAMIS.

De l'honneur.

MONDOR.

Bon ! de l'honneur.

DAMIS.

Tu crois que je dis des sornettes ?

MONDOR.

C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses dettes ,
Et qu'avec celui-ci vous les paierez très-mal.

DAMIS.

Qu'un valet raisonneur est un sot animal !

Eh ! fais ce qu'on te dit.

MONDOR.

Aussi , ne vous déplaîse ,
Vous en parlez , monsieur , un peu trop à votre aise.
Vous avez les plaisirs , et moi , tout l'embarras.
Vous et vos créanciers , je vous ai sur les bras.
C'est moi qui les écoute et qui les congédie.
Je suis las de jouer , pour vous , la comédie ;
Je ne vous celer , d'oser remettre au lendemain ,
Pour emprunter encore avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
De ce monde aboyant cherchez qui vous délivre.
Pour moi , plein désormais d'un juste repentir ,
J'abandonne le rôle , et ne veux plus mentir.
Viennent baigneur , marchand , tailleur , hôte , aubergiste ;
Que leur cour vous talonne et vous suive à la piste ,
Tirez-vous-en tout seul , et voyons une fois...

DAMIS , en lui tendant le même papier.

Tu me rapporteras le Mercure du mois ;

Entends-tu ?

MONDOR, *refusant encore de prendre le papier.*

Trouvez bon aussi que je revienne,
Environné des gens que je vous nomme.

DAMIS.

Amène.

MONDOR.

Vous pensez rire?

DAMIS.

Non.

MONDOR.

Vous verrez.

DAMIS.

Je t'attends.

MONDOR, *faisant quelques pas pour sortir.*

Oh bien ! vous en allez avoir le passe-temps.

DAMIS.

Et toi, celui de voir des gens comblés de joie.

MONDOR, *revenant.*

Les paierez-vous ?

DAMIS.

Sans doute.

MONDOR.

Et de quelle monnoie ?

DAMIS.

Ne t'embarrasse pas.

MONDOR, *à part.*

Ouais ! Seroit-il en fonds ?

DAMIS.

Arrangeons-nous déjà sur ce que nous devons.

MONDOR, *à part.*

Morbleu ! c'est pour m'apprendre à peser mes paroles.

DAMIS.

Au répétiteur ?

ACTE I, SCENE VII.

27

MONDOR, *d'un ton radouci.*

Trente ou quarante pistoles,

DAMIS.

A la lingère ? à l'hôte ? au perruquier ?

MONDOR.

Autant.

DAMIS.

Au tailleur ?

MONDOR.

Quatre-vingts.

DAMIS.

A l'aubergiste ?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A toi ?

MONDOR, *faisant de profondes révérences.*

Monsieur...

DAMIS.

Combien ?

MONDOR.

Monsieur...

DAMIS.

Parle.

MONDOR.

J'abuse...

DAMIS.

De ma patience.

MONDOR.

Oui : je vous demande excuse.

Il est vrai que... le zèle... a manqué de... respect ;
Mais le passé rendoit l'avenir très-suspect.

DAMIS.

Cent écus, supposons ? Plus ou moins, il n'importe.
Ça, partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR.

Les prix ?

DAMIS.

Oui, de l'argent, de l'or qu'en lieux divers,
La France distribue à qui fait mieux les vers,
A Paris, à Rouen, à Toulouse, à Marseille;
J'ai concouru partout : partout j'ai fait merveille...

MONDOR.

Ah ! si bien que Paris paiera donc le loyer ;
Rouen, le maître en droit ; Toulouse, le barbier ;
Marseille, la lingère, et le diable, mes gages.

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrages ?

MONDOR.

Non, ne doutons de rien ; et sur un fonds meilleur
N'hypothéquez-vous pas l'auberge et le tailleur ?

DAMIS.

Sans doute ; et sur un fonds de la plus noble espèce.
Le Théâtre François donne aujourd'hui ma pièce.
Le secret m'est gardé. Hors un acteur et toi,
Personne au monde encor ne sait qu'elle est de moi.
Ce soir même on la joue : en voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révèle.
Vers l'immortalité je fais les premiers pas.
Cher ami ! que pour moi ce grand jour a d'appas !
Autre espoir...

MONDOR.

Chimérique.

DAMIS.

Une fille adorable ,
Rare , célèbre , unique , habile , incomparable....

MONDOR.

De cette fille unique , après , qu'espérez-vous ?

DAMIS.

Aujourd'hui triomphant , demain j'en suis l'époux.
Demain... Où vas-tu donc , Mondor ?

MONDOR.

Chercher un maître.

DAMIS.

Et pourquoi tout à coup suis-je indigne de l'être ?

MONDOR.

C'est que l'air est , monsieur , un fort sot aliment. ;

DAMIS.

Qui te veut nourrir d'air ? Es-tu fou ?

MONDOR.

Nullement.

DAMIS.

Ma foi , tu n'es pas sage : eh quoi ! tu te révoltes
A la veille , que dis-je ? au moment des récoltes.
Car enfin , rassemblons (puisqu'il faut avec toi)
Descendre à des détails si peu dignes de moi ,
Rassemblons , en un point de précision sûre ,
L'état de ma fortune et présente et future.
De tes gages déjà le paiement est certain.
Ce soir , une partie ; et l'autre , après-demain.
Je réussis : j'épouse une femme savante.
Vois le bel avenir qui de là se présente.
Vois naître tour à tour de nos feux triomphans
Des pièces de théâtre et de rares enfans.
Les aiglons généreux et dignes de leurs races ,
A peine encore éclos , voleront sur nos traces.

Ay ons-en trois. L'éguons le comique au premier,
Le tragique au second, le lyrique au dernier.
Par eux seuls, en tous lieux, la scène est occupée.
Qu'à l'envi cependant, donnant dans l'épopée,
Et mon épouse et moi nous ne lâchions par an,
Moi, qu'un demi-poème ; elle, que son roman :
Vers nous, de tous côtés, nous attirons la foule.
Voilà dans la maison l'or et l'argent qui roule ;
Et notre esprit qui met, grâce à notre union,
Le théâtre et la presse à contribution.

MONDOR.

En bonne opinion vous êtes un rare homme ;
Et sur cet oreiller vous dormez d'un bon somme ;
Mais un coup de sifflet peut vous réveiller.

DAMIS, *lui faisant prendre le papier.*

Pars.

L'embarras où je suis mérite un peu d'égards.
Une pièce affichée, une autre dans la tête,
Une où je joue, une autre à lire toute prête :
Voilà de quoi sans doute avoir l'esprit tendu.

MONDOR.

Dites un héritage et bien du temps perdu.

(*Il s'en va, et Damis rentre dans la maison.*)

PIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

L'HEUREUX tempérament ! Ma joie en est extrême.
Gai , vif , aimant à rire ; enfin toujours le même.

M. FRANCALEU.

C'est que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau,
Embrassons-nous encore, et que tout de nouveau
De l'ancienne amitié ce témoignage éclate.
La séparation n'est pas de fraîche date.
Convenez-en, pendant l'intervalle écoulé,
La parque, à la sourdine, a diablement filé.
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde et moins vive?
Pour moi, je suis de tout : joueur, amant, convive ;
Fréquentant, fêtoyant les bons faiseurs de vers :
J'en fais même comme eux.

M. BALIVEAU.

Comme eux ?

M. FRANCALEU.

Oui.

M. BALIVEAU, *à part.*

Quel travers !

M. FRANCALEU.

Pas tout-à-fait comme eux ; car je les fais sans peine.
Aussi me traitent-ils de poète à la douzaine ;

Mais, en dépit d'eux tous, ma muse, en tapinois,
Se fait, dans le Mercure, applaudir tous les mois.

M. BALIVEAU.

Comment ?

M. FRANCALEU.

J'y prends le nom d'une Basse-Bretonne.
Sous ce voile étranger, je ris, je plais, j'étonne ;
Et le masque femelle agaçant le lecteur,
De tel qui m'a raillé, fait mon adorateur.

M. BALIVEAU, *à part.*

Il est devenu fou.

M. FRANCALEU.

Lisez-vous le Mercure ?

M. BALIVEAU.

Jamais.

M. FRANCALEU.

Tant pis, morbleu ! tant pis ! Bonne lecture !
Lisez celui du mois ; vous y verrez encor
Comme aux dépens d'un fou je m'y donne l'essor.
Je ne sais pas qui c'est. Mais le benêt s'abuse,
Jusque-là qu'il me uomme une dixième muse,
Et qu'il me veut pour femme avoir absolument.
Moi, j'ai par un sonnet riposté galamment.
Je goûte à ce commerce un plaisir incroyable.
Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable ?

M. BALIVEAU.

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
Vous, poète ! eh ! bon Dieu ! depuis quand ? Vous !

M. FRANCALEU.

Moi-même.

Je ne saurois vous dire au juste le quantième.

Dans ma tête , un beau jour , ce talent se trouva ;
Et j'avois cinquante ans quand cela m'arriva.
Enfin , je veux , chez moi , que tout chante et tout rie.
L'âge avance , et le goût , avec l'âge , varie.
Je ne saurois fixer le temps ni les désirs ;
Mais je fixe du moins , chez moi , tous les plaisirs.
Aujourd'hui nous jouons une pièce excellente.
J'en suis l'auteur. Elle a pour titre , *l'Indolente*.
Ridicule jamais ne fut si bien daubé ;
Et vous êtes , pour rire , on ne peut mieux tombé.

M. BALIVEAU.

Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque affaire en tête ,
Qui ne feroit chez vous de moi qu'un trouble-fête.

M. FRANCALEU.

Et quelle affaire encore ?

M. BALIVEAU.

Un diable de neveu
Me fait , par ses écarts , mourir à petit feu.
C'est un garçon d'esprit , d'assez belle apparence ,
De qui j'avois conçu la plus haute espérance.
J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel ;
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
Pour achever son droit (n'est-ce pas une honte ?)
Il est depuis cinq ans à Paris , de bon compte.
J'arrive ; je le trouve encore au premier pas ,
Endetté , vagabond , sans ce qu'on ne sait pas.
Ne pourrois-je obtenir , pour peu qu'on me seconde ,
Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde ?
Ne connoissant personne , et vous sachant ici ,
Je venois...

M. FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

M. BALIVEAU.

Grand merci.

M. FRANCALEU.

Mais plaisir pour plaisir.

M. BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire?

M. FRANCALEU.

Dans la pièce du jour prendre un rôle de père.

M. BALIVEAU.

Un rôle à moi?

M. FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

M. BALIVEAU.

C'est tout de bon?

M. FRANCALEU.

Oui; n'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon?

M. BALIVEAU.

Soit; mais...

M. FRANCALEU.

Vous en avez les dehors.

M. BALIVEAU.

Je l'avoue.

M. FRANCALEU.

Assez l'humeur.

M. BALIVEAU.

Que trop.

M. FRANCALEU.

Et tant soit peu la moue.

M. BALIVEAU.

Avec raison.

M. FRANCALEU.

Et puis le rôle n'est pas fort.

M. BALIVEAU.

'il soit, j'y répugne.

M. FRANCALEU.

Il faut faire un effort.

M. BALIVEAU.

Eh ! si ! que diroit-on ?

M. FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise ?

M. BALIVEAU.

Un capitoul !

M. FRANCALEU.

Eh bien ?

M. BALIVEAU.

La gravité !

M. FRANCALEU.

Sottise !

M. BALIVEAU.

Ma noblesse , d'ailleurs !

M. FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu.

M. BALIVEAU.

D'accord.

M. FRANCALEU , *tirant le rôle de sa poche.*

Tenez , tenez.

M. BALIVEAU.

Quoi ! je serois venu...

M. FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble et rendre un bon office.

M. BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.

Mon coquin paiera donc...

M. FRANCALEU.

Oui , oui : j'en suis garant ;

Demain , on vous le coffre au faubourg Saint-Laurent.

M. BALIVEAU.

Il faudra commencer par savoir où le prendre.

M. FRANCALEU.

Dans son lit.

M. BALIVEAU.

C'est bien dit, s'il vous plaît de s'y rendre.
Mais son hôte ne sait ce qu'il est devenu.

M. FRANCALEU.

On saura bien l'avoir après l'ordre obtenu.
Adieu ; car il est temps de lui mettre à l'étude.

M. BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude ;
Et là, gesticulant et brâillant tout le saoul,
Faire un apprentissage en vérité bien fou.

(Il s'éloigne.)

SCENE II.

M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU.

Moi , je fais l'oncle, et toi , Lisette , es-tu contente ?
Tu voulois un beau rôle ; et tu fais l'indolente.
Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tes yeux ;
Tâche à la copier. Tu ne peux faire mieux.
Le modèle est parfait.

LISETTE.

N'en soyez pas en peine.

Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne.
J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien :
J'ai sa taille ; j'aurai son geste et son maintien ;

Enfin, je veux si bien représenter l'idole,
Qu'elle se reconnoisse à la fadeur du rôle,
Et, comme en un miroir, s'y voyant traits pour traits,
Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais.
Car, monsieur, excusez, mais vous et votre femme,
Vous avez fait un corps où je veux mettre une âme.

M. FRANCALEU.

L'indolence en effet laisse tout ignorer;
Et combien l'ignorance en fait-elle égarer !
Le danger vole autour de la simple colombe,
Et sans lumière, enfin, le moyen qu'on ne tombe !
Tu feras donc fort bien de la morigéner.
Qu'elle sache connoître, applaudir, condamner;
Qu'à son gré d'elle-même elle dispose ensuite:
Le penchant satisfait répond de la conduite.
C'est contre le torrent du siècle intéressé :
Mais, me regardât-on comme un père insensé,
Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente;
Que l'époux qu'elle aura soit selon son attente;
Qu'elle n'écoute qu'elle et que son propre cœur
Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur;
Qu'elle s'explique enfin là-dessus sans finesse.
Ce lieu rassemble exprès une belle jeunesse;
Vingt honnêtes partis, dont le meilleur, je croi,
Ne refusera pas de s'allier à moi.
Ma fille est riche et belle. En un mot, je la donne
Au premier qui lui plaît; je n'excepte personne.

LISSETTE.

Pas même le poëte ?

M. FRANCALEU.

Au contraire, c'est lui
Que je préférerois à tout autre aujourd'hui.
18^e siècle.

LISETTE.

Je ne le crois pas riche.

M. FRANCALEU.

Eh bien ! j'en ai de reste.

J'aurai fait un heureux : c'est passe-temps céleste.

Favorisant ainsi l'honnête homme indigent,

Le mérite une fois aura valu l'argent.

LISETTE.

Je vois dans ce choix libre un contre-temps à craindre ,

Qui rendroit votre fille extrêmement à plaindre.

M. FRANCALEU.

Eh quel ?

LISETTE.

C'est que son choix pourroit tomber très-bien

Sur tel qui, sur une autre, auroit fixé le sien ;

Et pour lors il seroit moins aisé qu'on ne pense ,

De ramener son cœur à de l'indifférence.

SCENE III.

DORANTE, *dans le fond, écoutant, sans être vu que de Lisette*; M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU, *sans voir Dorante*.

Tu parles juste. Aussi j'ai pris soin de savoir

L'histoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

LISETTE.

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle ,

La savez-vous ?

M. FRANCALEU.

On dit à propos que le drôle...

LISETTE.

Je vous en avertis ; il est fort amoureux.
Pour ne pas nous jeter dans un cas dangereux,
Très-positivement songez donc à l'exclure.

M. FRANCALEU.

J'y cours tout de ce pas , tu peux en être sûre ,
Et vais , à la douceur joignant l'autorité ,
Laisser un libre choix , ce jeune homme excepté.

SCENE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Je ne t'interromps point.

LISETTE.

Bien malgré vous , je gage.

DORANTE.

Non : j'écoute, j'admire, et je me tais... Courage !

LISETTE.

Vous vous trouverez bien de n'avoir pas parlé.

DORANTE.

En effet , me voilà joliment installé.

LISETTE.

Installé ? Tout des mieux ; j'en réponds.

DORANTE.

Quelle audace !

Quoi ! tu peux sans rougir me regarder en face ?

LISETTE.

Pourquoi donc , s'il vous plaît , baisserois-je les yeux ?

DORANTE.

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux ?

LISETTE.

Eh ! c'est le coup de maître.

DORANTE.

Il est bon là !

LISETTE.

Sans doute.

Ne décidons jamais où nous ne voyons goutte.

DORANTE.

De grâce , fais-moi voir...

LISETTE.

Oh ! qui va rondement

Ne daigne pas entrer en éclaircissement.

DORANTE.

Je n'en demande plus. Ma perte étoit jurée.
Je trouve en mon chemin monsieur de l'Empirée.
Il aime ; il a su plaire. Oui , je le tiens de lui.
J'ignorois seulement quel étoit son appui.
Mais sans voir ta maîtresse il osoit tout écrire ;
Tandis qu'en la voyant , moi , je n'osois rien dire ;
Et ta bouche infidèle , ouverte en sa faveur,
Des vers que j'empruntois le déclaroit l'auteur.

LISETTE.

Vous croyez que je sers le poète ?

DORANTE.

Oui , perfide !

LISETTE.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide ?
Pauvre cervelle ! Ainsi je l'ai donc bien servi ?
Quand j'ai formé le plan que vous avez suivi ,
Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes ?
Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes

ACTE II, SCENE IV.

41

Pour vous conduire au but où pas un ne parvient ?
Et quand enfin... Allez ! je ne sais qui me tient...

DORANTE.

Mais cette exclusion, que veux-tu que j'en pense ?

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira : je hais la défiance.

DORANTE.

Encore ? A quoi d'heureux peut-elle préparer ?

LISETTE.

A vous tirer du pair, à vous faire adorer.
Tel est le cœur humain, surtout celui des femmes :
Un ascendant mutin fait naître dans nos âmes,
Pour ce qu'on nous permet, un dégoût triomphant,
Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.

DORANTE.

Mais si cet ascendant se taisoit dans Lucile ?

LISETTE.

Oh ! que non ! L'indolence est toujours indocile.
Et telle qu'est la sienne, à ce que j'en puis voir,
La contrariété seule peut l'émouvoir.
Ce n'est pas même assez des défenses du père,
Si je ne les seconde en duègne sévère.

DORANTE.

Eh bien ! les yeux fermés, je m'abandonne à toi.

LISETTE.

Défense encor d'oser lui parler devant moi.

DORANTE.

Oh ! c'est aussi trop loin pousser la patience !

LISETTE.

Dans un quart d'heure au plus je vous livre audience.

DORANTE.

Dans un quart d'heure ?

LISETTE.

Au plus. Promenez-vous là-bas :
Tenez, dans un moment j'y conduirai ses pas...
La voici. Partez donc. Laissez-nous.

DORANTE.

Quel supplice !

LISETTE.

Désirez-vous ou non qu'on vous rende service ?

DORANTE.

L'éviter ?

LISETTE.

Ou tout perdre.

MONDOR.

Ah ! que c'est à regret !

(Il fait des révérences à Lucile , qui les lui rend. Il
les réitère jusqu'à ce que , par un geste impérieux ,
Lisette lui fait signe de se retirer au moment qu'il
paroissoit tenté d'aborder Lucile.)

SCÈNE V.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

VOILÀ, mademoiselle, un cavalier bien fait.

LUCILE.

J'y prends peu garde,

LISETTE.

Aimable autant qu'on le peut être.

LUCILE.

Tu le dis : je le crois.

LISETTE.

Vous semblez le connoître,

ACTE II, SCENE V.

43

LUCILE.

Je l'ai vu quelquefois au parloir.

LISETTE.

Sans plaisir ?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si j'avois comme vous à choisir,
Celui-là, je l'avoue, auroit la préférence.

LUCILE.

La multitude augmente en moi l'indifférence.
Je hais de ces galans le concours importun ;
Et tu ne verras point que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi ! sans yeux pour eux tous ?... On vous fera dédire.

LUCILE.

Si j'en ai, ce sera pour un seul.

LISETTE.

C'est-à-dire

Qu'en faveur de ce seul votre cœur se résout,
Et que le choix en est déjà fait ?

LUCILE.

Point du tout.

Je ne le veux choisir, ni ne le connois même.
Mon père le désigne... il défend que je l'aime ;
J'obéirai. Je sais le devoir d'un enfant :
Nous n'oserions aimer lorsqu'on nous le défend.

LISETTE.

Oh ! non.

LUCILE.

Mais devoit-on, sachant mon caractère,
M'embarrasser l'esprit d'une défense austère ?

LISETTE.

En effet.

LUCILE.

Exiger par-delà ma froideur,
Et de l'obéissance où m'eût suffi l'humeur ?

LISETTE.

Cela pique.

LUCILE.

Voyons ce conquérant terrible
Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible.
La curiosité me fera succomber ;
Et sur lui seul enfin mes regards vont tomber.

LISETTE.

On vous l'aura donc bien désigné ? Lequel est-ce ?

LUCILE.

C'est celui qui jouera l'amoureux dans la pièce.

LISETTE, *avec froideur.*

C'est celui qui jouera ?...

LUCILE.

Quel air d'austérité !

LISETTE.

Mademoiselle, point de curiosité.
C'est bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous insinuer la désobéissance,

LUCILE.

Qu'est-ce à dire ?

LISETTE.

Oublier ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Quoi ?

LISETTE.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma préférence étoit un fort mauvais précepte.

LUCILE.

Que me dis-tu ? c'est là celui que l'on excepte ?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grâce à l'inattention
Qui ferma votre cœur à la séduction.
Vous gagnez tout au monde à ne le pas connoître.
Le devoir eût eu peine à se rendre le maître ;
Et sûre de l'aveu d'un père complaisant ,
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

LUCILE.

Mille choses de lui maintenant me reviennent ,
Qui véritablement engagent et préviennent.

LISETTE.

Ce que , depuis un mois , de lui vous m'avez lu ,
Témoigne assez combien son esprit vous eût plu.

LUCILE.

Quoi ! ces vers que je lis , que je relis sans cesse...

LISETTE.

Sont les siens.

LUCILE.

Quel esprit ! quelle délicatesse !
De plaisir et de jeux quel mélange amusant !
Que , sous des traits si doux , l'amour est séduisant !
L'auteur veut plaire , et plaît sans doute à quelque belle
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

LISETTE.

C'est ce qu'apparemment votre père en conclut ,
Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.

Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une autre.
 D'une autre !.. Mais j'y songe : et s'il étoit la vôtre ?...
 Vous riez ? Et moi , non. C'est au plus sérieux.
 Les vers étoient pour vous. J'ouvre à présent les yeux.
 Oui ; je vous reconnois traits pour traits dans l'image
 De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

LUCILE.

Je remarque en effet... Prenons par ce chemin.
 Monsieur de l'Empirée approche un livre en main.
 On m'a , pour le choisir, presque tyrannisée ;
 Et mon âme jamais n'y fut moins disposée.

(*Elle s'éloigne.*)

LISETTE, *bas.*

Bon ! ce préliminaire est , je crois , suffisant ;
 Et Dorante, s'il veut, peut traiter à présent.

SCENE VI.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

LISETTE , ai-je un rival ici ? Qu'il disparaisse.

LISETTE.

S'il me plaît.

MONDOR.

Plaise ou non : tu n'es plus ta maîtresse.

LISETTE.

Comment ?

MONDOR.

Tu m'appartiens.

LISETTE.

Et de quel droit encor ?

MONDOR.

Lucile est à Damis : donc Lisette à Mondor.

ACTE II, SCENE VI.

47

LISETTE.

Lucile est à ton maître ? Ah ! tout beau ! j'en appelle.

MONDOR.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la belle :
Celui du père est sûr, à tout ce que j'entends.

LISETTE, *en s'en allant.*

La belle avance !

MONDOR, *courant après elle.*

Ecoute.

LISETTE.

Oh ! je n'ai pas le temps.

(*Lisette rentre dans la maison, Mondor la suit.*)

SCENE VII.

DAMIS, *tenant le Mercure à la main.*

OUI, divine inconnue ! oui, céleste Bretonne !
Possédez seule un cœur que je vous abandonne.
Sans la fatalité de ce jour où mon front
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un affront,
Je désertois ces lieux, et votois où vous êtes.

SCENE VIII.

MONDOR, DAMIS.

MONDOR.

JE ne m'étonne plus si nous payons nos dettes.
Entre vingt prétendants l'un vous le donne beau ;
Et vous avez pour vous, monsieur, l'air du bureau.

DAMIS, *sans le voir.*

Si, comme je le crois, ma pièce est applaudie,
Vous êtes la puissance à qui je la dédie.

Vous eûtes un esprit que la France admira ;
J'en eus un qui vous plut : l'univers le saura.
(*Il donne à Mondor du livre par le nez.*)

MONDOR.

Ouf !

DAMIS.

Qui te savoit là ? Dis.

MONDOR.

Maugrebleu du geste !

DAMIS.

Tu m'écoutois ? Eh bien ! raille , blâme , conteste ;
Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouir :
Tu vois ; je suis heureux.

MONDOR.

Plus que sage.

DAMIS.

A t'ouïr,

Je ne me repaissois que de vaines chimères.

MONDOR.

Votre bonheur, tout franc, ne se devinoit guères.

DAMIS.

Par un sot comme toi.

MONDOR.

Mon dieu ! pas tant d'orgueil.

Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil.
Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre ;
Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'un autre.

DAMIS.

De pas un autre aussi je ne me soucierois.
Celle-ci seule a tout ce que je désirois.
De ma muse elle seule épuisant les caresses,
Me fait prendre congé de toutes mes maîtresses.

MONDOR.

Il faudroit en avoir pour en prendre congé.

DAMIS.

Je ne te parle aussi que de celles que j'ai.

MONDOR.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux , peut-être.
Un valet veut tout voir, voit tout, et sait son maître,
Comme à l'Observatoire un savant sait les cieux ;
Et vous-même , monsieur, ne vous savez pas mieux.

DAMIS.

Pas tant d'orgueil toi-même , ami. Va , tu t'abuses.
En fait d'amour, le cœur d'un favori des Muses
Est un astre vers qui l'entendement humain
Dresseroit d'ici-bas son télescope en vain ;
Sa sphère est au-dessus de toute intelligence.
L'illusion nous frappe autant que l'existence ;
Et , par le sentiment suffisamment heureux ,
De l'amour seulement nous sommes amoureux.
Ainsi le fantastique a droit sur notre hommage ;
Et nos feux pour objet ne veulent qu'une image.

MONDOR.

Monsieur, à ma portée ajustez-vous un peu ;
Et , de grâce , en françois mettez-moi cet hébreu.

DAMIS.

Volontiers. Imagine une jeune merveille :
Elégance , fraîcheur, et beauté sans pareille ;
Taille de nymphe...

MONDOR.

Après ? Je vois cela d'ici.

DAMIS.

C'est de mes premiers feux l'objet en raccourci.
T'accommoderois-tu d'une femme ainsi faite ?

DAMIS.

Hélas ! en ce moment encore ,
Je revois son image, et mon esprit l'adore...

(à part.)

Pour la dernière fois tu me fais soupirer,
Divinité chérie ! Il faut nous séparer.
Plus de commerce ; adieu. Nous rompons.

MONDOR.

Quel dommage !

L'union étoit belle... Et que répond l'image ?

DAMIS.

De mon cœur attendri pour jamais elle sort,
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

MONDOR.

D'un poste mal acquis l'équité la dépose ;
Et rien avec raison fait place à quelque chose.

DAMIS.

Que celle-ci, Mondor, a de grâce et d'esprit !

MONDOR.

C'est qu'elle aime les vers, et cela vous suffit.

DAMIS.

C'est que... c'est qu'elle en fait des mieux tournés du monde.

MONDOR.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde
Où nous allons puiser désormais les ducats.

DAMIS.

Les ducats !

MONDOR.

C'est de quoi vous faites peu de cas.

L'un de nous deux a tort ; mais qu'à cela ne tienne.
Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.

DAMIS.

Enfin, tu conçois donc qu'on en saura gagner ?

MONDOR.

Le bon-homme du moins ne veut point l'épargner.

DAMIS.

Le bon-homme ?

MONDOR.

Oui, monsieur ; si vous êtes son gendre,
Monsieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre,
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

DAMIS.

Extravagues-tu ?

MONDOR.

Non, foi d'honnête valet !

DAMIS.

Et qui diable te parle, en cette circonstance,
De monsieur Francaleu, ni de son alliance ?

MONDOR.

Bon ! ne voici-t-il pas encore un quiproquo ?
De qui parlez-vous donc, monsieur ?

DAMIS.

D'une Sapho,

D'un prodige qui doit, aidé de mes lumières,
Effacer quelque jour l'illustre Deshoulières ;
D'une fille à laquelle est uni mon destin.

MONDOR.

Où diantre est cette fille ?

DAMIS.

A Quimpercorentin.

MONDOR.

A Quimp...

DAMIS.

Oh ! ce n'est pas un bonheur en idée ,
Celui-ci ; l'espérance est saine et bien fondée.
La Bretonne adorable a pris goût à mes vers.
Douze fois l'an sa plume en instruit l'univers :
Elle a douze fois l'an réponse de la nôtre ;
Et nous nous encensons tous les mois l'un et l'autre.

MONDOR.

Oh vous êtes-vous vus ?

DAMIS.

Nulle part ; à quoi bon ?

MONDOR.

Et vous l'épouseriez ?

DAMIS.

Sans doute ; pourquoi non ?

MONDOR.

Et si c'étoit un monstre ?

DAMIS.

Oh ! tais-toi , tu m'excèdes !
Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides ?

MONDOR.

Oui ; mais répondra-t-elle à votre folle ardeur ?

DAMIS.

Je suis assez instruit par notre ambassadeur.

MONDOR.

Et quel est l'intrigant d'une telle aventure ?

DAMIS.

Le messenger des dieux , lui-même : le Mercure.

MONDOR.

Oh ! oh ! bel entrepôt vraiment pour coquetter !

DAMIS, *lui donnant le Mercure.*

Tiens , lis dans celui-ci que tu viens d'apporter.

MONDOR, *prenant le Mercure, et lisant.*

Sonnet de mademoiselle Mériadec de Kersic, de
Quimper en Bretagne, à monsieur cinq étoiles...

DAMIS.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles,
Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles.

(*à part.*)

Oui, qu'à jamais pour moi, belle Mériadec,
Pégase soit rétif et l'Hippocrène à sec,
Si ma lyre, de myrte et de palmes ornée,
Ne consacre les nœuds d'un si rare hyménée !

MONDOR.

Je respecte, monsieur, un si noble transport :
Qui vous chicameroit, franchement auroit tort.
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue
A se forger les traits d'une femme inconnue.
Peignez-vous celle-ci sous quelque objet présent.
Lucile a, par exemple, un visage amusant...

DAMIS.

J'entends.

MONDOR.

Suivez, lorgnez, obsédez sa personne.
Croyez voir, et voyez en elle la Bretonne.

DAMIS.

C'est bien dit. Cette idée, échauffant mes esprits,
N'en portera que plus de feu dans mes écrits...

(*à part.*)

Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.

MONDOR.

Molière, avec raison, consultoit sa servante.

DAMIS.

On se peint, dans l'objet présent et plein d'appas,
L'objet qu'on idolâtre, et que l'on ne voit pas.

Aussi bien , transporté du bonheur de ma flamme ,
 Déjà dans mon cerveau roule un épithalame ,
 Que , devant qu'il soit peu , je prétends mettre au net ,
 Et donner au Mercure en paiement du sonnet.

(à part.)

Muse ! évertuons-nous ; ayons les yeux sans cesse
 Sur l'astre qui fait naître en ces lieux la tendresse ;
 Cherche , en le contemplant , matière à tes crayons ;
 Et que ton feu divin s'allume à ses rayons !
 Que cette solitude est paisible et touchante !
 J'y veux relire encor le sonnet qui m'enchanté.

(Il va s'asseoir à l'écart.)

MONDOR , à part.

Quelle tête ! Il faut bien le prendre comme il est...

Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.

L'assiduité peut , Lucile étant jolie ,

Lui faire de Quimper abjurer la folie.

(Il rentre dans la maison.)

SCENE IX.

DORANTE , LUCILE , DAMIS , à l'écart , et sans être
 vu de Dorante et de Lucile.

DORANTE , à Lucile.

A cet aveu si tendre , à de tels sentimens ,
 Que je viens d'appuyer du plus saint des sermens ,
 A tout ce que j'ai craint , madame , à ce que j'ose ,
 A vos charmes enfin plus qu'à toute autre chose ,
 Reconnoissez que j'aime ; et réparez l'erreur
 D'un père qui m'exclut du don de votre cœur.
 Je ne veux pour tout droit que sa volonté même.
 Père équitable et tendre , il veut que l'on vous aime.

Dès que c'est à ce prix qu'il a mis votre foi,
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi?

LUCILE.

Mais enfin là-dessus qu'importe qu'on l'éclaire,
S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire?
Et si, dès qu'il saura de qui vous êtes fils,
Nul espoir près de moi ne vous est plus permis?

DORANTE.

J'obtiendrai son aveu ; rien ne m'est plus facile.
Mais parmi tant d'amans, adorable Lucile,
N'auriez-vous pas déjà nommé votre vainqueur?

LUCILE, *tirant des vers de sa poche.*

L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur :
Je l'avoue ; et pour lui me voilà déclarée.

DORANTE, *apercevant Damis.*

On nous écoute.

LUCILE.

Eh ! c'est monsieur de l'Empiréc.
Lisons-les lui ces vers : il en sera charmé.

DORANTE, *à part.*

Est-ce lui, juste ciel ! ou moi qu'elle a nommé ?

LUCILE, *à Damis.*

Venez, monsieur, venez, pour qu'en votre présence
Nous discussions un fait de votre compétence ;
Il s'agit d'une idylle, où j'ai quelque intérêt ;
Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît.

DORANTE.

Madame, on fait grand tort à messieurs les poètes
Quand on les interrompt dans leurs doctes retraites.
Laissons donc celui-ci rêver en liberté,
Et détournons nos pas de cet autre côté.

DAMIS.

Le plus grand tort, monsieur, que l'on puisse nous faire,
C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.
Peut-on penser si bien, étant seul en ces lieux,
Qu'étant avec madame on ne pense encor mieux ?
Madame, je vous prête une oreille attentive.
Rien ne me plaira tant. Lisez : et s'il m'arrive
Quelque distraction, dont je ne réponds pas,
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

LUCILE.

Votre façon d'écrire, élégante et fleurie,
Vous accoutume au ton de la galanterie.
Allons, messieurs, passons sous ce feuillage épais,
Où, loin des importuns, nous puissions lire en paix.
(*Damis lui présente la main, qu'elle accepte au moment où Dorante lui présentait aussi la sienne ; et ils s'éloignent.*)

DORANTE, seul.

Est-ce un coup du hasard, ou de leur perfidie ?
Voyons : il faut de près que je les étudie,
Et que je sorte enfin de la perplexité
La plus grande où peut-être on ait jamais été.
(*Il suit Lucile et Damis.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

DORANTE, *ramassant des tablettes.*

QUELQU'UN regrette bien les secrets confiés
À ces tablettes-ci que je trouve à mes pieds.

(*Il les ouvre et lit.*)

ÉPITHALAME. Ah ! ah ! j'en reconnois le maître.
J'y pourrois bien aussi développer un traître...
Lisons.

SCENE II.

LISETTE, DORANTE.

LISETTE.

SUIS-JE une fourbe ? ai-je trahi vos feux ?
Le seul qu'on veut exclure est-il si malheureux ?
Dès que je vous ai vu près d'aborder Lucile,
Je me suis éclipsée en confidente habile ;
Et je vous ai laissé le champ libre à l'instant.
Eh bien ! quelle nouvelle ? En êtes-vous content ?

DORANTE.

Ah ! qu'elle est ravissante ! et que ce tête-à-tête
Achève de lui bien assurer sa conquête !
Je l'aimois, l'adorois, l'idolâtrois : mais rien
N'exprime mon état depuis cet entretien.

Jusqu'au son de sa voix , tout me pénétre en elle ;
 Son défaut me la rend plus piquante, et plus belle :
 Oui , ce qu'en elle on nomme indolence et froideur ,
 Redouble de mes feux la tendresse et l'ardeur.

LISETTE.

La dédaigneuse enfin s'est-elle humanisée ?
 Je l'avois , ce me semble , assez bien disposée.

DORANTE.

Tu me vois dans un trouble...

LISETTE.

Eh ! vivez en repos.

DORANTE.

Ses grâces m'ont charmé , mais non pas ses propos.

LISETTE.

A-t-elle avec rigueur fermé l'oreille aux vôtres ?

DORANTE.

Non ; mais j'aurois voulu qu'elle en eût tenu d'autres.

LISETTE.

Quoi ! qu'elle eût dit : « Monsieur , je suis folle de vous ;
 « Je voudrois que déjà vous fussiez mon époux... »
 Mais , oui ; c'est avoir l'âme assurément bien dure
 De ne pas abréger ainsi la procédure.

DORANTE.

Ayant fait de ma flamme un libre et tendre aveu ,
 Et promis d'agréer à monsieur Francaleu ,
 Comme je témoignois la plus ardente envie
 D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie ,
 Elle m'a répondu : (dirai-je avec douceur ?)
 « L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur. »
 A ces mots , de sa poche elle a tiré l'idylle
 Dont le succès me rend de moins en moins tranquille.

LISETTE.

C'est qu'elle a cru parler à l'auteur.

DORANTE.

Je ne sais ;

Mais elle a mis mon âme à de rudes essais.

Elle a vu mon rival d'un œil de complaisance ;

Elle a lu , malgré moi , l'idylle en sa présence :

C'étoit me démasquer. Sous cape il en rioit ,

Peut-être en homme à qui l'on me sacrifioit.

Le serois-je en effet ? Seroit-ce lui qu'on aime ?

Me joueroient-ils tous deux ? Me jouerois-tu toi-même ?

LISETTE.

Les honnêtes soupçons !.. Rendez grâce , entre nous ,

Au cas particulier que je fais des jaloux.

Sans les égards qu'on doit à leur tendre caprice ,

Mou honneur offensé se feroit bien justice.

DORANTE.

L'auteur seul de ces vers a su toucher son cœur,

Dit-elle. Encore un coup, je n'en suis pas l'auteur.

Supposé qu'on la trompe et qu'elle me le croie ,

Où donc est encor là le grand sujet de joie ?

Je jouis d'une erreur , et j'aurois souhaité

Une source plus pure à ma félicité ;

Un mérite étranger est cause que l'on m'aime ;

Et je me sens jaloux d'un autre dans moi-même.

LISETTE.

Que la délicatesse est folle en ses excès !

Eh ! monsieur , y faut-il regarder de si près ?

Qu'importe du bonheur la source fausse ou vraie ?

DORANTE.

Tout ce que j'entrevois de plus en plus m'effraie.

18^e siècle.

Le bonheur du poëte étoit encor douteux ;
 Mais il est mon rival , et mon rival heureux.
 De Lucile , sans cesse , il contemple les charmes ;
 Il se voit vingt rivaux , sans en prendre d'alarmes ;
 A l'estime du père il a le plus de part ;
 Seule , avec son valet , je te trouve à l'écart.
 Que te veut-il ? pourquoi s'enfuit-il à ma vue ?
 Quels étoient vos complots ? D'où vient paroître émue ?
 Réponds.

LISETTE.

Tout bellement , vous prenez trop de soin ;
 Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin.

DORANTE.

Je t'épierai si bien aujourd'hui... Prends-y garde !
 Quelque part que tu sois , crois que je te regarde.
 Cependant allons voir (en les feuilletant bien)
 Si ces tablettes-ci ne m'instruiront de rien.

(*Il s'éloigne.*)

SCENE III.

LISETTE.

M'ÉPIER... Doucement ! Ce seroit une chaîne.
 Quoiqu'on soit sans reproche , on ne veut rien qui gêne.
 Ah ! c'est peu d'être injuste , il ose être importun !
 Aux trouses du fâcheux je vais en lâcher un ,
 Qui , s'attachant à lui , saura bien m'en défaire...
 Le voici justement.

SCENE IV.

M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU.

Qu'as-tu donc tant à faire
Avec ce cavalier qui ne semble chez moi
S'être impatronisé que pour être avec toi ?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.

M. FRANCALEU, *à part*.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

LISETTE.

Tout simple. Le jeune homme entend vanter à tous
Certaine tragédie en six actes, de vous,
Que l'on dit fort plaisante, et qu'il brûle d'entendre,
Sans qu'il sache par qui, ni trop comment s'y prendre.

M. FRANCALEU.

Eh ! n'a-t-il pas l'ami qui me l'a présenté ?

LISETTE.

Monsieur de l'Emprée ? Il aura plaisanté,
De caustique et de fat joué les mauvais rôles,
Et parlé de vos vers en pliant les épaules.

M. FRANCALEU.

J'en croirois quelque chose à son rire moqueur.
Le serpent de l'envie a sifflé dans son cœur.
Oh ! bien, bien, double joie, en ce cas, pour le nôtre !
Je mortifierai l'un, et satisferai l'autre...
L'autre aussi bien m'a plu, comme il plaira partout.
Il a tout-à-fait l'air d'un homme de bon goût ;

Et d'ailleurs il m'en prend dans mon enthousiasme.
Je suis en train de rire, et veux, malgré mon asthme,
Lui lire tous mes vers sans en excepter un.

LISETTE.

Vous me déferez là d'un terrible importun.

M. FRANCALEU.

Va donc me le chercher.

LISETTE.

Faites-en votre affaire :
Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire.
Il faut que je m'habille.

M. FRANCALEU.

Et pourquoi donc sitôt ?

LISETTE.

Voulant représenter Lucile comme il faut,
J'ôte dès à présent mes habits de soubrette ;
Pour être, sous les siens, plus libre et moins distraite.

M. FRANCALEU.

C'est fort bien avisé. Va. Je me charge, moi...

(*Lisette rentre dans la maison.*)

SCENE V.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. FRANCALEU.

AH ! c'est vous ? Comment va la mémoire ?

M. BALIVEAU.

Ma foi !

Quelques raisonnemens que votre goût m'oppose,
Je hais bien la démarche où mon neveu m'expose :

Pour s'y résoudre il faut à cet original
Vouloir étrangement et de bien et de mal.
Enfin mon rôle est su. Voyons : que faut-il faire ?

M. FRANCALEU.

Et moi, de mon côté, je songe à votre affaire.
Cependant soyez gai ; débutez seulement,
Et vous serez bientôt de notre sentiment.
De vos talens à peine aurons-nous les prémices,
Que nous voulons vous voir un pilier de coélisse ;
Et, quoi que vous disiez, vers un plaisir si doux
De la force du charme entraîné comme nous.
J'ai vu ce charme, en France, opérer des miracles ;
Nos palais devenir des salles de spectacles ;
Et nos marquis, chaussant à l'envi l'escarpin,
Représenter Hectôr, Sganarelle et Crispin.

M. BALIVEAU.

Je ne le cache pas ; malgré ma répugnance ;
Une chose me fait quelque plaisir d'avance :
C'est le parfait rapport qui, par un cas plaisant,
Se trouve entre mon rôle et mon état présent.
Je représente un père austère et sans faiblesse,
Qui d'un fils libertin gourmande la jeunesse.
Le vieillard, à mon gré, parle comme un Caton :
Et je me réjouis de lui donner le ton.

M. FRANCALEU.

Celui qui fait le fils s'y prend le mieux du monde.
Car nous ne jouons bien qu'autant qu'on nous seconde :
Tout dépend de l'acteur mis vis-à-vis de nous..
Si celui-ci venoit répéter avec vous ?

M. BALIVEAU.

Je voudrois que ce fût déjà fait.

M. FRANCALEU, *appelant*.

Holà, hée !

Que l'on aille chercher monsieur de l'Empirée.

(à M. Baliveau.)

Tenez , voilà par où le jeune homme entrera :
 Vous pouvez commencer sitôt qu'il paroîtra.
 Faites comme l'on fait aux choses imprévues ;
 Soyez comme quelqu'un qui tomberoit des nues :
 Car c'est l'esprit du rôle ; et vous vous souvenez
 Que vous vous trouvez , vous et ce fils , nez à nez ,
 L'instant précis qu'il sort ou d'une académie ,
 Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il fuie ;
 Et qu'à cette rencontre , un silence fâcheux
 Exprime une surprise égale entre vous deux.
 C'est un coup de théâtre admirable ; et j'espère...

SCENE VI.

DAMIS, M. FRANCALEU, M. BALIVEAU.

M. FRANCALEU , à Damis , en lui montrant M. Baliveau.

MONSIEUR , voilà celui qui fera votre père.
 Il sait son rôle : allons , concertez-vous un peu ;
 Et , tout en vous voyant , commencez votre jeu.
 (à M. Baliveau , voyant son profond étonnement.)
 Comment diable ! à merveille ! à miracle ! courage !
 Personne ne jouera mieux que vous du visage.

(à Damis qu'il voit éclater de rire.)

Vous avez joué , vous , la surprise assez bien ;
 Mais le rire vous prend , et cela ne vaut rien.
 Il faut être interdit , confus , couvert de honte.

M. BALIVEAU.

Je sens qu'ainsi que lui votre aspect me démonte.

DAMIS , à Francaleu.

C'est que lorsqu'on répète un tiers est importun.

M. FRANCALEU.

Adieu donc ; aussi-bien je fais languir quelqu'un.

(à Damis.)

Monsieur l'homme accompli, qui du moins croyez l'être,
Prenez, prenez leçon : car voilà votre maître.

(frappant sur l'épaule de M. Baliveau.)

Bravo ! bravo ! bravo !

SCENE VII.

M. BALIVEAU, DAMIS.

M. BALIVEAU, à part.

Le sot événement !

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

Après un tel prodige, on en croira mille autres.

Quoi, mon oncle, c'est vous ? Et vous êtes des nôtres !

Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint !

M. BALIVEAU.

Raisonnons d'autre chose, et ne plaisantons point.

Le hasard a voulu...

DAMIS.

Voici qui paroît drôle :

Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle ?

M. BALIVEAU.

C'est moi-même qui parle, et qui parle à Damis...

Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris ?

Qu'a produit un séjour de si longue durée ?

Que veut dire ce nom, Monsieur de l'Empirée ?

Sied-il, dans ton état, d'aller ainsi vêtu ?

Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu ?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience.
 Imitiez-moi. Voyez si je romps le silence
 Sur mille questions, qu'en vous trouvant ici,
 Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.
 Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire,
 Et que de nos débats le public n'a que faire.

M. BALIVEAU, *levant sa canne.*

Coquin! tu te prévau du contre-temps maudit...

DAMIS.

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit.
 Nous sommes, vous et moi, membres de comédie.
 Notre corps n'admet point la méthode hardie
 De s'arroger ainsi la pleine autorité;
 Et l'on ne connoît point chez nous de primauté.

M. BALIVEAU, *à part.*

C'est à moi de plier après mon incartade.

DAMIS, *gaiement.*

Répétons donc en paix. Voyons, mon camarade.
 Je suis un fils...

(*M. Baliveau rit.*)M. BALIVEAU, *à part.*

J'ai ri : me voilà désarmé.

DAMIS.

Et vous un père...

M. BALIVEAU.

Eh! oui, bourreau! tu m'as nommé.
 Je n'ai que trop pour toi des entrailles de père;
 Et ce fut le seul bien que te laissa mon frère.
 Quel usage en fais-tu? Qu'ont servi tous mes soins?

DAMIS.

A me mettre en état de les implorer moins.

Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance.
Je ne mets point de borne à ma reconnaissance;
Et c'est pour le prouver que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits,
Me suffire à moi-même en volant à la gloire,
Et chercher la fortune au temple de Mémoire.

M. BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher? Ce temple prétendu
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un pays perdu,
Où la nécessité, de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil, se repaît de fumée.
Eh! malheureux! crois-moi: fuis ce terroir ingrat;
Prends un parti solide, et fais choix d'un état
Qu'ainsi que le talent le bon sens autorise;
Qui te distingue, et non qui te singularise;
Où le génie heureux brille avec dignité;
Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS.

Le barreau?

M. BALIVEAU.

Protégeant la veuve et la pupille,
C'est là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile,
Sur la gloire et le gain établir sa maison,
Et ne devoir qu'à soi sa fortune et son nom.

DAMIS.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune :
Ou doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poète?
De ce dernier la gloire est durable et complète;
Il vit long-temps après que l'autre a disparu.
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.

Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
 Lieux propres autrefois à produire un grand homme ;
 L'autre de la chicane et sa barbare voix
 N'y défiguroient pas l'éloquence et les lois.
 Que des traces du monstre on purge la tribune,
 J'y monte , et mes talens , voués à la fortune ,
 Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger.
 Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
 Qu'on me laisse à mon gré , n'aspirant qu'à la gloire,
 Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire ,
 Et primer dans un art plus au-dessus du droit ,
 Plus grave , plus sensé , plus noble qu'on ne croit !
 Le vice impunément , dans le siècle où nous sommes ,
 Foule aux pieds la vertu , si précieuse aux hommes.
 Est-il , pour un esprit solide et généreux ,
 Une cause plus belle à plaider devant eux ?
 Que la fortune donc me soit mère ou marâtre ,
 C'en est fait : pour barreau je choisis le théâtre ;
 Pour client la vertu , pour lois la vérité ,
 Et pour juges mon siècle et la postérité.

M. BALIVEAU.

Eh bien ! porte plus haut ton espoir et tes vues ;
 A ces beaux sentimens les dignités sont dues :
 La moitié de mon bien , remise en ton pouvoir ,
 Parmi nos sénateurs s'offre à te faire asseoir.
 Ton esprit généreux , si la vertu t'est chère ,
 Si tu prends à sa cause un intérêt sincère ,
 Ne préférera pas , la croyant en danger ,
 L'effort de la défendre au droit de la juger.

DAMIS.

Non ; mais d'un si beau droit l'abus est trop facile.
 L'esprit est généreux , et le cœur est fragile.
 Qu'un juge incorruptible est un homme étonnant !
 Du guerrier le mérite est sans doute éminent ,

Mais presque tout consiste au mépris de la vie ;
 Et de servir son roi la glorieuse envie ,
 L'espérance , l'exemple , un je ne sais quel prix ,
 L'horreur du mépris même inspire ce mépris.
 Mais avoir à braver le sourire ou les larmes
 D'une sollicituse aimable et sous les armes !
 Tout sensible , tout homme enfin que vous soyez ,
 Sans oser être ému , la voir presque à vos pieds !
 Jusqu'à la cruauté pousser le stoïcisme !
 Je ne me sens point fait pour un tel héroïsme.
 De tous nos magistrats la vertu me confond ,
 Et je ne conçois pas comment ces messieurs font.
 Ma vertu donc se borne au mépris des richesses ;
 A chanter des héros de toutes les espèces ;
 A sauver , s'il se peut , par mes travaux constans ,
 Et leurs noms et le mien des injures du temps.
 Infortuné ! je touche à mon cinquième lustre ,
 Sans avoir publié rien qui me rende illustre :
 On m'ignore ; et je rampe encore à l'âge heureux
 Où Corneille et Racine étoient déjà fameux.

M. BALIVEAU.

Quelle étrange manie ! eh ! dis-moi , misérable !
 A de si grands esprits te crois-tu comparable ?
 Et ne sais-tu pas bien qu'au métier que tu fais ,
 Il faut ou les atteindre , ou ramper à jamais ?

DAMIS.

Eh bien ! voyons le rang que le destin m'apprête :
 Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
 Ces maîtres même avoient les leurs en débutant ;
 Et tout le monde alors put leur en dire autant.

M. BALIVEAU.

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.
 Tu m'avoueras du moins que ces rares génies ,

Outre le don qui fut leur principal appui,
Moissonnoient à leur aise où l'on glane aujourd'hui.

DAMIS.

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense.
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance;
Mais le remède est simple : il faut faire comme eux ;
Il nous ont dérobé, dérobons nos neveux ;
Et tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi :
Malheur aux écrivains qui viendront après moi !

M. BALIVEAU.

Va ! malheur à toi-même, ingrat ! cours à ta perte :
A qui veut s'égarer la carrière est ouverte.
Indigne du bonheur qui t'étoit préparé,
Rentre dans le néant dont je t'avois tiré.
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtement se borne à la seule indigence.
Cette soif de briller, où se fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux.
Va subir du public les jugemens fantasques,
D'une cabale aveugle essayer les bourrasques,
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer.
Va des auteurs sans nom grossir la foule obscure,
Egayer la satire, et servir de pâture
A je ne sais quel tas de brouillons affamés,
Dont les écrits mordans sur les quais sont semés.
Déjà dans les cafés tes projets se répandent.
Le parodiste oisif et les forains t'attendent.
Vas, après t'être vu sur leur scène avili,
De l'opprobre avec eux retomber dans l'oubli.

DAMIS.

Que peut , contre le roc , une vague animée ?
Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pygmée ?
L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna.
Zoïle contre Homère en vain se déchaîna ;
Et la palme du *Cid* , malgré la même audace ,
Croît et s'élève encore au sommet du Parnasse.

M. BALIVEAU.

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin ?
Eh bien ! tu braveras la honte et le besoin.
Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle ,
Et qu'aux siècles futurs ta sottise en appelle ;
Que , de ton vivant même , on admire tes vers :
Tremble , et vois sous tes pas mille abîmes ouverts !
L'impudence d'autrui va devenir ton crime.
On mettra sur ton compte un libelle anonyme.
Poursuivi , condamné , proscrit sur ces rumeurs ,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle ?

DAMIS.

A ses mœurs.

M. BALIVEAU.

A ses mœurs ? Et le monde , en ces sortes d'orages ,
Est-il instruit des mœurs , ainsi que des ouvrages ?

DAMIS.

Oui. De mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

M. BALIVEAU.

Eh comment , s'il vous plaît ?

DAMIS.

Comment ? par mes écrits.

Je veux que la vertu , plus que l'esprit , y brille.
La mère en prescrira la lecture à sa fille ;
Et j'ai , grâce à vos soins , le cœur fait de façon
A monter aisément ma lyre sur ce ton.

18^e siècle.

Sur la scène aujourd'hui mon coup d'essai l'annonce;
 Je suis un malheureux, mon oncle me renonce.
 Je me tais. Mais l'erreur est sujette au retour.
 J'espère triompher avant la fin du jour :
 Et peut-être la chance alors tournera-t-elle.

M. BALIVEAU.

Quoi ! vous seriez l'auteur de la pièce nouvelle,
 Que ce soir aux François l'on doit représenter ?

DAMIS.

Soyez donc le premier à m'en féliciter.

M. BALIVEAU.

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS.

J'en augure une heureuse et pleine réussite.

M. BALIVEAU.

Cependant, gardez-vous de dire à Francaleu
 Que de son bon ami vous soyez le neveu.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira : mais je vois avec peine
 Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

M. BALIVEAU.

J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.

DAMIS.

J'obéirai, monsieur.

M. BALIVEAU.

J'y compte.

DAMIS.

Mais aussi,

Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime,
 Laissez-moi quelque temps jouir de l'anonyme,

Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers,
Et m'entendre louer sans rougir.

M. BALIVEAU.

Volontiers.

(*à part.*)

A demain, scélérat! Si jamais tu rimailles,
Ce ne sera, morbleu! qu'entre quatre murailles.
(*Il rentre dans l'intérieur de la maison.*)

SCÈNE VIII.

DAMIS.

IL ne veut m'avouer qu'après l'événement.
Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment.
La scène est théâtrale, unique, inopinée...
Je voudrois, pour beaucoup, l'avoir imaginée.
Mon succès seroit sûr... Du moins profitons-en,
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.

(*Il cherche ses tablettes.*)

J'en ai plusieurs. Voyons... Où sont donc mes tablettes?
La perte, pour le coup, seroit des plus complètes.
Tout à l'heure, à la main, je les avois encor.
Ah! je suis ruiné! J'ai perdu mon trésor!
Nombre de canevas, deux pièces commencées,
Caractères, portraits, maximes et pensées,
Dont la plus triviale, en vers alexandrins,
Au bout d'une tirade, eût fait battre des mains.
Que j'ai regret surtout à mon épithalame!
Hélas! ma muse, au gré de l'espoir qui m'enflamme,
Dans un premier transport venoit de l'ébaucher:
Deux fois du même enfant pourra-t-elle accoucher?

SCÈNE IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

AH ! monsieur, secourez les Muses attristées !
Mes tablettes , là-bas , dans le bois sont restées.
Suivez-moi , cherchons-les , aidons-nous.

DORANTE , *lui rendant ses tablettes.**Les voilà.*

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir...

DORANTE.

Brisons là.

DAMIS.

Vous me rendez l'espoir, le repos et la vie.

DORANTE.

Mon dessein n'est pas tel ; car je vous signifie
Qu'il faut en ce logis ne plus vous remonter ,
Et vous faire une affaire , ou n'y jamais rentrer.

DAMIS.

L'étrange alternative ! Un ami la propose !
Ne puis-je , avant d'opter , en demander la cause ?

DORANTE.

Eh fi ! l'air ingénu sied mal à votre front ,
Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront.

DAMIS.

C'est la pure franchise. En vérité , j'ignore...

DORANTE.

Quoi , monsieur , que Lucile est celle que j'adore ?

DAMIS.

Non. Quand j'ai vu tantôt mes vers entre ses mains...

DORANTE.

Vous m'avez insulté, c'est de quoi je me plains.

DAMIS.

En quoi donc ?

DORANTE.

Oui, c'est vous qui les lui faisiez lire.

DAMIS.

Moi ?

DORANTE.

Vous. Plus je souffrois, plus je vous voyois rire.

DAMIS.

De ce qu'innocemment la belle, malgré vous,
Révéloit un secret dont vous étiez jaloux.

DORANTE.

Non ; mais de la noirceur de cette âme cruelle,
Et du plaisir malin de jouir avec elle
De la confusion d'un rival malheureux
Que vous avez joué de concert tous les deux.
C'est à quoi votre esprit, depuis un mois, s'occupe ;
Mais je ne serai pas jusqu'au bout votre dupe ;
Je veux de mon côté mettre aussi les railleurs,
Et votre épithalame ira servir ailleurs.

DAMIS.

Ah ! ce mot échappé me fait enfin comprendre...

DORANTE.

Songez vite au parti que vous avez à prendre.

DAMIS.

Dorante !

DORANTE.

Vous voulez temporiser en vain.
Renoncez à Lucile, ou l'épée à la main.

DAMIS.

Opposons quelque flegme aux vapeurs de la bile.

La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tranquille ;
Et je vois...

DORANTE.

Oh ! je vois qu'un versificateur
Entend l'art de rimer mieux que le point d'honneur :

DAMIS.

C'en est trop. A vous-même un mot eût pu vous rendre.
Je ne le dirois plus, voulussiez-vous l'entendre.
C'est moi qui maintenant vous demande raison.
Cependant on pourroit nous voir de la maison.
La place pour nous battre ici près est meilleure.
Marchons.

SCENE X.

M. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU, *prenant Dorante par le bras.*

EH ! venez donc, monsieur ; depuis une heure
Je vous cherche partout pour vous lire mes vers.

DORANTE.

A moi, monsieur ?

M. FRANCALEU.

A vous.

DAMIS, *à part.*

Autre esprit à l'envers !

M. FRANCALEU.

Vous désirez, dit-on, ce petit sacrifice ?

DORANTE.

Et qui m'a, près de vous, rendu ce bon office ?

M. FRANCALEU.

C'est Lisette.

DORANTE , à *Damis*.

C'est vous qu'elle veut servir.

M. FRANCALEU.

Lui ?

Il voudroit qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS.

Loin de l'en détourner, c'est moi qui l'y convie.

DORANTE , à *Damis*.

Je lis dans votre cœur et je vois votre envie.

M. FRANCALEU.

Vous dites bien ; l'envie ! Oui , c'est un envieux
Qui voudroit sur lui seul attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon ami , par bonheur , est là pour me défendre.
Tantôt je l'exhortois encore à vous entendre.

DORANTE , *bas* à *Damis*.

Vous osez m'attester ?

DAMIS , *bas*.

Je songe à votre amour.

Songez , si vous voulez , à faire votre cour.

M. FRANCALEU.

On me voudroit pourtant assurer du contraire,

DAMIS.

Lisez et qu'il admire ; il ne sauroit mieux faire.

DORANTE , *bas*.

Tu crois m'échapper ? Mais...

DAMIS , à *M. Francaleu*.

D'autant plus que monsieur

A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.

M. FRANCALEU, *tirant un gros cahier de sa poche.*
 Ah ! quelque humeur qu'il ait , il faudra bien qu'il rie ;
 Et pour cela d'abord je lis ma tragédie.

DAMIS.

Rien ne pouvoit pour lui venir plus à propos.

M. FRANCALEU.

Pourvu que les sâcheux nous laissent en repos. —

DAMIS, *bas à Dorante.*

Dès que vous le pourrez , songez à disparaître.
 Je vous attends.

(*Il fait quelques pas pour sortir.*)

M. FRANCALEU.

Eh quoi ! vous n'en voulez pas être ?

DORANTE, *à Damis en s'efforçant de faire lâcher prise à M. Francaleu qui le retient.*

Je ne vous quitte point.

DAMIS, *à M. Francaleu.*

Monsieur, excusez-moi,
 J'aime ; et c'est un état où l'on n'est guère à soi.
 Vous savez qu'un amant ne peut rester en place.

DORANTE, *voulant courir après lui.* .

Par la même raison...

(*Damis s'éloigne.*)

SCÈNE XI.

M. FRANCALEU, DORANTE.

M. FRANCALEU, *retenant toujours Dorante.*

Laissez, laissez, de grâce !

Il en veut à ma fille ; et je serois charmé
 Qu'il parvint à lui plaire et qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh ! parbleu , qu'il vous aime , et vous et vos ouvrages !

M. FRANCALEU.

Comme si nous avions besoin de ses suffrages !

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

M. FRANCALEU.

Je serai trop heureux que vous me le donniez.

DORANTE.

Prodiguer pour moi seul le fruit de tant de veilles !

M. FRANCALEU.

Moins l'assemblée est grande , et plus elle a d'oreilles.

DORANTE.

Si vous vouliez pour lui différer d'un moment ?

M. FRANCALEU.

Non. Qui satisfait tôt satisfait doublement.

(*Il lâche Dorante pour tirer ses lunettes ; Dorante s'évade , et M. Francaleu continue sans s'apercevoir qu'il est resté seul.*)

SCENE XII.

M. FRANCALEU.

Et c'est le moins qu'on doive à votre politesse
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la pièce.

(*Il déroule son cahier et lit.*)

LA MORT DE BUCÉPHALE.

(*Se retournant et ne trouvant plus Dorante.*)

Où diable est-il ? Comment !

On me fuit ? Oh ! parbleu , ce sera vainement.

Je cours après mon homme ; et, s'il faut qu'il m'échappe,
Je me cramponne après le premier que j'attrape ;
Et, .bénévole ou non, dût-il ronfler debout,
L'auditeur entendra ma pièce jusqu'au bout.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE I.

MONDOR, LISETTE, *habillée comme sa maîtresse,
et tirant Mondor par le bras.*

MONDOR.

A quoi bon dans le parc ainsi tourner sans cesse,
Pirouetter, courir, voltiger ?

LISETTE.

Mondor !

MONDOR.

Qu'est-ce ?

LISETTE.

Tu ne voyois pas ?

MONDOR.

Quoi ?

LISETTE.

Qu'on nous épioit ?

MONDOR.

Quand ?

LISETTE.

Le voilà bien sot.

MONDOR.

Qui ?

LISETTE.

Le trait certe est piquant.

MONDOR.

Quel ?

LISETTE.

Quel ? qu'est-ce ? quoi ? quand ? qui ? L'amant de Lucile
Que son mauvais démon ne peut laisser tranquille.
Dorante.

MONDOR.

Eh bien ! Dorante ?

LISETTE.

Il nous a vus de loin.

Ainsi que tu croyois m'aborder sans témoin ,
Sous ce nouvel habit , du bout de l'avenue ,
Qu'il ait cru voir Lucile ou qu'il m'ait reconnue
Près de toi , l'un vaut l'autre ; et surtout son destin
Semblant te mettre exprès une lettre à la main.
Nous entrons dans le parc : il nous guette , il pétille ,
Il se glisse et nous suit du long de la charnille.
Moi qui du coin de l'œil observe tous ses tours ,
Je me laisse entrevoir , et dispafois toujours.
Dieu sait si le cerveau de plus en plus lui tinte !
Tant qu'enfin je le plante au fond du labyrinthe ,
Où le pauvre jaloux , pour long-temps en défaut ,
Peste et jure , je crois , maintenant comme il faut.
Je ferois encor pis si je pouvois pis faire.
De ces cœurs défiants l'espèce atrabilaire
Ressemble , je le vois , aux chevaux ombrageux ;
Il faut les aguerrir pour venir à bout d'eux.

MONDOR.

Oh parbleu ! ce n'est pas le foible de mon maître.
Au contraire , il se livre aux gens sans les connoître ,
Et présume assez bien de soi-même et d'autrui ,
Pour se croire adoré sans que l'on songe à lui.
Du reste , sait-il bien se tirer d'une affaire ?

LISETTE.

Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire
Disent qu'il s'y prenoit en brave cavalier,
Et, pour un bel-esprit, qu'il est franc du collier.

MONDOR.

Il n'est sorte de gloire à laquelle il ne coute.
Le bel-esprit en nous n'exclut pas la bravoure.
D'ailleurs, ne dit-on pas : telles gens, tel patron ?
Et, dès que je le sers, peut-il être poltron ?

LISETTE.

Voilà donc cet amour dont j'étois ignorante,
Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante ?

MONDOR.

Mon maître ne dit mot ; mais, à la vérité,
Ce combat-là tient bien de la rivalité.
En ce cas, mon adresse a tout fait.

LISETTE.

Ton adresse ?

MONDOR.

Oui. J'ai de sa conquête honoré ta maîtresse.
Celle qu'il recherchoit ne me convenant pas,
De Lucile à propos j'ai vanté les appas,
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle,
Et de mettre un peu l'une et l'autre en parallèle.
Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis.

LISETTE.

Il se repentiroit de les avoir suivis.
Envers et contre tous je protège Dorante.

MONDOR.

Gageons que malgré toi mon maître le supplante,
Car, étant né poète au suprême degré,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.

Monsieur de Francaleu déjà l'aime et l'estime.
Du père de Dorante il n'est pas moins l'intime :
Et je porte un billet à ce père adressé,
Qu'après s'être battu, sur l'heure il a tracé.
Sachant des deux vieillards la mésintelligence,
Il mande à celui-ci, selon toute apparence,
De rappeler un fils qui fait ici l'amour,
Et dont l'entêtement croît de jour en jour.
Il saura là-dessus le rendre impitoyable.
S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable,
Prends de mes almanachs, et tiens pour assuré
Que le bonheur de l'autre est fort aventuré.

LISETTE.

Mais cet autre, avec qui je suis de connivence,
A pris, depuis un mois, terriblement l'avance.
J'ai vu pâlir Lucile au récit du combat;
D'une tendre frayeur le cœur encor lui bat.
Lucile s'est émue : et c'est pour lui, te dis-je.
Il a visiblement tout l'honneur du prodige.
Depuis même ils se sont entretenus long-temps,
Et s'étoient séparés l'un de l'autre contents :
Lorsque dans cet esprit soupçonneux à la rage
Ma présence équivoque a ramené l'orage ;
Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement,
Et coulera ton maître à fond dans le moment.

MONDOR.

Je réponds de la barque en dépit de Neptune.
Songe donc qu'elle porte un poète et sa fortune !
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui,
Qui mettroit père et fille à genoux devant lui.
De ce coup décisif l'instant fatal approche.
L'amour m'arrache un temps que l'honneur me reproche.

ACTE IV, SCENE I.

87

Adieu : que devant nous tout s'abaisse en ce jour,
Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour !

(*Il s'en va.*)

LISETTE, seule.

Telle gloire le peut couronner... J'ai beau dire,
Dorante pourroit bien avoir ici du pire.

Faisons la guerre à l'œil ; et mettons-nous au fait
De ce coup , qui doit faire un si terrible effet.

SCENE II.

M. FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU , à *Lisette* qu'il prend pour *Lucile*.

LUCILE , redoublez de fierté pour Dorante.

Vous n'êtes pas encore assez indifférente ;

Vous souffrez qu'il vous parle , et je défends cela .

Tout net ! entendez-vous , ma fille ?

LISETTE, se tournant et faisant la révérence.

Oui, mon père.

M. FRANCALEU.

Ah !

C'est toi , Lisette ?

LISETTE.

Eh bien ! c'est moi , je tiens parole.

Lui ressemblé-je assez ? Jouerai-je bien son rôle ?

L'œil du père s'y trompe ; et je conclus d'ici

Que bien d'autres , tantôt , s'y tromperont aussi.

M. FRANCALEU , à *Damis*.

Admirez en effet comme elle lui ressemble !

LISETTE.

Quand commencera-t-on ?

M. FRANCALEU.

Tout à l'heure : on s'assemble.

Cependant , va chercher ta maitresse ; et l'instruis
Des dispositions où tu vois que je suis.

Si j'eus une raison , maintenant j'en ai trente ,
Qui doivent à jamais disgracier Dorante.

(Lisette rentre dans la maison.)

SCENE III.

M. FRANCALEU , DAMIS.

M. FRANCALEU.

LA coquine le sert indubitablement ,
Et m'en a , sur son compte , imposé doublement .
Sur quoi donc , s'il vous plaît , vous a-t-il fait querelle ?

DAMIS.

Sur un malentendu , pour une bagatelle.

M. FRANCALEU.

Ce procédé l'exclut du rang de vos amis ?

DAMIS.

Quelque ressentiment pourroit m'être permis ;
Mais je suis sans rancune ; et ce qui se prépare
Va me venger assez de cet esprit bizarre.

M. FRANCALEU.

Ce que j'apprends encor lui fait bien moins d'honneur.

DAMIS.

Quoi donc ?

M. FRANCALEU.

Qu'il est le fils d'un maudit chicaneur ,
Qui , n'écoutant prière , avis , ni remontrance ,
Depuis dix ou douze ans me plaide à toute outrance.

Des sottises d'un père un fils n'est pas garant ;
 Mais le tort que me fait ce plaideur est si grand ,
 Que je puis , à bon droit , haïr jusqu'à sa race .
 Ce procès me ruine en sotte paperasse ;
 Et sans le temps , les pas et les soins qu'il y faut ,
 J'aurois été poëte onze ou douze ans plus tôt .
 Sont-ce là , dites-moi , des pertes réparables ?

DAMIS.

Le dommage est vraiment des plus considérables .
 Il faut que le public intervienne au procès ,
 Et conclue avec vous à de gros intérêts .
 Et Dorante n'a-t-il contre lui que son père ?

M. FRANCALEU.

Pardonnez-moi ; monsieur , il a son caractère .
 Je lui croyois du goût , de l'esprit , du bon sens ;
 Ce n'est qu'un étourdi ; cela tourne à tous vents .
 Cerveille évaporée ; esprit jeune et frivole ,
 Que vous croyez tenir au moment qu'il s'envole ;
 Qui me choque en un mot , et qui me choque au point ,
 Que chez moi , sans ma pièce , il ne resteroit point .
 Mais il le faut avoir , si je veux qu'on la joue ;
 Et voilà trop de fois que mon spectacle échoue .
 A propos , ce bonhomme avec qui vous jouez ,
 Plait-il ? que vous en semble ?... excellent ! avouez .

DAMIS.

Admirable !

M. FRANCALEU.

A-t-il l'air d'un père qui querelle ?
 Heim ! comme sa surprise a paru naturelle !

DAMIS.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir ,
 Que vous en ayez vu ce que je viens d'en voir .
 Il est original en ces sortes de rôle .

M. FRANCALEU.

Pour un mois, avec nous, il faut que je l'enrôle.

DAMIS.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

M. FRANCALEU.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons-en donc parti tandis qu'à nous complaire
Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

DAMIS.

La troupe ne sauroit faire un meilleur acquêt.

M. FRANCALEU.

Si vous le souhaitez, c'est une affaire faite.

DAMIS.

Personne plus que moi, monsieur, ne le souhaite.

M. FRANCALEU.

Et personne, monsieur, n'y peut mieux réussir.

DAMIS.

Que moi?

M. FRANCALEU.

Que vous.

DAMIS.

Par où? Daignez m'en éclaircir.

M. FRANCALEU.

Vous pouvez à la cour lui rendre un bon office.

DAMIS.

Plût au ciel! il n'est rien que pour lui je ne fisse.

M. FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des ministres?

DAMIS.

Un fat

Avoueroit que la Cour fait de lui quelque état;

Et, passant du mensonge à la sottise extrême,
En le faisant accroire il le croiroit lui-même;
Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi.
Un poëte, à la cour, est de bien mince aloi.
Des superfluités il est la plus futile.
On court au nécessaire; on y songe à l'utile :
Ou si vers l'agréable on penche quelquefois,
Nous sommes éclipsés par le moindre minois;
Et là, comme autre part, les sens entraînant l'homme,
Minerve est éconduite, et Vénus a la pomme.
Ainsi, je n'oserois vous promettre pour lui,
Sur un crédit si frêle, un bien solide appui.

M. FRANCALEU.

Ma parole, en ce cas, sera donc mal gardée;
Car je comptois sur vous quand je l'ai hasardée.

DAMIS.

Et de quoi s'agit-il encor? Voyons un peu.

* M. FRANCALEU.

Il vent faire enfermer un fripon de neveu;
Un libertin, qui s'est attiré sa disgrâce,
En ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il fasse.

DAMIS, *vivement*.

Oh! je le servirai, si ce n'est que cela;
Et mon peu de crédit ira bien jusque-là.

M. FRANCALEU, *voulant s'en aller*.

Non, non, laissez, parbleu! j'admire ma sottise.

DAMIS, *l'arrêtant*.

Quoi donc?

M. FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise.

DAMIS.

Ah! gardez-vous en bien, s'il vous plaît.

M. FRANCALEU.

Et pourquoi ?

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi.

M. FRANCALEU.

C'est qu'avec celui-ci l'affaire ira plus vite.

DAMIS.

Je serois très-fâché qu'il en eût le mérite.

M. FRANCALEU.

Songez donc que ce soir il aura mon billet,
Et que j'aurai demain la lettre de cachet.

DAMIS.

Mon dieu ! laissez-moi faire : ayez cette indulgence.

M. FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence.

DAMIS.

Plus grande encore.

M. FRANCALEU.

Oh ! non.

DAMIS.

Que direz-vous pourtant,
Si votre homme ce soir, ce soir même, est content ?

M. FRANCALEU.

Ce soir ? Ah ! sur ce pied, je n'ai plus rien à dire :
Mais comment ce temps-là pourra-t-il vous suffire ?

DAMIS.

Je ne vous promets rien par-delà mon pouvoir.

M. FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voir.

ACTE IV, SCENE III.

93

Mais, monsieur, on diroit, à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même.

M. FRANCALEU.

Sans doute; et j'ai raison. L'oncle me fait pitié;
Et tout mauvais sujet mérite inimitié.
Tenez, j'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.
Vous menez, par exemple, un train de vie honnête,
Vous : cela fait plaisir, mais n'étonnera pas;
Car vous me fréquentez, et vous suivez mes pas.
Des travers du jeune homme un fou sera la cause;
Aussi l'ordre du roi, pour le bien de la chose,
Devroit faire enfermer, avec le libertin,
Tel chez qui l'on saura qu'il est soir et matin.

(*Damis se met à rire.*)

Vous riez ! mais je parle en père de famille.

SCENE IV.

M. FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU.

QUE viens-tu m'annoncer ?

LISETTE.

Que je me déshabille.

M. FRANCALEU.

Quoi ? la pièce....

LISETTE.

Est au croc une seconde fois.

M. FRANCALEU.

Faute d'acteurs ?

LISETTE.

Tantôt il n'en manquoit que trois ;
Mais, ma foi, maintenant c'est bien une autre histoire.

DAMIS.

Et ce grand connoisseur, dont le goût est si fin ?...

LISETTE.

Ne croit pas que la pièce aille jusqu'à la fin.

DAMIS.

Je voudrois bien savoir sur quelle conjecture.

LISETTE.

Sur ce qu'hier, chez lui, l'auteur en fit lecture.

DAMIS, *riant*.

Chez lui ? l'auteur ? hier ?

LISETTE.

Oui : qu'a donc ce discours ?...

DAMIS, *à part*.

Je ne suis pas sorti d'ici depuis huit jours.

LISETTE, *à part*.

Je le tiens.

DAMIS, *à part*.

C'est Alcippe ! Oh ! c'est lui, je le gage.

Nouvelliste effronté, suffisant personnage,
Qui raisonne au hasard de nous et de nos vers,
Et pour ou contre nous prévient tout l'univers. ⁴⁰
Cela sait ses foyers, sa ville, ses provinces,
Ses intrigues de cour, son cabinet des princes;
Pèse ou règle à son gré les plus grands intérêts,
Et croit ses visions d'immuables arrêts.

Présent, passé, futur, tout est de sa portée;
Le livre des destins s'emplit sous sa dictée;
Rien ne doit arriver que ce qu'il a prédit,
Et l'événement seul toujours le contredit.

(*à Lisette.*)

Et n'a-t-il pas poussé l'impertinence extrême
Jusqu'à nommer l'auteur ?

LISETTE.

Non, monsieur : c'est vous-même
Qui venez de tout dire et de vous déceler.
Alcippe, en tout ceci, n'a rien à démêler :
Moi seule je mentois ; et je m'en remercie,
Vu le plaisir que j'ai de me voir éclaircie.

DAMIS, *la retenant.*

Lisette !

LISETTE.

Eh bien ?

DAMIS. (*à part.*)

De grâce !... Etourdi que je suis !

LISETTE.

Que voulez-vous de moi ?

DAMIS.

Du secret.

LISETTE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quelques jours seulement.

LISETTE.

Cela n'est pas possible.

DAMIS.

Eh ! ne me faites pas ce déplaisir sensible.
Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur,
En cas de réussite, ainsi que j'en suis sûr.

LISETTE.

J'imagine un marché dont l'espèce est plaisante.
D'un secret tout entier la charge est trop pesante ;
Partageons celui-ci par la belle moitié :
Tenez, si vous tombez, je parle sans pitié ;

Si vous réussissez , je consens à me taire.

Voilà , pour vous servir , tout ce que je puis faire.

DAMIS.

Et je n'en veux pas plus ; car je réussirai.

LISETTE.

Oh bien ! en ce cas-là , monsieur , je me tairai.

(*Dorante parott au fond du théâtre.*)

DAMIS , *baisant la main de Lisette.*

Avec cette promesse , où mon espoir se fonde ,

Je vous laisse , et m'en vais le plus content du monde.

(*Il rentre dans la maison.*)

SCENE VI.

DORANTE , LISETTE.

LISETTE , *à part , apercevant Dorante , et lui tournant brusquement le dos.*

LE jaloux nous surprend ; le voilà furieux ;

Car je passe , à coup sûr , pour Lucile à ses yeux.

DORANTE , *sans approcher.*

« Avec cette promesse , où mon espoir se fonde ,

« Je vous laisse , et m'en vais le plus content du monde. »

Madame , on n'aura pas de peine à concevoir

Quelle étoit la promesse et quel est cet espoir.

Mais ce que l'on auroit de la peine à comprendre ,

C'est que cette promesse et si douce et si tendre ,

Reçue à la même heure et presque au même lieu ,

Mot à mot , dans ma bouche , ait mis le même adieu.

Il faut vous en faire un de plus longue durée ,

Et dont vous vous teniez un peu moins honorée :

Adieu , madame , adieu ; ne vous flattez jamais
Que je vous aie aimée autant que je vous hais.

(*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

LISETTE , à part.

Donnons-nous à notre aise ici la comédie ;
Car il va revenir.

(*Elle s'assied en se cachant le visage avec son éventail du côté par où Dorante peut l'aborder.*)

DORANTE , revenant.

Monstre de perfidie !

Pouvoir ainsi passer , d'abord et sans égard ,
Des mains de la nature à ce comble de l'art !
M'avoir peint ce rival comme le moins à craindre !
M'avoir persuadé , presque au point de le plaindre !
Qu'avez-vous prétendu par cette trahison ?
Pourquoi , d'un vain espoir y mêlant le poison ,
Me venir étaler d'obligeantes alarmes ,
Me dire , en paroissant prête à verser des larmes :
« Dorante , ou je fléchis mon père , ou de mes jours ,
« A l'asile où j'étois , je consacre le cours. »
Quels étoient vos desseins ? répondez-moi , cruelle !
Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une belle
Qui , jalouse des droits d'un éclat peu commun ,
Veut gagner tous les cœurs , et ne pas en perdre un ?
Ce reproche fût-il le seul que j'eusse à faire !
Mais , hélas ! malgré moi , la vérité m'éclaire.
Ce rival , dès long-temps , est le rival aimé ;
C'est pour lui que j'ai vu votre front alarmé ;
Et quand vous me disiez que j'en étois la cause ,
Quand vous promettiez plus que l'amour même n'ose ,
C'est que de votre amant vous protégiez les jours ,
Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.

Oui , j'y vole : on ne l'a tantôt que différée ;
Et ma rage , à vos yeux , l'auroit déjà tirée ;
J'attaquais devant vous le traître en arrivant ,
Si je n'eusse voulu jouir auparavant
De la confusion qui vous ferme la bouche.
Que ma plainte à présent vous révolte ou vous touche ,
Repentez-vous ou non de m'avoir outragé ,
Vous ne me verrez plus que mort ou que vengé.

LISETTE , *effrayée.*

Dorante !

DORANTE , *à part.*

Je m'arrête au cri de l'infidèle !

Elle tremble , il est vrai ; mais pour qui tremble-t-elle ?

(*à Lisette.*)

N'importe ; je l'adore : écoutons-la. Parlez :

(*Se rapprochant un peu.*)

Je veux , je veux encor tout ce que vous voulez.

Rejetons le passé sur l'inexpérience ,

Et redemandez-moi toute ma confiance.

Un regard , un seul mot n'a qu'à vous échapper ,

Mon cœur vous aidera lui-même à me tromper :

Ah ! Lucile , ai-je pu sitôt perdre le vôtre ?

Vous me haïssez !

LISETTE , *avec une voix enfantine.*

Non.

DORANTE.

Vous en aimez un autre.

LISETTE , *de même.*

Eh non !

DORANTE.

Vous m'aimez donc ?

ACTE IV, SCENE VI.

101

LISETTE, *de même.*

Oui.

DORANTE.

M'y fierai-je ?

LISETTE, *de même.*

Hélas !

DORANTE,

Eh bien ! je n'en veux plus douter. Ne sais-je pas
Que l'infidélité, surtout dans la jeunesse,
Souvent est moins un crime au fond qu'une foiblesse,
Qui peut servir ensuite à vous en détourner,
Lorsque la nôtre va jusqu'à vous pardonner ?

(*Il s'approche d'elle tout-à-fait.*)

Je vous pardonne donc, et même vous excuse.
Lisette est contre moi, Lisette vous abuse ;
Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits :
C'est elle qui me met dans l'état où je suis.

LISETTE, *toujours contrefaisant Lucile.*

Il est vrai.

DORANTE, *se jetant à ses genoux et lui prenant une main.*

C'est assez : mon âme satisfaite....

SCENE VII.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE, *au fond du théâtre.*

VEILLÉ-IE ou non ? Dorante aux genoux de Lisette !

LISETTE, *baissant l'éventail et se levant.*

Lui-même, et qui me fait fort joliment sa cour.

(*à Dorante.*)

On vous prend sur le fait, monsieur, à votre tour.

(à Lucile.)

Songez à bien jouer le rôle que je quitte ;
Car vous nous yoyez deux que votre faute irrite.

(à Dorante.)

Enfin concevez-vous combien vous vous trompiez ?

DORANTE.

Je croyois en effet , madame , être à vos pieds.
Son habit m'a fait faire une lourde bétvue.

LISETTE.

Madame , vous plaît-il que je vous restitue
Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux ,
Monsieur me débitoit , croyant parler à vous ?
N'en déplaie à l'amour , si doux dans ses peintures ,
Je vous restituerois un beau torrent d'injures.

DORANTE.

Eh ! quel autre à ma place eût pu se contenir ?

LISETTE.

Je vous devois cela , monsieur , pour vous punir.

LUCILE.

Eh quoi ! Dorante , après mille et mille assurances ,
Qui , tout à l'heure encor , passoient vos espérances ,
Le reproche et l'injure aigrissoient vos discours ,
Et sur le ton plaintif on vous trouve toujours ?

DORANTE.

Avant que sur ce ton vous le preniez vous-même ,
Vous , qui savez , madame , à quel point je vous aime ,
Souffrez qu'on vous instruise ; après quoi décidez
Si mes soupçons jaloux n'étoient pas bien fondés.
Je surprends mon rival....

LUCILE.

Oui , j'ai tort de me plaindre.
En effet , ma foiblesse autorise à tout craindre ;

Et l'avou que j'ai fait , trop naïf et trop prompt ,
De votre défiance a mérité l'affront :
Mais vous trouverez bon qu'en me faisant justice ,
Cette justice même aussi nous désunisse ,
Et rompe , entre nous deux , un nœud mal assorti ,
Dont jamais on ne s'est assez tôt repenti .

DORANTE.

Ecoutons-nous , de grâce ! Encore un coup , madame ,
Bien loin qu'en tout ceci je mérite aucun blâme ,
Croyez , si j'eusse pu ne pas vous alarmer ,
Que je ne serois pas digne de vous aimer .
Devois-je voir en paix....?

LUCILE.

Depuis quand , je vous prie ,
N'est-on digne d'aimer qu'autant qu'on se défie ?
Ainsi l'amour jamais doit n'être satisfait ,
Et le plus soupçonneux est donc le plus parfait ?
Vos vers m'en avoient fait tout une autre peinture...
Juste sujet pour moi de crainte et de rupture !
J'aime trop mon repos pour le perdre à ce prix ,
Et ne jugerai plus des gens par leurs écrits .

DORANTE.

Mais ayez la bonté....

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie.

Vous seriez , je le vois , le malheur de ma vie ;
Je ne recueillerois de mes soins les plus doux
Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux .
Que n'ai-je conservé , prévoyante et soumise ,
L'insensibilité que je m'étois promise !

(à Lisette en pleurant .)

Lisette , je t'ai crue , et toi seule tu m'as....

LISETTE, à Dorante.

N'avez-vous point de honte ?

DORANTE.

Eh ! ne m'accable pas.

(à Lucile.)

Tu sais mon innocence. Apaisez vos alarmes,
Lucile ; retenez ces précieuses larmes :
C'est mon injuste amour qui les a fait couler ;
C'est lui qui , toutefois , pour moi doit vous parler :
L'amour est défiant , quand l'amour est extrême.

LUCILE.

S'il se faut quelquefois défier quand on aime ,
C'est de tout ce qui peut , dans le cœur alarmé ,
Soulever des soupçons contre l'objet aimé.
Je tiens , vous le savez , cette sage maxime
De ces vers qui vous ont mérité mon estime ;
De votre propre idylle , ouvrage séducteur ,
Où votre esprit se montre , et non pas votre cœur.

DORANTE.

Ni l'un , ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confesse ,
Madame , et que je cède au remords qui me presse.
Du moins , vous concevrez , après un tel aveu ,
Pourquoi tout mon bonheur me rassuroit si peu :
C'est que je n'en jouis qu'à titre illégitime ;
C'est que tous ces écrits , source de votre estime ,
Vous venoient par mes soins , mais ne sont pas de moi.

LUCILE.

Ils ne sont pas de vous ?

DORANTE.

Non.

LISETTE, à part.

Le sot homme !

LUCILE.

Quoi ?...

DORANTE.

Laissant lire, il est vrai, dans le fond de mon âme,
J'inspirois le poëte en lui peignant ma flamme.
Que son art, à mon gré, s'y prenoit foiblement !
Et que le bel esprit est loin du sentiment !
Mais cet art vous amuse ; il a fallu vous plaire,
Laisser dire des riens, sentir mieux, et se taire.
N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû,
Et ma sincérité m'auroit-elle perdu ?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime,
Dorante ; aussi pour vous suis-je toujours la même.
Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lus :
J'étois indifférente, et je ne le suis plus ;
Et je sens que, sans vous, je le serois encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous adore,
Où vous établissez la paix et le bonheur,
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE.

Trêve de beaux discours : il est temps que j'y pense.
De par monsieur, expresse et nouvelle défense
De souffrir que jamais vous osiez nous parler.

DORANTE.

Il aura su mon nom !

LUCILE, à Lisette.

Ah ! tu me fais trembler.

LISETTE.

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie.
Séparez-vous ; rentrez, madame, je vous prie.

Nous allons concerter un projet important.

DORANTE, à *Lucile*.

Rassurez-moi d'un mot encore en me quittant,
Ou déjà mon espoir est tout prêt à s'éteindre.

LUCILE.

De vos rivaux, du moins, vous n'avez rien à craindre.
Mon père pourra bien, en ce commun danger,
Désapprouver mon choix, mais jamais le changer.

(*Elle rentre dans la maison.*)

SCENE VIII.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

QUELQU'UN m'a desservi près de lui, je parie.

LISETTE.

Et ne vous en prenez qu'à votre étourderie,
Et qu'au brusque mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avoit tantôt d'être écouté.

DORANTE.

Oui, j'ai tort, je l'avoue; à présent il peut lire :
Je l'écoute, ou plutôt, sans cela, je l'admire,
Et m'offre, en trouvant beau tout ce qu'il lui plaira,
De me couper la gorge avec qui le niera.

LISETTE.

Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire :
Songez à profiter d'un avis salutaire....
Pourriez-vous nous trouver de ces perturbateurs
Du repos du parterre et des pauvres auteurs,
Contre les nouveautés signalant leurs prouesses,
Et se faisant un jeu de la chute des pièces ?

DORANTE.

Que diable en veux-tu faire? Oui, pour un j'en sais trois.

LISETTE.

Courez les ameuter pour aller aux François
Sur ce qui s'y jouera faire éclater l'orage :
La pièce est de l'auteur qui vous fait tant d'ombrage ;
Le père de Lucile y vient d'aller....

DORANTE.

Tu veux....

LISETTE.

Ah ! j'en serois d'avis , faites le scrupuleux !
Damis ne l'est pas tant , lui ; car à votre père
Il a de votre amour écrit tout le mystère :
Ce n'aura pas été pour vous servir , je croi ;
Et vous le voudriez ménager ? Et sur quoi ?
Les plaisans intérêts pour balancer les vôtres !
Une pièce tombée , il en renaît mille autres :
Mais , Lucile perdue , où sera votre espoir ?
Monsieur de Francaleu , vous dis-je , va la voir.
Il n'a déjà que trop ce bel auteur en tête ;
S'il le voit triompher , c'est fait , rien ne l'arrête ;
Il lui donne sa fille , et croiroit aujourd'hui
S'allier à la gloire en s'alliant à lui.

DORANTE.

Ah ! tu me fais frémir , et des transes pareilles
Me livrent en aveugle à ce que tu conseilles.

(*Il sort.*)

LISETTE , seule.

Ah ! ah ! monsieur l'auteur , avec votre air humain ,
Vous endormez les gens , vous écrivez sous main ;

Vous avez du manége, et votre esprit superbe
Croit déjà sous le pied nous avoir coupé l'herbe !
Un bon coup de sifflet va vous être lâché ;
Et vous savez alors quel est notre marché.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

DAMIS, *seul.*

JE ne me connois plus aux transports qui m'agitent.
En tous lieux , sans dessein , mes pas se précipitent ;
Le noir pressentiment , le repentir , l'effroi ,
Les présages fâcheux volent autour de moi :
Je ne suis plus le même , enfin , depuis deux heures.
Ma pièce , auparavant , me sembloit des meilleures ;
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts ,
Du foible , du clinquant , de l'obscur et du faux.
De là , plus d'une image annonçant l'infamie ;
La critique éveillée , une loge endormie ;
Le reste de fatigue et d'ennui harassé ;
Le souffleur étourdi ; l'acteur embarrassé ;
Le théâtre distrait ; le parterre en balance ,
Tantôt bruyant , tantôt dans un profond silence ;
Mille autres visions , qui toutes dans mon cœur
Font naître également le trouble et la terreur.

(*Regardant à sa montre.*)

Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce.
Je sèche , je me meurs. Quel métier ! J'y renonce.
Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis ,
Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis ?
Il n'est force , courage , ardeur qui n'y succombe :
Car enfin , c'en est fait , je périss si je tombe.

Où me cacher ? où fuir ? Et par où désarmer
 L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer ?
 Quelle égide opposer aux traits de la satire ?
 Comment paraître aux yeux de celle à qui j'aspire ?
 De quel front , à quel titre , oserois-je m'offrir ,
 Moi , misérable auteur , qu'on viendrait de flétrir ?
(Il se promène à grands pas.)
 Mais mon incertitude est mon plus grand supplice ;
 Je supporterai tout , pourvu qu'elle finisse :
 Chaque instant qui s'écoule , empoisonnant son cours ,
 Abrège au moins d'un an le nombre de mes jours.

SCENE II.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU, à *Damis*.

EH bien ! une autre fois , malgré mes conjectures ,
 Vous ferez-vous encore à vos heureux augures ,
 Monsieur ? J'avois donc tort , tantôt , de vous prêcher
 Que lorsqu'on veut tout voir , il faut se dépêcher ?
 Voilà pourtant , voilà la nouveauté... flambée.

DAMIS, à part, comme un homme bien soulagé.

(à M. Francaleu.)

Et mon sort décidé ! Je respire. Tombée ?

M. FRANCALEU.

Tout à plat.

DAMIS.

Tout à plat ?

M. BALIVEAU.

Oh ! tout à plat.

DAMIS.

Tant pis !

(à part.)

C'est qu'ils auront joué comme des étourdis.

M. BALIVEAU.

Sifflée et resifflée.

DAMIS.

Et le méritoit-elle ?

M. BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'auteur n'en appelle ;
Le plus impertinent n'a jamais dit : J'ai tort.

M. FRANCAEU.

Celui-ci pourroit bien n'en pas tomber d'accord,
Sans être , pour cela , taxé de suffisance ;
Car jamais le public n'eut moins de complaisance.
Comment veut-il juger d'une pièce , en effet ,
Au tintamarre affreux qu'au parterre on a fait ?
Ah ! nous avons bien vu des fureurs de cabale ,
Mais jamais il n'en fut ni n'en sera d'égale :
La pièce étoit vendue aux sifflets aguerris
De tous les étourneaux des cafés de Paris ;
Il en est venu fondre un essaim , des nuées.
Cependant , à travers les brocards , les huées ,
Le carillon des toux , des nez , des paix là ! paix !
J'ai trouvé....

M. BALIVEAU.

Ma foi , moi , j'ai trouvé tout mauvais.

M. FRANCAEU.

On en peut mieux juger , puisque l'on s'en escrime.
Morbleu ! je le maintiens. J'ai trouvé.... telle rime.....
(à Damis , qui l'écoutoit avidement , mais qui ne l'é-
coute plus.)

Oui , telle rime , digne elle seule , à mon gré ,
De relever l'auteur que l'on a dénigré.

M. BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'auteur avec sa rime ,
Ce sera , s'il m'en croit , de garder l'anonyme ,
Et de n'exercer plus un talent suborneur
Dont les productions lui font si peu d'honneur.

DAMIS.

C'est , s'il eût réussi , qu'il pourroit vous en croire ,
Et demeurer oisif au sein de la victoire ,
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers ;
Mais contre ses rivaux et leur noire malice
Le parti qui lui reste est de rentrer en lice ,
Sans que jamais il songe à la désemparer ,
Qu'il ne les force eux-même à venir l'admirer.
Le nocher , dans son art , s'instruit pendant l'orage ;
Il n'y devient expert qu'après plus d'un naufrage :
Notre sort est pareil dans le métier des vers ,
Et pour y triompher il y faut des revers.

M. FRANCALEU.

C'est parler en héros , en grand homme , en poète.

(à M. Baliveau.)

Vous êtes stupéfait ? Moi , non ; je le répète :
Vivent les grands esprits pour former les grands cœurs !
Mais cela n'appartient qu'à nous autres auteurs :

(à Damis.)

N'est-ce pas , mon confrère ?

SCENE III.

M. BALIVEAU , M. FRANCALEU , DAMIS ,
MONDOR.

DAMIS¹, à Mondor , qui le veut tirer à part.

En bien ?

ACTE V, SCENE III.

113

MONDOR , *bas, et sanglotant.*

Je vous annonce....

DAMIS.

Je sais, je sais. Ma lettre?

MONDOR , *lui donnant un papier.*

En voilà la réponse.

DAMIS , *prenant le papier.*

Laisse-nous ; je te suis. Messieurs , permettez-moi

(*Mondor entre dans la maison.*)

D'aller décacheter à l'écart ; après quoi

Je compte vous rejoindre ; et , laissant vers et prose ,

Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'autre chose.

(*Il rentre.*)

SCENE IV.

M. BALIVEAU , M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

Oui : changeons de propos , et laissons tout cela.

M. FRANCALEU.

Si vous saviez combien j'aime ce garçon-là !

M. BALIVEAU.

C'est qu'à ce que je vois sa marotte est la vôtre..

M. FRANCALEU.

C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre.

M. BALIVEAU.

Belle prérogative !

M. FRANCALEU.

Une lice ! un nocher !

Comme nous n'allons droit qu'à force de broncher !

Plait-il ? vous l'entendiez ?

LA MÉTROMANIE.

M. BALIVEAU.

M i ? non. J'avois en tête
La lettre de cachet , qui, dites-vous, est prête.

M. FRANCALEU.

Le jeune homme n'est pas du commun des humains.
Peste ! les grands seigneurs se l'arrachent des mains.

M. BALIVEAU.

(à part.) (à M. Francaleu.)
J'enrage ! Revenons, de grâce, à la promesse
Dont vous m'avez flatté tantôt pendant la pièce.

M. FRANCALEU.

Vous parlez d'une pièce ? Ah ! s'il en fait jamais,
Ce sera de l'exquis, c'est moi qui le promets ;
Et je défierai bien la cabale d'y mordre.

M. BALIVEAU, avec chaleur.

Parlez : aurai-je enfin, n'aurai-je pas mon ordre ?

M. FRANCALEU.

Eh ! tranquillisez-vous. Soyez sûr de l'avoir.
Oui, vous serez content, ce soir même, ce soir :
C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est certaine ;
Et tenez, son retour va vous tirer de peine ;
Car je gagerois bien que, tout en badinant,
L'ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

M. BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant ! Qui ?

M. FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

M. BALIVEAU.

Plait-il ?

M. FRANCALEU.

Etes-vous sourd ? Cet homme de mérice.

M. BALIVEAU.

Monsieur de l'Empirée ?

M. FRANCALEU.

Eh ! qui donc ?

M. BALIVEAU.

Quoi ! c'est lui
Dont le zèle pour moi sollicite aujourd'hui ?

M. FRANCALEU.

Lui-même. Il a trouvé que vous jouiez en maître ;
Et votre admirateur, autant que l'on doit l'être ;
Il veut vous enrôler pour un mois parmi nous.
Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour vous ,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue ,
Et des égaremens de votre enfant prodigue.
Il a sur cette affaire obligeamment pris feu ,
Comme si c'eût été la sienne propre.

M. BALIVEAU , *avec humeur.*

Adieu.

M. FRANCALEU , *l'arrêtant.*

Comment donc ?

M. BALIVEAU.

Vous avez opéré des prodiges.

M. FRANCALEU.

Monsieur le capitoul , vous avez des vertiges.

M. BALIVEAU.

Eh ! c'est vous qui , plutôt que mon neveu , cent fois
(*à part.*)

Mériteriez.. Je suis le moins sensé des trois.
(*à M. Francau.*)

Serviteur.

M. FRANCALEU.

Mais encore , entre amis , l'on s'explique.
Ne pourroit-on savoir quelle mouche vous pique ?
Quoi ! lorsque nous tenons...

M. BALIVEAU.

Non , nous ne tenons rien ,
Puisqu'il faut vous le dire ; et cet homme de bien ,
Au mérite de qui vous êtes si sensible ,
Est le pendard à qui j'en veux.

M. FRANCALEU.

Est-il possible ?

M. BALIVEAU.

Le voilà. Maintenant soyez émerveillé
Du jeu de la surprise où j'ai tantôt brillé.
Si j'eusse vu le diable , elle eût été moins grande.

M. FRANCALEU.

Je vous en offre autant. A présent , je demande
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit :
Un garçon studieux , de probité , d'esprit ,
Beau feu , judiciaire , en qui tout se rassemble ;
Un phénix , un trésor...

M. BALIVEAU.

Un fou qui vous ressemble.
Allez , vous méritez cette apostrophe-là.
De bonne foi , sied-il , à l'âge où vous voilà ,
Fait pour morigéner la jeunesse étourdie ,
Que par vous-même au mal elle soit enhardie ,
Et que l'écervelé , qui me brave aujourd'hui ,
Au lieu d'un adversaire en vous trouve un appui ?
Il versifiera donc. Le beau genre de vie !
... vendre fameux qu'à force de folie !

Être , pour ainsi dire , un homme hors des rangs ,
 Et le jouet titré des petits et des grands !
 Examinez les gens du métier qu'il embrasse ;
 La paresse ou l'orgueil en ont produit la race.
 Devant quelques oisifs elle peut triompher ;
 Mais , en bonne police , on devroit l'étouffer.
 Oui : comment souffre-t-on leurs licences extrêmes ?
 Que font-ils pour l'Etat , pour les leurs , pour eux-mêmes ?
 De la société véritables frelons ,
 Chacun les y méprise et craint leurs aiguillons.
 Damis eût figuré dans un poste honorable ;
 Mais ce ne sera plus qu'un gueux , qu'un misérable ,
 A la perte duquel , en homme infatué ,
 Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.
 Félicitez-vous bien ; l'œuvre est très-méritoire.

M. FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire
 D'un neveu qui déjà vous a trop honoré !
 Savez-vous ce que c'est que tout ce long narré ?
 Préjugé populaire , esprit de bourgeoisie ,
 De tout temps gendarmé contre la poésie.
 Mais apprenez de moi qu'un ouvrage d'éclat
 Ennoblit bien autant que le capitoulat.
 Apprenez...

M. BALIVRAU.

Apprenez de moi qu'on ne voit guère
 Les honneurs , en ce siècle , accueillir la misère ;
 Et que la pauvreté , par qui tout s'avilit ,
 Fait pour dégrader , rarement ennoblit.
 Forgez-vous des plaisirs de toutes les espèces.
 On fait comme on l'entend quand on a vos richesses ;
 Mais lui , que voulez-vous qu'il devienne à la fin ?
 Son partage assuré , c'est la soif et la faim.

Et d'un œil satisfait on veut que je le voie !
 Soit : à vos visions je l'abandonne en proie.
 Il peut se reposer de ses nobles destins
 Sur ceux qui, dites-vous, se l'arrachent des mains.
 Qu'il périsse ! Il est libre. Adieu.

M. FRANCALEU.

Je vous arrête

En véritable ami dont la réplique est prête,
 Et vais vous faire voir avec précision
 Que nous ne sommes pas des gens à vision.
 Si j'admire en Damis un don qui vous irrite,
 Votre chagrin me touche autant que son mérite :
 Afin donc que son sort ne vous alarme plus,
 Je lui donne ma fille avec cent mille écus.

M. BALIVEAU.

Avec cent mille écus ?

M. FRANCALEU.

Eh bien ! est-il à plaindre ?
 Car elle a de l'esprit, est belle, faite à peindre.
 Holà ! quelqu'un ? Vous-même en jugerez ainsi.

SCENE V.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, UN LAQUAIS.

M. FRANCALEU, *au laquais*.

QUE l'on cherche Lucile, et qu'elle vienne ici.

(*Le laquais rentre.*)

Aussi bien elle hésite, et rien ne se décide.

(*à M. Baliveau.*)

Qu'est-ce ? Vous mollissez ? Votre front déride ?
 Vous paraissez ému ?

M. BALIVEAU.

Je le suis en effet.

Vous êtes un ami bien rare et bien parfait !
 Un procédé si noble est-il imaginable ?
 Ne me trouvez donc pas , au fond , si condamnable.
 Nous perçons l'avenir ainsi que nous pouvons ,
 Et sur le train des mœurs du siècle où nous vivons.
 Quand à faire des vers un jeune esprit s'adonne ,
 Même en l'applaudissant , je vois qu'on l'abandonne.
 Damis de ce côté se porte avec chaleur ,
 Et je ne lui pouvois pardonner son malheur ;
 Mais dès que d'un tel choix votre bonté l'honore...

SCENE VI.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU , à *Damis*.

VEenez, venez, monsieur. Une autre fois encore
 Vous serez à la cour notre solliciteur.
 Vous vous flatiez ce soir de contenter monsieur?

DAMIS, à *M. Baliveau*.

M'avez-vous trahi ?

M. BALIVEAU.

Non. Qu'entre nous tout s'oublie ,

Damis. Voici quelqu'un qui nous réconcilie ;
 Qui signale à tel point son amitié pour nous ,
 Qu'il s'acquiert à jamais les droits que j'eus sur vous.
 Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir pour gendre.
 Ainsi que moi la chose a lieu de vous surprendre ;
 Car, de quelques talens que vous fussiez pourvu ,
 Nous n'osions espérer ce bonheur imprévu.

Mais la joie auroit dû , suspendant sa puissance ,
Avoir déjà fait place à la reconnaissance.
Tombez donc aux genoux de votre bienfaiteur.

DAMIS , *d'un air embarrassé.*

Mon oncle...

M. BALIVEAU.

Eh bien ?

DAMIS.

Je suis...

M. FRANCALEU.

Quoi ?

DAMIS.

I.'humble adorateur

Des grâces , de l'esprit , des vertus de Lucile ;
Mais de tant de bontés l'excès m'est inutile.
Rien ne doit l'emporter sur la foi des sermens ;
Et j'ai pris , en un mot , d'autres engagements.

M. FRANCALEU.

Ah !

M. BALIVEAU.

Le voilà cet homme au-dessus du vulgaire
Dont vous vantiez l'esprit et la judiciaire ;
Qui tout à l'heure étoit un phénix , un trésor.
Eh bien ! de ces beaux noms le nommez-vous encor ?

(*à Damis.*)

Va , maudit soit l'instant où mon malheureux frère
M'embarrassa d'un monstre en devenant ton père !

(*Il rentre.*)

SCENE VII.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

MONSIEUR, la poésie a ses licences : mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets ;
Et votre oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne sauroient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon oncle mécontent ;
Mais vous-même, à ma place, en auriez fait autant ;
Car je vous ai surpris, louant celle que j'aime,
A la louer en homme épris plus que moi-même,
Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

M.^e FRANCALEU.

Comment ! la connoît-ils-je ?

DAMIS.

Oui ; du moins son esprit.
Grâce à l'heureux talent dont l'orna la nature,
Il est connu partout où se lit le Mercure.
C'est là que, sous les yeux de nos lecteurs jaloux,
L'amour, entre elle et moi, forma des nœuds si doux.

M. FRANCALEU.

Quoi ! ce seroit ?... Quoi !... c'est... la muse originale
Qui de ses impromptus tous les mois nous régale ?

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

M. FRANCALEU.

Ce bel esprit sans pair ?

DAMIS.

Eh ! oui.

M. FRANCALEU.

Mériadec de Kersic?... De Quimper?...

DAMIS.

En Bretagne : elle-même. Il faut être équitable.
Avouez maintenant , rien est-il plus sortable ?

M. FRANCALEU , *riant*.

Embrassez-moi.

DAMIS.

De quoi riez-vous donc si haut ?

M. FRANCALEU.

Du pauvre oncle qui s'est effarouché trop tôt ;
Mais nous l'apaiserons , rien n'est gâté.

DAMIS.

Sans doute.

Il sortira d'erreur pour peu qu'il nous écoute.

M. FRANCALEU.

Oh ! c'est vous qui , pour peu que vous nous écoutiez ,
Laisseriez , s'il vous plaît , l'erreur où vous étiez.

DAMIS.

Quelle erreur ? Qu'insinue un pareil verbiage ?

M. FRANCALEU.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah ! vous aurez beau dire.

M. FRANCALEU.

Et vous , beau protester.

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête.

M. FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter.

DAMIS.

Parbleu non !

M. FRANCALEU.

Parbleu si ! parions.

DAMIS.

Bagatelle !

M. FRANCALEU.

La personne pourroit , par exemple , être telle...

DAMIS.

Telle qu'il vous plaira : suffit qu'elle ait un nom.

M. FRANCALEU.

Mais laissez dire un mot , et vous verrez que non.

DAMIS.

Rien , rien !

M. FRANCALEU.

Sans la chercher si loin...

DAMIS.

J'irois à Rome.

M. FRANCALEU.

Quoi faire ?

DAMIS.

J'ai promis de l'épouser.

M. FRANCALEU , *à part*.

Quel homme !

DAMIS.

Et , tout en vous quittant , j'y vais tout disposer.

M. FRANCALEU.

Oh ! disposez-vous donc , monsieur , à m'épouser :

Am'épouser , vous dis-je. Oui , moi , moi , c'est moi-même
Qui suis le bel objet de votre amour extrême.

DAMIS.

Vous ne plaisantez point ?

M. FRANCALEU.

Non ; mais , en vérité ,
 J'ai bien , à vos dépens , jusq'ici plaisanté ,
 Quand , sous le masque heureux qui vous donnoit le change ,
 Je vous faisois chanter des vers à ma louange.
 Voilà de vos arrêts , messieurs les gens de goût !
 L'ouvrage est peu de chose , et le seul nom fait tout.
 Oh çà ! laissons donc là ce burlesque hyménée.
 Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée.
 Ne songeons désormais qu'à vous dédommager
 De la faute où ce jeu vient de vous engager.
 Je vous fais perdre un oncle , et je dois vous le rendre.
 Pour cela je persiste à vous nommer mon gendre.
 Ma fille , en cas pareil , me vaudra bien , je croi ,
 Et n'est pas un parti moins sortable que moi.
 Tenez , lui pourriez-vous refuser quelque estime ?

DAMIS , *à part*.

Ah ! Lisette la suit ! Malheur à l'anonyme !

SCENE VIII.

M. FRANCALEU , DAMIS , LUCILE , LISETTE.

M. FRANCALEU , *à Lucile*.

MIGNONNE , venez çà. Vous voyez devant vous
 Celui dont j'ai fait choix pour être votre époux ;
 Ses talens....

LISETTE.

Ses talens !... C'est où je vous arrête.

M. FRANCALEU.

Qu'on se taise !

LISETTE.

Apprenez....

M. FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête,
Coquine ! Tu crois donc que je sois à sentir
Que tout le jour ici tu n'as fait que mentir ?

DAMIS, *bas*, à M. Francaleu.

Faites qu'elle nous laisse un moment, et pour cause.

M. FRANCALEU, à Lisette.

Va-t'en.

LISETTE.

Qu'auparavant je vous dise une chose.

M. FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

LISETTE.

Et moi, je veux parler...
Tenez, voilà l'auteur que l'on vient de siffler.

DAMIS, à M. Francaleu.

Maintenant elle peut rester.

M. FRANCALEU.

L'impertinente !...

DAMIS.

A dit vrai.

LISETTE.

Tenez bon ; je vais chercher Dorante.
(*Elle rentre.*)

SCENE IX.

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

M. FRANCALEU, à Damis.

ELLE a dit vrai ?

DAMIS.

Très-vrai.

M. FRANCALEU.

La nouvelle , en ce cas ,
 M'étonne bien un peu , mais ne me change pas .
 Non ; je ne rabats rien de ma première estime :
 Loin de là , votre chute est si peu légitime ,
 Fait voir tant de rivaux déchaînés contre vous ,
 Qu'elle prouve combien vous les surpassez tous .
 Et ma fille n'est pas non plus si mal habile....

LUCILE.

Mon père....

DAMIS.

Permettez , belle et jeune Lucile....

LUCILE.

Permettez-moi , monsieur , vous-même , de parler .
 (à M. Francaleu.)

Mon père , il n'est plus temps de rien dissimuler .
 D'un père , je le sais , l'autorité suprême
 Indique ce qu'il faut qu'on haïsse ou qu'on aime ;
 Mais de ce droit jamais vous ne fûtes jaloux .
 Aujourd'hui même encor , vous vouliez , disiez-vous ,
 Que par mon propre choix je me rendisse heureuse ;
 Vous vous en étiez fait une loi généreuse ;
 Et c'est ainsi qu'un père est toujours adoré ,
 Et que moins il est craint , plus il est révééré .
 Vous m'avez ordonné surtout d'être sincère ,
 Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystère :
 Mon devoir le veut donc , ainsi que mon repos .

M. FRANCALEU.

(à part.)

Au fait ! J'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes gens que ce lieu-ci rassemble....

M. FRANCALEU.

Ah ! fort bien !

LUCILE.

Rassurez votre fille qui tremble,
Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux.
(*Elle se jette aux pieds de M. Francaleu.*)

M. FRANCALEU.

Vous penchiez pour quelqu'un ? J'ensuis fâché pour vous :
Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire ?

LUCILE.

C'est que celui vers qui ce doux penchant m'attire
Est le seul justement que vous aviez exclus.

M. FRANCALEU. •

Quoi ! quand j'ai mes raisons...

LUCILE.

Vous ne les avez plus.

Son cœur , à mon égard , étoit selon le vôtre.
Vous craigniez qu'il ne fût dans les lieux d'une autre ;
Et jamais un soupçon ne fut si mal fondé :
Il m'adore ; et de moi , près de vous , secondé....
Ah ! je lis mon arrêt sur votre front sévère !
Eh bien ! j'ai mérité toute votre colère ;
Je n'ai pas contre moi fait d'assez grands efforts :
Mais est-ce donc avoir mérité mille morts ?
Car , enfin , c'est à quoi je serois condamnée ,
S'il falloit à tout autre unir ma destinée.
Non , vous n'userez pas de tout votre pouvoir ,
Mon père ! Accordons mieux mon cœur et mon devoir.
Arrachez-moi du monde , à qui j'étois rendue :
Hélas ! il n'a brillé qu'un instant à ma vue ;
Je fermerai les yeux sur ce qu'il a d'attraits....
Puisse le ciel m'y rendre insensible à jamais !

M. FRANCALEU , *à part.*

La sottise chose en nous que l'amour paternelle !
Ne suis-je pas déjà prêt à pleurer comme elle ?

DAMIS.

Eh ! laissez-vous aller à ce doux mouvement,
Monsieur ; ayez pitié d'elle et de son amant.
Je ne vous rejoignois , après ma lettre lue ,
Que pour servir Dorante , à qui Lucile est due.
Laissez là ma fortune , et ne songez qu'à lui.

M. FRANCALEU.

Votre ennemi mortel , qui vouloit aujourd'hui....

DAMIS.

Souffrez que ma vengeance à cela se termine.

M. FRANCALEU.

Mais c'est le fils d'un homme ardent à ma ruine.

DAMIS , *lui remettant une lettre ouverte.*

Non : voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCENE X.

DORANTE, M. FRANCALEU, DAMIS,
LUCILE, LISETTE.

DORANTE , *à M. Francaleu.*

ECOUTEZ-MOI, monsieur, ou je meurs à vos pieds...

(*apercevant Damis.*)

Après avoir percé le cœur de ce perfide.

Il est temps que je rompe un silence timide :

J'adore votre fille. Arbitre de mon sort,

Vous tenez en vos mains et ma vie et ma mort.

Prononcez ; et souffrez cependant que j'espère.
 Un malheureux procès vous brouille avec mon père ;
 Mais vous fûtes amis : il m'aime tendrement ;
 Le procès finiroit par son désistement.
 Je cours donc me jeter à ses pieds comme aux vôtres ,
 Faire à vos intérêts immoler tous les nôtres ,
 Vous réunir tous deux , tous deux vous émuvoir ,
 On me laisser aller à tout mon désespoir.

(à *Damis* .)

D'une ou d'autre façon , tu n'auras pas la gloire ,
 Traître , de couronner ta méchanceté noire ,
 Qui croit avoir ici disposé tout pour toi ,
 Et qui t'a fait écrire à Paris contre moi.

DAMIS.

Enfin l'on s'entendra , malgré votre colère.
 J'ai véritablement écrit à votre père ,
 Dorante ; mais je crois avoir fait ce qu'il faut.
 (*Montrant M. Francaleu* .)
 Monsieur tient la réponse , et peut lire tout haut.

M. FRANCALEU , *lisant*.

« Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile ,
 « Je ne suis pas surpris de l'amour de mon fils :
 « Par son médiateur il est des mieux servis ;
 « Et vous plaidez sa cause en orateur habile.
 « La rigueur , il est vrai , seroit très-inutile ;
 « Et je défère à vos avis.
 « Reste à lui faire avoir cette beauté qu'il aime ;
 « Il n'aura que trop mon aveu ;
 « Celui de monsieur Francaleu
 « Puisse-t-il s'obtenir de même !
 « Parlez , pressez , priez ; je désire à l'excès
 « Que sa fille aujourd'hui termine nos procès ;

« Et que le don d'un fils qu'un tel ami protège,
« Entre votre hôte et moi renouvelle à jamais
« La vieille amitié de collègue.

« MÉTROPHILE. »

(à Dorante.)

Maîtresse , amis , parens , puisque tout est pour vous ,
Aimez donc bien Lucile , et soyez son époux.

DORANTE.

(à part.) (à Lucile.)

Ah ! monsieur ! O mon père ! Enfin je vous possède !

DAMIS.

Sans en moins estimer l'ami qui vous la cède ?

DORANTE.

Cher Damis ! vous devez en effet m'en vouloir ;
Et vous voyez un homme...

DAMIS.

Heureux.

DORANTE.

Au désespoir.

Je suis un monstre.

DAMIS.

Non ; mais , en termes honnêtes ,
Amoureux et François , voilà ce que vous êtes.

DORANTE , à M. Francaleu et à Lucile.

Un furieux , qui , plein d'un ridicule effroi ,
Tandis qu'il agissoit si noblement pour moi ,
Impitoyablement ai fait siffler sa pièce.

DAMIS.

Quoi !... mais je m'en prends moins à vous qu'à la traîtresse
(Montrant Lisette.)

Qui vous a confié que j'en étois l'auteur.
Je suis bien consolé , j'ai fait votre bonheur.

DORANTE.

J'ai demain , pour ma part , cent places retenues ,
Et veux , après-demain , vous faire aller aux nues.

DAMIS.

Non. J'appelle , en auteur soumis , mais peu craintif ,
Du parterre en tumulte au parterre attentif.
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête ;
Ne songez qu'aux plaisirs que l'hymen vous apprête.

(à part.)

Vous , à qui cependant je consacre mes jours ,
MUSES , tenez-moi lieu de fortune et d'amour..

FIN DE LA MÉTROMANIE.



MÉROPE,
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,
DE VOLTAIRE.

1743.

PERSONNAGES.

MÉROPE, veuve de Cresphonte, roi de Messène.

ÉGISTHE, fils de Mérope.

POLYPHONTE, tyran de Messène.

NARBAS, vieillard.

EURYLÈS, favori de Mérope.

EBOX, favori de Poliphonte.

ISMÉNIE, confidente de Mérope.

La scène est à Messène, dans le palais de Mérope.

MÉROPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

MÉROPE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

GRANDE reine , écarter ces horribles images ;
Goûtez des jours sereins , nés du sein des orages ;
Les dieux nous ont donné la victoire et la paix ;
Ainsi que leur courroux ressentez leurs bienfaits :
Messène , après quinze ans de guerres intestines ,
Lève un front moins timide , et sort de ses ruines.
Vos yeux ne verront plus tous ces chefs ennemis ,
Divisés d'intérêts , et pour le crime unis ,
Par les saccagemens , le sang et le ravage ,
Du meilleur de nos rois disputer l'héritage.
Nos chefs , nos citoyens , rassemblés sous vos yeux ,
Les organes des lois , les ministres des dieux ,
Vont , libres dans leur choix , décerner la couronne :
Sans doute elle est à vous , si la vertu la donne ,
Vous seule avez sur nous d'irrévocables droits ;
Vous , veuve de Cresphonte , et fille de nos rois ,

Vous , que tant de constance et quinze ans de misère
Font eucor plus auguste , et nous rendent plus chère ;
Vous , pour qui tous les cœurs en secret réunis....

MÉROPE.

Quoi ! Narbas ne vient point ! Reverrai-je mon fils ?

ISMÉNIE.

Vous pouvez l'espérer : déjà , d'un pas rapide ,
Vos esclaves en foule ont couru dans l'Elide ;
La paix a de l'Elide ouvert tous les chemins.
Vous avez mis , sans doute , en de fidèles mains
Ce dépôt si sacré , l'objet de tant d'alarmes ?

MÉROPE.

Me rendrez-vous mon fils, dieux témoins de mes larmes ?
Egisthe est-il vivant ? Avez-vous conservé
Cet enfant malheureux , le seul que j'ai sauvé ?
Ecartez loin de lui la main de l'homicide :
C'est votre fils , hélas ! c'est le pur sang d'Alcide.
Abandonnerez-vous ce reste précieux
Du plus juste des rois et du plus grand des dieux ,
L'image de l'époux dont j'adore la cendre ?

ISMÉNIE.

Mais , quoi ! cet intérêt , et si juste et si tendre ,
De tout autre intérêt peut-il vous détourner ?

MÉROPE.

Je suis mère , et tu peux encor t'en étonner ?

ISMÉNIE.

Du sang dont vous sortez l'auguste caractère
Sera-t-il effacé par cet amour de mère ?
Son enfance étoit chère à vos yeux éplorés ;
Mais vous avez peu vu ce fils que vous pleurez.

MÉROPE.

Mon cœur a vu toujours ce fils que je regrette ;
Ses périls nourrissoient ma tendresse inquiète :

Un si juste intérêt s'accrut avec le temps.
 Un seul mot de Narbas , depuis plus de quatre ans ,
 Vint dans la solitude où j'étois retenue
 Porter un nouveau trouble à mon âme éperdue.
 Egisthe , écrivoit-il, mérite un meilleur sort :
 Il est digne de vous et des dieux dont il sort ;
 En butte à tous les maux , sa vertu les surmonte :
 Espérez tout de lui , mais craignez Polyphonte.

ISMÉNIE.

De Polyphonte , au moins , prévenez les desseins ;
 Laissez passer l'empire en vos augustes mains.

MÉROPE.

L'empire est à mon fils. Périsse la marâtre ,
 Périsse le cœur dur , de soi-même idolâtre ,
 Qui peut goûter en paix , dans le suprême rang ,
 Le barbare plaisir d'hériter de son sang !
 Si je n'ai plus de fils , que m'importe un empire ?
 Que m'importe ce ciel , ce jour que je respire ?
 Je dus y renoncer , alors que dans ces lieux
 Mon époux fut trahi des mortels et des dieux :
 O perfidie ! ô crime ! ô jour fatal au monde !
 O mort-toujours présente à ma douleur profonde !
 J'entends encor ces voix , ces lamentables cris ,
 Ces cris : Sauvez le roi , son épouse et ses fils !
 Je vois ces murs sanglans , ces portes embrasées ,
 Sous ces lambris fumans ces femmes écrasées ;
 Ces esclaves fuyant , le tumulte , l'effroi ,
 Les armes , les flambeaux , la mort autour de moi.
 Là , nageant dans son sang et souillé de poussière ,
 Tournant encor vers moi sa mourante paupière ,
 Cresphonte en expirant me serra dans ses bras ;
 Là , deux fils malheureux , condamnés au trépas ,

Tendres et premiers fruits d'une union si chère,
 Sanglans et renversés sur le sein de leur père,
 A peine soulevoient leurs innocentes mains :
 Hélas ! ils m'imploroient contre leurs assassins !
 Egisthe échappa seul : un dieu prit sa défense.
 Veille sur lui, grand dieu ! qui sauva son enfance !
 Qu'il vienne ; que Narbas le ramène à mes yeux
 Du fond de ses déserts au rang de ses aïeux !
 J'ai supporté quinze ans mes fers et son absence ;
 Qu'il règne au lieu de moi , voilà ma récompense.

SCENE II.

MÉROPE, ISMÉNIE, EURYCLÈS.

MÉROPE.

EH BIEN ! Narbas ? mon fils ?....

EURYCLÈS.

Vous me voyez confus :

Tant de pas , tant de soins ont été superflus.
 On a couru , madame , aux rives du Pénée ,
 Dans les champs d'Olympie , aux murs de Salmonée ;
 Narbas est inconnu : le sort , dans ces climats ,
 Dérobe à tous les yeux la trace de ses pas.

MÉROPE.

Hélas ! Narbas n'est plus ! J'ai tout perdu sans doute.

ISMÉNIE.

Vous croyez tous les maux que votre âme redoute ;
 Peut-être , sur les bruits de cette heureuse paix ,
 Narbas ramène un fils si cher à nos souhaits.

EURYCLÈS.

Peut-être sa tendresse , éclairée et discrète ,
 a ché son voyage ainsi que sa retraite ;

Il veille sur Egisthe , il craint ces assassins
Qui du roi votre époux ont tranché les destins.
De leurs affreux complots il faut tromper la rage ;
Autant que je l'ai pu , j'assure son passage
Et j'ai , sur ces chemins de carnage abreuvés ,
Des yeux toujours ouverts et des bras éprouvés.

MÉROPE.

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

EURYLÈS.

Hélas ! que peut pour vous ma triste vigilance ?
On va donner son trône : en vain ma faible voix
Du sang qui le fit naître a fait parler les droits ;
L'injustice triomphe , et ce peuple , à sa honte ,
Au mépris de nos lois , penche vers Polyphonte.

MÉROPE.

Et le sort jusque-là pourroit nous avilir !
Mon fils dans ses Etats reviendrait pour servir !
Il verroit son sujet au rang de ses ancêtres !
Le sang de Jupiter auroit ici des maîtres !
Je n'ai donc plus d'amis ? Le nom de mon époux ,
Insensibles sujets , a donc péri pour vous ?
Vous avez oublié ses bienfaits et sa gloire !

EURYLÈS.

Le nom de votre époux est cher à leur mémoire ;
On regrette Cresphonte , on le pleure , on vous plaint ;
Mais la force l'emporte , et Polyphonte est craint.

MÉROPE.

Ainsi donc , par mon peuple en tout temps accablée ,
Je verrai la justice à la brigue immolée ;
Et le vil intérêt , cet arbitre du sort ,
Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort.

Allons, et rallumons dans ces âmes timides
Ces regrets mal éteints du sang des Héraclides ;
Flattons leur espérance, excitons leur amour :
Parlez, et de leur maître annoncez le retour.

EURYCLÈS.

Je n'ai que trop parlé : Polyphonte en alarmes
Craint déjà votre fils, et redoute vos larmes ;
La fière ambition dont il est dévoré
Est inquiète, ardente, et n'a rien de sacré.
S'il chassa les brigands de Pylos et d'Amphryse,
S'il a sauvé Messène, il croit l'avoir conquise.
Il agit pour lui seul, il veut tout asservir ;
Il touche à la couronne, et, pour mieux la ravir,
Il n'est point de rempart que sa main ne renverse,
De lois qu'il ne corrompe et de sang qu'il ne verse.
Ceux dont la main cruelle égorgéa votre époux
Peut-être ne sont pas plus à craindre pour vous.

MÉROPE.

Quoi ! partout sous mes pas le sort creuse un abîme !
Je vois autour de moi le danger et le crime !
Polyphonte ! un sujet de qui les attentats...

EURYCLÈS.

Dissimulez, madame ; il porte ici ses pas.

SCENE III.

MEROPE, POLYPHONTE, EROX.

POLYPHONTE.

MADAME, il faut enfin que mon cœur se déploie.
Ce bras qui vous servit m'ouvre au trône une voie ;

Et les chefs de l'Etat, tout prêts de prononcer,
 Me font, entre nous deux, l'honneur de balancer.
 Des partis opposés qui désoloient Messène,
 Qui versaient tant de sang, qui formoient tant de haines,
 Il ne reste aujourd'hui que le vôtre et le mien.
 Nous devons l'un à l'autre un mutuel soutien :
 Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
 Le devoir, l'intérêt, la raison, tout nous lie :
 Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux,
 S'il aspire à régner, peut aspirer à vous.
 Je me connois; je sais que, blanchi sous les armes,
 Ce front triste et sévère a pour vous peu de charmes;
 Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
 Pourroient s'effaroucher de l'hiver de mes ans;
 Mais la raison d'état connoît peu ces caprices,
 Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
 Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.
 Je veux le sceptre et vous pour prix de mes exploits.
 N'en croyez pas, madame, un orgueil téméraire :
 Vous êtes de nos rois et la fille et la mère;
 Mais l'Etat veut un maître, et vous devez songer
 Que, pour garder vos droits, il les faut partager.

MÉROPE.

Le ciel, qui m'accabla du poids de sa disgrâce,
 Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
 Sujet de mon époux, vous m'o-*ez* proposer
 De trahir sa mémoire et de vous épouser?
 Moi, j'irois de mon fils, le seul bien qui me reste,
 Déchirer avec vous l'héritage funeste!
 Je mettrois en vos mains sa mère et son Etat,
 Et le bandeau des rois sur le front d'un soldat!

POLYPHONTE.

Un soldat tel que moi peut justement prétendre

A gouverner l'Etat quand il l'a su défendre.
 Le premier qui fut roi fut un soldat heureux :
 Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.
 Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie :
 Ce sang est épuisé, versé pour la patrie :
 Ce sang coula pour vous ; et , malgré vos refus ,
 Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus ;
 Et je n'offre , en un mot , à votre âme rebelle ,
 Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.

MÉROPE.

Un parti ! vous , barbare , au mépris de nos lois !
 Est-il d'autre parti que celui de vos rois ?
 Est-ce là cette foi si pure et si sacrée
 Qu'à mon époux , à moi , votre bouche a jurée ?
 La foi que vous devez à ses mânes trahis ,
 A sa veuve éperdue , à son malheureux fils ,
 A ces dieux dont il sort et dont il tient l'empire ?

POLYPHONTE.

Il est encor douteux si votre fils respire.
 Mais quand du sein des morts il viendrait en ces lieux
 Redemander son trône à la face des dieux ,
 Ne vous y trompez pas , Messène veut un maître
 Epruvé par le temps , digne en effet de l'être :
 Un roi qui la défende ; et j'ose me flatter
 Que le vengeur du trône a seul droit d'y monter.
 Egisthe , jeune encor et sans expérience ,
 Etalerait en vain l'orgueil de sa naissance :
 N'ayant rien fait pour nous , il n'a rien mérité.
 D'un prix bien différent ce trône est acheté.
 Le droit de commander n'est plus un avantage
 Transmis par la nature ainsi qu'un héritage ;
 C'est le fruit des travaux et du sang répandu ;
 C'est le prix du courage : et je crois qu'il m'est dû.

Souvenez-vous du jour où vous fûtes surprise
 Par ces lâches brigands de Pylos et d'Amphryse ;
 Revoyez votre épouse et vos fils malheureux
 Presque, en votre présence, assassinés par eux ;
 Revoyez-moi, madame, arrêtant leur furie,
 Chassant vos ennemis, défendant la patrie ;
 Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés :
 Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez.
 Voilà mes droits, madame, et mon rang et mon titre :
 La valeur fit ces droits, le ciel en est l'arbitre.
 Que votre fils revienne, il apprendra sous moi
 Les leçons de la gloire et l'art de vivre en roi ;
 Il verra si mon front soutiendra la couronne :
 Le sang d'Alcide est beau, mais n'a rien qui m'étonne.
 Je recherche un honneur et plus noble et plus grand ;
 Je songe à ressembler au dieu dont il descend :
 En un mot, c'est à moi de défendre la mère,
 Et de servir au fils et d'exemple et de père.

MÉROPE.

N'affectez point ici des soins si généreux ,
 Et cessez d'insulter à mon fils malheureux.
 Si vous osez marcher sur les traces d'Alcide,
 Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
 Ce dieu, dont vous seriez l'injuste successeur,
 Vengeur de tant d'Etats, n'en fut point ravisseur.
 Imitiez sa justice ainsi que sa vaillance :
 Défendez votre roi, secourez l'innocence :
 Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,
 Et méritez sa mère à force de vertu.
 Dans vos murs relevés rappelez votre maître ;
 Alors jusques à vous je descendrai peut-être.
 Je pourrais m'abaisser ; mais je ne puis jamais
 Devenir la complice et le prix des forfaits.

SCENE IV.

POLYPHONTE, EROX.

EROX.

SEIGNEUR, attendez-vous que son âme fléchisse ?
Ne pouvez-vous régner qu'au gré de son caprice ?
Vous avez su du trône aplanir le chemin ;
Et pour vous y placer vous attendez sa main ?

POLYPHONTE.

Entre ce trône et moi je vois un précipice ;
Il faut que ma fortune y tombe ou le franchisse.
Mérope attend Egisthe, et le peuple aujourd'hui,
Si son fils reparoit, peut se tourner vers lui.
En vain, quand j'immolai son père et ses deux frères,
De ce trône sanglant je m'ouvris les barrières ;
En vain dans ce palais, où la sédition
Remplissoit tout d'horreur et de confusion,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux et sombre
Couvrit mes attentats du secret de son ombre ;
En vain du sang des rois, dont je fus l'oppresseur,
Les peuples abusés m'ont cru le défenseur :
Nous touchons au moment où mon sort se décide.
S'il reste un rejeton de la race d'Alcide ;
Si ce fils tant pleuré dans Messène est produit,
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Crois-moi, ces préjugés de sang et de naissance
Revivront dans les cœurs, y prendront sa défense.
Le souvenir du père, et cent rois pour aïeux ;
Cet honneur prétendu d'être issu de nos dieux,
Les cris, le désespoir d'une mère éplorée,
Détruiront ma puissance encor mal assurée.

Egisthe est l'ennemi dont il faut triompher.
 Jadis dans son berceau je voulus l'étouffer.
 De Narbas à mes yeux l'adroite diligence
 Aux mains qui me servoient arracha son enfance :
 Narbas, depuis ce temps, errant loin de ces bords,
 A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.
 J'arrêtai ses courriers ; ma juste prévoyance
 De Mérope et de lui rompit l'intelligence.
 Mais je connois le sort, il peut se démentir ;
 De la nuit du silence un secret peut sortir ;
 Et des dieux quelquefois la longue patience
 Fait sur nous à pas lents descendre sa vengeance.

ÉROX.

Ah ! livrez-vous sans crainte à vos heureux destins :
 La prudence est le dieu qui veille à vos desseins.
 Vos ordres sont suivis ; déjà vos satellites
 D'Elide et de Messène occupent les limites.
 Si Narbas reparoit, si jamais à leurs yeux
 Narbas ramène Egisthe, ils périssent tous deux.

POLYPHONTE.

Mais me réponds-tu bien de leur aveugle zèle ?

ÉROX.

Vous les avez guidés par une main fidèle :
 Aucun d'eux ne connoît ce sang qui doit couler,
 Ni le nom de ce roi qu'ils doivent immoler.
 Narbas leur est dépeint comme un traître, un transfuge,
 Un criminel errant qui demande un refuge ;
 L'autre, comme un esclave et comme un meurtrier
 Qu'à la rigueur des lois il faut sacrifier.

POLYPHONTE.

Eh bien ! encor ce crime ! il m'est trop nécessaire.
 Mais, en perdant le fils, j'ai besoin de la mère.

J'ai besoin d'un hymen utile à ma grandeur,
Qui détourne de moi le nom d'usurpateur,
Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidèle ,
Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.
Je lis au fond des cœurs ; à peine ils sont à moi :
Echauffés par l'espoir, ou glacés par l'effroi ,
L'intérêt me les donne ; il les ravit de même.
Toi , dont le sort dépend de ma grandeur suprême ,
Appui de mes projets par tes soins dirigés ,
Erox , va réunir les esprits partagés.
Que l'avare en secret te vende son suffrage ;
Assure au courtisan ma faveur en partage ;
Du lâche qui balance échauffe les esprits :
Promets , donne , conjure , intimide , éblouis.
Ce fer au pied du trône en vain m'a su conduire ;
C'est encor peu de vaincre , il faut savoir séduire ,
Flatter l'hydre du peuple , au frein l'accoutumer ,
Et pousser l'art enfin jusqu'à m'en faire aimer.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMENIE.

MÉROPE.

Quoi ! l'univers se tait sur le destin d'Egiste !
Je n'entends que trop bien ce silence si triste.
Aux frontières d'Elide enfin n'a-t-on rien su ?

EURYCLÈS.

On n'a rien découvert, et tout ce qu'on a vu,
C'est un jeune étranger de qui la main sanglante
D'un meurtre encor récent paroissoit dégouttante.
Enchaîné par mon ordre, on l'amène au palais.

MÉROPE.

Un meurtre ! un inconnu ! Qu'a-t-il fait, Euryclès ?
Quel sang a-t-il versé ? Vous me glacez de crainte.

EURYCLÈS.

Triste effet de l'amour dont votre âme est atteinte !
Le moindre événement vous porte un coup mortel ;
Tout sert à déchirer ce cœur trop maternel ;
Tout fait parler en vous la voix de la nature.
Mais de ce meurtrier la commune aventure
N'a rien dont vos esprits doivent être agités.
De crimes, de brigands, ces bords son infectés.
C'est le fruit malheureux de nos guerres civiles ;
La justice est sans force ; et nos champs et nos villes

Redemandent aux dieux , trop long-temps négligés ,
Le sang des citoyens l'un par l'autre égorgés.
Ecartez des terreurs dont le poids vous afflige.

MÉROPE.

Quel est cet inconnu ? Répondez-moi, vous dis-je.

EURYCLÈS.

C'est un de ces mortels du sort abandonnés ,
Nourris dans la bassesse, aux travaux condamnés ,
Un malheureux sans nom, si l'on croit l'apparence.

MÉROPE.

N'importe, quel qu'il soit, qu'il vienne en ma présence.
Le témoin le plus vil et les moindres clartés
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
Peut-être j'en crois trop le trouble qui me presse ;
Mais ayez-en pitié, respectez ma foiblesse :
Mon cœur est tout à craindre, et rien à négliger.
Qu'il vienne, je le veux, je veux l'interroger.

EURYCLÈS.

(à *Isménie.*)

Vous serez obéie. Allez, et qu'on l'amène ;
Qu'il paroisse à l'instant aux regards de la reine.

MÉROPE.

Je sens que je vais prendre un inutile soin.
Mon désespoir m'aveugle, il m'emporte trop loin.
Vous savez s'il est juste. On comble ma misère ;
On détrône le fils, on outrage la mère.
Polyphonte, abusant de mon triste destin,
Ose enfin s'oublier jusqu'à m'offrir sa main.

EURYCLÈS.

Vos malheurs sont plus grands que vous ne pouvez croire.
Je sais que cet hymen offense votre gloire ;

ACTE II , SCENE I.

149

Mais je vois qu'on l'exige , et le sort irrité
Vous fait de cet opprobre une nécessité.
C'est un cruel parti ; mais c'est le seul peut-être
Qui pourroit conserver le trône à son vrai maître.
Tel est le sentiment des chefs et des soldats ,
Et l'on croit...

MÉROPE.

Non , mon fils ne le souffriroit pas.
L'exil où son enfance a languî condamnée,
Lui seroit moins affreux que ce lâche hyménée.

EURYCLÈS.

Il le condamneroit ; si , paisible en son rang ,
Il n'en croyoit ici que les droits de son sang ;
Mais si par les malheurs son âme étoit instruite ;
Sur ses vrais intérêts s'il régloit sa conduite ,
De ses tristes amis s'il consultoit la voix ,
Et la nécessité souveraine des lois ,
Il verroit que jamais sa malheureuse mère
Ne lui donna d'amour une marque plus chère.

MÉROPE.

Ah ! que me dites-vous ?

EURYCLÈS.

De dures vérités
Que m'arrachent mon zèle et vos calamités.

MÉROPE.

Quoi ! vous me demandez que l'intérêt surmonte
Cette invincible horreur que j'ai pour Polyphonte ,
Vous qui me l'avez peint de si noires couleurs !

EURYCLÈS.

Je l'ai peint d'angereux , je connois ses fureurs ;
Mais il est tout-puissant , mais rien ne lui résiste :
Il est sans héritier , et vous aimez Egisthe.

MÉROPE.

Ah ! c'est ce même amour , à mon cœur précieux ,
 Qui me rend Polyphonte encor plus odieux.
 Que parlez-vous toujours et d'hymen et d'empire ?
 Parlez-moi de mon fils , dites-moi s'il respire.
 Cruel ! apprenez-moi...

EURYCLÈS.

Voici cet étranger
 Que vos tristes soupçons brûloient d'interroger.

SCÈNE II.

MÉROPE , EURYCLÈS , ISMÉNIE , EGISTHE
enchaîné, GARDES.

EGISTHE , à *Isménie* , dans le fond du théâtre.

EST-CE là cette reine auguste et malheureuse ,
 Celle de qui la gloire et l'infortune affreuse
 Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts ?

ISMÉNIE.

Rassurez-vous , c'est elle.

(*Elle sort.*)

EGISTHE.

O dieu de l'univers !
 Dieu , qui formas ses traits , veille sur ton image !
 La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

MÉROPE.

C'est là ce meurtrier ? Se peut-il qu'un mortel ,
 Sous des dehors si doux , ait un cœur si cruel ?
 Approche , malheureux , et dissipe tes craintes.
 Réponds-moi : De quel sang tes mains sont-elles teintes ?

ÉGISTHE.

O reine ! pardonnez. Le trouble , le respect ,
Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect.

(à *Euryclés*)

Mon âme , en sa présence , étonnée , attendrie...

MÉROPE.

Parle ! De qui ton bras a-t-il tranché la vie ?

ÉGISTHE.

D'un jeune audacieux que les arrêts du sort
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.

MÉROPE.

D'un jeune homme ! Mon sang s'est glacé dans mes veines.
Ah !... t'étoit-il connu ?

ÉGISTHE.

Non : les champs de Messènes ,
Ses murs , leurs citoyens , tout est nouveau pour moi.

MÉROPE.

Quoi ! ce jeune inconnu s'est armé contre toi ?
Tu n'aurois employé qu'une juste défense ?

ÉGISTHE.

J'en atteste le ciel , il sait mon innocence.
Aux bords de la Pamise , en un temple sacré ,
Où l'un de vos aïeux , Hercule , est adoré ,
J'osois prier pour vous ce dieu vengeur des crimes ;
Je ne pouvois offrir , ni présens , ni victimes :
Né dans la pauvreté , j'offrois de simples vœux ,
Un cœur pur et soumis , présent des malheureux.
Il sembloit que le dieu , touché de mon hommage ,
Au-dessus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont aboirdé soudain ;
L'un dans la fleur des ans , l'autre vers son déclin.
Quel est donc , m'ont-ils dit , le dessein qui te guide ,

Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide ?
 L'un et l'autre , à ces mots , ont levé le poignard ;
 Le ciel m'a secouru dans ce triste hasard.
 Cètte main du plus jeune a puni la furie ;
 Percé de coups , madame , il est tombé sans vie :
 L'autre a fui lâchement , tel qu'un vil assassin.
 Et moi , je l'avouerais , de mon sort incertain ,
 Ignorant de quel sang j'avois rougi la terre ,
 Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire ,
 J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté.
 Je fuyois , vos soldats m'ont bientôt arrêté :
 Ils ont nommé Mérope , et j'ai rendu les armes.

EURYCLÈS.

Eh ! madame , d'où vient que vous versez des larmes ?

MÉROPE.

Te le dirai-je ? Hélas ! tandis qu'il m'a parlé ,
 Sa voix m'attendrissoit , tout mon cœur s'est troublé.
 Cresphonte... ô ciel ! .. j'ai cru... que j'en rougis de honte !
 Oui , j'ai cru démêler quelques traits de Cresphonte.
 Jeux cruels du hasard , en qui me montrez-vous
 Une si fausse image et des rapports si doux ?
 Affreux ressouvenir , quel vain songe m'abuse !

EURYCLÈS.

Rejetez donc , madame , un soupçon qui l'accuse ;
 Il n'a rien d'un barbare et rien d'un imposteur.

MÉROPE.

Les dieux ont sur son front imprimé la candeur.
 Demeurez. En quels lieux le ciel vous fit-il naître ?

ÉGISTHE.

En Elide.

MÉROPE.

Qu'entends-je ! en Elide ! Ah ! peut-être...

L'Elide...répondez... Narbas vous est connu ?
Le nom d'Egiste au moins jusqu'à vous est venu ?
Quel étoit votre état , votre rang , votre père ?

ÉGISTHE.

Mon père est un vieillard accablé de misère :
Polyclète est son nom ; mais Egiste , Narbas ,
Ceux dont vous me parlez , je ne les connois pas.

MÉROPE.

O dieux ! vous vous jouez d'une triste mortelle.
J'avois de quelque espoir une foible étincelle ;
J'entrevois le jour , et mes yeux affligés
Dans la profonde nuit sont déjà replongés.
Et quel rang vos parens tiennent-ils dans la Grèce ?

ÉGISTHE.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse ,
Ceux dont je tiens le jour , Polyclète , Sirris ,
Ne sont point des mortels dignes de vos mépris :
Leur sort les avilit ; mais leur sage constance
Fait respecter en eux l'honorable indigence.
Sous ses rustiques toits , mon père vertueux
Fait le bien , suit les lois , et ne craint que les dieux.

MÉROPE.

Chaque mot qu'il me dit est plein de nouveaux charmes.
Pourquoi donc le quitter ? pourquoi causer ses larmes ?
Sans doute il est affreux d'être privé d'un fils.

ÉGISTHE.

Un vain désir de gloire a séduit mes esprits.
On me parloit souvent des troubles de Messène ,
Des malheurs dont le ciel avoit frappé la reine ;
Surtout de ses vertus , dignes d'un autre prix :
Je me sentois ému par ces tristes récits.
De l'Elide en secret dédaignant la mollesse ,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse ,

Servir sous vos drapeaux , et vous offrir mon bras :
 Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.
 Ce faux instinct de gloire égara mon courage ;
 A mes parens , flétris sous les rides de l'âge ,
 J'ai de mes jeunes ans dérobé les secours :
 C'est ma première faute , elle a troublé mes jours.
 Le ciel m'en a puni : le ciel inexorable
 M'a conduit dans le piège et m'a rendu coupable.

MÉROPE.

Il ne l'est point , j'en crois son ingénuité ;
 Le mensonge n'a point cette simplicité.
 Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante ;
 C'est un infortuné que le ciel me présente :
 Il suffit qu'il soit homme et qu'il soit malheureux.
 Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
 Il me rappelle Egisthe ; Egisthe est de son âge ;
 Peut-être , comme lui , de rivage en rivage ,
 Invoquant , fugitif , et partout rebuté ,
 Il se verra le mépris qui suit la pauvreté.
 L'opprobre avilit l'âme et flétrit le courage :
 Pour le sang de nos dieux quel horrible partage !
 Si du moins...

SCENE III.

MÉROPE, EGISTHE, EURYCLES, ISMENIE.

ISMÉNIE.

Ah ! madame , entendez-vous ces cris ?
 Savez-vous bien ?...

MÉROPE.

Quel trouble alarme tes esprits ?

ISMÉNIE.

Polyphonte l'emporte, et nos peuples volages
A son ambition prodiguent leurs suffrages.
Il est roi, c'en est fait.

ÉGISTHE.

J'avois cru que les dieux
Auroient placé Mérope au rang de ses aïeux.
Dieux' que plus on est grand, plus vos coups sont à craindre!
Errant, abandonné, je suis le moins à plaindre.
Tout homme a ses malheurs.

(*On emmène Egisthe.*)

EURYCLÈS, à Mérope.

Je vous l'avois prédit :
Vous avez trop bravé son offre et son crédit.

MÉROPE.

Je vois toute l'horreur de l'abîme où nous sommes.
J'ai mal connu les dieux, j'ai mal connu les hommes.
J'en attendois justice ; ils la refusent tous.

EURYCLÈS.

Permettez que du moins j'assemble autour de vous
Ce peu de nos amis qui, dans un tel orage,
Pourroient encor sauver les débris du naufrage,
Et vous mettre à l'abri de nouveaux attentats
D'un maître dangereux et d'un peuple d'ingrats.

SCENE IV.

MÉROPE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

L'ÉTAT n'est point ingrat ; non, madame, on vous aime ;
On vous conserve encor l'honneur du diadème :

On veut que Polyphonte , en vous donnant la main ,
Semble tenir de vous le pouvoir souverain.

MÉROPE.

On ose me donner un tyran qui me brave ;
On a trahi le fils , on fait la mère esclave !

ISMÉNIE.

Le peuple vous rappelle au rang de vos aïeux.
Suivez sa voix , madame , elle est la voix des dieux.

MÉROPE.

Inhumaine , tu veux que Mérope avilie
Rachète un vain honneur à force d'infamie !

SCENE V.

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

EURYCLÈS.

MADAME, je reviens en tremblant devant vous ;
Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups :
Rappelez votre force à ce dernier outrage.

MÉROPE.

Je n'en ai plus ; les maux ont lassé mon courage ;
Mais n'importe , parlez.

EURYCLÈS.

C'en est fait ; et le sort...

Je ne puis achever.

MÉROPE.

Quoi ! mon fils !

EURYCLÈS.

Il est mort.

Il est trop vrai : déjà cette horrible nouvelle
Consterne vos amis et glace tout leur zèle.

Mon fils est mort !

MÉROPE.

ISMÉNIE.

O dieux !

EURYCLÈS.

D'indignes assassins ,
Des pièges de la mort ont semé les chemins.
Le crime est consommé.

MÉROPE.

Quoi ! ce jour que j'abhorre ,
Ce soleil luit pour moi , Mérope vit encore !
Il n'est plus ! Quelles mains ont déchiré son flanc ?
Quel monstre a répandu les restes de mon sang ?

EURYCLÈS.

Hélas ! cet étranger , ce séducteur impie ,
Dont vous-même admiriez la vertu poursuivie ,
Pour qui tant de pitié naissoit dans votre sein ,
Lui que vous protégez !...

MÉROPE.

Ce monstre est l'assassin ?

EURYCLÈS.

Oui , madame ; on en a des preuves trop certaines :
On vient de découvrir , de mettre dans les chaînes
Deux de ses compagnons qui , cachés parmi nous ,
Cherchoient encor Narbas échappé de leurs coups.
Celui qui sur Egisthe a mis ses mains hardies ,
A pris de votre fils les dépouilles chéries ,
L'armure que Narbas emporta de ces lieux.
(On apporte cette armure dans le fond du théâtre.)
Le traître avoit jeté ces gages précieux ,
Pour n'être point connu par ces marques sanglantes.

MÉROPE.

Ah ! que me dites-vous ? Mes mains , ces mains tremblantes
18^e siècle.

En armèrent Cresphonte, alors que de mes bras
 Pour la première fois il courut aux combats.
 O dépouille trop chère ! en quelles mains livrée !
 Quoi ! ce monstre avoit pris cette armure sacrée ?

EURYCLÈS.

Celle qu'Egisthe même apportoit en ces lieux.

MÉROPE.

Et teinte de son sang on la montre à mes yeux !
 Ce vieillard qu'on a vu dans le temple d'Alcide...

EURYCLÈS.

C'étoit Narbas, c'étoit son déplorable guide ;
 Polyphonte l'avoue.

MÉROPE.

Affreuse vérité !

Hélas ! de l'assassin le bras ensanglanté,
 Pour dérober aux yeux son crime et son parjure,
 Donne à mon fils sanglant les flots pour sépulture !
 Je vois tout. O mon fils, quel horrible destin !

EURYCLÈS.

Voulez-vous tout savoir de ce lâche assassin ?

SCENE VI.

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMENIE, ÉROX,
 GARDES de *Polyphonte*.

ÉROX.

MADAME, par ma voix, permettez que mon maître,
 Trop dédaigné de vous, trop méconnu peut-être,
 Dans ces cruels momens vous offre son secours.
 Il a su que d'Egisthe on a tranché les jours ;
 Et cette part qu'il prend aux malheurs de la reine...

MÉROPE.

Il y prend part , Erox , et je le crois sans peine ;
Il en jouit du moins , et les destins l'ont mis -
Au trône de Cresphonte , au trône de mon fils.

ÉROX.

Il vous offre ce trône ; agréé qu'il partage
De ce fils qui n'est plus le sanglant héritage ,
Et que dans vos malheurs il mette à vos genoux
Un front que la couronne a fait digne de vous.
Mais il faut dans mes mains remettre le coupable ;
Le droit de le punir est un droit respectable :
C'est le devoir des rois ; le glaive de Thémis ,
Ce grand soutien du trône , à lui seul est commis.
A vous comme à son peuplé il veut rendre justice.
Le sang des assassins est le vrai sacrifice
Qui doit de votre hymen ensanglanter l'autel.

MÉROPE.

Non , je veux que ma main porte le coup mortel.
Si Polyphonte est roi , je veux que sa puissance
Laisse à mon désespoir le soin de ma vengeance.
Qu'il règne , qu'il possède et mes biens et mon rang ;
Tout l'honneur que je veux , c'est de venger mon sang.
Ma main est à ce prix ; allez , qu'il s'y prépare :
Je la retirerai du sein de ce barbare ,
Pour la porter fumante aux autels de nos dieux.

ÉROX.

Le roi , n'en doutez point , va remplir tous vos vœux.
Croyez qu'à vos regrets son cœur sera sensible.

SCENE VII.

MEROPE, EURYCLÈS, ISMENIE.

MÉROPE.

Non, ne m'en croyez point ; non, cet hymen horrible,
Cet hymen que je crains ne s'accomplira pas.
Au sein du meurtrier j'enfoncerai mon bras ;
Mais ce bras à l'instant m'arrachera la vie.

EURYCLÈS.

Madame, au nom des dieux...

MÉROPE.

Ils m'ont trop poursuivie.

Irai-je à leurs autels, objet de leur courroux,
Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux ?
Joindre un sceptre étranger au sceptre de mes pères,
Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funéraires ?
Moi vivre ! moi lever mes regards éperdus
Vers ce ciel outragé que mon fils ne voit plus !
Sous un maître odieux, dévorant ma tristesse,
Attendre dans les pleurs une affreuse vieillesse !
Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre, et la mort un devoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

NARBAS.

O DOULEUR ! ô regret ! ô vieillesse pesante !
Je n'ai pu retenir cette fougue imprudente ,
Cette ardeur d'un héros , ce courage emporté ,
S'indignant dans mes bras de son obscurité.
Je l'ai perdu ! la mort me l'a ravi peut-être.
De quel front aborder la mère de mon maître ?
Quels maux sont en ces lieux accumulés sur moi !
Je reviens sans Egisthe , et Polyphonte est roi !
Cet heureux artisan de fraudes et de crimes ,
Cet assassin farouche , entouré de victimes ,
Qui , nous persécutant de climats en climats ,
Sema partout la mort attachée à nos pas :
Il règne , il affermit le trône qu'il profane ;
Il y jouit en paix du ciel qui le condamne !
Dieux ! cachez mon retour à ses yeux pénétrants.
Dieux ! dérobez Egisthe au fer de ses tyrans.
Guidez-moi vers sa mère , et qu'à ses pieds je meure.
Je vois , je reconnois cette triste demeure
Où le meilleur des rois a reçu le trépas ,
Où son fils tout sanglant fut sauvé dans mes bras.
Hélas ! après quinze ans d'exil et de misère ,
Je viens goûter encor des larmes à sa mère.
A qui me déclarer ? Je cherche dans ces lieux
Quelque ami dont la main me conduise à ses yeux.

Aucun ne se présente à ma débile vue.
 Je vois près d'une tombe une foule éperdue :
 J'entends des cris plaintifs. Hélas ! dans ce palais
 Un dieu persécuteur habite pour jamais.

SCENE II.

NARBAS, ISMÉNIE, *dans le fond du théâtre,
 où l'on découvre le tombeau de Cresphonte.*

ISMÉNIE.

QUEL est cet inconnu dont la vue indiscrete
 Ose troubler la reine et percer sa retraite ?
 Est-ce de nos tyrans quelque ministre affreux
 Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux ?

NARBAS.

Oh ! qui que vous soyez , excusez mon audace ;
 C'est un infortuné qui demande une grâce.
 Il peut servir Mérope ; il voudroit lui parler.

ISMÉNIE.

Ah ! quel temps prenez-vous pour oser la troubler ?
 Respectez la douleur d'une mère éperdue ;
 Malheureux étranger, n'offensez point sa vue.
 Eloignez-vous.

NARBAS.

Hélas ! au nom des dieux vengeurs ,
 Accordez cette grâce à mon âge , à mes pleurs.
 Je ne suis point , madame , étranger dans Messène.
 Croyez , si vous servez , si vous aimez la reine ,
 Que mon cœur à son sort attaché comme vous ,
 De sa longue infortune a senti tous les coups.

Quelle est donc cette tombe en ces lieux élevée,
Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée ?

ISMÉNIE.

C'est la tombe d'un roi, des dieux abandonné,
D'un héros, d'un époux, d'un père infortuné,
De Cresphonte.

NARBAS, *allant vers le tombeau.*

O mon maître ! ô cendres que j'adore !

ISMÉNIE.

L'épouse de Cresphonte est plus à plaindre encore.

NARBAS.

Quels coups auroient comble ses malheurs inouïs ?

ISMÉNIE.

Le coup le plus terrible ; on a tué son fils.

NARBAS.

Son fils Egisthe, ô dieux ! le malheureux Egisthe ?

ISMÉNIE.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un sort si triste.

NARBAS.

Son fils ne seroit plus !

ISMÉNIE.

Un barbare assassin

Aux portes de Messène a déchiré son sein.

NARBAS.

O désespoir ! ô mort que ma crainte a prédite !

Il est assassiné ! Mérope en est instruite !

Ne vous trompez-vous pas ?

ISMÉNIE.

Des signes trop certains

Ont éclairé nos yeux sur ses affreux destins.

C'est vous en dire assez ; sa perte est assurée.

Quel fruit de tant de soins !

ISMÉNIE.

Au désespoir livrée ,

Mérove va mourir ; son courage est vaincu :
 Pour son fils seulement Mérove avoit vécu.
 Des nœuds qui l'arrêtoient sa vie est dégagée ;
 Mais avant de mourir elle sera vengée.
 Le sang de l'assassin par sa main doit couler ;
 Au tombeau de Cresphonte elle va l'immoler.
 Le roi qui l'a permis cherche à flatter sa peine :
 Un des siens en ces lieux doit aux pieds de la reine
 Amener à l'instant ce lâche meurtrier,
 Qu'au sang d'un fils si cher on va sacrifier.
 Mérove cependant , dans sa douleur profonde ,
 Veut de ce lieu funeste écarter tout le monde.

NARBAS, *s'en allant.*

Hélas ! s'il est ainsi , pourquoi me découvrir ?
 Au pied de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

SCENE III.

ISMÉNIE.

Ce vieillard est sans doute un citoyen fidèle ;
 Il pleure , il ne craint point de marquer un vrai zèle :
 Il pleure , et tout le reste , esclave des tyrans ,
 Détourne loin de nous des yeux indifférens.
 Quel si grand intérêt prend-il à nos alarmes ?
 La tranquille pitié fait verser moins de larmes.
 Il montreroit pour Egisthe un cœur trop paternel !
 Hélas ! courons à lui... Mais quel objet cruel !...

SCENE IV.

MEROPE, ISMENIE, EURYCLÈS, EGISTHE,
enchaîné ; GARDES, SACRIFICATEURS.

MÉROPE.

Qu'on amène à mes yeux cette horrible victime !
Inventons des tourmens qui soient égaux au crime :
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

ÉGISTHE.

On m'a vendu bien cher un instant de faveur.
Secourez-moi, grands dieux, à l'innocent propices !

EURYCLÈS.

Avant que d'expirer, qu'il nomme ses complices !

MÉROPE, *avançant.*

Oui, sans doute, il le faut. Monstre ! qui t'a porté
A ce comble de crime, à tant de cruauté ?
Que t'ai-je fait ?

ÉGISTHE.

Les dieux qui vengent le parjure
Sont témoins si ma bouche a connu l'imposture.
J'avois dit à vos pieds la simple vérité,
J'avois déjà fléchi votre cœur irrité ;
Vous étendiez sur moi votre main protectrice.
Qui peut avoir sitôt lassé votre justice ?
Et quel est donc ce sang qu'a versé mon erreur ?
Quel nouvel intérêt vous parle en sa faveur ?

MÉROPE.

Quel intérêt ? barbare !

MÉROPE.

ÉGISTHE.

Hélas ! sur son visage
J'entrevois de la mort la douloureuse image :
Que j'en suis attendri ! J'aurois voulu cent fois
Racheter de mon sang l'état où je la vois.

MÉROPE.

Le cruel ! à quel point on l'instruisit à feindre !
Il m'arrache la vie , et semble encor me plaindre.
(*Elle se jette dans les bras d'Isménie.*)

EURYCLÈS.

Madame , vengez-vous , et vengez à la fois
Les lois et la nature , et le sang de nos rois.

ÉGISTHE.

A la cour de ces rois telle est donc la justice !
On m'accueille , on me flatte , on résout mon supplice.
Quel destin m'arrachoit à mes tristes forêts !
Vieillard infortuné , quels seront vos regrets !
Mère trop malheureuse , et dont la voix si chère
M'avoit prédit...

MÉROPE.

Barbare ! il te reste une mère ;
Je serois mère encor sans toi , sans ta fureur.
Tu m'as ravi mon fils.

ÉGISTHE.

Si tel est mon malheur ,
S'il étoit votre fils , je suis trop condamnable ;
Mon cœur est innocent , mais ma main est coupable.
Que je suis malheureux ! Le ciel sait qu'aujourd'hui
J'aurois donné ma vie et pour vous et pour lui.

MÉROPE.

Quoi , traître ! quand ta main lui ravit cette armure...

ÉGISTHE.

Elle est à moi.

MÉROPE.

Comment ? que dis-tu ?

ÉGISTHE.

Je vous jure ,

Par vous , par ce cher fils , par vos divins aïeux ,
Que mon père en mes mains mit ce don précieux.

MÉROPE.

Qui ? ton père ? En Elide ? En quel trouble il me jette !
Son nom ? Parle ; réponds.

ÉGISTHE.

Son nom est Polyclète :

Je vous l'ai déjà dit.

MÉROPE.

Tu m'arraches le cœur.

Quelle indigne pitié suspendoit ma fureur ?
C'en est trop ; secondez la rage qui me guide.
Qu'on traîne à ce tombeau ce monstre , ce perfide !
Mânes de mon cher fils , mes bras ensanglantés...

NARBAS , *paraissant avec précipitation.*

Qu'allez-vous faire ? ô dieux !

MÉROPE.

Qui m'appelle ?

NARBAS.

Arrêtez !

Hélas ! il est perdu si je nomme sa mère ,
S'il est connu.

MÉROPE.

Meurs , traître !

NARBAS.

Arrêtez !

ÉGISTHE, *tournant les yeux vers Narbas.*

O mon père!

MÉROPE.

Son père!

ÉGISTHE, *à Narbas.*

Hélas! que vois-je? où portez-vous vos pas?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas?

NARBAS.

Ah! madame, empêchez qu'on achève le crime.
Euryclès, écoutez; écarter la victime :
Que je vous parle.

EURYCLÈS *emmène Egisthe, et ferme le fond du théâtre.*

O ciel!

MÉROPE, *s'avançant.*

Vous me faites trembler.

J'allois venger mon fils.

NARBAS, *se jetant à genoux.*

Vous alliez l'immoler.

Egisthe....

MÉROPE, *laissant tomber le poignard.*

Eh bien! Egisthe?

NARBAS.

O reine infortunée!

Celui dont votre main tranchoit la destinée,
C'est Egisthe.

MÉROPE.

Il vivroit!

NARBAS.

C'est lui, c'est votre fils.

MÉROPE, *tombant dans les bras d'Isménie.*

Je me meurs!

ISMÉNIE.

Dieux puissans !

NARBAS, à *Isménie*.

Rappelez ses esprits.

Hélas ! ce juste excès de joie et de tendresse ,
Ce trouble si soudain , ce remords qui la presse ,
Vont consumer ses jours usés par la douleur.

MÉROPE, *revenant à elle*.

Ah , Narbas ! est-ce vous ? est-ce un songe trompeur ?
Quoi ! c'est vous ! c'est mon fils ! Qu'il vienne , qu'il paroisse !

NARBAS.

Redoutez , renfermez cette juste tendresse.

(à *Isménie* .)

Vous , cachez à jamais ce secret important ;
Le salut de la reine et d'Egisthe en dépend.

MÉROPE.

Ah ! quel nouveau danger empoisonne ma joie !
Cher Egisthe ! quel dieu défend que je te voie ?
Ne m'est-il donc rendu que pour mieux m'affliger ?

NARBAS.

Ne le connoissant pas , vous alliez l'égorger ;
Et si son arrivée est ici découverte ,
En le reconnoissant vous assurez sa perte.
Malgré la voix du sang , feignez , dissimulez :
Le crime est sur le trône ; on vous poursuit , tremblez !

SCENE V.

MÉROPE, EURYCLÈS, NARBAS, ISMENIE.

EURYCLÈS.

Ah ! madame , le roi commande qu'on saisisse...

Qui ?

EURYCLÈS.

Ce jeune étranger qu'on destine au supplice.

MÉROPE.

Eh bien ! cet étranger, c'est mon fils, c'est mon sang.
Narbas, on va plonger le couteau dans son flanc !
Courons tous.

NARBAS.

Demeurez.

MÉROPE.

C'est mon fils qu'on entraîne.

Pourquoi ? Quelle entreprise exécrable et soudaine !
Pourquoi m'ôter Egisthe ?

EURYCLÈS.

Avant de vous venger,

Polyphonte, dit-il, prétend l'interroger.

MÉROPE.

L'interroger ! Qui, lui ? Sait-il quelle est sa mère ?

EURYCLÈS.

Nul ne soupçonne encore ce terrible mystère.

MÉROPE.

Courons à Polyphonte, implorons son appui.

NARBAS.

N'implorez que les dieux, et ne craignez que lui.

EURYCLÈS.

Si les droits de ce fils font au roi quelque ombrage,
De son salut au moins votre hymen est le gage.
Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,
Votre fils aux autels va devenir le sien ;
Et dût sa politique en être encor jalouse,
Il faut qu'il serve Egisthe alors qu'il vous épouse.

NARBAS.

Il vous épouse ! lui ! Quel coup de foudre ! ô ciel !

MÉROPE.

C'est mourir trop long-temps dans ce trouble cruel.
Je vais...

NARBAS.

Vous n'irez point , ô mère déplorable !
Vous n'accomplirez point cet hymen exécration.

EURYCLÈS.

Narbass, elle est forcée à lui donner la main.
Il peut venger Cresphonte.

NARBAS.

Il en est l'assassin.

MÉROPE.

Lui , ce traître !

NARBAS.

Oui, lui-même; oui, ses mains sanguinaires
Ont égorgé d'Egisthe et le père et les frères.
Je l'ai vu sur mon roi , j'ai vu porter les coups ,
Je l'ai vu tout couvert du sang de votre époux.

MÉROPE.

Ah dieux !

NARBAS.

J'ai vu ce monstre entouré de victimes :
Je l'ai vu contre vous accumuler les crimes.
Il déguisa sa rage à force de forfaits ;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce palais.
Il y porta la flamme ; et parmi le carnage ,
Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage,
Teint du sang de vos fils, mais des brigands vainqueur,
Assassin de son prince, il parut son vengeur.

D'ennemis , de mourans , vous étiez entourée ;
 Et moi , perçant à peine une foule égarée ,
 J'emportai votre fils dans mes bras languissans :
 Les dieux ont pris pitié de ses jours innocens.
 Je l'ai conduit seize ans de retraite en retraite :
 J'ai pris pour me cacher le nom de Polyclète ;
 Et lorsqu'en arrivant je l'arrache à vos coups ,
 Polyphonte est son maître et devient votre époux !

MÉROPE.

Ah ! tout mon sang se glace à ce récit horrible.

EURYCLÈS.

On vient , c'est Polyphonte.

MÉROPE.

O dieux ! est-il possible ?

(à *Narbas.*)

Va , dérobe surtout ta vue à sa fureur.

NARBAS.

Hélas ! si votre fils est cher à votre cœur ,
 Avec son assassin dissimulez , madame.

EURYCLÈS.

Renfermons ce secret dans le fond de notre âme.
 Un seul mot peut le perdre.

MÉROPE , à *Euryclès.*

Ah ! cours , et que tes yeux
 Veillent sur ce dépôt si cher , si précieux !

EURYCLÈS.

N'en doutez point.

MÉROPE.

Hélas ! j'espère en ta prudence :
 C'est mon fils , c'est ton roi. Dieux ! ce monstre s'avance.

SCENE VI.

MEROPE, POLYPHONTE, EROX, ISMENIE,

SUITE.

POLYPHONTE.

LE trône vous attend , et les autels sont prêts ;
L'hymen qui va nous joindre unit nos intérêts.
Comme roi , comme époux , le devoir me commande
Que je venge le meurtre et que je vous défende.
Deux complices déjà , par mon ordre saisis ,
Vont payer de leur sang le sang de votre fils.
Mais , malgré tous mes soins , votre lente vengeance
A bien mal secondé ma prompte vigilance.
J'avois à votre bras remis cet assassin ;
Vous-même , disiez-vous , deviez percer son sein.

MÉROPE.

Plût aux dieux que mon bras fût le vengeur du crime !

POLYPHONTE.

C'est le devoir des rois , c'est le soin qui m'anime.

MÉROPE.!

Vous ?

POLYPHONTE.

Pourquoi donc , madame , avez-vous différé ?
Votre amour pour un fils seroit-il altéré ?

MÉROPE.

Puissent ses ennemis périr dans les supplices !
Mais si ce meurtrier , seigneur , a des complices ;
Si je pouvois par lui reconnoître le bras ,
Le bras dont mon époux a reçu le trépas....

Ceux dont la race impie a massacré le père ,
Poursuivront à jamais et le fils et la mère.
Si l'on pouvoit...

POLYPHONTE.

C'est là ce que je veux savoir,
Et déjà le coupable est mis en mon pouvoir.

MÉROPE.

Il est entre vos mains ?

POLYPHONTE.

Oui, madame, et j'espère
Percer, en lui parlant, ce ténébreux mystère.

MÉROPE.

Ah ! barbare !... A moi seule il faut qu'il soit remis.
Rendez-moi... Vous savez que vous l'avez promis.

(à part.)

O mon sang ! ô mon fils ! quel sort on vous prépare !

(à Polyphonte.)

Seigneur, ayez pitié...

POLYPHONTE.

Quel transport vous égare !

Il mourra.

MÉROPE.

Lui ?

POLYPHONTE.

Sa mort pourra vous consoler.

MÉROPE.

Ah ! je veux à l'instant le voir et lui parler.

POLYPHONTE.

Ce mélange inouï d'horreur et de tendresse ,
Ces transports dont votre âme à peine est la maîtresse ,
Ces discours commencés, ce visage interdit ,
Pourroient de quelque ombrage alarmer mon esprit .

Mais , puis-je m'expliquer avec moins de contrainte ?
D'un déplaisir nouveau votre âme semble atteinte.
Qu'a donc dit ce vieillard que l'on vient d'amener ?
Pourquoi fuit-il mes yeux ? Que dois-je en soupçonner ?
Quel est-il ?

MÉROPE.

Eh ! seigneur, à peine sur le trône ,
La crainte , le soupçon déjà vous environne !

POLYPHONTE.

Partagez donc ce trône ; et, sûr de mon bonheur,
Je verrai les soupçons s'exiler de mon cœur.
L'autel attend déjà Mérope et Polyphonte.

MÉROPE, *en pleurant.*

Les dieux vous ont donné le trône de Cresphonte ;
Il y manquoit sa femme , et ce comble d'horreur,
Ce crime épouvantable...

ISMÉNIE.

Eh , madame !

MÉROPE.

Ah ! seigneur,

Pardonnez... Vous voyez une mère éperdue.
Les dieux m'ont tout ravi , les dieux m'ont confondue.
Pardonnez... De mon fils rendez-moi l'assassin.

POLYPHONTE.

Tout son sang , s'il le faut , va couler sous ma main.
Venez , madame.

MÉROPE.

O dieux ! dans l'horreur qui me presse ,
Secourez une mère , et cachez sa foiblesse.

PIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE I.

POLYPHONTE, EROX.

POLYPHONTE.

A ses emportemens je croirois qu'à la fin
Elle a de son époux reconnu l'assassin :
Je croirois que ses yeux ont éclairé l'abîme
Où dans l'impunité s'étoit caché mon crime.
Son cœur avec effroi se refuse à mes vœux ;
Mais ce n'est pas son cœur, c'est sa main que je veux :
Telle est la voix du peuple ; il le faut satisfaire.
Cet hymen m'asservit et le fils et la mère ;
Et, par ce nœud sacré qui la met dans mes mains,
Je n'en fais qu'une esclave utile à mes desseins.
Qu'elle écoute à son gré son impuissante haine :
Au char de ma fortune il est temps qu'on l'enchaîne.
Mais vous, au meurtrier vous venez de parler :
Que pensez-vous de lui ?

ÉROX.

Rien ne peut le troubler.
Simple dans ses discours, mais ferme, invariable,
La mort ne fléchit point cette âme impénétrable.
J'en suis frappé, seigneur, et je n'attendois pas
Un courage aussi grand dans un rang aussi bas.
J'avourai qu'en secret moi-même je l'admire.

POLYPHONTE.

Quel est-il, en un mot ?

ÉROX.

Ce que j'ose vous dire,
C'est qu'il n'est point sans doute un de ces assassins
Disposés en secret pour servir vos desseins.

POLYPHONTE.

Pouvez-vous en parler avec tant d'assurance ?
Leur conducteur n'est plus. Ma juste défiance
A pris soin d'effacer dans son sang dangereux
De ce secret d'Etat les vestiges honteux ;
Mais ce jeune inconnu me tourmente et m'attriste.
Me répondrez-vous bien qu'il m'ait défait d'Egisthe ?
Croirai-je que , toujours soigneux de m'obéir,
Le sort jusqu'à ce point m'ait voulu prévenir ?

ÉROX.

Mérove, dans les pleurs mourant désespérée,
Est de votre bonheur une preuve assurée ;
Et tout ce que je vois le confirme en effet :
Plus fort que tous nos soins , le hasard a tout fait.

POLYPHONTE.

Le hasard va souvent plus loin que la prudence,
Mais j'ai trop d'ennemis et trop d'expérience
Pour laisser le hasard arbitre de mon sort.
Quel que soit l'étranger, il faut hâter sa mort.
Sa mort sera le prix de cet hymen auguste ;
Elle affermit mon trône : il suffit , elle est juste.
Le peuple , sous mes lois pour jamais engagé,
Croira son prince mort , et le croira vengé.
Mais , répondez. Quel est ce vieillard téméraire
Qu'on dérobe à ma vue avec tant de mystère ?

Méropé alloit verser le sang de l'assassin :
Ce vieillard , dites-vous , a retenu sa main.
Que vouloit-il ?

ÉROX.

Seigneur, chargé de sa misère,
De ce jeune étranger ce vieillard est le père ;
Il venoit implorer la grâce de son fils.

POLYPHONTE.

Sa grâce ? Devant moi je veux qu'il soit admis.
Ce vieillard me trahit, crois-moi, puisqu'il se cache :
Ce secret m'importune, il faut que je l'arrache.
Le meurtrier surtout excite mes soupçons.
Pourquoi , par quel caprice et par quelles raisons
La reine , qui tantôt pressoit tant son supplice,
N'ose-t-elle achever ce juste sacrifice ?
La pitié paroissoit adoucir ses fureurs :
Sa joie éclatoit même à travers ses douleurs.

ÉROX.

Qu'importe sa pitié , sa joie et sa vengeance ?

POLYPHONTE.

Tout m'importe , et de tout je suis en défiance.
Elle vient : qu'on amène ici cet étranger.

SCENE II.

POLYPHONTE, ÉROX, EGISTHE, EURYCLÈS,
MEROPE, ISMENIE, GARDES.

MÉROPE.

REMPLISSEZ vos sermens , songez à me venger ;
Qu'à mes maux , à moi seule on laisse la victime.

POLYPHONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous , baignez-vous au sang du criminel,
Et sur son corps sanglant je vous mène à l'autel.

MÉROPE.

Ah dieux !

ÉGISTHE.

Tu vends mon sang à l'hymen de la reine :
Ma vie est peu de chose , et je mourrai sans peine ;
Mais je suis malheureux , innocent , étranger :
Si le ciel t'a fait roi , c'est pour me protéger.
J'ai tué justement un injuste adversaire.
Mérope veut ma mort ; je l'excuse , elle est mère :
Je bénirai ses coups prêts à tomber sur moi ,
Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi.

POLYPHONTE.

Malheureux ! oses-tu , dans ta rage insolente...

MÉROPE.

Eh ! seigneur, excusez sa jeunesse imprudente.
Elevé loin des cours , et nourri dans les bois ,
Il ne sait pas encor ce qu'on doit à des rois.

POLYPHONTE.

Qu'entends-je ! Quel discours ! quelle surprise extrême ?
Vous , le justifier !

MÉROPE.

Qui , moi , seigneur ?

POLYPHONTE.

Vous-même.

De cet égarement sortirez-vous enfin ?
De votre fils , madame , est-ce ici l'assassin ?

MÉROPE.

Mou fils , de tant de rois le déplorable reste ,

Mou fils , enveloppé dans un piège funeste ,
Sous les coups d'un barbare...

ISMÉNIE.

O ciel ! que faites-vous ?

POLYPHONTE.

Quoi ! vos regards sur lui se tournent sans courroux ?
Vous tremblez à sa vue , et vos yeux s'attendrissent ?
Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplissent ?

MÉROPE.

Je ne les cache point ; ils paroissent assez
La cause en est trop juste , et vous la connoissez.

POLYPHONTE.

Pour en tarir la source il est temps qu'il expire.
Qu'on l'immole , soldats !

MÉROPE , *s'avançant.*

Cruel ! qu'osez-vous dire !

ÉGISTHE.

Quoi ! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis ?

POLYPHONTE.

Qu'il meure !

MÉROPE.

Il est...

POLYPHONTE.

Frappez.

MÉROPE , *se jetant entre Egisthe et les soldats.*

Barbare ! il est mon fils.

ÉGISTHE.

Moi ! votre fils ?

MÉROPE , *l'embrassant.*

Tu l'es , et ce ciel que j'atteste ,
Ce ciel qui t'a formé dans un sein si funeste ,

Et qui trop tard , hélas ! a dessillé mes yeux ,
Te remets dans mes bras pour nous perdre tous deux.

ÉGISTHE.

Quel miracle , grands dieux , que je ne puis comprendre !

POLYPHONTE.

Une telle imposture a de quoi me surprendre.
Vous , sa mère ? Qui ? vous , qui demandiez sa mort.

ÉGISTHE.

Ah ! si je meurs son fils , je rends grâce à mon sort.

MÉROPE.

Je suis sa mère. Hélas ! mon amour m'a trahie.
Oui , tu tiens dans tes mains le secret de ma vie :
Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi ,
L'héritier de Cresphonte , et ton maître , et ton roi.
Tu peux , si tu le veux , m'accuser d'imposture :
Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature.
Ton cœur nourri de sang n'en peut être frappé.
Oui , c'est mon fils , te dis-je , au carnage échappé.

POLYPHONTE.

Que prétendez-vous dire ? et sur quelles alarmes...

ÉGISTHE.

Va , je me crois son fils ; mes preuves sont ses larmes ,
Mes sentimens , mon cœur par la gloire animé ,
Mon bras qui t'eût puni s'il n'étoit désarmé.

POLYPHONTE.

Ta rage auparavant sera seule punie.
C'est trop.

MÉROPE , se jetant à ses pieds.

Commencez donc par m'arracher la vie :
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.
Que vous faut-il de plus ? Mérope est à vos pieds ;

Méropé les embrasse et craint votre colère.
A cet effort affreux jugez si je suis mère,
Jugez de mes tourmens. Ma détestable erreur,
Ce matin, de mon fils alloit percer le cœur :
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel ! vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger ses jours infortunés,
Le voilà devant vous, et vous l'assassinez !
Son père est mort, hélas ! par un crime funeste ;
Sauvez le fils : je puis oublier tout le reste :
Sauvez le sang des dieux et de vos souverains ;
Il est seul, sans défense, il est entre vos mains.
Qu'il vive, et c'est assez. Heureuse en mes misères,
Lui seul il me rendra mon époux et ses frères.
Vous voyez avec moi ses aïeux à genoux,
Votre roi dans les fers...

ÉGISTHE.

O reine ! levez-vous,
Et daignez me prouver que Cresphonte est mon père,
En cessant d'avilir et sa veuve et ma mère.
Je sais peu de mes droits quelle est la dignité ;
Mais le ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut pour qu'un tyran l'abaisse.
De mon premier état j'ai bravé la bassesse,
Et mes yeux du présent ne sont point éblouis :
Je me sens né des rois, je me sens votre fils.
Hercule ainsi que moi commença sa carrière ;
Il sentit l'infortune en ouvrant la paupière ;
Et les dieux l'ont conduit à l'immortalité
Pour avoir, comme moi, vaincu l'adversité.
S'il m'a transmis son sang, j'en aurai le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Cessez de le prier, cessez de démentir
Le sang des demi-dieux dont on me fait sortir.

POLYPHONTE.

Eh bien ! il faut ici nous expliquer sans feinte.
Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte.
Son courage me plaît ; je l'estime , et je crois
Qu'il mérite en effet d'être du sang des rois.
Mais une vérité d'une telle importance
N'est pas de ces secrets qu'on croit sans évidence.
Je le prends sous ma garde , il m'est déjà remis ;
Et , s'il est né de vous , je l'adopte pour fils.

ÉGISTHE.

Vous, m'adopter ?

MÉROPE.

Hélas !

POLYPHONTE.

Régalez sa destinée.
Vous achetiez sa mort avec mon hyménée.
La vengeance à ce point a pu vous captiver ;
L'amour fera-t-il moins quand il faut le sauver ?

MÉROPE.

Quoi, barbare !

POLYPHONTE.

Madame, il y va de sa vie :
Votre âme en sa faveur paroît trop attendrie
Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs,
Par d'imprudens refus, l'objet de tant de pleurs.

MÉROPE.

Seigneur, que de son sort il soit au moins le maître.
Daignez...

POLYPHONTE.

C'est votre fils, madame , ou c'est un traître.
Je dois m'unir à vous pour lui servir d'appui,
Ou je dois me venger et de vous et de lui.

C'est à vous d'ordonner sa grâce ou son supplice.
 Vous êtes, en un mot, sa mère ou sa complice.
 Choisissez; mais sachez qu'au sortir de ces lieux
 Je ne vous en croirai qu'en présence des dieux.
 Vous, soldats, qu'on le garde; et vous, quel'on mesuive.
 (à *Mérops*.)

Je vous attends; voyez si vous voulez qu'il vive.
 Déterminez d'un mot mon esprit incertain;
 Confirmez sa naissance en me donnant la main:
 Votre seule réponse, ou le sauve, ou l'opprime.
 Voilà mon fils, madame, ou voilà ma victime.
 Adieu.

MÉROPE.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir;
 Rendez-le à mon amour, à mon vain désespoir.

POLYPHONTE.

Vous le verrez au temple.

Égisthe, que les soldats emmènent.

O reine auguste et chère!

O vous que j'ose à peine encor nommer ma mère!
 Ne faites rien d'indigne et de vous et de moi:
 Si je suis votre fils, je sais mourir en roi.

SCENE III.

MÉROPE.

CRUELS, vous l'enlevez! en vain je vous implore:
 Je ne l'ai donc revu que pour le perdre encore!
 Pourquoi m'exauciez-vous, ô dieu trop imploré?
 Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant désiré?

ACTE IV, SCENE III.

185

**Vous l'avez arraché d'une terre étrangère,
Victime réservée au bourreau de son père.
Ah ! privez-moi de lui , cachez ses pas errans
Dans le fond des déserts , à l'abri des tyrans.**

SCENE IV.

MEROPE, NARBAS, EURYCLÈS.

MÉROPE.

SAIS-TU l'excès d'horreur où je me vois livrée ?

NARBAS.

**Je sais que de mon roi la perte est assurée,
Que déjà dans les fers Egisthe est retenu,
Qu'on observe mes pas.**

MÉROPE.

C'est moi qui l'ai perdu.

NARBAS.

Vous !

MÉROPE.

**J'ai tout révélé ; mais, Narbas , quelle mère ,
Prête à perdre son fils , peut le voir et se taire ?
J'ai parlé , c'en est fait , et je dois désormais
Réparer ma foiblesse à force de forfaits.**

NARBAS.

Quels forfaits dites-vous ?

SCENE V.

MEROPE, NARBAS, EURYCLÈS, ISMENIE.

ISMENIE.

**VOICI l'heure , madame ,
Qu'il vous faut rassembler les forces de votre âme.**

Un vain peuple, qui vole après la nouveauté,
 Attend votre hyménée avec avidité.
 Le tyran règle tout ; il semble qu'il apprête
 L'appareil du carnage, et non pas d'une fête.
 Par l'or de ce tyran le grand-prêtre inspiré
 A fait parler le dieu dans son temple adoré.
 Au nom de vos aïeux, et du dieu qu'il atteste,
 Il vient de déclarer cette union funeste.
 Polyphonte, dit-il, a reçu vos sermens;
 Messène en est témoin, les dieux en sont garans.
 Le peuple a répondu par des cris d'allégresse,
 Et, ne soupçonnant pas le chagrin qui vous presse,
 Il célèbre à genoux cet hymen plein d'horreur :
 Il bénit le tyran qui vous perce le cœur.

MÉROPE.

Et mes malheurs encor font la publique joie !

NARBAS.

Pour sauver votre fils quelle funeste voie !

MÉROPE.

C'est un crime effroyable, et déjà tu frémis.

NARBAS.

Mais c'en est un plus grand de perdre votre fils.

MÉROPE.

Eh bien ! le désespoir m'a rendu mon courage.
 Courons tous vers le temple où m'attend mon outrage.
 Montrons mon fils au peuple, et plaçons-le à leurs yeux
 Entre l'autel et moi, sous la garde des dieux.
 Il est né de leur sang, ils prendront sa défense;
 Ils ont assez long-temps trahi son innocence.
 De son lâche assassin je peindrai les fureurs ;
 L'horreur et la vengeance rempliront tous les cœurs.
 Tyrans, craignez les cris et les pleurs d'une mère.
 Qu'il vienne. Ah ! je frissonne. Ah ! tout me désespère.

On m'appelle , et mon fils est au bord du cercueil.

Le tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.

(*aux sacrificateurs.*)

Ministres rigoureux du monstre qui m'opprime ,

Vous venez à l'autel entraîner la victime.

O vengeance ! ô tendresse ! ô nature ! ô devoir !

Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au désespoir ?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

EGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS.

NARBAS.

LE tyran nous retient au palais de la reine ,
Et notre destinée est encore incertaine.
Je tremble pour vous seul. Ah, mon prince ! ah, mon fils !
Souffrez qu'un nom si doux me soit encor permis.
Ah ! vivez. D'un tyran désarmez la colère ;
Conservez une tête , hélas ! si nécessaire ,
Si long-temps menacée , et qui m'a tant coûté.

EURYCLÈS.

Songez que pour vous seul abaissant sa fierté ,
Mérope de ses pleurs daigne arroser encore
Les parricides mains d'un tyran qu'elle abhorre.

EGISTHE.

D'un long étonnement à peine revenu ,
Je crois renaître ici dans un monde inconnu.
Un nouveau sang m'anime, un nouveau jour m'éclaire.
Qui, moi , né de Mérope ? et Cresphonte est mon père ?
Son assassin triomphe ; il commande , et je sers !
Je suis le sang d'Hercule , et je suis dans les fers !

NARBAS.

Plût aux dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide
Fût encore inconnu dans les champs de l'Elide !

EGISTHE.

Eh quoi! tous les malheurs aux humains réservés,
Faut il, si jeune encor, les avoir éprouvés!
Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
Dès ma première aurore ont assiégé ma vie.
De déserts en déserts errant, persécuté,
J'ai languï dans l'opprobre et dans l'obscurité.
Le ciel sait cependant si, parmi tant d'injures,
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
Malgré l'ambition qui dévorait mon cœur,
J'embrassai les vertus qu'exigeoit mon malheur.
Je respectai, j'aimai jusqu'à votre misère;
Je n'aurois point aux dieux demandé d'autre père.
Ils m'en donnent un autre, et c'est pour m'outrager.
Je suis fils de Cresphonte, et ne puis le venger!
Je retrouve une mère, un tyran me l'arrache:
Un détestable hymen à ce monstre l'attache!
Je maudis dans vos bras le jour où je suis né;
Je maudis le secours que vous m'avez donné.
Ah! mon père, ah! pourquoi d'une mère égarée
Retenez-vous tantôt la main désespérée?
Mes malheurs finissoient, mon sort étoit rempli.

NARBAS.

Ah! vous êtes perdu: le tyran vient ici.

SCENE II.

POLYPHONTE, EGISTHE, NARBAS,
EURYCLÈS, GARDES.

POLYPHONTE.

(*Narbás et Euryclès s'éloignent un peu.*)

RETIREZ-VOUS. Et toi dont l'aveugle jeunesse
Inspire une pitié qu'on doit à la foiblesse,

Ton roi veut bien encor, pour la dernière fois,
 Permettre à tes destins de changer à ton choix.
 Le présent, l'avenir, et jusqu'à ta naissance,
 Tout ton être, en un mot, est dans ma dépendance.
 Je puis au plus haut rang d'un seul mot t'élever,
 Te laisser dans les fers, te perdre ou te sauver.
 Elevé loin des cours et sans expérience,
 Laisse-moi gouverner ta farouche imprudence.
 Crois-moi, n'affecte point, dans ton sort abattu,
 Cet orgueil dangereux que tu prends pour vertu.
 Si dans un rang obscur le destin t'a fait maître,
 Conforme à ton état, sois humble avec ton maître ;
 Si le hasard heureux t'a fait maître d'un roi,
 Rends-toi digne de l'être en servant près de moi.
 Une reine en ces lieux te donne un grand exemple ;
 Elle a subi mes lois et marche vers le temple.
 Suis ses pas et les miens, viens au pied de l'autel
 Me jurer à genoux un hommage éternel.
 Puisque tu crains les dieux, atteste leur puissance,
 Prends-les tous à témoin de ton obéissance.
 La porte des grandeurs est ouverte pour toi.
 Un refus te perdra ; choisis, et réponds-moi.

CRISTUS.

Tu me vois désarmé, comment puis-je répondre ?
 Tes discours, je l'avoue, ont de quoi me confondre ;
 Mais rends-moi seulement ce glaive que tu crains,
 Ce fer que ta prudence écarte de mes mains :
 Je répondrai pour lors, et tu pourras connaître
 Qui de nous deux, perfide, est l'esclave ou le maître ;
 Si c'est à Polyphonte à régler mes destins,
 Et si le fils des rois punit les assassins.

POLYPHONTE.

Foible et fier ennemi, ma bonté t'encourage ;
 Tu me crois assez grand pour oublier l'outrage ;

ACTE V, SCÈNE II.

191

Pour ne m'avilir pas jusqu'à punir en toi
Un esclave inconnu qui s'attaque à son roi.
Eh bien ! cette bonté , qui s'indigne et se lasse ,
Te donne un seul moment pour obtenir ta grâce.
Je t'attends aux autels , et tu peux y venir.
Viens recevoir la mort , ou jurer d'obéir.
Gardes , auprès de moi vous pourrez l'introduire :
Qu'aucun autre ne sorte , et n'ose le conduire.
Vous , Narbas , Euryclès , je le laisse en vos mains :
Tremblez ; vous répondrez de ses caprices vains.
Je connois votre haine , et j'en sais l'impuissance ;
Mais je m'en fie au moins à votre expérience.
Qu'il soit né de Mérope ou qu'il soit votre fils ,
D'un conseil imprudent sa mort sera le prix.

SCÈNE III.

EGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS.

EGISTHE.

Ah ! je n'en recevrai que du sang qui m'anime.
Hercule ! instruis mon bras à me venger du crime ;
Eclaire mon esprit du sein des immortels !
Polyphonte m'appelle au pied de tes autels ;
Et j'y cours.

NARBAS.

Ah ! mon prince , êtes-vous las de vivre ?

EURYCLÈS.

Dans ce péril , du moins , si nous pouvions vous suivre !
Mais laissez-nous le temps d'éveiller un parti ,
Qui , tout foible qu'il est , n'est point anéanti.
Souffrez....

MÉROPE.**ÉGISTHE.**

En d'autres temps mon courage tranquille
 Au frein de vos leçons seroit souple et docile;
 Je vous croirois tous deux : mais, dans un tel malheur,
 Il ne faut consulter que le ciel et son cœur.
 Qui ne peut se résoudre, aux conseils s'abandonne ;
 Mais le sang des héros ne croit ici personne.
 Le sort en est jeté... Ciel ! qu'est-ce que je voi ?
Méropé.

SCENE IV.**MÉROPE, ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS,****SUITE.****MÉROPE.**

LE tyran m'ose envoyer vers toi.
 Ne crois pas que je vive après cet hyménée;
 Mais cette honte horrible où je suis entraînée,
 Je la subis pour toi, je me fais cet effort :
 Fais-toi celui de vivre, et commande à ton sort.
 Cher objet des terreurs dont mon âme est atteinte,
 Toi pour qui je connois et la honte et la crainte,
 Fils des rois et des dieux, mon fils, il faut servir;
 Pour savoir se venger il faut savoir souffrir.
 Je sens que ma foiblesse et t'indigne et t'outrage :
 Je t'en aime encor plus, et je crains davantage
 Mon fils...

ÉGISTHE.**Osez me suivre.****MÉROPE.****Arrête ! Que fais-tu ?****Dieux ! je me plains à vous de son trop de vertu.**

ÉGISTHE.

Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père ?
Entendez-vous sa voix ? Etes-vous reine et mère ?
Si vous l'êtes , venez.

MÉROPE.

Il semble que le ciel
T'élève en ce moment au-dessus d'un mortel.
Je respecte mon sang , je vois le sang d'Alcide.
Ah ! parle : remplis-moi de ce dieu qui te guide.
Il te presse , il t'inspire. O mon fils ! mon cher fils,
Achève , et rends la force à mes foibles esprits.

ÉGISTHE.

Auriez-vous des amis dans ce temple funeste ?

MÉROPE.

J'en eus quand j'étois reine ; et le peu qui m'en reste
Sous un joug étranger baisse un front abattu :
Le poids de mes malheurs accable leur vertu.
Polyphonte est haï ; mais c'est lui qu'on couronne :
On m'aime , et l'on me fuit.

ÉGISTHE.

Quoi ! tout vous abandonne !
Ce monstre est à l'autel !

MÉROPE.

Il m'attend.

ÉGISTHE.

Ses soldats

A cet autel horrible accompagnent ses pas.

MÉROPE.

Non : la porte est livrée à leur troupe cruelle ;
Il est environné de la foule infidèle
Des mêmes courtisans que j'ai vus autrefois
S'empreser à ma suite et ramper sous mes lois.

Et moi , de tous les siens à l'autel entourée,
De ces lieux à toi seul je puis ouvrir l'entrée.

ÉGISTHE.

Seul , je vous y suivrai , j'y trouverai des dieux
Qui punissent le meurtre et qui sont mes aïeux.

MÉROPE.

Ils t'ont trahi quinze ans.

ÉGISTHE.

Ils m'éprouvoient sans doute.

MÉROPE.

Eh ! quel est ton dessein ?

ÉGISTHE.

Marchons , quoi qu'il en coûte.

Adieu , tristes amis , vous connoîtrez du moins
Que le fils de Mérope a mérité vos soins.

(à Narbas en l'embrassant.)

Tu ne rougiras point , crois-moi , de ton ouvrage ;
Au sang qui m'a formé tu rendras témoignage.

SCENE V.

NARBAS , EURYCLÈS.

NARBAS.

QUE va-t-il faire ? Hélas ! tous mes soins sont trahis :
Les habiles tyrans ne sont jamais punis.
J'espérois que du temps la main tardive et sûre
Justifieroit les dieux en vengeant leur injure ;
Qu'Egisthe reprendroit son empire usurpé :
Mais le crime l'emporte , et je meurs détrompé.

Egisthe va se perdre à force de courage :
Il désobéira ; la mort est son partage.

EURYLÈS.

Entendez-vous ces cris dans les airs élançés ?

NARBAS.

C'est le signal du crime.

EURYLÈS.

Écoutons.

NARBAS.

Frémissez.

EURYLÈS.

Sans doute qu'au moment d'épouser Polyphonte,
La reine en expirant a prévenu sa honte.
Tel étoit son dessein dans son mortel ennui.

NARBAS.

Ah ! son fils n'est donc plus ! Elle eût vécu pour lui.

EURYLÈS.

Le bruit croît, il redouble, il vient comme un tonnerre
Qui s'approche en grondant, et qui fond sur la terre.

NARBAS.

J'entends de tous côtés les cris des combattans,
Les sons de la trompette et les voix des mourans.
Du palais de Mérope on enfonce la porte.

EURYLÈS.

Ah ! ne voyez-vous pas cette cruelle escorte
Qui court, qui se dissipe, et qui va loin de nous ?

NARBAS.

Va-t-elle du tyran servir l'affreux courroux ?

EURYLÈS.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,
On se mêle, on combat.

MÉROPE.

NARBAS.

Quel sang va-t-on répandre ?
De Mérope et du roi le nom remplit les airs.

EURYCLÈS.

Grâces aux immortels ! les chemins sont ouverts.
Allons voir à l'instant s'il faut mourir ou vivre.

(*Il sort.*)

NARBAS.

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous suivre !
O dieux ! rendez la force à ces bras éternés,
Pour le sang de mes rois autrefois éprouvés :
Que je donne du moins les restes de ma vie !
Hâtons-nous.

SCENE VI.

NARBAS, ISMENIE, PEUPLE.

NARBAS.

QUEL spectacle ! Est-ce vous, Isménie ?
Sanglante, inanimée, est-ce vous que je vois ?

ISMÉNIE.

Ah ! laissez-moi reprendre et la vie et la voix.

NARBAS.

Mon fils est-il vivant ? Que devient notre reine ?

ISMÉNIE.

De mon saisissement je reviens avec peine ;
Par les flots de ce peuple entraînée en ces lieux...

NARBAS.

Que fait Egisthe ?

ISMÉNIE.

Il est... le digne fils des dieux.

Egisthe ! il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit si rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils ! ô mon roi , qu'ont élevé mes mains !

ISMÉNIE.

La victime étoit prête , et de fleurs couronnée ;
L'autel étinceloit des flambeaux d'hyménée ;
Polyphonte , l'œil fixe , et d'un front inhumain ,
Présentoit à Mérope une odieuse main ;
Le prêtre prononçoit les paroles sacrées ;
Et la reine , au milieu des femmes éplorées ,
S'avancant tristement , tremblante entre mes bras ,
Au lieu de l'hyménée invoquoit le trépas.
Le peuple observoit tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme , un héros semblable aux immortels :
Il court , c'étoit Egisthe ; il s'élance aux autels ;
Il monte , il y saisit d'une main assurée
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts. Je l'ai vu de mes yeux ;
Je l'ai vu qui frappoit ce monstre audacieux.
Meurs , tyran , disoit-il. Dieux , prenez vos victimes.
Erox , qui de son maître a servi tous les crimes ,
Erox , qui dans son sang voit ce monstre nager ,
Lève une main hardie , et pense le venger.
Egisthe se retourne , enflammé de furie ;
A côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se relève ; il blesse le héros ;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère... Ah ! que l'amour inspire de courage !
Quel transport animoit ses efforts et ses pas !

Sa mère... elle s'élance au milieu des soldats.
C'est mon fils , arrêtez ; cessez , troupe inhumaine ;
C'est mon fils , déchirez sa mère et votre reine ,
Ce sein qui l'a nourri , ces flancs qui l'ont porté.
A ces cris douloureux le peuple est agité.
Une foule d'amis , que son danger excite ,
Entre elle et ces soldats vole et se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés ,
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés ;
Les enfans écrasés dans les bras de leurs mères ;
Les frères méconnus immolés par leurs frères ;
Soldats , prêtres , amis , l'un sur l'autre expirans ;
On marche , on est porté sur les corps des mourans :
On veut fuir ; on revient , et la foule pressée ,
D'un bout du temple à l'autre , est vingt fois repoussée ;
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule et dérobe Egisthe et la reine à mes yeux.
Parmi les combattans je vole ensanglantée ;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée :
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie : il est mort , il tombe , il est vainqueur.
Je cours , je me consume , et le peuple m'entraîne ,
Me jette en ce palais , éplorée , incertaine ,
Au milieu des mourans , des morts et des débris.
Venez , suivez mes pas , joignez-vous à mes cris :
Venez , j'ignore encor si la reine est sauvée ;
Si de son digne fils la vie est conservée ;
Si le tyran n'est plus. Le trouble , la terreur ,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

NARBAS.

Arbitre des humains , divine Providence ,
Achève ton ouvrage et soutiens l'innocence :
A nos malheurs passés mesure tes bienfaits.

O ciel ! conserve Egisthe , es que je meure en paix !

Ah ! parmi ces soldats ne vois-je point la reine ?

SCENE VII.

MEROPE , ISMENIE , NARBAS , PEUPLE , SOLDATS.

(On voit dans le fond du théâtre le corps de Polyphonte couvert d'une robe sanglante.)

MÉROPE.

GUERRIERS , prêtres , amis , citoyens de Messène ,
Au nom des dieux vengeurs , peuples , écoutez-moi.

Je vous le jure encore , Egisthe est votre roi :

Il a puni le crime , il a vengé son père.

Celui que vous voyez traîné sur la poussière ,
C'est un monstre ennemi des dieux et des humains :

Dans le sein de Cresphonte il enfonce ses mains.

Cresphonte , mon époux , mon appui , votre maître ,
Mes deux fils sont tombés sous les coups de ce traître.

Il opprimoit Messène , il usurpoit mon rang ;

Il m'offroit une main fumante de mon sang.

(en courant vers Egisthe qui arrive la hache à la
main.)

Celui que vous voyez , vainqueur de Polyphonte ,

C'est le fils de vos rois , c'est le sang de Cresphonte ;

C'est le mien , c'est le seul qui reste à ma douleur.

Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur !

Regardez ce vieillard ; c'est lui dont la prudence

Aux mains de Polyphonte arracha son enfance.

Les dieux ont fait le reste.

NARBAS.

Oui , j'atteste ces dieux

Que c'est là votre roi qui combattoit pour eux.

Amis, pouvez-vous bien méconnoître une mère?
 Un fils qu'elle défend ? un fils qui venge un père ?
 Un roi vengeur du crime ?

MÉROPE.

Et si vous en doutez,
 Reconnoissez mon fils aux coups qu'il a portés,
 A votre délivrance, à son âme intrépide.
 Eh ! quel autre, jamais, qu'un descendant d'Alcide,
 Nourri dans la misère, à peine en son printemps,
 Eût pu venger Messène et punir les tyrans !
 Il soutiendra son peuple, il vengera la terre.
 Ecoutez : le ciel parle ; entendez son tonnerre :
 Sa voix qui se déclare et se joint à mes cris,
 Sa voix rend témoignage, et dit qu'il est mon fils.

SCENE VIII ET DERNIÈRE.

MÉROPE, ÉGISTHE, ISMENIE, NARBAS,
 EURYCLÈS, PEUPLE.

EURYCLÈS.

Ah ! montrez-vous, madame, à la ville calmée.
 Du retour de son roi la nouvelle semée,
 Volant de bouche en bouche, a changé les esprits.
 Nos amis ont parlé, les cœurs sont attendris.
 Le peuple impatient verse des pleurs de joie ;
 Il adore le roi que le ciel lui renvoie,
 Il bénit votre fils, il bénit votre amour ;
 Il consacre à jamais ce redoutable jour.
 Chacun veut contempler son auguste visage ;
 On veut revoir Narbas ; on veut vous rendre hommage.

Le nom de Polyphonte est partout abhorré :
Celui de votre fils, le vôtre est adoré.
O roi ! venez jouir du prix de la victoire ;
Ce prix est notre amour, il vaut mieux que la gloire.

ÉGISTHE.

Elle n'est point à moi ; cette gloire est aux dieux :
Ainsi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux.
Allons monter au trône, en y plaçant ma mère ;
Et vous, mon cher Narbas, soyez toujours mon père.

FIN DE MÉROPE.

LA RELIGION,

PAR L. RACINE.

CHANT PREMIER.

Où, c'est un Dieu caché que le dieu qu'il faut croire.
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire
Quels témoins éclatans devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers ; et vous, terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles ?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles !
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté !
J'y reconnois un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans nos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu, du sein de l'onde,
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
Tous les jours je t'attends ; tu reviens tous les jours :
Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours ?
Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre ?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts ;
La rage de tes flots expire sur tes bords.

Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas ! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux ?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême :
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au dieu que jusqu'alors il avoit oublié.

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle.
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornemens ?
C'est celui dont la main posa mes fondemens.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne :
Les présens qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main :
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Egypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit, le Nil loin de ses bords
Répandu sur ma plaine, y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnoître :
Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
Mon suc dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu :
Le feuille le demande, et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et foible vulgaire ;
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours.
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts :
Toute plante en naissant déjà renferme en elle
D'enfans qui la suivront une race immortelle :

Chacun de ces enfans, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité.

Ainsi parle la terre ; et , charmé de l'entendre ,
Quand je vois par ces nœuds, que je ne puis comprendre,
Tant d'êtres différens l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble,
Je reconnois partout la main qui les rassemble ;
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse et la simplicité.)

Mais pour toi , que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent ;
O toi qui follement fais ton Dieu du hasard ,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art ,
Au même ordre toujours architecte fidèle ,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle.
Comment , pour élever ce hardi bâtiment ,
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment ?
Et pourquoi ces oiseaux , si remplis de prudence ,
Ont-ils de leurs enfans su prévoir la naissance ?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus !
Sur le plus doux coton que de lits étendus !
Le père vole au loin , cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne ;
Et la tranquille mère , attendant son secours ,
Echauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage ,
Et dans de foibles corps s'allume un grand courage.
Si chèrement aimés , leurs nourrissons , un jour ,
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand des nouveaux zéphyrus l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée ,
Fidèlement unis par leurs tendres liens ,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens :

Innombrable famille, où bientôt tant de frères
 Ne reconnoîtront plus leurs aïeux ni leurs pères.
 Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
 Vont se réfugier dans des climats plus doux,
 Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
 Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
 Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
 Du départ général le grand jour est réglé;
 Il arrive, tout part : le plus jeune peut-être
 Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
 Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
 Dans les champs paternels se verront rappelés.

A nos yeux attentifs, que le spectacle change.
 Retournons sur la terre, où, jusque dans la fange,
 L'insecte nous appelle, et, certain de son prix,
 Ose nous demander raison de nos mépris.
 De secrètes beautés quel amas innombrable !
 Plus l'auteur est caché, plus il est admirable.
 Quoiqu'un fier éléphant, malgré l'énorme tour
 Qui de son vaste dos me cache le contour,
 S'avance sans ployer sous ce poids qu'il méprise ;
 Je ne t'admire pas avec moins de surprise,
 Toi qui vis dans la boue et traînes ta prison,
 Toi que souvent ma haine écrase avec raison,
 Toi-même, insecte impur, quand tu me développes
 Les étonnans ressorts de tes longs télescopes,
 Oui, toi, lorsqu'à mes yeux tu présentes les tiens
 Qu'élèvent par degrés leurs mobiles soutiens.
 C'est dans un foible objet, imperceptible ouvrage,
 Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage.
 Dans un champ de blés mûrs, tout un peuple prudent
 Rassemble pour l'Etat un trésor abondant.
 Fatigués du butin qu'ils traînent avec peine,
 De foibles voyageurs arrivent sans haleine

A leurs greniers publics , immenses souterrains ,
Où par eux en monceaux sont élevés ces grains ,
Dont le père commun de tout tant que nous sommes ,
Nourrit également les fourmis et les hommes :
Et tous nourris par lui , nous passons sans retour ,
Tandis qu'une chenille est rappelée au jour .
De l'empire de l'air cet habitant volage ,
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage ,
Et leur ravit un suc qui n'étoit pas pour lui ;
Chez ses frères rampans , qu'il méprise aujourd'hui ,
Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure ,
Sembloit vouloir cacher sa honteuse figure .
Mais les temps sont changés , sa mort fut un sommeil .
On le vit pleu de gloire à son brillant réveil ,
Laisant dans le tombeau sa dépouille grossière ,
Par un sublime essor voler vers la lumière .
O ver , à qui je dois mes nobles vêtemens ,
De tes travaux si courts que les fruits sont charmans !
N'est-ce donc que pour moi que tu reçois la vie ?
Ton ouvrage achevé , ta carrière est finie :
Tu laisses de ton art des héritiers nombreux ,
Qui ne verront jamais leur père malheureux .
Je te plains , et j'ai dû parler de tes merveilles ;
Mais ce n'est qu'à Virgile à chanter les abeilles .

Le roi pour qui sont faits tant de biens précieux ,
L'homme élève un front noble , et regarde les cieux .
Ce front , vaste théâtre où l'âme se déploie ,
Est tantôt éclairé des rayons de la joie ,
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux .
L'Amitié tendre et vive y fait briller ces feux ,
Qu'en vain veut imiter , dans son zèle perfide ,
La Trahison que suit l'Envie au teint livide .
Un mot y fait rougir la timide Pudeur .
Le Mépris y réside , ainsi que la Candeur ,

Le modeste Respect , l'imprudente Colère ,
La Crainte , et la Pâleur. sa compagne ordinaire ,
Qui , dans tous les périls funestes à mes jours ,
Plus prompte que ma voix , appelle du secours.
A me servir aussi , cette voix empressée
Loin de moi , quand je veux , va porter ma pensée ;
Messagère de l'âme , interprète du cœur ,
De la société je lui dois la douceur.
Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble !
Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble !
Tout s'y peint tour à tour. Le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'élève et le porte au cerveau.
D'innombrables filets , ciel ! quel tissu fragile !
Cependant ma mémoire en a fait son asile ,
Et tient dans un dépôt fidèle et précieux
Tout ce que m'ont appris mes oreilles , mes yeux :
Elle y peut à toute heure et remettre et reprendre ;
M'y garder mes trésors , exacts à me les rendre.
Là , ces esprits subtils , toujours prêts à partir ,
Attendent le signal qui les doit avertir :
Mon âme les envoie , et , ministres dociles ,
Je les sens répandus dans mes membres agiles :
A peine ai-je parlé qu'ils sont accourus tons.
Invisibles sujets , quel chemin prenez-vous ?
Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire ?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire ;
D'un mouvement égal il agite mon cœur :
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur ;
Il vient me réchauffer par sa rapide course ;
Plus tranquille et plus froid il remonte à sa source ,
Et toujours s'épuisant se ranime toujours.
Les portes des canaux destinés à son cours
Ouvrent à son entrée une libre carrière ,
Prêtes , s'il reculoit , d'opposer leur barrière.

Ce sang pur s'est formé d'un grossier aliment,⁴
Changement que doit suivre un nouveau changement ;
Il s'épaissit en chair dans mes chairs qu'il arrose ,
En ma propre substance il se métamorphose.
Est-ce moi qui préside au maintien de ces lois ;
Et pour les établir ai-je donné ma voix ?
Je les connois à peine. Une attentive adresse
Tous les jours m'en découvre et l'ordre et la sagesse.
De cet ordre secret reconnoissons l'auteur.
Fut-il jamais des lois sans un législateur ?
Stupide impiété , quand pourras-tu comprendre
Que l'œil est fait pour voir , l'oreille pour entendre ?
Ces oreilles , ces yeux , celui qui les a faits
Est-il aveugle et sourd ? Que d'ouvrages parfaits !
Que de riches présens t'annoncent sa puissance !
Où sont-ils ces objets de ma reconnaissance ?
Est-ce un coteau riant ? est-ce un riche vallon ?
Hâtons-nous d'admirer. Le cruel aquilon
Va rassembler sur nous son terrible cortège ,
Et la foudre et la pluie , et la grêle et la neige.
L'homme a perdu ses biens , la terre ses beautés :
Et plus loin qu'offre-t-elle à nos yeux attristés ?
Des antres , des volcans et des mers inutiles ,
Des abîmes sans fin , des montagnes stériles ,
Des ronces , des rochers , des sables , des déserts.
Ici de ses poisons elle infecte les airs ;
Là rugit le lion , ou rampe la couleuvre.
De ce Dieu si puissant voilà donc le chef-d'œuvre ?
Et tu crois , ô mortel , qu'à ton moindre soupçon ,
Aux pieds du tribunal qu'érige ta raison ,
Ton maître obéissant doit venir te répondre ?
Accusateur aveugle , un mot va te confondre.
Tu n'aperçois encor que le coin du tableau :
Le reste t'est caché sous un épais rideau ;

Et tu prétends déjà juger de tout l'ouvrage !
A ton profit, ingrat, je vois une main sage
Qui ramène ces maux dont tu te plains toujours.
Notre art des poisons même emprunte du secours.
Mais pourquoi ces rochers, ces vents et ces orages ?
Daigne apprendre de moi leurs secrets avantages,
Et ne consulte plus tes yeux souvent trompeurs.

La mer, dont le soleil attire les vapeurs,
Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever et s'étendre sur elle.
De nuages légers cet amas précieux,
Que dispersent au loin les vents officieux,
Tantôt, féconde pluie, arrose nos campagnes,
Tantôt retombe en neige, et blanchit nos montagnes.
Sur ces rocs sourcilleux, de frimas couronnés,
Réservoirs des trésors qui nous sont destinés,
Les flots de l'Océan apportés goutte à goutte
Réunissent leur force et s'ouvrent une route.
Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus,
Dans leurs veines errans, à leurs pieds descendus,
On les en voit enfin sortir à pas timides,
D'abord foibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides.
Des racines des monts qu'Annibal sut franchir,
Indolent Ferrarois, le Pô va t'enrichir.
Impétueux enfant de cette longue chaîne,
Le Rhône suit vers nous le penchant qui l'entraîne ;
Et son frère, emporté par un contraire choix,
Sorti du même sein, va chercher d'autres loix.
Mais enfin, terminant leurs courses vagabondes,
Leur antique séjour redemande leurs ondes :
Ils les rendent aux mers ; le soleil les reprend :
Sur les monts, dans les champs, l'aigle nous les rend.
Tel est de l'univers la constante harmonie.
De son empire heureux la discorde est bannie :

Tout conspire pour nous, les montagnes, les mers,
L'astre brillant du jour, les fiers tyrans des airs.
Puisse le même accord régner parmi les hommes !

Reconnoissons du moins celui par qui nous sommes,
Celui qui fait tout vivre et qui fait tout mouvoir.
S'il donne l'être à tout, l'a-t-il pu recevoir ?
Il précède les temps ; qui dira sa naissance ?
Par lui l'homme, le ciel, la terre, tout commence,
Et lui seul infini n'a jamais commencé.

Quelle main, quel pinceau dans mon âme a tracé
D'un objet infini l'image incomparable ?
Ce n'est point à mes sens que j'en suis redevable.
Mes yeux n'ont jamais vu que des objets bornés,
Impuissans, malheureux, à la mort destinés.
Moi-même je me place en ce rang déplorable,
Et ne puis me cacher mon malheur véritable ;
Mais d'un être infini je me suis souvenu
Dès le premier instant que je me suis connu.
D'un maître souverain redoutant la puissance,
J'ai, malgré ma fierté, senti ma dépendance.
Qu'il est dur d'obéir et de s'humilier !
Notre orgueil cependant est contraint de plier.
Devant l'Etre éternel tous les peuples s'abaissent ;
Toutes les nations en tremblant le confessent.
Quelle force invisible a soumis l'univers ?
L'homme a-t-il mis sa gloire à se forger des fers ?

Oui, je trouve partout des respects unanimes,
Des temples, des autels, des prêtres, des victimes ;
Le ciel reçut toujours nos vœux et notre encens.
Nous pouvons, je l'avoue, esclaves de nos sens,
De la divinité défigurer l'image.
A des dieux mugissans l'Egypte rend hommage ;
Mais dans ce bœuf impur qu'elle daigne honorer,
C'est un dieu cependant qu'elle croit adorer.

L'esprit humain s'égare , et follement crédules
Les peuples se sont fait des maîtres ridicules.
Ces maîtres toutefois par l'erreur encensés
Jamais impunément ne furent offensés :
On détesta Mézence ainsi que Salmonée ,
Et l'horreur suit encor le nom de Capanée.
Un impie en tout temps fut un monstre odieux ;
Et quand , pour me guérir de la crainte des dieux ,
Epicure en secret médite son système ,
Aux pieds de Jupiter je l'aperçois lui-même.
Surpris de son aveu , je l'entends en effet
Reconnoître un pouvoir dont l'homme est le jouet ,
Un ennemi caché qui réduit en poussière
De toutes nos grandeurs la pompe la plus fière.
Peuples , rois , vous mourez , et vous , villes , aussi.
Là , gît Lacédémone , Athènes fut ici.
Quels cadavres épars dans la Grèce déserte !
Eh ! que vois-je partout ! la terre n'est couverte
Que de palais détruits , de trônes renversés ,
Que de lauriers flétris , que de sceptres brisés.
Où sont , fière Memphis , tes merveilles divines ?
Le temps a dévoré jusques à tes ruines ,
Que de riches tombeaux élevés en tous lieux ,
Superbes monumens qui portent jusqu'aux cieux
Du néant des humains l'orgueilleux témoignage !
A ce pouvoir si craint tout mortel rend hommage.
Aux pieds de son idole un barbare à genoux ,
D'un être destructeur vient fléchir le courroux ,
Etre altéré de sang , je te vais satisfaire ,
Que cette autre victime apaise ta colère ;
J'arrose ton autel du sang de cet agneau.
N'en es-tu pas content ? Te faut-il un taureau ?
Faut-il une hécatombe à ta haine implacable ?
Pour mieux me remplacer , te faut-il mon semblable ?

Faut-il mon fils ? je viens l'égorger devant toi.
De ce sang enivré , cruel , épargne-moi.

Ces épaisses forêts , qui couvrent les contrées.
Par un vaste Océan des nôtres séparées ,
Renferment , dira-t-on , de tranquilles mortels ,
Qui jamais à des dieux n'ont élevé d'autels.

Quand d'obscurs voyageurs racontent ces nouvelles,
Croirai-je des témoins tant de fois infidèles ?
Supposons cependant tous leurs rapports certains ,
Comment opposerois-je au reste des humains
Un stupide sauvage errant à l'aventure ,
A peine de nos traits conservant la figure ;
Un misérable peuple , égaré dans les bois ,
Sans maîtres , sans Etats , sans villes et sans lois ?
Qu'à bon droit , libertins , vous êtes méprisables ,
Lorsque dans ces forêts vous cherchez vos semblables ?

Ces hommes toutefois à ce point abrutis ,
Dans la nuit de leurs sens tristement engloutis ,
Montrent quelques rayons d'une image divine ,
Restes défigurés d'une illustre origine.
Il est une justice et des devoirs pour eux :
Du sang qui les unit ils connoissent les noeuds ,
Au plus barbare époux la tendre épouse est chère.
Il chérit son enfant , il respecte son père.
La nature sur nous ne perd point tous ses droits.

Mais ces droits , que sont-ils ? D'imaginaires lois ,
Quand d'un être vengeur j'ai secoué la crainte ,
Ne peuvent sur mon âme établir leur contrainte.
C'est pour moi que je vis , je ne dois rien qu'à moi.
La vertu n'est qu'un nom , mon plaisir est ma loi.

Ainsi parle l'impie , et lui-même est esclave
De la foi , de l'honneur , de la valeur qu'il brave :
Dans ses honteux plaisirs , s'il cherche à se cacher ,
Un éternel témoin les lui vient reprocher :

Son juge est dans son cœur, tribunal où réside
 Le censeur de l'ingrat, du traître, du perfide.
 Par ses affreux complots nous a-t-il outragés ?
 La peine suit de près, et nous sommes vengés.
 De ses remords secrets, triste et lente victime,
 Jamais un criminel ne s'absout de son crime.
 Sous des lambris dorés ce triste ambitieux
 Vers le ciel, sans pâlir, n'ose lever les yeux :
 Suspendu sur sa tête, un glaive redoutable
 Rend fades tous les mets dont on couvre sa table.
 Le cruel repentir et le premier bourreau
 Qui dans un sang coupable enfonce le couteau,
 Des chagrins dévorans attachés sur Tibère
 La cour de ses flatteurs veut en vain le distraire.
 Maître du monde entier, qui peut l'inquiéter ?
 Quel juge sur la terre a-t-il à redouter ?
 Cependant il se plaint, il gémit, et ses vices
 Sont ses accusateurs, ses juges, ses supplices.
 Toujours ivre de sang, et toujours altéré,
 Enfin par ses forfaits au désespoir livré,
 Lui-même étale aux yeux du sénat qu'il outrage
 De son cœur déchiré la déplorable image :
 Il périt chaque jour consumé de regrets,
 Tyran plus malheureux que ses tristes sujets.

Ainsi de la vertu les lois sont éternelles.

Les peuples ni les rois ne peuvent rien contre elles ;
 Les dieux que révéra notre stupidité
 N'obscurcissent jamais sa constante beauté :
 Et les Romains, enfans d'une impure déesse,
 En dépit de Vénus, admirèrent Lucrèce.

.

Adorable vertu, que tes divins attrails
 Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets !

De celui qui te hait ta vue est le supplice.
Parois : que le méchant te regarde et frémisses.
La richesse , il est vrai , la fortune te fuit ;
Mais la paix t'accompagne et la gloire te suit ;
Et , perdant tout pour toi , l'heureux mortel qui t'aime ,
Sans biens , sans dignités , se suffit à lui-même.
Mais lorsque nous voulons sans toi nous contenter ,
Importune vertu , pourquoi nous tourmenter ?
Pourquoi par des remords nous rendre misérables ?
Qui t'a donné ce droit de punir les coupables ?
Laisse-nous en repos , cesse de nous charmer ,
Et qu'il nous soit permis de ne te point aimer.
Non , tu seras toujours , par ta seule présence ,
Ou notre désespoir , ou notre récompense.

Qui te pourra , grand Dieu , méconnoître à ces traits ?
Tu nous parles sans cesse , et les hommes distraits
N'écoutent point la voix qui frappe leurs oreilles.
Tu fais briller partout tes dons et tes merveilles ;
Mais sur la terre , hélas ! admirant tes bienfaits ,
Nos regards jusqu'à toi ne remontent jamais :
Quelque maître nouveau sans cesse nous entraîne ,
Et d'objets en objets notre âme se promène ,
Tandis que de toi seul nous restons séparés.
Quel crime , quelle erreur nous a donc égarés ?
Nos malheurs , ô mon Dieu , seroient-ils sans ressource ?
Sondons leur profondeur , remontons à leur source.
Que l'homme maintenant se présente à mes yeux ;
Quand je l'aurai connu , je te connoîtrai mieux.

LA CHARTREUSE,

PAR GRESSET.

A M. D. D. N.

POURQUOI de ma sage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours ?
Soit raison , soit indifférence ,
Dans une douce négligence ,
Et loin des muses pour toujours ,
J'allois racheter en silence
La perte de mes premiers jours.
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon ,
Dans les retraites des Socrates
J'allois jouir de ma raison ,
Et m'arracher malgré moi-même
Aux délicieuses erreurs
De cet art brillant et suprême
Qui , malgré les attraits flatteurs ,
Toujours peu sûr et peu tranquille ,
Fait de ses plus chers amateurs
L'objet de la haine imbécille
Des pédans , des prudes , des sots ,
Et la victime des cagots.

Mais votre épitre enchanteresse,
Pour moi-trop prodigue d'encens,
Des douces vapeurs du Permesse
Vient encore enivrer mes sens.
Vainement j'abjure la rime :
L'haleine légère des vents
Emportoit mes foibles sermens,
Aminte, votre goût ranime
Mes accords et ma liberté;
Entre Uranie et Terpsichore
Je reviens m'amuser encore
Au Pinde que j'avois quitté.
Tel, par sa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle,
Quoiqu'il semble changer son cours,
Autour de la flamme infidèle
Le papillon revient toujours.

Vous voulez qu'en rimes légères
Je vous offre des traits sincères
Du gîte où je suis transplanté.
Mais comment faire, en vérité ?
Entouré d'objets déplorables,
Pourrois-je de couleurs aimables
Egayer le sombre tableau
De mon domicile nouveau ?
Y répandrai-je cette aisance,
Ces sentimens, ces traits divers,
Et cette molle négligence
Qui, mieux que l'exacte cadence,
Embellit les aimables vers ?
Je ne suis plus dans ces bocages
Où, plein de riantes images,
J'aimai souvent à m'égarer ;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,

Ni vous-même pour m'inspirer.
Quand , arraché de vos rivages
Par un destin trop rigoureux ,
J'entrai dans ces manoirs sauvages ;
Dieux ! quel contraste douloureux !
Au premier aspect de ces lieux ,
Pénétré d'une horreur secrète ,
Mon cœur, subitement flétri,
Dans une surprise muette
Resta long-temps enseveli.
Quoi qu'il en soit , je vis encore ;
Et , malgré vingt sujets divers
De regrets et de tristes airs ,
Ne craignez point que je déplore
Mon infortune dans ces vers.
De l'assoupissante élégie
Je méprise trop les fadeurs ;
Phébus me plonge en léthargie
Dès qu'il fredonne des langueurs :
Je cesse d'estimer Ovide
Quand il vient sur de foibles tons
Me chanter, pleureur insipide ,
De longues lamentations.
Un esprit mâle et vraiment sage,
Dans le plus invincible ennui ,
Dédaignant le triste avantage
De se faire plaindre d'autrui ,
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre et le sort ,
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort ;
Mais sans cette âpreté stoïque,
Vainqueur du chagrin léthargique,
Par un heureux tour de penser,
18^e siècle.

Je sais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer.
Ainsi l'aimable poésie,
Qui, dans le reste de la vie,
Porte assez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'austérité,
Et nous sauve au moins par la fable
Des ennuis de la vérité.
C'est par cette vertu magique
Du télescope poétique
Que je retrouve encor les ris
Dans la lucarne infortunée
Où la bizarre destinée
Vient de m'enterrer à Paris.

Sur cette montagne empestée,
Où la foule toujours crottée
De prestolets provinciaux
Trotte sans cause et sans repos
Vers ces demeures odieuses
Où règnent les longs argumens
Et les harangues ennuyeuses,
Loin du séjour des agrémens;
Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue
Où trente faquins d'imprimeurs,
Avec un air de conséquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques auteurs,
Il est un édifice immense,
Où, dans un loisir studieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des héros et des dieux.
Là, du toit d'un cinquième étage,

Qui domine avec avantage
Tout le climat grammairien,
S'élève un antre aérien,
Un astrologique ermitage,
Qui paroît mieux dans le lointain
Le nid de quelque oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain.

C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau
Que votre ami, nouveau stylite,
À la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'ermite,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard :
Et tandis que pour vous je veille
Long-temps avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.

Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas ;
Tout ce que j'en sais, sans compas,
C'est que, depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée
À d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,
À minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyans états ;
Une table mi-démembrée,

Près du plus humble des grabats ;
Six brins de paille délabrée
Tressés sur deux vieux échelas :
Voilà les meubles délicats
Dont ma chartreuse est décorée,
Et que les frères de Borée
Bouleversent avec fracas,
Lorsque sur ma niche éthérée
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats,
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces trémas
Qui versent sur chaque contrée
Les catarrhes et le trépas.
Je n'outre rien ; telle est en somme
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple gnome,
Des sylphides et des foilets :
Telles on nous peint les tanières
Où gisent, ainsi qu'au tombeau,
Les pythonisses, les sorcières,
Dans le donjon d'un vieux château ;
Ou tel est le sublime siège
D'où, flanqué des trente-deux vents,
L'auteur de l'almanach de Liège
Lorgne l'histoire du beau temps,
Et fabrique avec privilège
Ses astronomiques romans.

Sur ce portrait abominable,
On penseroit qu'en lieu pareil
Il n'est point d'instant délectable
Que dans les heures du sommeil.
Pour moi, qui d'un poids équitable
Ai pesé des foibles mortels,

Et les biens et les maux réels,
Qui sais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux,
Que le palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable,
Et qu'un désert peut être aimable
Pour quiconque sait être heureux;
De ce Caucase inhabitable
Je me fais l'Olympe des dieux.
Là, dans la liberté suprême,
Semant de fleurs tous mes instans,
Dans l'empire de l'hiver même
Je trouve les jours du printemps.

Calme heureux ! loisir solitaire !
Quand on jouit de ta douceur,
Quel antre n'a pas de quoi plaire ?
Quelle caverne est étrangère
Lorsqu'on y trouve le bonheur ?
Lorsqu'on y vit sans spectateur
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jaseur,
Loin des froids discours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur ;
Loin de ces troupes doucereuses
Où d'insipides précieuses
Et de petits fats ignorans
Viennent, conduits par la Folie,
S'ennuyer en cérémonie,
Et s'endormir en complimens ;
Loin de ces plates coteries
Où l'on voit souvent réunies
L'ignorance en petit manteau,
La bigoterie en lunettes,
La minauderie en cornettes,

Et la réforme en grand chapeau ;
Loin de ce médisant infâme
Qui de l'imposture et du blâme
Est l'impur et bruyant écho ;
Loin de ces sots atrabilaires
Qui, cousus de petits mystères ,
Ne nous parlent qu'*incognito* ;
Loin de ces ignobles Zoïles ,
De ces enfumeurs de dactyles ,
Coiffés de phrases imbéciles
Et de classiques préjugés ,
Et qui, de l'enveloppe épaisse
Des pédans de Rome de Grèce
N'étant point encor dégagés ,
Portent leur petite sentence
Sur la rime et sur les auteurs
Avec autant de connoissance
Qu'un aveugle en a des couleurs ;
Loin de ces voix acariâtres
Qui, dogmatisant sur des riens ,
Apportent dans les entretiens
Le bruit des bancs opiniâtres ,
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques ,
Où l'on s'insulte à l'unisson
Pour des misères pédantesques ,
Qui sont bien moins la vérité
Que les rêves creux et burlesques
De la crédule antiquité ;
Loin de la gravité chinoise
De ce vieux druide empesé
Qui, sous un air symétrisé ,
Parle à trois temps , rit à la toise ,
Regarde d'un œil apprêté ,

Et m'ennuie avec dignité ;
Loin de tous ces faux cénobites
Qui, voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont proscrites,
Errant de quartiers en quartiers,
Vont, dans d'équivoques visites,
Porter leurs faces parasites
Et le dégoût de leurs moutiers ;
Loin de ces faussets du Parnasse
Qui, pour avoir glapi parfois
Quelque épithalame à la glace
Dans un petit monde bourgeois,
Ne causent plus qu'en folles rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégase et de Cupidon,
Et telles fadeurs synonymes,
Ignorant que ce vieux jargon,
Relégué dans l'ombre des classes,
N'est plus aujourd'hui de saison
Chez la brillante fiction,
Que les tendres lyres des Grâces
Se montent sur un autre ton,
Et qu'enfin, de la foule obscure
Qui rampe au marais d'Hélicon,
Pour sauver ses vers et son nom,
Il faut être, sans imposture,
L'interprète de la nature
Et le peintre de la raison ;
Loin enfin, loin de la présence
De ces timides discoureurs,
Qui, non guéris de l'ignorance
Dont on a pétri leur enfance,
Restent noyés dans mille erreurs,
Et damnent toute âme sensée.

Qui, loin de la route tracée
 Cherchant la persuasion,
 Ose soustraire sa pensée
 A l'aveugle prévention.

A ces traits je pourrois, Aminte,
 Ajouter encor d'autres mœurs;
 Mais sur cette légère empreinte
 D'un peuple d'ennuyeux causeurs,
 Dont j'ai nuancé les couleurs,
 Jugez si toute solitude,
 Qui nous sauve de leurs vains bruits,
 N'est point l'asile et le pourpris
 De l'entière béatitude?

Que dis-je! est-on seul, après tout,
 Lorsque, touché des plaisirs sages,
 On s'entretient dans les ouvrages
 Des dieux de la lyre et du goût?
 Par une illusion charmante,
 Que produit la verve brillante
 De ces chantres ingénieux,
 Eux-mêmes s'offrent à mes yeux,
 Non sous ces vêtemens funèbres,
 Non sous ces dehors odieux
 Qu'apportent du sein des ténèbres
 Les fantômes des malheureux,
 Quand, vengeurs des crimes célèbres,
 Ils montent aux terrestres lieux;
 Mais sous cette parure aisée,
 Sous ces lauriers vainqueurs du sort
 Que les citoyens d'Elysée
 Sauvent du souffle de la mort.

Tantôt, de l'azur d'un nuage
 Plus brillant que les plus beaux jours,
 Je vois sortir l'ombre volage

D'Anacréon , ce tendre sage ,
Le Nestor du galant rivage ,
Le patriarche des amours.
Epris de son doux badinage ,
Horace accourt à ses accens ,
Horace , l'ami du bon sens ,
Philosophe sans verbiage ,
Et poète sans fade encens.
Autour de ces ombres aimables ,
Couronnés de roses durables ,
Chapelle , Chaulieu , Pavillon ,
Et la naïve Deshoulières ,
Viennent unir leurs voix légères ,
Et font badiner la raison ;
Tandis que le Tasse et Milton ,
Pour eux des trompettes guerrières
Adoucissent le double ton.
Tantôt , à ce folâtre groupe ,
Je vois succéder une troupe
De morts un peu plus sérieux ,
Mais non moins charmans à mes yeux ;
Je vois Saint-Réal et Montagne
Entre Sénèque et Lucien :
Saint-Evremond les accompagne ;
Sur la recherche du vrai bien
Je le vois porter la lumière :
La Rochefoucauld , La Bruyère ,
Viennent embellir l'entretien.
Bornant aux doux fruits de leurs plumes
Ma bibliothèque et mes vœux ,
Je laisse aux savans poudreux
Ce vaste chaos de volumes
Dont l'erreur et les sots divers
Ont infatué l'univers ,

Et qui, sous le nom de science ,
Semés et reproduits partout ,
Immortalisent l'ignorance ,
Les mensonges et le faux goût.

C'est ainsi que , par la présence
De ces morts vainqueurs des destins ,
On se console de l'absence ,
De l'oubli même des humains ;
A l'abri de leurs noirs orages ,
Sur la cime de mon rocher ,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher.
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir ?
Leur estime ni leur fortune
Ne me causent point un désir.
Pourrois-je , en proie aux soins vulgaires ,
Dans la commune illusion ,
Offusquer mes propres lumières
Du bandeau de l'opinion ?
Irois-je , adulateur sordide ,
Encenser un sot dans l'éclat ,
Amuser un Crésus stupide ,
Et monseigneuriser un fat ;
Sur des espérances frivoles
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur et de dignité ;
Et , vil client de la fortune ,
A de méprisables idoles
Prostituer la vérité ?
Irois-je , par d'indignes brigues ,
M'ouvrir des palais fastueux ,
Languir dans de folles fatigues ,

Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues ,
Sans oser être vertueux ?
De la sublime poésie
Profanant l'aimable harmonie ,
Irois-je , par de vains accens ,
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importants ,
Dont l'âme massive , assoupie
Dans des organes impuissans ,
On livrée aux fougues des sens ,
Ignore les dons du génie
Et les plaisirs des sentimens ?
Irois-je pâlir sur la rime
Dans un siècle insensible aux arts ,
Et de ce rien qu'on nomme estime
Affronter les nombretix hasards ?
Et d'ailleurs , quand la poésie ,
Sortant de la nuit du tombeau ,
Reprendroit le sceptre et la vie
Sous quelque Richelieu nouveau ,
Pourrois-je au char de l'immortelle
M'enchaîner encor plus long-temps ?
Quand j'aurai passé mon printemps ,
Pourrai-je vivre encor pour elle ?
Car, enfin , au lyrique essor
Fait pour nos bouillantes années ,
Dans de plus solides journées
Voudrois-je me livrer encor ?
Persuadé que l'harmonie
Ne verse ses heureux présens
Que sur le matin de la vie ,
Et que , sans un peu de folie ,
On ne rime plus à trente ans ,

Suivrois-je un jour à pas pesans
Ces vieilles muses douairières,
Ces mères septuagénaires
Du madrigal et des sonnets,
Qui, n'ayant été que poètes,
Rimaillent encore en lunettes,
Et meurent au bruit des sifflets ?
Egaré dans le noir dédale
Où le fantôme de Thémis,
Couché sur la pourpre et les lis,
Penche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris,
Irois-je, orateur mercenaire
Du faux et de la vérité,
Chargé d'une haine étrangère,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix et ma tranquillité,
Et dans l'antré de la chicane,
Aux lois d'un tribunal profane
Pliant la loi de l'Immortel,
Par une éloquence anglicane,
Saper et le trône et l'autel ?
Aux sentimens de la nature,
Aux plaisirs de la vérité,
Préférant le goût frelaté
Des plaisirs que fait l'imposture,
Ou qu'invente la vanité,
Voudrois-je partager ma vie
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oisiveté,
Et trouver la mélancolie
Dans le sein de la volupté ?
Non, non ; avant que je m'enchaîne

Dans aucun de ces vils partis ,
Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.

Des mortels j'ai vu les chimères ;
Sur leurs fortunes mensongères
J'ai vu régner la folle erreur ;
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur,
Mille petitessees réelles
Sous une écorce de grandeur ;
Mille lâchetés infidèles
Sous un coloris de candeur ;
Et j'ai dit au fond de mon cœur :
Heureux qui , dans la paix secrète
D'une libre et sûre retraite
Vit ignoré , content de peu ,
Et qui ne se voit point sans cesse
Jouet de l'aveugle déesse ,
Ou dupe de l'aveugle dieu !

A la sombre misanthropie
Je ne dois point ces sentimens ;
D'une fausse philosophie
Je hais les vains raisonnemens ,
Et jamais la bigoterie
Ne décida mes jugemens .
Une indifférence suprême ,
Voilà mon principe et ma loi ;
Tout lieu , tout destin , tout système ,
Par-là devient égal pour moi :
Où je vois naître la journée ,
Là , content , j'en attends la fin ;
Prêt à partir le lendemain
Si l'ordre de la destinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.

Sans opposer un goût rebelle
A ce domaine souverain,
Je me suis fait du sort humain
Une peinture trop fidèle;
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.
En promenant vos rêveries
Dans le silence des prairies,
Vous voyez un foible rameau
Qui, par les jeux du vague Eole,
Enlevé de quelque arbrisseau,
Quitte sa tige; tombe, vole
Sur la surface d'un ruisseau;
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer et de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante
Et d'un mouvement étranger;
Souvent il paroît, il surnage,
Souvent il est au fond des eaux;
Il rencontre sur son passage
Tous les jours des pays nouveaux,
Tantôt un fertile rivage
Bordé de coteaux fortunés,
Tantôt une rive sauvage
Et des déserts abandonnés:
Parmi ces erreurs continues
Il fuit, il vogue jusqu'au jour
Qui l'ensevelit à son tour
Au sein de ces mers inconnues,
Où tout s'abîme sans retour.

Mais, qu'ai-je fait? l'ardon, Aminte,
Si je viens de moraliser;
Dans une lettre sans contrainte
Je ne prétendois que causer.

Où sont, hélas! ces douces heures
Où, dans vos aimables demeures,
Partageant vos discours charmans,
Je partageois vos sentimens?
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour!
Oui, dès que les désirs aimables,
Jointes aux souvenirs délectables,
M'emportent vers ce doux séjour,
Paris n'a plus rien qui me pique;
Dans ce jardin si magnifique,
Embelli par la main des rois,
Je regrette ce bois rustique
Où l'écho répétoit nos voix;
Sur ces rives tumultueuses,
Où les passions fastueuses
Font régner le luxe et le bruit
Jusque dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre asile
Où, sous des feuillages secrets,
Le Sommeil repose tranquille
Dans les bras de l'aimable Paix.
A l'aspect de ces eaux captives
Qu'en mille formes fugitives
L'art sait enchaîner dans les airs,
Je regrette cette onde pure
Qui, libre dans les antres verts,
Suit la pente de la nature,
Et ne connoît point d'autres fers.
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces sons parfaits,
Où le goût brillant d'Ausonie

Se mêle aux agrémens françois ,
Je regrette les chansonnettes
Et le son des simples musettes
Dont retentissent les coteaux ,
Quand vos bergères fortunées ,
Sur les soirs des belles journées ,
Ramènent gaîment leurs troupeaux ;
Dans ces palais où la mollesse ,
Peinte par les mains de l'Amour
Sur une toile enchanteresse ,
Offre les fastes de sa cour,
Je regrette ces jeunes hêtres
Où ma muse plus d'une fois
Grava les louanges champêtres
Des divinités de vos bois.
Parmi la foule trop habile
Des beaux diseurs du nouveau style ,
Qui, par de bizarres détours ,
Quittant le ton de la nature ,
Répandent sur tous leurs discours
L'académique enluminure
Et le vernis des nouveaux tours ,
Je regrette la bonhomie
L'air loyal, l'esprit non pointu ,
Et le patois tout ingénu
Du curé de la seigneurie ,
Qui, n'usant point sa belle vie
Sur des écrits laborieux ,
Parle comme nos bons aïeux ,
Et donneroit, je le parie ,
L'histoire, les héros, les dieux ,
Et toute la mythologie ,
Pour un quartaut de Condrieux.
Ainsi de mes plaisirs d'automne

Je me remets l'enchantement ;
Et de la tardive Pomone
Rappelant le règne charmant ,
Je me redis incessamment :
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour ?
Courez , volez , heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour !
Claire fontaine , aimable Isore ,
Rive où les Grâces font éclore
Des fleurs et des jeux éternels ,
Près de ta source , avant l'aurore ,
Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des soins et des mortels ?
Dans cette gracieuse attente ,
Aminte , l'amitié constante
Entretenant mon souvenir ,
Elle endort ma peine présente
Dans les songes de l'avenir .
Lorsque le dieu de la lumière ,
Echappé des feux du liob ,
Du dieu que couronne le lierre
Ouvrira l'aimable saison ,
J'en jure le pèlerinage :
Envolé de mon ermitage ,
Je vous apparîtrai soudain
Dans ce parc d'éternel ombrage
Où souvent vous rêvez en sage ,
Les lettres d'Usbeck à la main ;
Ou bien dans ce vallon fertile ,
Où , cherchant un secret asile ,
Et trouvant des périls nouveaux ,
La perdrix en vain fugitive
Rappelle sa troupe craintive

Que nous chassons sur les coteaux.
Vous me verrez toujours le même,
Mortel sans soin , ami sans fard ,
Pensant par goût, rimant sans art,
Et vivant dans un calme extrême
Au gré du temps et du hasard.
Là, dans de charmantes parties ,
D'humeurs liantes assorties ,
Portant des esprits dégagés
De soucis et de préjugés,
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie ,
Et tout populaire fardeau ,
Loin de l'humaine comédie ,
Et comme en un monde nouveau ,
Daus une charmante pratique,
Nous réaliserons enfin
Cette petite république ,
Si long-temps projetée en vain.
Une divinité commode ,
L'Amitié, sans bruit, sans éclat ,
Fondera ce nouvel Etat ;
La Franchise en fera le code ;
Les Jeux en seront le sénat ;
Et sur un tribunal de roses ,
Siège de notre consulat ,
L'enjouement jugera les causes.
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude :
La raison , quittant son ton rude ,
Prendra le ton du sentiment ;
La vertu n'y sera point prude ;
L'esprit n'y sera point pédant ;
Le savoir n'y sera mettable

Que sous les traits de l'agrément :
Pourvu que l'on sache être aimable,
On y saura suffisamment :
On y proscrit l'étalage
Des phrasiers, des rhéteurs bouffis :
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage ;
Mais, sous le nom de badinage,
Il sera quelquefois permis
De rimer quelques chansonnettes,
Et d'embellir quelques sornettes
Du poétique coloris ,
En répandant avec finesse
Une nuance de sagesse
Jusque sur Bacchus et les Ris.
Par un arrêt en vaudevilles
On bannira les faux plaisans,
Les cagots fades et rampans,
Les complimenteurs imbéciles,
Et le peuple de froids savans.
Enfin, cet heureux coin du monde
N'aura pour but, dans ses statuts,
Que de nous soustraire aux abus
Dont ce bon univers abonde.
Toujours sur ces lieux enchanteurs
Le soleil, leyé sans nuages,
Fournira son cours sans orages,
Et se couchera dans les fleurs.

Pour prévenir la décadence
Du nouvel établissement,
Nul indiscret, nul inconstant
N'entrera dans la confiance :
Ce canton veut être inconnu.
Ses charmes, sa béatitude,
Pour base ayant la solitude,

S'il devient peuple, il est perdu.
Les Etats de la république
Chaque automne s'assembleront ;
Et là, notre regret unique,
Nos uniques peines seront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philosophiques loisirs,
Jusqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs et nos plaisirs.

LA MORT
DE
J. - B. ROUSSEAU,
PAR LEFRANC DE POMPIGNAN.

ODE.

QUAND le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Hèbre, effrayé dans son onde,
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace, errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs;
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémissent
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée...
Muses, dans ce moment de deuil,
Elevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil.
Laissez, par de nouveaux prodiges,
D'éclatans et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi le tombeau de Virgile

Est convert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais.

D'une brillante et triste vie
Rousseau quitte aujourd'hui les fers;
Et loin du ciel de sa patrie
La mort termine ses revers.
D'où ses maux prirent-ils leur source?
Quelles épines dans sa course
Etouffoient les fleurs sous ses pas!
Quels ennuis, quelle vie errante,
Et quelle foule renaissante
D'adversaires et de combats!

Jusques à quand, mortels farouches,
Vivrons-nous de haine et d'aigreur?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur?
Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé:
Il se relève, je succombe,
Et moi-même à ses pieds je tombe
Frappé du trait que j'ai lancé.

Du sein des ombres éternelles,
S'élevant au trône des dieux,
L'Envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine
Et les injustices du sort?
Le temps à peine les consomme,
Et quoi que fasse le grand homme,
Il n'est grand homme qu'à sa mort.

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitans des déserts
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissans, fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrens de lumière
Sur ces obscurs blasphémateurs.

Favoris, élèves dociles
De ce ministre d'Apollon,
Vous à qui ces conseils utiles
Ont ouvert le sacré vallon,
Accourez, troupe désolée ;
Déposez sur son mausolée
Votre muse qu'il inspiroit.
La mort a frappé votre maître,
Et d'un souffle a fait disparaître
Le flambeau qui vous éclairait.

Et vous, dont sa fière harmonie
Egala les superbes sons,
Qui reviviez dans ce génie,
Formé par vos seules leçons,
Mânes d'Alcée et de Pindare,
Que votre suffrage répare
La rigueur de son sort fatal ;
Dans la nuit du séjour funèbre
Consolez son ombre célèbre,
Et couronnez votre rival.

PIÈCES FUGITIVES

DE VOLTAIRE.

A MADÉMOISELLE DE L***

Les vous et les tu.

PHILIS, qu'est devenu ce temps
Où, dans un fiacre promenée,
Sans laquais, sans ajustemens,
De tes grâces seules ornée,
Contente d'un mauvais soupé
Que tu changeois en ambrosie,
Tu te livrois dans ta folie
À l'amant heureux et trompé
Qui t'avoit consacré sa vie ?
Le ciel ne te donnoit alors,
Pour tout rang et pour tous trésors,
Que les agrémens de ton âge,
Un cœur tendre, un esprit volage,
Un sein d'albâtre et de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas ! qui n'eût été friponné ?
Tu le fus, objet gracieux !
Et, que l'amour me le pardonne !
Tu sais que je t'en aimois mieux.
Ah ! madame, que votre vie,
D'honneurs aujourd'hui si remplie,

Diffère de ces doux instans !
Ce large Suisse à cheveux blancs
Qui ment sans cesse à votre porte ,
Philis , est l'image du Temps :
On diroit qu'il chasse l'escorte
Des tendres Amours et des Ris ;
Sous vos magnifiques lambris ;
Ces enfans tremblent de paroître.
Hélas ! je les ai vus jadis
Entrer chez toi par la fenêtre ,
Et se jouer dans ton tandis.

Non , madame , tous ces tapis
Qu'a tissus la Savonnerie ,
Ceux que les Persans ont ourdis ,
Et toute votre orfèvrerie ,
Et ces plats si chers que Germain
A gravés de sa main divine ,
Et ces cabinets où Martin
A surpassé l'art de la Chine ;
Vos vases japonois et blancs ,
Toutes ces fragiles merveilles ;
Ces deux lustres de diamans
Qui pendent à vos deux oreilles ;
Ces riches carcans , ces colliers ,
Et cette pompe enchanteresse ,
Ne valent pas un des baisers
Que tu donnois dans ta jeunesse.



A M. ***.

Du camp de Philisbourg, le 5 juillet 1734.

C'EST ici que l'on dort sans lit ,
Et qu'on prend ses repas par terre.
Je vois et j'entends l'atmosphère
Qui s'embrase et qui retentit
De cent décharges de tonnerre ;
Et, dans ces horreurs de la guerre ,
Le François chante , boit et rit.
Bellone va réduire en cendres
Les courtines de Philisbourg
Par cinquante mille Alexandres
Payés à quatre sous par jour.
Je les vois , prodiguant leur vie ,
Chercher ces combats meurtriers ,
Couverts de fange et de lauriers ,
Et pleins d'honneur et de folie.
Je vois briller au milieu d'eux
Ce fantôme nommé la Gloire ,
A l'œil superbe , au front poudreux ,
Portant au cou cravate noire ,
Ayant sa trompette en sa main ,
Sonnant la charge et la victoire ,
Et chantant quelques airs à boire
Dont ils répètent le refrain.

A M. LE COMTE DE MAUREPAS.

SUR L'ENCOURAGEMENT DES ARTS.

1740.

Toi qui, mêlant toujours l'agréable à l'utile,
Des plaisirs aux travaux passes d'un vol agile,
Que j'aime à voir ton goût, par des soins bienfaisans,
Encourager les arts à ta voix renaissans !
Sans accorder jamais d'injuste préférence,
Entre tous ces rivaux tiens toujours la balance.
De Melpomène en pleurs anime les accens ;
De sa riante sœur chéris les agrémens ;
Anime le pinceau, le ciseau, l'harmonie,
Et mets un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable esprit sait se plier à tout :
On ne vit qu'à demi quand on n'a qu'un seul goût.
Je plains tout être foible, avengle en sa manie,
Qui dans un seul objet confina son génie,
Et qui, de son idole adorateur charmé,
Veut immoler le reste au dieu qu'il s'est formé.
Entends-tu murmurer ce sauvage algébriste,
A la démarche lente, au teint blême, à l'œil triste,
Qui, d'un calcul aride à peine encore instruit,
Sait que quatre est à deux comme seize est à huit ?
Il méprise Racine, il insulte Corneille ;
Lulli n'a point de son pour sa pesante oreille ;
Et Rubens vainement, sous ses pinceaux flatteurs,
De la belle nature assortit les couleurs,

Des *xx* redoublés admirant la puissance,
 Il croit que Varignon fut seul utile en France,
 Et s'étonne surtout qu'inspiré par l'amour,
 Sans algèbre autrefois Quinault charmât la cour.

Avec non moins d'orgueil et non moins de folie,
 Un élève d'Euterpe, un enfant de Thalie,
 Qui, dans ses vers pillés, nous répète aujourd'hui
 Ce qu'on a dit cent fois, et toujours mieux que lui,
 De sa frivole muse admirateur unique,
 Conçoit pour tout le reste un dégoût léthargique,
 Prend pour des arpenteurs Archimède et Newton,
 Et voudroit mettre en vers Aristote et Platon.

Ce bœuf qui pesamment rumine ses problèmes,
 Ce papillon folâtre ennemi des systèmes,
 Sont regardés tous deux avec un ris moqueur
 Par un bavard en robe, apprenti chicanier,
 Qui de papiers timbrés barbouilleur mercenaire,
 Vous vend pour un écu sa plume et sa colère.
 Pauvres fous, vains esprits, s'écrie avec hauteur
 Un ignorant fourré, fier du nom de docteur,
 Venez à moi, laissez Massillon, Bourdaloue;
 Je veux vous convertir, mais je veux qu'on me l'onde.
 Je divise en trois points le plus simple des cas:
 J'ai vingt ans, sans l'entendre, expliqué saint Thomas.
 Ainsi ces charlatans, de leur art idolâtres,
 Attroupent un vain peuple aux pieds de leurs théâtres.
 L'honnête homme est plus juste, il approuve en autrui
 Les arts et les talens qu'il ne sent pas en lui.

Jadis avant que Dieu, consommant son ouvrage,
 Eût d'un souffle de vie animé son image,
 Il se plut à créer des animaux divers:
 L'aigle au regard perçant, pour régner dans les airs;
 Le paon, pour étaler l'iris de son plumage;
 L'ours, pour servir; le loup, pour le carnage.

L'homme les nomma tous, et, par un heureux choix ,
Discernant leurs instincts, assigna leurs emplois.
On conte que l'époux de la célèbre Hortense
Signala plaisamment sa sainte extravagance ;
Craignant de faire un choix par sa foible raison ,
Il tiroit aux trois dés les rangs de sa maison.
Le sort, d'un postillon faisoit un secrétaire ;
Son cocher étonné devint homme d'affaire ;
Un docteur hibernois, son très-digne aumônier,
Rendit grâce au destin qui le fit cuisinier.
On a vu quelquefois des choix aussi bizarres.
Il est beaucoup d'emplois, mais les talens sont rares.
Si dans Rome avilie un empereur brutal
Des faïceaux d'un consul honora son cheval,
Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels a mis sa confiance.
L'ignorant a porté la robe de Cujas ;
La mitre a décoré des têtes de Midas :
Et tel au gouvernail a présidé sans peine ,
Qui, la rame à la main, dut servir à la chaîne.
Le mérite est caché. Qui sait si, de nos temps,
Il n'est point, quoi qu'on dise, encor quelques talens ?
Peut-être qu'un Virgile, un Cicéron sauvage ,
Est chanfre de paroisse, ou juge de village.
Le sort, aveugle roi des aveugles humains,
Contredit la nature et détruit ses desseins ;
Il affoiblit ses traits, les change ou les efface .
Tout s'arrange au hasard, et rien n'est à sa place.

A MADAME DENIS,

NIÈCE DE L'AUTEUR.

La vie de Paris et de Versailles.

VIVONS pour nous, ma chère Rosalie ;
Que l'amitié, que le sang qui nous lie
Nous tiennent lieu du reste des humains :
Ils sont si sots, si dangereux, si vains !
Ce tourbillon, qu'on appelle le monde,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connoît pas.
Après dîné, l'indolente Glycère
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire ;
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où, montant de côté,
Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières.
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, et s'en repent déjà,
L'embrasse et bâille, et puis lui dit : Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon âme ;
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oisiveté.
Si ce ne sont ses paroles expresses,
C'en est le sens. Quelques feintes caresses,
Quelques propos sur le jeu, sur le temps,
Sur un sermon, sur le prix des rubans,

Ont épuisé leurs âmes excédées ;
Elles chantoient déjà, faute d'idées.
Dans le néant leur cœur est absorbé,
Quand dans la chambre entre monsieur l'abbé.

Vient à la piste un fat en manteau noir ,
Qui se rengorge et se lorgne au miroir.
Nos deux pédans sont tous deux sûrs de plaire ;
Un officier arrive et les fait taire ,
Prend la parole , et conte longuement
Ce qu'à Plaisance eût fait son régiment ,
Si , par malheur , on n'eût pas fait retraite.
Il vous le mène au col de la Bouquette ;
A Nice , au Var , à Digne il le conduit :
Nul ne l'écoute , et le cruel poursuit.
Arrive Iris , dévôte au maintien triste ,
A l'air sournois ; un petit janséniste ,
Tout plein d'orgueil et de saint Augustin ,
Entre avec elle en lui serrant la main.
D'autres oiseaux de différent plumage ,
Divers de goût , d'instinct et de ramage ,
En sautillant , font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuses voix ;
Et dans les cris de la folle cohue ,
La médisance est à peine entendue.
Ce chamaillis de cent propos croisés
Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
Un profond calme , un stupide silence
Succède au bruit de leur impertinence ;
Chacun redoute un honnête entretien :
On veut penser , et l'on ne pense à rien.
O roi David ! ô ressource assurée !
Viens ranimer leur langueur désœuvrée !
Grand roi David , c'est toi dont les sixains

Fixent l'esprit et le goût des humains ;
 Sur un tapis dès qu'on te voit paroître ,
 Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maître ,
 Femme surtout, chacun met son espoir
 Dans tes cartons peints de rouge et de noir.
 Leur âme vide est du moins amusée
 Par l'avarice en plaisir déguisée.

De ces exploits le beau monde occupé
 Quitte à la fin le jeu pour le soupé.
 Chaque convive en liberté déploie
 A son voisin son insipide joie.
 L'homme machine, esprit qui tient du corps ,
 En bien mangeant remonte ses ressorts ;
 Avec le sang l'âme se renouvelle ,
 Et l'estomac gouverne la cervelle.
 Ciel ! quels propos ! Ce pédant du palais
 Blâme la guerre , et se plaint de la paix ;
 Ce vieux Crésus , en sablant du champagne ,
 Gémit des maux que souffre la campagne ,
 Et cousu d'or , dans le luxe plongé ,
 Plaint le pays , de tailles surchargé.
 Monsieur l'abbé vous entame une histoire
 Qu'il ne croit point , et qu'il veut faire croire :
 On l'interrompt par un propos du jour ,
 Qu'un autre conte interrompt à son tour.
 De froids bons mots , des équivoques fades ,
 Des quolibets et des turlupinades ,
 Un rire faux , que l'on prend pour gaîté ,
 Font le brillant de la société.

C'est donc ainsi , troupe absurde et frivole ,
 Que nous usons de ce temps qui s'envole ;
 C'est donc ainsi que nous perdons des jours ,
 Longs pour les sots , pour qui pense si courts ?
 Mais que ferai-je ? où fuir loin de moi-même ?

Il faut du monde ; on le condamne , on l'aime ;
On ne peut vivre avec lui ni sans lui :
Notre ennemi le plus grand , c'est l'ennui.
Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquille ,
Vole à la cour , dégoûté de la ville.
Si dans Paris chacun parle au hasard ,
Dans cette cour on se tait avec art ,
Et de la joie , ou fausse ou passagère ,
On n'a pas même une image légère.
Heureux qui peut de son maître approcher !
Il n'a plus rien désormais à chercher.
Mais Jupiter , au fond de l'Empyrée ,
Cache aux humains sa présence adorée :
Il n'est permis qu'à quelques demi-dieux
D'entrer le soir au cabinet des cieux.
Faut-il aller , confondu dans la presse ,
Prier les dieux de la seconde espèce ,
Qui des mortels font le mal ou le bien ?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien ,
Et qui , portés sur ces rapides sphères ,
Que la Fortune agite en sens contraires ,
L'esprit troublé de ce grand mouvement ,
N'ont pas le temps d'avoir un sentiment ?
A leur lever pressez-vous pour attendre ,
Pour leur parler sans vous en faire entendre ,
Pour obtenir , après trois ans d'oubli ,
Dans l'antichambre un refus très-poli.
Non , dites-vous , la cour ni le beau monde
Ne sont point faits pour celui qui les fronde ;
Fuis pour jamais ces puissans dangereux ;
Fuis les plaisirs , qui sont trompeurs comme eux.
Bon citoyen , travaille pour la France ,
Et du public attends ta récompense.
Qui ? le public ! ce fantôme inconstant ,

Monstre à cent voix , Cerbère dévorant
Qui flatte , mord ; qui dresse , par sottise ,
Une statue , et par dégoût la brise ?
Tyran jaloux de quiconque le sert ,
Il profana la cendre de Colbert ;
Et prodiguant l'insolence et l'injure ,
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge , il loue , il condamne au hasard
Toute vertu , tout mérite et tout art.
C'est lui qu'on vit , de critiques avide ,
Déshonorer le chef-d'œuvre d'Armide ,
Et pour Judith , Pyrame et Régulus ,
Abandonner Phèdre et Britannicus ;
Lui , qui dix ans proscrivit Athalie ,
Qui , protecteur d'une scène avilie ,
Frappant des mains , bat à tort , à travers ,
Au mauvais sens qui hurle en mauvais vers.
Mais il revient , il répare sa honte ;
Le temps l'éclaire : oui , mais la mort plus prompte
Ferme mes yeux dans ce siècle pervers ,
En attendant que les siens soient ouverts.
Chez nos neveux on me rendra justice :
Mais moi vivant il faut que je jouisse.
Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus ,
Qu'importe un bruit , un nom qu'on n'entend plus ?
L'ombre de Pope avec les rois repose ;
Un peuple entier fait son apothéose ,
Et son nom vole à l'immortalité :
Quand il vivoit , il fut persécuté.
Ah ! cachons-nous ; passons avec les sages
Le soir serein d'un jour mêlé d'orages ;
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de temps que me laissent les Dieux.
Tendre amitié , don du ciel , beauté pure ,

Porte un jour doux dans ma retraite obscure !
Puisse-je vivre et mourir dans tes bras ,
Loin du méchant qui ne te connoît pas !

LE LAC DE GENEVE.

1755.

O maison d'Aristippe , ô jardins d'Epicure ,
Vous qui me présentez , dans vos enclos divers ,
Ce qui souvent manque à mes vœux ,
Le mérite de l'art soumis à la nature ;
Empire de Pomone et de Flore sa sœur ,
Recevez votre possesseur ;
Qu'il soit , ainsi que vous , solitaire et tranquille !
Je ne me vante point d'avoir en cet asile
Rencontré le parfait bonheur ;
Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage ;
Il est encor moins chez les rois ;
Il n'est pas même chez le sage ;
De cette courte vie il n'est point le partage ;
Il y faut renoncer : mais on peut quelquefois
Embrasser au moins son image.

Que tout plaît en ces lieux à mes sens étonnés !
D'un tranquille océan l'eau pure et transparente
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés ;
D'innombrables coteaux ces champs sont couronnés ;
Bacchus les embellit ; leur insensible pente
Vous conduit par degrés à ces monts sourcilleux
Qui pressent les enfers , et qui fendent les cieux :
Le voilà ce théâtre et de neige et de gloire ,

Eternel boulevard qui n'a point garanti

Des Lombards le beau territoire ;

Voilà ces monts affreux célébrés dans l'histoire ,

Ces monts , qu'ont traversés , par un vol si hardi ,

Les Charles , les Othon , Catinat et Conti ,

Sur les ailes de la victoire.

Au bord de cette mer où s'égarant mes yeux ,

Ripaille , je te vois ! O bizarre Amédée ,

De quel caprice ambitieux

Ton âme est-elle possédée ?

Duc , ermite et voluptueux ,

Ah ! pourquoi t'échapper de ta douce carrière ?

Comment as-tu quitté ces bords délicieux ,

Ta cellule et ton vin , ta maîtresse et tes jeux ,

Pour aller disputer la barque de saint Pierre ?

Que le chanfre flatteur du tyran des Romains ,

L'auteur harmonieux des douces Géorgiques ,

Ne vante plus ces lacs et leurs bords magnifiques ,

Ces lacs que la nature a creusés de ses mains

Dans les campagnes italiques.

Mon lac est le premier : c'est sur ses bords heureux

Qu'habite des humains la déesse éternelle ,

L'âme des grands travaux , l'objet des nobles vœux

Que tout mortel embrasse , ou désire , ou rappelle ;

Qui vit dans tous les cœurs , et dont le nom sacré

Dans les cours des tyrans est tout bas adoré ;

La Liberté. J'ai vu cette déesse altière ,

Avec égalité répandant tous les biens ,

Descendre de Morat en habit de guerrière ,

Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens

Et de Charles-le-Téméraire.

Devant elle on portoit ces piques et ces dards ;

On traînoit ces canons , ces échelles fatales
Qu'elle-même brisa , quand ses mains triomphales
De Genève en danger défendoient les remparts :
Un peuple entier la suit : sa naïve allégresse
Fait à tout l'Apennin répéter ses clameurs ;
Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs que la Grèce
Aux champs de Marathon prodiguoit aux vainqueurs
C'est là leur diadème ; ils en font plus de compte
Que d'un cercle à fleurons de marquis et de comte,
Et des larges mortiers à grands bords abattus,
Et de ces mitres d'or aux deux sommets pointus.
On ne voit point ici la grandeur insultante.

Portant de l'épaule au côté

Un ruban que la vanité

A tissu de sa main brillante ;

Ni la fortune insolente

Repoussant avec fierté

La prière humble et tremblante

De la triste pauvreté.

On n'y méprise point les travaux nécessaires ;
Les états sont égaux , et les hommes sont frères.
Liberté ! liberté ! ton trône est en ces lieux.

La Grèce où tu naquis t'a pour jamais perdue ,

Avec ses sages et ses dieux :

Rome , depuis Brutus , ne t'a jamais revue ;

Chez vingt peuples polis à peine es-tu connue.

Le Sarmate à cheval t'embrasse avec fureur ;

Mais le bourgeois à pied , rampant dans l'esclavage ,

Te regarde , soupire , et meurt dans la douleur.

L'Anglais pour te garder signala son courage ;

Mais on prétend qu'à Londres on te vend quelquefois :

Non , je ne le crois point ; ce peuple fier et sage

Te paya de son sang , et soutiendra tes droits.

Aux marais du Batave on dit que tu chancelles ;

18^e siècle.

Tu peux te rassurer : la race des Nassaux ,
 Qui dressa sept autels à tes lois immortelles ,
 Maintiendra de ses mains fidèles.

Et tes honneurs et tes faisceaux.

Venise te conserve, et Gènes t'a reprise.
 Tout à côté du trône à Stockholm on t'a mise ;
 Un si beau voisinage est souvent dangereux .
 Préside à tout État où la loi t'autorise ;
 Et restes-y, si tu le peux.

Ne va plus, sous les noms et de *Ligue* et de *Fronde*,
 Protectrice funeste en nouveautés féconde,
 Troubler les jours brillans d'un peuple de vainqueurs,
 Gouverné par les lois, plus encor par les mœurs.

Il chérit la grandeur suprême ;

Qu'a-t-il besoin de tes faveurs,

Quand son joug est si doux qu'on le prend pour toi-même ?
 Dans le vaste Orient ton sort n'est pas si beau :
 Aux murs de Constantin tremblante et consternée ,
 Sous les pieds d'un visir tu languis enchaînée
 Entre le sabre et le couteau.

Chez tous les Levantins tu perdis ton chapeau.

Que celui du grand Tell orne en ces lieux ta tête.

Descends dans mes foyers en tes beaux jours de fête ,

Viens m'y faire un destin nouveau ;

Imbellis ma retraite où l'Amitié t'appelle :

Sur de simples gazons viens t'asseoir avec elle ;

Elle fuit comme toi les vanités des cours ,

Les cabales du monde, et son règne frivole.

O deux divinités ! vous êtes mon recours ;

L'une élève mon âme, et l'autre la console :

Présidez à mes derniers jours.

~~~~~  
A M. LE CHEVALIER DE ROUFFLERS.

1766.

CROYEZ qu'un vieillard cacochyme ,  
Chargé de soixante et douze ans,  
Doit mettre, s'il a quelque sens,  
Son âme et son corps au régime.

Dieu fit la douce illusion  
Pour les heureux fous du bel âge,  
Pour les vieux fous l'ambition,  
Et la retraite pour le sage.

Vous me direz qu'Anacréon ,  
Que Chaulieu même et Saint-Aulaire,  
Tiroient encor quelque chanson  
De leur cervelle octogénaire.

Mais ces exemples sont trompeurs ;  
Et quand les derniers jours d'automne  
Laissent éclore quelques fleurs ,  
On ne leur voit point les couleurs  
Et l'éclat que le printemps donne :  
Les bergères et les pasteurs  
N'en forment point une couronne.  
La Parque de ses vilains doigts  
Marquoit d'un sept avec un trois  
La tête froide et peu pensante  
De Fleuri qui donna des lois

A notre France languissante.  
 Il porta le sceptre des rois,  
 Et le garda jusqu'à nonante.  
 Régner est un amusement  
 Pour un vieillard triste et pesant,  
 De toute autre chose incapable;  
 Mais vieux bel esprit, vieux amant,  
 Vieux chanteur est insupportable.

C'est à vous, ô jeune Bonfflers,  
 A vous dont notre Suisse admire  
 Le crayon, la prose et les vers,  
 Et les petits contes pour rire;  
 C'est à vous de chanter Thémire,  
 Et de briller dans un festin,  
 Animé du triple délire  
 Des vers, de l'amour et du vin.

~~~~~

A M. DE CIDEVILLE.

Bruxelles, 12 juillet 1741.

Si vous voulez que j'aime encore,
 Rendez-moi l'âge des amours;
 Au crépuscule de mes jours
 Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin
 Avec l'Amour tient son empire,
 Le Temps, qui me prend par la main,
 M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage,
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportemens :
Nous ne vivons que deux momens;
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi ! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel qui me consoliez
Des amertumes de la vie !

On meurt deux fois, je le vois bien :
Cesser d'aimer et d'être aimable ,
C'est une mort insupportable ;
Cesser de vivre , ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans ;
Et mon âme , aux désirs ouverte ,
Regrettoit ses égaremens.

Du ciel alors daignant descendre ,
L'Amitié vint à mon secours ;
Elle étoit peut-être aussi tendre ,
Mais moins vive que les amours.

Touché de sa beauté nouvelle ,
Et de sa lumière éclairé ,
Je la suivis ; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

~~~~~

# DESCRIPTION

## DE L'ORAGE,

### PAR SAINT-LAMBERT.

---

On voit à l'horizon de deux points opposés  
Des nuages monter dans les airs embrasés.  
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre;  
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre ;  
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,  
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.  
Les monts ont prolongé le lugubre murmure  
Dont le son lent et sourd attriste la nature.  
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,  
Et la terre en silence attend dans la terreur.  
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre  
Disparôit tout à coup sous un voile grisâtre ;  
Le nuage élargi les couvre de ses flancs ;  
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlans.  
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,  
Et la foudre en grondant roule dans l'étendue ;  
Elle redouble, vole , éclate dans les airs :  
Leur nuit est plus profonde , et de vastes éclairs  
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.  
Du couchant enflammé s'élance un vent rapide ;  
Il tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,



Il roule un sable noir qu'il pousse en tourbillons.  
Ce nuage nouveau , ce torrent de poussière  
Dérobe à la campagne un reste de lumière.  
La peur, l'airain sonnant dans les temples sacrés,  
Font entrer à grands flots les peuples égarés.  
Grand Dieu ! vois à tes pieds leur foule consternée  
Te demander le prix des travaux de l'année.  
Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés  
Ecrasent en tombant les épis renversés ;  
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages ;  
Les ruisseaux en torrens dévastent leurs rivages.  
O récolte ! ô moisson ! tout périt sans retour :  
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.  
Il n'est plus de bonheur, l'espérance est perdue ;  
Des femmes, des vieillards les cris percent la nue.  
Le hameau retentit d'horribles hurlemens ;  
Les vents à ces clameurs mêlent leurs sifflemens ;  
Les cris des animaux effrayés du tonnerre ,  
Ce fracas répété du ciel et de la terre,  
Ces ravages, la nuit, la tempête en fureur,  
Tout inspire à la fois l'épouvante et l'horreur.

---

# LES DISPUTES,

## POÈME;

PAR RHULLIÈRES.

---

VINGT têtes, vingt avis; nouvel an, nouveau goût;  
Autre ville, autres mœurs; tout change, on détruit tout.  
Examine pour toi ce que ton voisin pense;  
Le plus beau droit de l'homme est cette indépendance.  
Mais ne dispute point; les desseins éternels,  
Cachés au sein de Dieu, sont trop loin des mortels;  
Le peu que nous savons d'une façon certaine,  
Frivole comme nous, ne vaut pas tant de peine.  
Le monde est plein d'erreurs; mais de là je conclus  
Que prêcher la raison n'est qu'une erreur de plus.

En parcourant au loin la planète où nous sommes,  
Que verrons-nous? les torts et les travers des hommes.  
Ici c'est un synode, et là c'est un divan;  
Nous verrons le muphti, le derviche, l'iman,  
Le bonze, le lama, le talapoin, le pape,  
Les antiques rabbins, et les abbés d'Europe,  
Nos moines, nos prélats, nos docteurs agrégés;  
Etes-vous disputeurs, mes amis? Voyagez.

Qu'un jeune ambitieux ait ravagé la terre;  
Un regard de Vénus ait allumé la guerre;

Qu'à Paris, au palais, l'honnête citoyen  
 Plaide pendant vingt ans pour un mur mitoyen ;  
 Qu'au fond d'un diocèse un vieux prêtre gémissé  
 Quand un abbé de cour enlève un bénéfice ;  
 Et que dans le parterre un poëte envieux  
 Ait, en battant des mains, un feu noir dans les yeux ;  
 Tel est le cœur humain : mais l'ardeur insensée  
 D'asservir ses voisins à sa propre pensée,  
 Comment la concevoir ? Pourquoi, par quel moyen  
 Veux-tu que ton esprit soit la règle du mien ?  
 Je hais surtout, je hais tout causeur incommode,  
 Tous ces demi-savans gouvernés par la mode,  
 Ces gens qui, pleins de feu, peut-être pleins d'esprit,  
 Soutiendront contre vous ce que vous aurez dit.  
 Un peu musiciens, philosophes, poëtes,  
 Et grands hommes d'état formés par les gazettes ;  
 Sachant tout, lisant tout, prompts à parler de tout,  
 Et qui contrediroient Voltaire sur le goût,  
 Montesquieu sur les lois, de Brogli sur la guerre,  
 Ou la jeune d'Egmont sur le talent de plaire.  
 Voyez-les s'emporter sur les moindres sujets,  
 Sans cesse répliquant sans répondre jamais :  
 « Je ne céderois pas au prix d'une couronne...  
 « Je sens... le sentiment ne consulte personne...  
 « Et le roi seroit là... je verrois là le feu...  
 « Messieurs, la vérité mise une fois en jeu,  
 « Doit-il nous importer de plaire ou de déplaire ?... »  
 C'est bien dit ; mais pourquoi cette roideur austère ?  
 Hélas ! c'est pour juger de quelques nouveaux airs,  
 Ou des deux Poinçinât lequel fait mieux des vers.  
 Auriez-vous par hasard connu feu monsieur d'Aube,  
 Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube ?  
 Contiez-vous un combat de votre régiment,  
 Il savoit mieux que vous où, contre qui, comment ;

Vous seul en auriez eu toute la renommée,  
N'importe, il vous citoit ses lettres de l'armée ;  
Et, Richelieu présent, il auroit raconté  
Ou Gênes défendue, ou Mahon emporté.  
D'ailleurs homme de sens, d'esprit et de mérite;  
Mais son meilleur ami redoutoit sa visite.  
L'un, bientôt rebuté d'une vaine clameur,  
Gardoit en l'écoutant un silence d'humeur.  
J'en ai vu, dans le feu d'une dispute aigrie,  
Près de l'injurier, le quitter de furie,  
Et, rejetant la porte à son double battant,  
Ouvrir à leur colère un champ libre en sortant.  
Ses neveux, qu'à sa suite attachoit l'espérance,  
Avoient vu dérouter toute leur complaisance.  
Un voisin asthmatique, en l'embrassant un soir,  
Lui dit : Mon médecin me défend de vous voir.  
Et, parmi cent vertus, cette unique foiblesse  
Dans un triste abandon réduisit sa vieillesse.  
Au sortir d'un sermon la fièvre le saisit,  
Las d'avoir écouté sans avoir contredit ;  
Et tout près d'expirer, gardant son caractère,  
Il faisoit disputer le prêtre et le notaire.

Que la bonté divine, arbitre de son sort,  
Lui donne le repos que nous rendit sa mort !  
Si du moins il s'est tû devant ce grand arbitre.

Un jeune bachelier, bientôt docteur en titre,  
Doit, suivant une affiche, un tel jour, en tel lieu,  
Répondre à tout venant sur l'essence de Dieu.  
Venez-y, venez voir comme sur un théâtre  
Une dispute en règle, un choc opiniâtre,  
L'entimême serré, les dilemmes pressans,  
Poignards à double lame, et frappant en deux sens,  
Et le grand syllogisme en forme régulière,  
Et le sophisme vain de sa fausse lumière,

Des moines échauffés, vrai fléau de docteurs ,  
De pauvres hibernois complaisans disputeurs ,  
Qui , fuyant leur pays pour les saintes promesses ,  
Viennent vivre à Paris d'argumens et de messes ;  
Et l'honnête public qui , même écoutant bien ,  
A la saine raison de n'y comprendre rien.

Voilà donc les leçons qu'on prend dans vos écoles !

Mais tous les argumens sont-ils faux ou frivoles ?

Socrate disputoit jusque dans les festins ,  
Et tout nu quelquefois argumentoit aux bains.  
Etoit-ce dans un sage une folle manie ?

La contrariété fait sortir le génie.

La veine d'un caillou recèle un feu qui dort ,  
Image de ces gens , froids au premier abord ,  
Et qui dans la dispute , à chaque repartie ,  
Sont pleins d'une chaleur qu'on n'avoit point sentie.

C'est un bien , j'y consens ; quant au mal , le voici :

Plus on a disputé , moins on s'est éclairci.

On ne redresse point l'esprit faux ni l'œil louche ;

Ce mot *j'ai tort* , ce mot nous déchire la bouche.

Nos cris et nos efforts ne frappent que le vent ;

Chacun dans son avis demeure comme avant :

C'est mêler seulement aux opinions vaines

Le tumulte insensé des passions humaines.

Le vrai peut quelquefois n'être point de saison ,

Et c'est un très-grand tort que d'avoir trop raison.

Autrefois la justice et la vérité nues

Chez les premiers humains furent long-temps connues ;

Elles régnoient en sœurs ; mais on sait que depuis

L'une a fui dans le ciel , et l'autre dans un puits.

La vaine opinion règne sur tous les âges ;

Son temple est dans les airs porté sur les nuages ;

Une foule de dieux , de démons , de lutins ,

Sont au pied de son trône ; et tenant dans leurs mains

Mille riens enfantés par un pouvoir magique,  
Nous les montrent de loin sous des verres d'optique.  
Autour d'eux nos vertus, nos biens, nos maux divers  
Eu boules de savon sont épars dans les airs;  
Et le souffle des vents y promène sans cesse  
De climats en climats le temple et la déesse;  
Elle fuit et revient : elle place un mortel  
Hier sur un bûcher, demain sur un autel.  
Le jeune Antinoüs eut autrefois des prêtres.  
Nous rions maintenant des mœurs de nos ancêtres;  
Et qui rit de nos mœurs ne fait que prévenir  
Ce qu'en doivent penser les siècles à venir.  
Une beauté frappante et dont l'éclat étouffe,  
Les François la peindront sous les traits de Brionne,  
Sans croire qu'autrefois un petit front serré,  
Un front à cheveux d'or fut toujours adoré.  
Ainsi l'opinion changeante et vagabonde  
Soumet la beauté même, autre reine du monde.  
Ainsi dans l'univers ses magiques effets  
Des grands événemens sont les ressorts secrets.  
Comment donc espérer qu'un jour aux pieds d'un sage  
Nous la voyions tomber du haut de son nuage,  
Et que la vérité, se montrant aussitôt,  
Viennne au bord de son puits voir ce qu'on fait en haut?  
Il est pour les savans et pour les sages même  
Une autre illusion ; cet esprit de système  
Qui bâtit en rêvant des mondes enchantés,  
Et fonde mille erreurs sur quelques vérités.  
C'est par lui qu'égarés après de vaines ombres,  
L'inventeur du calcul chercha Dieu dans les nombres;  
L'auteur du *mécanisme* attacha follement  
La liberté de l'homme aux lois du mouvement :  
L'un du soleil éteint veut composer la terre ;  
La terre, dit un autre, est un globe de verre.

De là ces différens soutenus à grands cris ,  
 Et sur un tas poudreux d'inutiles écrits ,  
 La dispute s'assied dans l'asile du sage.

La contrariété tient souvent au langage ;  
 On peut s'entendre moins formant un même son ,  
 Que si l'un parloit basque , et l'autre bas-breton .  
 C'est là , qui le croiroit ? un fléau redoutable ;  
 Et la pâle famine , et la peste effroyable  
 N'égalent point les maux et les troubles divers  
 Que les malentendus sèment dans l'univers .

Peindrai-je des dévots les discordes funestes ,  
 Les saints emportemens de ces âmes célestes ,  
 Le fanatisme au meurtre excitant les humains ,  
 Des poisons , des poignards , des flambeaux dans les mains ,  
 Nos villages déserts , nos villes embrasées ,  
 Sous nos foyers détruits nos mères écrasées ;  
 Dans nos temples sanglans , abandonnés du ciel ,  
 Les ministres rivaux égorgés sur l'autel ,  
 Tous les crimes unis , meurtre , inceste , pillage ,  
 Les fureurs du plaisir se mêlant au carnage ,  
 Sur des corps expirans d'infâmes ravisseurs  
 Dans leurs embrassemens reconnoissant leurs sœurs ,  
 L'étranger dévorant le sein de ma patrie ,  
 Et sous la piété déguisant sa furie ,  
 Les pères conduisant leurs enfans aux bourreaux ,  
 Et les vaincus toujours traînés aux échafauds ?  
 Dieu puissant ! permettez que ces temps déplorables  
 Un jour par nos neveux soient mis au rang des fables .

Mais je vois s'avancer un fâcheux disputeur ;  
 Son air d'humilité couvre mal sa hauteur ,  
 Et son austérité , pleine de l'Evangile ,  
 Paroit offrir à Dieu le venin qu'il distille .  
 « Monsieur, tout ceci cache un dangereux poison ;  
 « Personne, selon vous, n'a ni tort ni raison ;

« Et sur la vérité n'ayant point de mesure,  
« Il faut suivre pour loi l'instinct de la nature ! »  
Monsieur, je n'ai pas dit un mot de tout cela...  
« Eh ! quoique vous ayez déguisé ce sens-là,  
« En vous interprétant la chose devient claire. »  
Mais en termes précis j'ai dit tout le contraire.  
Cherchons la vérité, mais d'un commun accord :  
Qui discute à raison, et qui dispute à tort.  
Voilà ce que j'ai dit ; et d'ailleurs qu'à la guerre,  
A la ville, à la cour, souvent il faut se taire...  
« Mon cher monsieur, ceci cache toujours deux sens ;  
« Je distingue... » — Monsieur, distinguez, j'y consens.  
J'ai dit mon sentiment, je vous laisse les vôtres,  
En demandant pour moi ce que j'accorde aux autres...  
« Mon fils, nous vous avons défendu de penser ;  
« Et pour vous convertir je cours vous dénoncer. »  
Heureux ! ô trop heureux qui, loin des fanatiques,  
Des causeurs importuns et des jaloux critiques,  
En paix sur l'Hélicon pourroit cueillir des fleurs !  
Tels on voit dans les champs de sages laboureurs,  
D'une ruche irritée évitant les blessures,  
En dérober le miel à l'abri des piqures.

---



# FABLES

## DE FLORIAN.

---

### LE SINGE QUI MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE.

**M**ESSIEURS les beaux esprits , dont la prose et les vers  
Sont d'un style pompeux et toujours admirable ,  
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable ,  
Et tâchez de devenir clairs.

Un homme qui montrait la lanterne magique  
Avoit un singe dont les tours  
Attiroient chez lui grand concours ;  
Jacqueau , c'étoit son nom , sur la corde élastique ,  
Dansoit et voltigeoit au mieux ,  
Puis faisoit le saut périlleux ,  
Et puis sur un cordon , sans que rien le soutienne ,  
Le corps droit , fixe , d'à-plomb ,  
Notre Jacqueau fait tout du long  
L'exercice à la prussienne.  
Un jour qu'au cabaret son maître étoit resté  
( C'étoit, je pense , un jour de fête ),  
Notre singe en liberté  
Veut faire un coup de sa tête ;  
Il s'en va rassembler les divers animaux  
Qu'il peut rencontrer dans la ville ;

Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,  
Arrivent bientôt à la file.  
Entrez, entrez, messieurs, crioit notre Jacqueau;  
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau  
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte  
On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur.  
A ces mots, chaque spectateur  
Va se placer, et l'on apporte  
La lanterne magique : on ferme les volets;  
Et, par un discours fait exprès,  
Jacqueau prépare l'auditoire.  
Ce morceau vraiment oratoire  
Fit bâiller; mais on applaudit.  
Content de son succès, notre singe saisit  
Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.  
Il sait comment on le gouverne,  
Et crie en le poussant : Est-il rien de pareil ?  
Messieurs, vous voyez le soleil,  
Ses rayons et toute sa gloire.  
Voici présentement la lune, et puis l'histoire  
D'Adam, d'Eve et des animaux....  
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux !  
Voyez la naissance du monde;  
Voyez... Les spectateurs, dans une nuit profonde,  
Ecarquilloient leurs yeux et ne pouvoient rien voir;  
L'appartement, le mur, tout étoit noir.  
Ma foi, disoit un chat, de toutes les merveilles  
Dont il étourdit nos oreilles,  
Le fait est que je n'y vois rien.  
Ni moi non plus, disoit un chien.  
Moi, disoit un dindon, je vois bien quelque chose;  
Mais je ne sais pour quelle cause  
Je ne distingue pas très-bien.  
Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne

Parloit éloquemment et ne se lassoit point.

Il n'avoit oublié qu'un point,

C'étoit d'éclairer sa lanterne.

---

### LE CHATEAU DE CARTES.

UN bon mari, sa femme et deux jolis enfans ,  
Couloient en paix leurs jours dans le simple ermitage  
Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parens.  
Ces époux , partageant les doux soins du ménage ,  
Cultivoient leur jardin , recueilloient leurs moissons ;  
Et le soir, dans l'été , soupant sous le feuillage ,

Dans l'hiver, devant leurs tisons ,  
Ils prêchoient à leurs fils la vertu , la sagesse ,  
Leur parloient du bonheur qu'ils procurent toujours ;  
Le père par un conte égayoit ses discours ,

La mère par une caresse.

L'aîné de ces enfans , né grave , studieux ,

Lisoit et méditoit sans cesse ;

Le cadet , vif , léger , mais plein de gentillesse ,  
Sautoit , rioit toujours , ne se plaisoit qu'aux jeux.

Un soir , selon l'usage , à côté de leur père ,

Assis près d'une table où s'appuyoit la mère ,

L'aîné lisoit Rollin : le cadet , peu soigneux

D'apprendre les hauts faits des Romains ou des Parthes ,

Employoit tout son art , toutes ses facultés ;

A joindre , à soutenir par les quatre côtés

Un fragile château de cartes.

Il n'en respiroit pas d'attention , de peur.

Tout à coup voici le lecteur

Qui s'interrompt : Papa , dit-il , daigne m'instruire :

Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérans,  
Et d'autres fondateurs d'empire ?  
Ces deux noms sont-ils différens ?

Le père méditoit une réponse sage ,  
Lorsque son fils cadet , transporté de plaisir,  
Après tant de travail , d'avoir pu parvenir  
A placer son second étage ,

S'écrie : Il est fini ! Son frère , murmurant ,  
Se fâche , et d'un seul coup détruit son long ouvrage ;  
Et voilà le cadet pleurant.

Mon fils , répond alors le père ,  
Le fondateur c'est votre frère ,  
Et vous êtes le conquérant.

FIN DE LA POÉSIE.

**PROSE.**



# MASSILLON.

---

## SERMON POUR LE LUNDI

DE LA

TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

---

### SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Multi leprosi erant in Israel sub Elisæo propheta; et nem eorum  
mundatus est, nisi Naaman Syrus.

*Il y avoit beaucoup de lépreux en Israël du temps du prophète  
Elisée, et aucun d'eux ne fut guéri que le seul Naaman le  
Syrien. Luc, 4, 27.*

Vous nous demandez tous les jours, mes Frères, s'il est vrai que le chemin du ciel soit si difficile, et si le nombre de ceux qui se sauvent est aussi petit que nous le disons. A une question si souvent proposée, et encore plus souvent éclaircie, Jésus-Christ vous répond aujourd'hui qu'il y avoit beaucoup de veuves en Israël affligées de la famine, et que la seule veuve de Sarepta

mérita d'être secourue par le prophète Elie ; que le nombre des lépreux étoit grand en Israël du temps du prophète Elisée, et que cependant Naaman tout seul fut guéri par l'homme de Dieu.

Pour moi, mes Frères, si je venois ici vous alarmer plutôt que vous instruire, il me suffiroit de vous exposer simplement ce qu'on lit de plus terrible dans les livres saints sur cette grande vérité ; et, parcourant de siècle en siècle l'histoire des justes, vous montrer que dans tous les temps les élus ont été fort rares. La famille de Noé, seule sur la terre sauvée de l'inondation générale ; Abraham, seul discerné de tout le reste des hommes, et devenu le dépositaire de l'alliance ; Josué et Caleb, seuls de six cent mille Hebreux, introduits dans la terre de promesse ; un Job, seul juste dans la terre de Hus ; Loth, dans Sodome ; les trois enfans juifs, dans Babylone.

A des figures si effrayantes auroient succédé les expressions des prophètes : vous auriez vu dans Isaïe les élus aussi rares que ces grappes de raisin qu'on trouve encore après la vendange, et qui ont échappé à la diligence du vendangeur ; aussi rares que ces épis qui restent par hasard après la moisson, et que la faux du moissonneur a épargnés.

L'Evangile auroit encore ajouté de nouveaux traits à la terreur de ces images : je vous aurois parlé de deux voies, dont l'une est étroite, rude, et la voie d'un très-petit nombre ; l'autre, large, spacieuse, semée de fleurs, et qui est comme la voie publique de tous les hommes ; enfin, en vous faisant remarquer que partout, dans les livres saints, la multitude est toujours le parti des réprouvés, et que les élus, comparés au reste des hommes, ne forment qu'un petit troupeau qui échappe presque à la vue ; je vous aurois laissé



sur votre salut dans des alarmes toujours cruelles à quiconque n'a pas encore renoncé à la foi et à l'espérance de sa vocation.

Mais que ferois-je en bornant tout le fruit de cette instruction à vous prouver seulement que très-peu de personnes se sauvent ? Hélas ! je découvrerois le danger sans apprendre à l'éviter ; je vous montrerois, avec le prophète, le glaive de la colère de Dieu levé sur vos têtes, et je ne vous aiderois pas à vous dérober au coup qui vous menace ; je troublerois les consciences , et je n'instruirois pas les pécheurs.

Mon dessein donc aujourd'hui est de chercher dans nos mœurs les raisons de ce petit nombre. Comme chacun se flatte qu'il n'en sera pas exclu, il importe d'examiner si sa confiance est bien fondée. Je veux , en vous marquant les causes qui rendent le salut si rare , non pas vous faire conclure en général que peu seront sauvés, mais vous réduire à vous demander à vous-mêmes, si, vivant comme vous vivez, vous pouvez espérer de l'être : Qui suis-je ? que fais-je pour le ciel ? et quelles peuvent être mes espérances éternelles ?

Je ne me propose point d'autre ordre dans une matière aussi importante. Quelles sont les causes qui rendent le salut si rare ? je vais en marquer trois principales, et voilà le seul plan de ce discours ; l'art et les recherches seroient ici mal placés. Appliquez-vous, qui que vous soyez : le sujet ne sauroit être plus digne de votre attention , puisqu'il s'agit d'apprendre quelles peuvent être les espérances de votre destinée éternelle. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

## PREMIÈRE PARTIE.

PEU de gens se sauvent, parce qu'on ne peut com-

prendre dans ce nombre que deux sortes de personnes , ou celles qui ont été assez heureuses pour conserver leur innocence pure et entière , ou celles qui , après l'avoir perdue , l'ont retrouvée dans les travaux de la pénitence. Première cause. Il n'y a que ces deux voies de salut ; et le ciel n'est ouvert, ou qu'aux innocens, ou qu'aux pénitens. Or, de quel côté êtes-vous? Êtes-vous innocens? Êtes-vous pénitens? Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu : il faut donc y porter, ou une innocence conservée , ou une innocence recouvrée. Or, mourir innocent est un privilège où peu d'âmes peuvent aspirer : vivre pénitent est une grâce que les adoucissemens de la discipline et le relâchement de nos mœurs rendent presque encore plus rare.

En effet, qui peut prétendre aujourd'hui au salut par un titre d'innocence ? Où sont ces âmes pures en qui le péché n'ait jamais habité, et qui aient conservé jusqu'à la fin le trésor sacré de la première grâce que l'Eglise leur avoit confiée dans le baptême , et que Jésus-Christ leur redemandera au jour terrible des vengeances ?

Dans ces temps heureux où toute l'Eglise n'étoit encore qu'une assemblée de saints , il étoit rare de trouver des fidèles qui , après avoir reçu les dons de l'Esprit saint et confessé Jésus-Christ dans le sacrement qui nous régénère , retombassent dans le dérèglement de leurs premières mœurs. Ananie et Saphire furent les seuls prévaricateurs de l'Eglise de Jérusalem ; celle de Corinthe ne vit qu'un incestueux. La pénitence cano-nique étoit alors un remède rare ; et à peine , parmi ces vrais Israélites , se trouvoit-il un seul lépreux qu'on fût obligé d'éloigner de l'autel saint , et de séparer de la communion de ses frères.

Mais depuis , la foi s'affoiblissant en commençant à

s'étendre , le nombre des justes diminuant à mesure que celui des fidèles augmentoit , le progrès de l'Evangile a , ce semble , arrêté celui de la piété , et le monde entier , devenu chrétien , a porté enfin avec lui dans l'Eglise sa corruption et ses maximes. Hélas ! nous nous égarons presque tous dès le sein de nos mères. Le premier usage que nous faisons de notre cœur est un crime ; nos premiers penchans sont des passions , et notre raison ne se développe et ne croît que sur les débris de notre innocence. La terre , dit un prophète , est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent ; tous ont violé les lois , changé les ordonnances , rompu l'alliance qui devoit durer éternellement ; tous opèrent l'iniquité , et à peine s'en trouve-t-il un seul qui fasse le bien : l'injustice , la calomnie , le mensonge , la perfidie , l'adultère , les crimes les plus noirs ont inondé la terre : *Mendacium, et furtum, et adulterium inundaverunt*. Le frère dresse des embûches au frère , le père est séparé de ses enfans , l'époux de son épouse ; il n'est point de lien qu'un vil intérêt ne divise , la bonne foi n'est plus que la vertu des simples ; les haines sont éternelles ; les réconciliations sont des feintes , et jamais on ne regarde un ennemi comme un frère : on se déchire , on se dévore les uns les autres ; les assemblées ne sont plus que des censures publiques ; la vertu la plus entière n'est plus à couvert de la contradiction des langues ; les jeux sont devenus ou des trafics , ou des fraudes , ou des fureurs ; les repas , ces liens innocens de la société , des excès dont on n'oseroit parler ; les plaisirs publics , des écoles de lubricité : notre siècle voit des horreurs que nos pères ne connoissoient même pas ; la ville est une Ninive pécheresse ; la cour est le centre de toutes les passions humaines ; et la vertu autorisée par l'exemple du souve-

18<sup>e</sup> siècle.

rain , honorée de sa bienveillance , animée par ses bienfaits , y rend le crime plus circonspect , mais ne l'y rend pas peut-être plus rare. Tous les états , toutes les conditions ont corrompu leurs voies ; les pauvres murmurent contre la main qui les frappe ; les riches oublient l'auteur de leur abondance ; les grands ne semblent être nés que pour eux-mêmes , et la licence paroît le seul privilège de leur élévation : le sel même de la terre s'est affadi ; les lampes de Jacob se sont éteintes ; les pierres du sanctuaire se traînent indignement dans la boue des places publiques , et le prêtre est devenu semblable au peuple. O Dieu ! est-ce donc là votre Eglise et l'assemblée des saints ? Est-ce là cet héritage si chéri , cette vigne bien-aimée , l'objet de vos soins et de vos tendresses ? Et qu'offroit de plus coupable à vos yeux Jérusalem , lorsque vous la frappâtes d'une malédiction éternelle ?

Voilà donc déjà une voie de salut fermée presque à tous les hommes ; tous se sont égarés. Qui que vous soyez qui m'écoutez ici , il a été un temps où le péché régnoit en vous : l'âge a peut-être calmé vos passions ; mais quelle a été votre jeunesse ? Des infirmités habituelles vous ont peut-être dégoûté du monde ; mais quel usage faisiez-vous avant cela de la santé ? Un coup de la grâce a peut-être changé votre cœur ; mais tout le temps qui a précédé ce changement , ne priez-vous pas sans cesse le Seigneur qu'il l'efface de son souvenir ?

Mais à quoi m'amusé-je ? Nous sommes tous pécheurs , ô mon Dieu ! et vous nous connoissez ; ce que nous voyons même de nos égaremens n'en est peut-être à vos yeux que l'endroit le plus supportable ; et , du côté de l'innocence , chacun de nous convient assez qu'il n'a plus rien à prétendre au salut. Il ne reste donc

plus qu'une ressource ; c'est la pénitence. Après le naufrage , disent les saints , c'est la planche heureuse qui seule peut encore nous mener au port ; il n'y a plus d'autres voies de salut pour nous. Qui que vous soyez qui avez été pécheurs , prince , sujet , grand , peuple , la pénitence seule peut vous sauver.

Or, souffrez que je vous demande où sont les pénitens parmi nous ? où sent-ils ? forment-ils dans l'Eglise un peuple nombreux ? Vous en trouverez plus , disoit autrefois un Père , qui ne soient jamais tombés , que vous n'en trouverez qui , après leur chute , se soient relevés par une véritable pénitence. Cette parole est terrible : mais je veux que ce soit là une de ces expressions qu'il ne faut pas trop presser , quoique les paroles des saints soient toujours respectables. Ne portons pas les choses si loin ; la vérité est assez terrible , sans y ajouter de nouvelles terreurs par de vaines déclamations. Examinons seulement si du côté de la pénitence nous sommes en droit la plupart de prétendre au salut.

• Qu'est-ce qu'un pénitent ? Un pénitent , disoit autrefois Tertullien , est un fidèle qui sent , tous les momens de la vie , le malheur qu'il a eu de perdre et d'oublier autrefois son Dieu ; qui a sans cesse son péché devant les yeux ; qui en retrouve partout le souvenir et les tristes images. Un pénitent , c'est un homme chargé des intérêts de la justice de Dieu contre lui-même ; qui s'interdit les plaisirs les plus innocens , parce qu'il s'en est permis de criminels ; qui ne souffre les plus nécessaires qu'avec peine ; qui ne regarde plus son corps que comme un ennemi qu'il faut affaiblir , comme un rebelle qu'il faut châtier , comme un coupable à qui désormais il faut presque tout refuser , comme un vase souillé qu'il faut purifier , comme un débiteur infidèle dont il faut exiger jusqu'au dernier denier. Un péni-

tent, c'est un criminel qui s'envisage comme un homme destiné à la mort, parce qu'il ne mérite plus de vivre; ses mœurs par conséquent, sa parure, ses plaisirs mêmes, doivent avoir je ne sais quoi de triste et d'austère, et il ne doit plus vivre que pour souffrir. Un pénitent ne voit dans la perte de ses biens et de sa santé, que la privation des faveurs dont il a abusé; dans les humiliations qui lui arrivent, que la peine de son péché; dans les douleurs qui le déchirent, que le commencement des supplices qu'il a mérités; dans les calamités publiques qui affligent ses frères, que le châtiment peut-être de ses crimes particuliers: voilà ce que c'est qu'un pénitent. Mais je vous demande encore où sont parmi nous les pénitens de ce caractère? où sont-ils?

Ah! les siècles de nos pères en voyoient encore aux portes de nos temples: c'étoient des pécheurs moins coupables que nous sans doute, de tout rang, de tout âge, de tout état; prosternés devant le vestibule du temple; couverts de cendre et de cilice, conjurant leurs frères qui entroient dans la maison du Seigneur d'obtenir de sa clémence le pardon de leurs fautes; exclus de la participation à l'autel et de l'assistance même aux mystères sacrés, passant les années entières dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prières, et dans des épreuves si laborieuses, que les pécheurs les plus scandaleux ne voudroient pas les soutenir aujourd'hui un seul jour; privés non-seulement des plaisirs publics, mais encore des douceurs de la société, de la communication avec leurs frères, de la joie commune, des solennités; vivant comme des anathèmes, séparés de l'assemblée sainte; dépouillés même pour un temps de toutes les marques de leur grandeur selon le siècle, et n'ayant plus d'autre consolation que celle de leurs larmes et de leur pénitence.

Tels étoient autrefois les pénitens dans l'Eglise. Si l'on y voyoit encore des pécheurs, le spectacle de leur pénitence édifioit bien plus l'assemblée des fidèles que leur chute ne l'avoit scandalisée ; c'étoient de ces fautes heureuses qui devenoient plus utiles que l'innocence même. Je sais qu'une sage dispensation a obligé l'Eglise de se relâcher des épreuves publiques de la pénitence ; et si j'en rappelle ici l'histoire, ce n'est pas pour blâmer la prudence des pasteurs qui en ont aboli l'usage, mais pour déplorer la corruption générale des fidèles qui les y a forcés. Les changemens des mœurs et des siècles entraînent nécessairement avec eux les variations de la discipline. La police extérieure, fondée sur les lois des hommes, a pu changer ; la loi de la pénitence établie sur l'Evangile et sur la parole de Dieu est toujours la même. Les degrés publics de la pénitence ne subsistent plus, il est vrai ; mais les rigueurs et l'esprit de la pénitence sont encore les mêmes, et ne sauroient jamais prescrire. On peut satisfaire à l'Eglise sans subir les peines publiques qu'elle imposoit autrefois : on ne peut satisfaire à Dieu sans lui en offrir de particulières qui les égalent, et qui en soient une juste compensation.

Or, regardez autour de vous : je ne dis pas que vous jugiez vos frères ; mais examinez quelles sont les mœurs de tous ceux qui vous environnent : je ne parle pas même ici de ces pécheurs déclarés qui ont secoué le joug et qui ne gardent plus de mesure dans le crime ; je ne parle que de ceux qui vous ressemblent, qui sont dans des mœurs communes, et dont la vie n'offre rien de scandaleux ni de criant : ils sont pécheurs, ils en conviendroient : vous n'êtes pas innocent, et vous en convenez vous-mêmes ; or, sont-ils pénitens ? et l'êtes-vous ? L'âge, les emplois, des soins plus sérieux vous

ont peut-être fait revenir des emportemens d'une première jeunesse ; peut-être même les amertumes que la bonté de Dieu a pris plaisir de répandre sur vos passions, les perfidies, les bruits désagréables, une fortune reculée, la santé ruinée, des affaires en décadence, tout cela a refroidi et retenu les penchans déréglés de votre cœur. Le crime vous a dégoûté du crime même ; les passions d'elles-mêmes se sont peu à peu éteintes ; le temps et la seule inconstance du cœur a rompu vos liens. Cependant, dégoûté des créatures, vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu ; vous êtes devenu plus prudent, plus régulier selon le monde, plus homme de probité, plus exact à remplir vos devoirs publics et particuliers ; mais vous n'êtes pas pénitent : vous avez cessé vos désordres ; mais vous ne les avez pas expiés ; mais vous ne vous êtes pas converti ; mais ce grand coup qui change le cœur, et qui renouvelle tout l'homme, vous ne l'avez pas encore senti.

Cependant cet état si dangereux n'a rien qui vous alarme : des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une sincère pénitence, ni par conséquent remis devant Dieu, sont à vos yeux comme s'ils n'existoient plus ; et vous mourrez tranquilles dans une impénitence d'autant plus dangereuse que vous mourrez sans la connoître. Ce n'est pas ici une simple expression et un mouvement de zèle ; rien n'est plus réel et plus exactement vrai ; c'est la situation de presque tous les hommes, et même des plus sages et des plus approuvés dans le monde. Les premières mœurs sont toujours licencieuses ; l'âge, les dégoûts, un établissement fixent le cœur, retirent du désordre, réconcilient même avec les saints mystères : mais où sont qui se convertissent ? où sont ceux qui expient



leurs crimes par des larmes et des macérations ? où sont ceux qui , après avoir commencé comme des pécheurs , finissent comme des pénitens ? où sont-ils ? je vous le demande.

Montrez-moi seulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence. Quoi ? les lois de l'Eglise ? mais elles ne regardent plus les personnes d'un certain rang , et l'usage en a presque fait des devoirs obscurs et populaires. Quoi ? les soins de la fortune ? les inquiétudes de la faveur et de la prospérité ? les fatigues du service ? les dégoûts et les gênes de la cour ? les assujétissemens des emplois et des bienséances ? Mais voudriez-vous mettre vos crimes au nombre de vos vertus ; que Dieu vous tînt compte des travaux que vous n'endurez pas pour lui ; que votre ambition , votre orgueil , votre cupidité , vous déchargeassent d'une obligation qu'elles-mêmes vous imposent ? Vous êtes pénitent du monde , mais vous ne l'êtes pas de Jésus-Christ. Quoi enfin ? les infirmités dont Dieu vous afflige ? les ennemis qu'il vous suscite ? les disgrâces et les pertes qu'il vous ménage ? Mais recevez-vous ces coups avec soumission seulement ? et loin d'y trouver des occasions de pénitence , n'en faites-vous pas la matière de nouveaux crimes ? Mais , quand vous seriez fidèle sur tous ces points , seriez-vous pénitent ? Ce sont les obligations d'une âme innocente , de recevoir avec soumission les coups dont Dieu la frappe ; de remplir avec courage les devoirs pénibles de son état ; d'être fidèle aux lois de l'Eglise. Mais vous qui êtes pécheur , ne devez-vous rien au-delà ? Et cependant vous prétendez au salut , mais sur quel titre ? Dire que vous êtes innocent devant Dieu , votre conscience rendroit témoignage contre vous-même : vouloir nous persuader que vous êtes pénitent , vous n'oseriez , et vous vous condamneriez par

votre propre bouche. Sur quoi donc pouvez-vous compter, ô homme qui vivez si tranquille ? *Ubi est ergo gloriatio tua ?*

Et ce qu'il y a ici de terrible , c'est qu'en cela vous ne faites que suivre le torrent ; vos mœurs sont les mœurs de presque tous les hommes. Vous en connoissez peut-être de plus coupables que vous ( car je suppose qu'il vous reste encore des sentimens de religion et quelque soin de votre salut ) ; mais de véritables pénitens , en connoissez-vous ? Il faut les aller chercher dans les cloîtres et dans les solitudes. Vous comptez à peine , parmi les personnes de votre rang et de votre état , un petit nombre d'âmes dont les mœurs , plus austères que celles du commun , s'attirent les regards , et peut-être aussi la censure du public ; tout le reste marche dans la même voie. Je vois que chacun se rassure sur son voisin ; que les enfans succèdent là-dessus à la fausse sécurité de leurs pères ; que nul ne vit innocent ; que nul ne meurt pénitent : je le vois , et je m'écrie : O Dieu ! si vous ne nous avez pas trompés ; si tout ce que vous nous avez dit sur la voie qui conduit à la vie , doit s'accomplir jusqu'à un point ; si le nombre de ceux qu'il faudroit perdre ne vous fait rien rabattre de la sévérité de vos lois , où va donc se rendre cette multitude infinie de créatures qui disparaissent tous les jours à nos yeux ? où sont nos amis , nos proches , nos maîtres , nos sujets qui nous ont précédés ? et quelle est leur destinée dans la région éternelle des morts ? que serons-nous un jour nous-mêmes ?

Lorsque autrefois un prophète se plaignoit au Seigneur que tous avoient abandonné son alliance dans Israël , il répondit qu'il s'étoit encore réservé sept mille hommes qui n'avoient pas fléchi le genou devant Baal : c'est tout ce qu'un royaume entier renfer-

moit alors d'âmes pures et fidèles. Mais pourriez-vous encore aujourd'hui, ô mon Dieu ! consoler les gémissens de vos serviteurs par la même assurance ? Je sais que votre œil discerne encore des justes au milieu de nous ; que le sacerdoce a encore ses Phinée ; la magistrature, ses Samuel ; l'épée, ses Josué ; la cour, ses Daniel, ses Esther et ses David : car le monde ne subsiste que pour vos élus, et tout seroit détruit si leur nombre étoit accompli ; mais ces restes heureux des enfans d'Israël qui se sauveront, que sont-ils, comparés aux grains de sable de la mer, je veux dire à cette multitude infinie qui se damne ?

Venez nous demander après cela, mes Frères, s'il est vrai que peu seront sauvés. Vous l'avez dit, ô mon Dieu ! et par-là c'est une vérité qui demeure éternellement. Mais quand Dieu ne l'auroit pas dit, je ne voudrois, en second lieu, que voir un instant ce qui se passe parmi les hommes ; les lois sur lesquelles ils se gouvernent, les maximes qui sont devenues les règles de la multitude ; et c'est ici la seconde cause de la rareté des élus, qui n'est proprement qu'un développement de la première : la force des coutumes et des usages.

## DEUXIÈME PARTIE.

PEU de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues dans tous les Etats, et sur lesquelles roulent les mœurs de la multitude, sont des maximes incompatibles avec le salut : sur l'usage des biens, sur l'amour de la gloire, sur la modération chrétienne, sur les devoirs des charges et des conditions, sur le détail des œuvres prescrites, les règles reçues, approuvées, autorisées dans le monde, con-

tredisent celles de l'Evangile ; et dès-là elles ne peuvent que conduire à la mort.

Je n'entrerais pas ici dans un détail trop vaste pour un discours , et trop peu sérieux même pour la chaire chrétienne. Je ne vous dis pas que c'est un usage établi dans le monde qu'on peut mesurer sa dépense sur son bien et sur son rang , et que pourvu que ce soit du patrimoine de ses pères , on peut s'en faire honneur , ne mettre point des bornes à son luxe , et ne consulter dans ses profusions que son orgueil et ses caprices. Mais la modération chrétienne a ses règles ; mais vous n'êtes pas le maître absolu de vos biens ; et , tandis surtout que mille malheureux souffrent , tout ce que vous employez au-delà des besoins et des bienséances de votre état , est une inhumanité et un vol que vous faites aux pauvres. Ce sont là , dit-on , des raffinemens de dévotion ; et , en matière de dépense et de profusion , rien n'est blâmable et excessif , selon le monde , que ce qui peut aboutir à déranger la fortune et altérer les affaires.

Je ne vous dis pas que c'est un usage reçu , que l'ordre de la naissance , ou les intérêts de la fortune , décident toujours de nos destinées , et règlent le choix du siècle ou de l'Eglise , de la retraite ou du mariage. Mais la vocation du ciel , ô mon Dieu ! prend-elle sa source dans les lois humaines d'une naissance charnelle ? On ne peut pas tout établir dans le monde , et il seroit triste de voir prendre à des enfans des partis peu dignes de leur rang et de leur naissance.

Je ne vous dis pas que l'usage veut que les jeunes personnes du sexe , qu'on élève pour le monde , soient instruites de bonne heure de tous les arts propres à réussir et à plaire , et exercées avec soin dans une science funeste , sur laquelle nos cœurs ne naissent que

trop instruits. Mais l'éducation chrétienne est une éducation de retraite, de pudeur, de modestie, de haine du monde. On a beau dire; il faut vivre comme on vit : et des mères, d'ailleurs chrétiennes et timorées, ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule sur cet article.

Ainsi vous êtes jeune encore; c'est la saison des plaisirs : il ne seroit pas juste de vous interdire, à cet âge, ce que tous les autres se sont permis : des années plus mûres amèneront des mœurs plus sérieuses.

Vous êtes né avec un nom; il faut parvenir à force d'intrigues, de bassesses, de dépense, faire votre idole de votre fortune; l'ambition, si condamnée par les règles de la foi, n'est plus qu'un sentiment digne de votre nom et de votre naissance.

Vous êtes d'un sexe et d'un rang qui vous met dans les bienséances du monde; vous ne pouvez pas vous faire des mœurs à part; il faut vous trouver aux réjouissances publiques, aux lieux où celles de votre rang et de votre âge s'assemblent, être des mêmes plaisirs, passer les jours dans les mêmes inutilités, vous exposer aux mêmes périls : ce sont des manières reçues, et vous n'êtes pas pour les réformer. Voilà la doctrine du monde.

Or, souffrez que je vous demande ici : Qui vous rassure dans ces voies? quelle est la règle qui les justifie dans votre esprit? qui vous autorise, vous, à ce faste qui ne convient ni au titre que vous avez reçu dans votre baptême, ni peut-être à ceux que vous tenez de vos ancêtres? vous, à ces plaisirs publics que vous ne croyez innocens que parce que votre âme, trop familiarisée avec le crime, n'en sent plus les dangereuses impressions? vous, à ce jeu éternel qui est devenu la plus importante occupation de votre vie?

vous , à vous dispenser de toutes les lois de l'Eglise ; à mener une vie molle , sensuelle , sans vertu , sans souffrance , sans aucun exercice pénible de religion ? vous , à solliciter le poids formidable des honneurs du sanctuaire , qu'il suffit d'avoir désiré pour en être indigne devant Dieu ? vous , à vivre comme étranger au milieu de votreproupre maison ; à ne pas daigner vous informer des mœurs de ce peuple de domestiques qui dépend de vous ; à ignorer par grandeur s'ils croient au Dieu que vous adorez , et s'ils remplissent les devoirs de la religion que vous professez ? Qui vous autorise à des maximes si peu chrétiennes ? Est-ce l'Evangile de Jésus-Christ ? Est-ce la doctrine des saints ? Sont-ce les lois de l'Eglise ? car il faut une règle pour être en sûreté. Quelle est la vôtre ? l'usage ; voilà tout ce que vous avez à nous opposer : on ne voit personne autour de soi qui ne se conduise sur les mêmes règles ; entrant dans le monde , on y a trouvé ces mœurs établies ; nos pères avoient ainsi vécu ; et c'est d'eux que nous les tenons ; les plus sensés du siècle s'y conforment ; on n'est pas plus sage tout seul que tous les hommes ensemble ; il faut s'en tenir à ce qui s'est toujours pratiqué , et ne vouloir pas être tout seul de son côté.

Voilà ce qui vous rassure contre toutes les terreurs de la religion ; personne ne remonte jusqu'à la loi ; l'exemple public est le seul garant de nos mœurs ; on ne fait pas attention que les lois des peuples sont vaines , comme dit l'Esprit saint : *Quia leges populorum vane sunt* ; que Jésus-Christ nous a laissé des règles auxquelles ni les temps , ni les siècles , ni les mœurs , ne sauroient jamais rien changer ; que le ciel et la terre passeront , et que les mœurs et les usages changeront ; mais que ces règles divines seront toujours les mêmes.

On se contente de regarder autour de soi : on ne

pense pas que ce qu'on appelle aujourd'hui usage, étoient des singularités monstrueuses avant que les mœurs des chrétiens eussent dégénéré, et que si la corruption a depuis gagné, les dérèglemens, pour avoir perdu leur singularité, n'ont pas pour cela perdu leur malice : on ne voit pas que nous serons jugés sur l'Evangile, et non sur l'usage; sur les exemples des saints, et non sur l'opinion des hommes; que les coutumes qui ne se sont établies parmi les fidèles qu'avec l'affoiblissement de la foi, sont des abus dont il faut gémir, et non des modèles à suivre; qu'en changeant les mœurs, elles n'ont pas changé les devoirs; que l'exemple commun qui les autorise prouve seulement que la vertu est rare, mais non pas que le désordre est permis; en un mot, que la piété et la vie chrétienne sont trop amères à la nature pour être jamais le parti du plus grand nombre.

Venez nous dire maintenant que vous ne faites que ce que font tous les autres; c'est justement pour cela que vous vous damnez. Quoi! le plus terrible préjugé de votre condamnation deviendrait le seul motif de votre confiance? Quelle est, dans l'Ecriture, la voie qui conduit à la mort? N'est-ce pas celle où marche le grand nombre? Quel est le parti des réprouvés? N'est-ce pas la multitude? Vous ne faites que ce que font les autres? Mais ainsi périrent, du temps de Noé, tous ceux qui furent ensevelis sous les eaux du déluge; du temps de Nabuchodonosor, tous ceux qui se prosternèrent devant la statue sacrilège; du temps d'Elie, tous ceux qui fléchirent le genou devant Baal; du temps d'Eléazar, tous ceux qui abandonnèrent la loi de leurs pères. Vous ne faites que ce que font les autres? Mais c'est ce que l'Ecriture vous défend : *Ne vous conformez point à ce siècle corrompu*, nous dit-elle : or, le siècle cor-

rompu n'est pas le petit nombre de justes que vous n'imitiez point; c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites que ce que font les autres? Vous aurez donc le même sort qu'eux. Or, malheur à toi, s'écrioit autrefois saint Augustin, torrent fatal des coutumes humaines! ne suspendras-tu jamais ton cours? Entraîneras-tu jusqu'à la fin les enfans d'Adam dans l'abîme immense et terrible? *Væ tibi, flumen moris humani! quousque volves Evæ filios in mare magnum et formidolosum?*

Au lieu de se dire à soi-même : Quelles sont mes espérances? Il y a, dans l'Eglise, deux voies : l'une, large, où passe presque tout le monde, et qui aboutit à la mort; l'autre, étroite, où très-peu de gens entrent, et qui conduit à la vie : de quel côté suis-je? Mes mœurs, sont-ce les mœurs ordinaires de ceux de mon rang, de mon âge, de mon état? Suis-je avec le plus grand nombre? Je ne suis donc pas dans la bonne voie; je me perds : le grand nombre, dans chaque état, n'est pas le parti de ceux qui se sauvent. Loin de raisonner de la sorte, on se dit à soi-même : Je ne suis pas de pire condition que les autres, ceux de mon rang et de mon âge vivent ainsi; pourquoi ne vivrois-je pas comme eux? Pourquoi, mon cher auditeur? pour cela même : la vie commune ne sauroit être une vie chrétienne; les saints ont été, dans tous les siècles, des hommes singuliers; ils ont eu leurs mœurs à part; et ils n'ont été saints que parce qu'ils n'ont pas ressemblé au reste des hommes.

L'usage avoit prévalu, au siècle d'Esdras, qu'on s'alliât, malgré la défense, avec des femmes étrangères; l'abus étoit universel; les prêtres et le peuple n'en faisoient plus de scrupule. Mais que fit ce saint restaurateur de la loi? Suivit-il l'exemple de ses frères?



Crut-il qu'une transgression commune fût devenue plus légitime ? Il en appela de l'abus à la règle ; il prit le livre de la loi entre les mains , il l'expliqua au peuple consterné , et corrigea l'usage par la vérité.

Suivez , de siècle en siècle , l'histoire des *Justes* , et voyez si Loth se conformoit aux voies de Sodome , et si rien ne le distinguoit de ses concitoyens ; si Abraham vivoit comme ceux de son siècle ; si Job étoit semblable aux autres princes de sa nation ; si Esther , dans la cour d'Assuérus , se conduisoit comme les autres femmes de ce prince ; s'il y avoit beaucoup de veuves à Béthulie et dans Israël qui ressemblassent à Judith : si , parmi les enfans de la captivité , il n'est pas dit de Tobie seul qu'il n'imitoit pas la conduite de ses frères , et qu'il fuyoit même le danger de leur société et de leur commerce ? Voyez , dans ces siècles heureux où les chrétiens étoient encore saints , s'ils ne brilloient pas comme des astres au milieu des nations corrompues ; et s'ils ne servoient pas de spectacle aux anges et aux hommes par la singularité de leurs mœurs ; si les païens ne leur reprochoient pas leur retraite , leur éloignement des théâtres , des cirques et des autres plaisirs publics ; s'ils ne se plaignoient pas que les chrétiens affectoient de se distinguer sur toutes choses de leurs citoyens , de former comme un peuple à part au milieu de leur peuple ; d'avoir leurs lois et leurs usages particuliers ; et si , dès-là qu'un homme avoit passé du côté des chrétiens , ils ne le comptoient pas comme un homme perdu pour leurs plaisirs , pour leurs assemblées et pour leurs coutumes. Enfin voyez , dans tous les siècles , si les saints dont la vie et les actions sont venues jusqu'à nous , ont ressemblé au reste des hommes.

Vous nous direz peut-être que ce sont là des singulari-

tés et des exceptions , plutôt que des règles que tout le monde soit obligé de suivre : ce sont des exceptions , il est vrai ; mais c'est que la règle générale est de se perdre ; c'est qu'une âme fidèle au milieu du monde est toujours une singularité qui tient du prodige. Tout le monde , dites-vous , n'est pas obligé de suivre ces exemples : mais est-ce que la sainteté n'est pas la vocation générale de tous les Fidèles ? Est-ce que , pour être sauvé , il ne faut pas être saint ? Est-ce que le ciel doit beaucoup coûter à quelques-uns , et rien du tout aux autres ? Est-ce que vous avez un autre Evangile à suivre , d'autres devoirs à remplir et d'autres promesses à espérer que les saints ? Ah ! puisqu'il y avoit une voie plus commode pour arriver au salut , pieux fidèles qui jouissez dans le ciel d'un royaume que vous n'avez emporté que par la violence et qui a été le prix de votre sang et de vos travaux , pourquoi nous laissez-vous des exemples si dangereux et si inutiles ? Pourquoi nous avez-vous frayé un chemin âpre , désagréable et tout propre à rebuter notre foiblesse , puisqu'il y en avoit un autre plus doux et plus battu que vous auriez pu nous montrer pour nous encourager et nous attirer en nous facilitant notre carrière ? Grand Dieu ! que les hommes consultent peu la raison dans l'affaire de leur salut éternel !

Rassurez-vous après cela sur la multitude , comme si le grand nombre pouvoit rendre le crime impuni , et que Dieu n'osât perdre tous les hommes qui vivent comme vous. Mais , que sont tous les hommes ensemble devant Dieu ? La multitude des coupables l'empêcha-t-elle d'exterminer toute chair au temps du déluge , de faire descendre le feu du ciel sur cinq villes infâmes , d'engloutir Pharaon et toute son armée sous les eaux ; de frapper de mort tous les murmureurs

dans le désert ? Ah ! les rois de la terre peuvent avoir égard au grand nombre de coupables, parce que la punition devient impossible ou du moins dangereuse dès que la faute est trop générale. Mais Dieu qui secoue les impies de dessus la terre, dit Job, comme on secoue la poussière qui s'est attachée aux vêtemens ; Dieu devant qui les peuples et les nations sont comme si elles n'étoient pas, il ne compte pas les coupables, il ne regarde que les crimes, et tout ce que peut présumer la foible créature des complices de sa transgression, c'est de les avoir pour compagnons de son infortune.

Mais si peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues sont des maximes de péché ; peu de gens se sauvent parce que les maximes et les obligations les plus universellement ignorées ou rejetées sont les plus indispensables au salut. Dernière réflexion qui n'est encore que la preuve et l'éclaircissement des précédentes.

## TROISIÈME PARTIE.

Quels sont les engagements de la vocation sainte à laquelle nous avons été tous appelés ? Les promesses solennelles du baptême. Qu'avons-nous promis au baptême ? de renoncer au monde, à la chair, à Satan et à ses œuvres ; voilà nos vœux, voilà l'état du chrétien, voilà les conditions essentielles du traité saint conclu entre Dieu et nous, par lequel la vie éternelle nous a été promise. Ces vérités paroissent familières et destinées au simple peuple, mais c'est un abus ; il n'en est pas de plus sublimes, et il n'en est pas aussi de plus ignorées : c'est à la cour des rois, c'est aux grands de la terre qu'il faut sans cesse les annoncer : *Regibus*

*et principibus terræ.* Hélas ! ils sont des enfans de lumière pour les affaires du siècle, et les premiers principes de la morale chrétienne leur sont quelquefois plus inconnus qu'aux âmes simples et vulgaires : ils auroient besoin de lait, et ils exigent de nous une nourriture solide, et que nous parlions le langage de la sagesse, comme si nous parlions parmi les parfaits.

Vous avez donc premièrement renoncé au monde dans votre baptême : c'est une promesse que vous avez faite à Dieu à la face des autels saints ; l'Eglise en a été le garant et la dépositaire ; et vous n'avez été admis au nombre des fidèles, et marqué du sceau ineffaçable du salut, que sur la foi que vous avez jurée au Seigneur de n'aimer ni le monde ni tout ce que le monde aime. Si vous eussiez répondu alors sur les fonts sacrés ce que vous dites tous les jours, que vous ne trouvez pas le monde si noir et si pernicieux que nous le disons ; qu'au fond on peut l'aimer innocemment ; qu'on ne le décrit tant dans la chaire que parce qu'on ne le connoît pas, et que puisque vous avez à vivre dans le monde, vous voulez vivre comme le monde ; si vous eussiez ainsi répondu, ah ! l'Eglise eût refusé de vous recevoir dans son sein, de vous associer à l'espérance des chrétiens, à la communion de ceux qui ont vaincu le monde ; elle vous eût conseillé d'aller vivre parmi ces infidèles qui ne connoissent pas Jésus-Christ, et où le prince du monde se faisant adorer, il est permis d'aimer ce qui lui appartient. Et voilà pourquoi, dans les premiers temps, ceux des catéchumènes qui ne pouvoient encore se résoudre de renoncer au monde et à ses plaisirs, différoient leur baptême jusqu'à la mort, et n'osoient venir contracter aux pieds des autels, dans le sacrement qui nous régénère, des engagements dont ils connoissoient l'étendue et la sainteté ;

et auxquels ils ne se sentoient pas encore en état de satisfaire. Vous êtes donc obligé par le plus saint de tous les sermens de haïr le monde , c'est-à-dire de ne pas vous conformer à lui : si vous l'aimez , si vous suivez ses plaisirs et ses usages , non-seulement vous êtes ennemi de Dieu , comme dit saint Jean , mais de plus vous renoncez à la foi donnée dans le baptême ; vous abjurez l'Evangile de Jésus-Christ ; vous êtes un apostat dans la religion , et foulez aux pieds les vœux les plus saints et les plus irrévocables que l'homme puisse faire.

Or, quel est ce monde que vous devez haïr ? Je n'aurois qu'à vous répondre que c'est celui que vous aimez ; vous ne vous tromperez jamais à cette marque : ce monde , c'est une société de pécheurs dont les désirs , les craintes , les espérances , les soins , les projets , les joies , les chagrins ne roulent plus que sur les biens ou sur les maux de cette vie : ce monde , c'est un assemblage de gens qui regardent la terre comme leur patrie , le siècle à venir comme un exil , les promesses de la foi comme un songe , la mort comme le plus grand de tous les malheurs : ce monde , c'est un royaume temporel où l'on ne connoît pas Jésus-Christ , où ceux qui le connoissent ne le glorifient pas comme leur Seigneur , le haïssent dans ses maximes , le méprisent dans ses serviteurs , le persécutent dans ses œuvres , le négligent ou l'outragent dans ses sacremens et dans son culte : enfin le monde , pour laisser à ce mot une idée plus marquée , c'est le grand nombre. Voilà ce monde que vous devez éviter , haïr , combattre par vos exemples , être ravi qu'il vous haïsse à son tour , qu'il contredise vos mœurs par les siennes ; c'est ce monde qui doit être pour vous un crucifié , c'est - à - dire un

anathème et un objet d'horreur, et à qui vous devez vous-même paroître tel.

Or, est-ce là votre situation par rapport au monde ? Ses plaisirs vous sont-ils à charge ? Ses scandales affligent-ils votre foi ? Y gémissiez-vous sur la durée de votre pèlerinage ? N'avez-vous plus rien de commun avec le monde ? N'en êtes-vous pas vous-même un des principaux acteurs ? Ses lois ne sont-elles pas les vôtres ? Ses maximes vos maximes ? Ce qu'il condamne, ne le condamnez-vous pas ? N'approuvez-vous pas ce qu'il approuve ? Et quand vous resteriez seul sur la terre, ne peut-on pas dire que ce monde corrompu revivroit en vous, et que vous en laisseriez un modèle à vos descendants ? Et quand je dis vous, je m'adresse presque à tous les hommes. Où sont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaisirs, aux usages, aux maximes, aux espérances du monde ? Tous l'ont promis ; qui le tient ? On voit bien des gens qui se plaignent du monde ; qui l'accusent d'injustice, d'ingratitude, de caprice ; qui se déchaînent contre lui ; qui parlent vivement de ses abus et de ses erreurs ; mais en le décriant, ils l'aiment, ils le suivent, ils ne peuvent se passer de lui ; en se plaignant de ses injustices, ils sont piqués, ils ne sont pas désabusés ; ils sentent ses mauvais traitemens, ils ne connoissent pas ses dangers ; ils le censurent ; mais où sont ceux qui le haïssent ? Et de là jugez si bien des gens peuvent prétendre au salut.

En second lieu, vous avez renoncé à la chair dans votre baptême, c'est-à-dire vous vous êtes engagé à ne pas vivre selon les sens, à regarder l'indolence même et la mollesse comme un crime, à ne pas flatter les desirs corrompus de votre chair, à la châtier, à la dompter, à la crucifier : ce n'est pas ici une perfection, c'est

un vœu, c'est le premier de tous vos devoirs, c'est le caractère le plus inséparable de la foi : or, où sont les chrétiens qui là-dessus soient plus fidèles que vous ?

Enfin, vous avez dit anathème à Satan et à ses œuvres ? Et quelles sont ses œuvres ? Celles qui composent presque le fil et comme toute la suite de votre vie ; les pompes, les jeux, les plaisirs, les spectacles, le men-songe dont il est le père, l'orgueil dont il est le modèle, les jalousies et les contentions dont il est l'artisan. Mais je vous demande : Où sont ceux qui n'ont pas levé l'anathème qu'ils avoient prononcé là-dessus contre Satan ?

Et de là, pour le dire ici en passant, voilà bien des questions résolues. Vous nous demandez sans cesse si les spectacles et les autres plaisirs publics sont innocens pour des chrétiens ? Je n'ai, à mon tour, qu'une demande à vous faire : Sont-ce des œuvres de Satan ou des œuvres de Jésus-Christ ? Car, dans la religion, il n'est point de milieu : ce n'est pas qu'il n'y ait des dé-lassemens et des plaisirs qu'on peut appeler indifférens ; mais les plaisirs les plus indifférens que la religion permet, et que la foiblesse de la nature rend même nécessaires, appartiennent, en un sens, à Jésus-Christ par la facilité qui doit nous en revenir de nous appliquer à des devoirs plus saints et plus sérieux : tout ce que nous faisons, que nous pleurons, que nous nous réjouissons, il doit être d'une telle nature, que nous puissions du moins le rapporter à Jésus-Christ et le faire pour sa gloire.

Or, sur ce principe le plus incontestable, le plus universellement reçu de la morale chrétienne, vous n'avez qu'à décider. Pouvez-vous rapporter à la gloire de Jésus-Christ les plaisirs des théâtres ? Jésus-Christ peut-il entrer pour quelque chose dans ces sortes de

délaïsemens ? Et avant que d'y entrer pourriez-vous lui dire que vous ne vous proposez dans cette action que sa gloire et le désir de lui plaire ? Quoi ! les spectacles , tels que nous les voyons aujourd'hui , plus criminels encore par la débauche publique des créatures infortunées qui montent sur le théâtre , que par les scènes impures ou passionnées qu'elles débitent , les spectacles seroient des œuvres de Jésus-Christ ? Jésus-Christ animeroit une bouche d'où sortent des airs profanes et lascifs ? Jésus-Christ formeroit lui-même les sons d'une voix qui corrompt les cœurs ? Jésus-Christ paroîtroit sur les théâtres en la personne d'un acteur , d'une actrice effrontée , gens infâmes , même selon les lois des hommes ? Mais ces blasphèmes me font horreur ; Jésus-Christ présideroit à des assemblées de péché , où tout ce qu'on entend anéantit sa doctrine , où le poison entre par tous les sens dans l'âme , où tout l'art se réduit à inspirer , à réveiller , à justifier les passions qu'il condamne ? Or , si ce ne sont pas des œuvres de Jésus-Christ , dans le sens déjà expliqué , c'est-à-dire des œuvres qui puissent du moins être rapportées à Jésus-Christ , ce sont donc des œuvres de Satan , dit Tertullien ? *Nihil enim non diaboli est , quidquid non Dei est... Hoc ergo erit pompa diaboli.* Donc tout chrétien doit s'en abstenir ; donc il viole les vœux de son baptême lorsqu'il y participe ; donc de quelque innocence dont il puisse se flatter , en reportant de ces lieux son cœur exempt d'impression , il en sort souillé ; puisque , par sa seule présence , il a participé aux œuvres de Satan auxquelles il avoit renoncé dans son baptême , et violé les promesses les plus sacrées qu'il avoit faites à Jésus-Christ et à son Eglise.

Voilà les vœux de notre baptême , mes Frères , ce ne



sont point ici des conseils et des pratiques pieuses, je vous l'ai déjà dit, ce sont nos obligations les plus essentielles : il ne s'agit pas d'être plus ou moins parfait en les négligeant ou en les observant, il s'agit d'être chrétien ou de ne l'être pas. Cependant qui les observe ? Qui les connoît seulement ? Qui s'avise de venir s'accuser au tribunal d'y avoir été infidèle ? On est souvent en peine pour trouver de quoi fournir à une confession ; et, après une vie toute mondaine, on n'a presque rien à dire au prêtre. Hélas ! mes Frères, si vous saviez à quoi vous engage le titre de chrétien que vous portez ; si vous compreniez la sainteté de votre état ; le détachement de toutes les créatures qu'il vous impose ; la haine du monde, de vous-même et de tout ce qui n'est pas Dieu qu'il vous ordonne ; la vie de la foi, la vigilance continuelle, la garde des sens ; en un mot, la conformité avec Jésus - Christ crucifié, qu'il exige de vous : si vous le compreniez ; si vous faisiez attention que devant aimer Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces, un seul désir qui ne peut se rapporter à lui nous souille ; si vous le compreniez, vous vous trouveriez un monstre devant ses yeux. Quoi ! diriez-vous, des obligations si saintes et des mœurs si profanes ? Une vigilance si continuelle, et une vie si peu attentive et si dissipée ? Un amour de Dieu si pur, si plein, si universel, et un cœur toujours en proie à mille affections, ou étrangères, ou criminelles ? Si cela est ainsi, ô mon Dieu ! qui pourra donc se sauver ? *Quis poterit salvus esse ?* Peu de gens, mon cher auditeur ; ce ne sera pas vous du moins si vous ne changez ; ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent ; ce ne sera pas la multitude.

Qui pourra se sauver ? Voulez-vous le savoir ? Ce seront ceux qui opèrent leur salut avec tremblement ;

qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. Qui pourra se sauver? Cette femme chrétienne qui, renfermée dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, élève ses enfans dans la foi et dans la piété; laisse au Seigneur la décision de leur destinée; ne partage son cœur qu'entre Jésus-Christ et son époux; est ornée de pudeur et de modestie; ne s'assied pas dans les assemblées de vanité; ne se fait point une loi des usages insensés du monde; mais corrige les usages par la loi de Dieu, et donne du crédit à la vertu par son rang et par ses exemples.

Qui pourra se sauver? Ce fidèle qui, dans le relâchement de ces derniers temps, imite les premières mœurs des chrétiens; qui a les mains innocentes et le cœur pur; vigilant, *qui n'a pas reçu son âme en vain*, mais qui, au milieu même des périls du grand monde, s'applique sans cesse à la purifier; juste, *qui ne jure pas frauduleusement à son prochain*, et ne doit pas à des voies douteuses l'innocent accroissement de sa fortune; généreux, qui comble de bienfaits l'ennemi qui a voulu le perdre, et ne nuit à ses concurrens que par son mérite; sincère, qui ne sacrifie pas la vérité à un vil intérêt, et ne sait point plaire en trahissant sa conscience; charitable, qui fait de sa maison et de son crédit l'asile de ses frères; de sa personne, la consolation des affligés; de son bien, le bien des pauvres; soumis dans les afflictions, chrétien dans les injures, pénitent même dans la prospérité.

Qui pourra se sauver? Vous, mon cher auditeur, si vous voulez suivre ces exemples. Voilà les gens qui se sauveront. Or, ces gens-là ne forment pas assurément le plus grand nombre; donc, tandis que vous vivrez comme la multitude, il est de foi que vous ne devez pas prétendre au salut : car si en vivant ainsi vous pou-

viez vous sauver, tous les hommes presque se sauveroient ; puisque, à un petit nombre d'impies près qui se livrent à des excès monstrueux, tous les autres hommes ne font que ce que vous faites : or, que tous les hommes presque se sauvent, la foi nous défend de le croire, tandis que vous ne pourrez vous sauver si le grand nombre ne se sauve.

Voilà des vérités qui font trembler, et ce ne sont pas ici de ces vérités vagues qui se disent à tous les hommes, et que nul ne prend pour soi et ne se dit à soi-même. Il n'est peut-être personne ici qui ne puisse dire de soi : Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état ; je suis perdu si je meurs dans cette voie. Or, quoi de plus propre à effrayer une âme à qui il reste encore quelque soin de son salut ? Cependant c'est la multitude qui ne tremble point ; il n'est qu'un petit nombre de justes qui opèrent à l'écart leur salut avec crainte ; tout le reste est calme : on sait en général que le grand nombre se damne ; mais on se flatte qu'après avoir vécu avec la multitude, on en sera discerné à la mort ; chacun se met dans le cas d'une exception chimérique ; chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes Frères, qui êtes ici assemblés. Je ne parle plus du reste des hommes, je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre : et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers ; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paroître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblans à qui l'on va prononcer, ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle : car vous avez

beau vous flatter, vous mourrez tel que vous êtes aujourd'hui ; tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort ; c'est l'expérience de tous les siècles ; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez, si l'on venoit vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez ; je vous demande donc : Si Jésus-Christ paroissoit dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite ? croyez-vous que les choses du moins fussent égales ? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières ? Je vous le demande, vous l'ignorez, je l'ignore moi-même ; vous seul, ô mon Dieu ! connoissez ceux qui vous appartiennent ; mais si nous ne connoissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés ? Les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien, vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ : qui sont-ils ? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir, encore plus qui le voudroient, mais qui diffèrent leur conversion ; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber ; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti

des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte, car ils en seront retranchés au grand jour. Paroissez maintenant, justes ; où êtes-vous ? Restes d'Israël, passez à la droite ; froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu. O Dieu ! où sont vos élus ? Et que reste-t-il pour votre partage ?

Mes Frères, notre perte est presque assurée, et nous n'y pensons pas. Quand même, dans cette terrible séparation qui se fera un jour, il ne devroit y avoir qu'un seul pécheur de cette assemblée du côté des réprouvés, et qu'une voix du ciel viendrait nous en assurer dans ce temple sans le désigner, qui de nous ne craindrait d'être le malheureux ? Qui de nous ne retomberoit d'abord sur sa conscience pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment ? Qui de nous, saisi de frayeur, ne demanderoit pas à Jésus-Christ, comme autrefois les apôtres, Seigneur, ne seroit-ce pas moi ? *Numquid ego sum, Domine ?* Et si l'on laissoit quelque délai, qui ne se mettroit en état de détourner de lui cette infortune par les larmes et les gémissemens d'une sincère pénitence ?

Sommes-nous sages, mes chers auditeurs ? Peut-être que parmi tous ceux qui m'entendent, il ne se trouvera pas dix justes ; peut-être s'en trouvera-t-il encore moins ; que sais-je, ô mon Dieu ! je n'ose regarder d'un œil fixe les abîmes de vos jugemens et de votre justice ; peut-être ne s'en trouvera-t-il qu'un seul, et ce danger ne vous touche point, mon cher auditeur ? Et vous croyez être ce seul heureux dans le grand nombre qui périra ? Vous qui avez moins sujet de le croire que tout autre ; vous sur qui seul la sentence de mort devoit tomber, quand elle ne tomberoit que sur un seul des pécheurs qui m'écoutent.

Grand Dieu ! que l'on connoît peu dans le monde. les terreurs de votre loi ! Les justes de tous les siècles ont séché de frayeur en méditant la sévérité et la profondeur de vos jugemens sur la destinée des hommes : on a vu de saints solitaires , après une vie entière de pénitence , frappés de la vérité que je prêche , entrer au lit de la mort dans des terreurs qu'on ne pouvoit presque calmer ; faire trembler d'effroi leur couche pauvre et austère , demander sans cesse d'une voix mourante à leurs frères : Croyez-vous que le Seigneur me fasse miséricorde ? et être presque sur le point de tomber dans le désespoir , si votre présence , ô mon Dieu ! n'eût à l'instant apaisé l'orage , et commandé encore une fois aux vents et à la mer de se calmer : et aujourd'hui , après une vie commune , mondaine , sensuelle , profane , chacun meurt tranquille ; et le ministre de Jésus-Christ , appelé , est obligé de nourrir la fausse paix du mourant , de ne lui parler que des trésors infinis des miséricordes divines , et de l'aider , pour ainsi dire , à se séduire lui-même. O Dieu ! que prépare donc aux enfans d'Adam la sévérité de votre justice ? Mais que conclure de ces grandes vérités ? Qu'il faut désespérer de son salut ? A Dieu ne plaise ! il n'y a que l'impie qui , pour se calmer sur ses désordres , tâche ici de conclure en secret que tous les hommes périront comme lui. Ce ne doit pas être là le fruit de ce discours ; mais de vous détromper de cette erreur si universelle , qu'on peut faire ce que tous les autres font , et que l'usage est une voie sûre ; mais de vous convaincre que , pour se sauver , il faut se distinguer des autres , être singulier , vivre à part au milieu du monde et ne pas ressembler à la foule.

Lorsque les Juifs , emmenés en servitude , furent sur le point de quitter la Judée et de partir pour Baby-

lone , le prophète Jérémie , à qui le Seigneur avoit ordonné de ne pas abandonner Jérusalem , leur parla de la sorte . Enfans d'Israël , lorsque vous serez arrivés à Babylone , vous verrez les habitans de ce pays-là qui porteront sur leurs épaules des dieux d'or et d'argent ; tout le peuple se prosternera devant eux pour les adorer ; mais pour vous alors , loin de vous laisser entraîner à l'impiété de ces exemples , dites en secret : C'est vous seul , Seigneur , qu'il faut adorer : *Te oportet adorari , Domine.*

Souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paroles. Au sortir de ce temple et de cette autre sainte Sion , vous allez rentrer dans Babylone ; vous allez revoir ces idoles d'or et d'argent devant lesquelles tous les hommes se prosternent ; vous allez retrouver les vains objets des passions humaines , les biens , la gloire , les plaisirs qui sont les dieux de ce monde , et que presque tous les hommes adorent ; vous verrez ces abus que tout le monde se permet , ces erreurs que l'usage autorise , ces désordres dont une coutume impie a presque fait des lois ; alors , mon cher auditeur , si vous voulez être du petit nombre des vrais Israélites , dites dans le secret de votre cœur : C'est vous seul , ô mon Dieu ! qu'il faut adorer : *Te oportet adorari , Domine.* Je ne veux point avoir de part avec un peuple qui ne vous connoît pas ; je n'aurai jamais d'autre loi que votre loi sainte. Les dieux que cette multitude insensée adore ne sont pas des dieux ; ils sont l'ouvrage de la main des hommes ; ils périront avec eux. Vous seul êtes l'immortel , ô mon Dieu ! et vous seul méritez qu'on vous adore : *Te oportet adorari , Domine.* Les coutumes de Babylone n'ont rien de commun avec les saintes lois de Jérusalem ; je vous adorerai avec ce petit nombre d'enfans d'Abraham qui

composent encore votre peuple au milieu d'une nation infidèle, je tournerai avec eux tous mes désirs vers la sainte Sion. On traitera de foiblesse la singularité de mes mœurs ; mais heureuse foiblesse , Seigneur, qui me donnera la force de résister au torrent et à la séduction des exemples ! Et vous serez, mon Dieu , adoré au milieu de Babylone , comme vous le serez un jour dans la sainte Jérusalem : *Te oportet adorari, Domine*. Ah ! le temps de la captivité finira enfin ; vous vous souviendrez d'Abraham et de David , vous délivrerez votre peuple , vous nous transporterez dans la sainte cité ; et alors vous régnerez seul sur Israël et sur les nations qui ne vous connoissent pas : alors tout étant détruit , tous les empires , tous les sceptres , tous les monumens de l'orgueil humain étant anéantis , et vous seul demeurant éternellement , on connoitra que vous seul devez être adoré. *Te oportet adorari, Domine*.

Voilà le fruit que vous devez retirer de ce discours : vivez à part ; pensez sans cesse que le grand nombre se damne ; ne comptez pour rien les usages , si la loi de Dieu ne les autorise , et souvenez-vous que les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers. C'est ainsi qu'après vous être distingué des pécheurs sur la terre , vous en serez séparé glorieusement dans l'éternité.

*Ainsi soit-il.*

---



# D'AGUESSEAU.

---

## DISCOURS

SUR

### LA CONNOISSANCE DE L'HOMME.

---

C'EST en vain que l'orateur se flatte d'avoir le talent de persuader les hommes, s'il n'a acquis celui de les connoître. L'étude de la morale et celle de l'éloquence sont nées en même temps, et leur union est aussi ancienne dans le monde que celle de la pensée et de la parole.

On ne séparoit point autrefois ces deux sciences qui par leur nature sont inséparables. Le philosophe et l'orateur possédoient en commun l'empire de la sagesse; ils entretenoient un heureux commerce, une parfaite intelligence entre l'art de bien penser et celui de bien parler, et l'on n'avoit pas encore imaginé cette distinction injurieuse aux orateurs, ce divorce funeste à l'éloquence, de l'esprit et de la raison, des expressions et des sentimens, de l'orateur et du philosophe.

S'il y avoit quelque différence entre eux, elle étoit toute à l'avantage de l'éloquence : le philosophe se contentoit de convaincre, l'orateur s'appliquoit à per-

suader; l'un supposoit ses auditeurs attentifs, dociles, favorables; l'autre savoit leur inspirer l'attention, la docilité et la bienveillance. L'austérité des mœurs, la sévérité du discours, l'exacte rigueur du raisonnement, faisoient admirer le philosophe : la douceur d'esprit, ou naturelle, ou étudiée, les charmes de la parole, le talent de l'insinuation faisoient aimer l'orateur. L'esprit étoit pour l'un, et le cœur étoit pour l'autre. Mais le cœur se révoltoit souvent contre les vérités dont l'esprit étoit convaincu : l'esprit, au contraire, ne refusoit jamais de se soumettre aux sentimens du cœur, et le philosophe, roi légitime, se faisoit souvent craindre comme un tyran, au lieu que l'orateur exerçoit une tyrannie si douce et si agréable, qu'on la prenoit pour la domination légitime.

Ce fut dans le premier âge de l'éloquence que la Grèce vit autrefois le plus grand de ses orateurs jeter les fondemens de l'empire de la parole sur la connoissance de l'homme, et sur les principes de la morale. En vain la nature, jalouse de sa gloire, lui refuse ses talens extérieurs; cette éloquence muette, cette autorité visible qui surprend l'âme des auditeurs, et qui attire leurs vœux avant que l'orateur ait mérité leurs suffrages; la sublimité de son discours ne laissera pas à l'auditeur, transporté hors de lui-même, le temps et la liberté de remarquer ses défauts : on sentira son impétuosité; mais on ne verra point ses démarches : on le suivra comme un aigle dans les airs, sans savoir comment il a quitté la terre. Censeur sévère de la conduite de son peuple, il paroîtra plus populaire que ceux qui le flattent; il osera présenter à ses yeux la triste image de la vertu pénible et laborieuse; et il le portera à préférer l'honnête difficile, et souvent même mal-  
ix, à l'utile agréable, et aux douceurs d'une indi-

gne prospérité. La puissance du roi de Macédoine redoutera l'éloquence de l'orateur athénien ; le destin de la Grèce demeurera suspendu entre Philippe et Démosthène ; et comme il ne peut survivre à la liberté de sa patrie , elle ne pourra jamais expirer qu'avec lui.

D'où sont sortis ces effets surprenans d'une éloquence plus qu'humaine ? Quelle est la source de tant de prodiges , dont le simple récit fait encore , après tant de siècles , l'objet de notre admiration ? Ce ne sont point des armes préparées dans l'école d'un déclamateur : ces foudres , ces éclairs qui font trembler les rois sur leur trône sont formés dans une région supérieure. C'est dans le sein de la sagesse qu'il avoit puisé cette politique hardie et généreuse , cette liberté constante et intrépide , cet amour invincible de la patrie ; c'est dans l'étude de la morale qu'il avoit reçu des mains de la raison même cet empire absolu , cette puissance souveraine sur l'âme de ses auditeurs. Il a fallu un Platon pour former un Démosthène , afin que le plus grand des orateurs fit hommage de toute sa réputation au plus grand des philosophes.

Que si , après avoir porté les yeux sur ces vives lumières de l'éloquence , nous pouvons encore soutenir la vue de nos défauts , nous aurons du moins la consolation d'en connoître la cause , et d'en découvrir le remède.

Ne nous étonnons point de voir en nos jours cette décadence prodigieuse de la profession de l'éloquence , nous devrions être surpris , au contraire , si elle étoit florissante.

. Livrés dès notre enfance aux préjugés de l'éducation et de la coutume , le désir d'une fausse gloire nous empêche de parvenir à la véritable ; et par une ambi-

tion qui se précipite en voulant s'élever, on veut agir avant d'avoir appris à se conduire, juger avant d'avoir connu, et, si nous osons même le dire, parler avant d'avoir pensé.

On méprise la connoissance de l'homme comme une spéculation stérile, plus propre à dessécher qu'à enrichir l'esprit; comme l'occupation de ceux qui n'en ont point, et dont le travail, quelque éclatant qu'il soit par la beauté de leurs ouvrages, n'est regardé que comme une illustre et laborieuse oisiveté. Mais l'éloquence se venge elle-même de cette témérité : elle refuse son secours à ceux qui la veulent réduire à un simple exercice de parole; et, les dégradant de la dignité d'orateurs, elle ne leur laisse que le nom de déclamateurs frivoles, ou d'historiens souvent infidèles du différent de leurs parties.

Vous qui aspirez à la gloire de relever votre ordre, et à rappeler en nos jours du moins l'ombre et l'image de l'ancienne éloquence, ne rougissez point d'emprunter des philosophes ce qui étoit autrefois votre propre bien; et, avant d'approcher du sanctuaire de la justice, contemplez avec des yeux attentifs ce spectacle continuuel que l'homme présente à l'homme même.

Que son esprit attire vos premiers regards, et attache pour un temps toute votre application.

La vérité est son unique objet; il la cherche dans ses plus grands égaremens; elle est la source innocente de ses erreurs; et même le mensonge ne sauroit lui plaire que sous l'image et sous l'apparence trompeuse de la vérité. L'orateur n'a qu'à la montrer, il est sûr de la victoire; il a rempli le plus noble de ses devoirs quand il a su éclairer, instruire, convaincre l'esprit, et présenter aux yeux de ses auditeurs une lumière si

vive et si éclatante , qu'ils ne puissent s'empêcher de reconnoître à ce caractère auguste la présence de la vérité.

Qu'il ne se laisse pas éblouir par le succès passager de cette vaine éloquence qui cherche à surprendre les suffrages par des grâces étudiées , et non à les mériter par les beautés solides d'un raisonnement victorieux : l'auditeur , flatté sans être convaincu , condamne le jugement de l'orateur dans le temps qu'il loue son imagination ; et lui accordant à regret le triste éloge d'avoir su plaire sans avoir su persuader , il préfère sans hésiter une éloquence grossière et sauvage , mais convaincante et persuasive , à une politesse languissante , énervée , et qui ne laisse aucun aiguillon dans l'âme des auditeurs.

Celui qui aura bien connu la nature de l'esprit humain saura trouver un juste milieu entre ces deux extrémités. Instruit dans l'art difficile de montrer la vérité aux hommes , il sentira que , même pour leur plaire , il n'est pas de moyen plus sûr que de les convaincre ; mais il saura ménager la superbe délicatesse de l'auditeur , qui veut être respecté dans le temps même qu'on l'instruit , et la vérité ne dédaignera pas d'emprunter dans sa bouche les ornemens de la parole. Il la dévoilera avec tant d'art que ses auditeurs croiront qu'il n'a fait que dissiper le nuage qui la cachoit à leurs yeux ; et ils joindront au plaisir de la découvrir celui de se flatter en secret qu'ils partagent avec l'orateur l'honneur de cette découverte.

Persuadé que , sans l'art du raisonnement , la rhétorique est un fard qui corrompt les beautés naturelles , le parfait orateur en épuisera toutes les sources , et il découvrira tous les canaux par lesquels la vérité peut entrer dans l'esprit de ceux qui l'écoutent ; il ne négligera pas même ces sciences abstraites que le commun des hommes ne méprise que parce qu'il les ignore.

La connoissance de l'homme lui apprendra qu'elles sont comme les routes naturelles, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, les avenues de l'esprit humain. Mais attentif à ne pas confondre les moyens avec la fin, il ne s'y arrêtera pas trop long-temps; il se hâtera de les parcourir avec l'empressement d'un voyageur qui retourne dans sa patrie; on ne s'apercevra point de la sécheresse des pays par où il aura passé; il pensera comme un philosophe, et il parlera comme un orateur. Par un secret enchaînement de propositions également simples et évidentes, il conduira l'esprit de vérités en vérités sans jamais laisser ni partager son attention; et dans le temps même que ses auditeurs s'attendent encore à une longue suite de raisonnemens, ils seront surpris de voir que par un artifice innocent la simple méthode a servi de preuve, et que l'ordre seul a produit la conviction.

Mais ce sera peu pour lui de convaincre, il voudra persuader, et il découvrira d'abord dans l'étude du cœur humain les caractères différens de la conviction et de la persuasion.

Pour convaincre, il suffit de parler à l'esprit; pour persuader, il faut aller jusqu'au cœur. La conviction agit sur l'entendement, et la persuasion sur la volonté: l'une fait connoître le bien; l'autre le fait aimer: la première n'emploie que la force du raisonnement; la dernière y ajoute la douceur du sentiment, et si l'une règne sur les pensées, l'autre étend son empire sur les actions mêmes.

Tous les cœurs sont capables de sentir et d'aimer; tous les esprits ne le sont pas de raisonner et de connoître.

Pour apercevoir distinctement la vérité, il faut quelquefois autant de lumières que pour la découvrir aux autres. La preuve devient inutile si l'esprit de

celui qui l'écoute n'est pas capable de la comprendre ; et un grand orateur demande souvent un grand auditeur pour suivre le progrès de son raisonnement.

Mais pour régner par la force ou par la douceur du sentiment, il suffit de parler devant des hommes : leur amour-propre prête à l'orateur des armes pour les combattre ; la première vertu est de connoître les défauts des autres ; la sagesse consiste à découvrir leurs passions, et sa force à savoir profiter de leur foiblesse. C'est par là qu'il achève de surmonter les obstacles qui s'opposent au succès de son éloquence : les âmes les plus rebelles, ces esprits opiniâtres, sur lesquels la raison n'avoit point de prise, et qui résistoient à l'évidence même, se laissent entraîner par l'attrait de la persuasion. La passion triomphe de ceux que la raison n'avoit pu dompter ; leur voix se mêle avec celle des génies d'un ordre supérieur : les uns suivent volontairement la lumière que l'orateur leur présente ; les autres sont enlevés par un charme secret dont ils éprouvent la force sans en connoître la cause : tous les esprits convaincus, tous les cœurs persuadés, paient également à l'orateur ce tribut d'amour et d'admiration, qui n'est dû qu'à celui que la connoissance de l'homme a élevé au plus haut degré de l'éloquence. Maîtres dans l'art de parler au cœur, ne craignez pas de manquer jamais de figures, d'ornemens et de tout ce qui compose cette innocente volupté, dont l'orateur doit être l'artisan.

Ceux qui n'apportent à la profession de l'éloquence qu'une connoissance imparfaite, pour ne pas dire une ignorance entière de la science des mœurs, peuvent craindre de tomber dans ce défaut ; destitués du secours des choses, ils recherchent ambitieusement celui des expressions comme un voile magnifique à la faveur duquel ils espèrent de cacher la disette de leur esprit,

et de paroître dire beaucoup plus qu'ils ne pensent.

Mais ces mêmes paroles qui fuient ceux qui les cherchent uniquement, s'offrent en foule à un orateur qui s'est nourri pendant long-temps de la substance des choses mêmes. L'abondance des pensées produit celle des expressions; l'agréable se trouve dans l'utile, et les armes qui ne sont données au soldat que pour vaincre, deviennent son plus bel ornement.

Avouons néanmoins qu'il est une science de plaire différente de celle d'émouvoir les passions. L'orateur ne touche pas toujours : son sujet y résiste souvent ; mais l'orateur doit toujours plaire, l'intérêt de sa cause le demande toujours.

Telle est la nature de l'esprit humain, qu'il veut que la raison même s'assujétisse à lui parler le langage de l'imagination. La vérité simple et négligée trouve peu d'adorateurs : le commun des hommes la méconnoît dans sa simplicité, ou la méprise dans sa négligence ; leur entendement se fatigue en vain à tracer les premiers traits du tableau qui se peint dans leur âme, si l'imagination ne lui prête ses couleurs. L'ouvrage de l'entendement n'est souvent pour eux qu'une figure morte et inanimée : l'imagination lui donne la vie et le mouvement. La conception pure, quelque lumineuse qu'elle soit, fatigue l'attention de l'esprit : l'imagination le délasse, et revêtit tous les objets des qualités sensibles dans lesquelles il se repose agréablement.

Il s'élève presque toujours contre ceux qui osent prendre une route nouvelle et qui veulent aller à l'entendement sans passer par l'imagination. Accoutumé à ne recevoir les impressions de la vérité que quand elles sont accompagnées de ce plaisir secret qu'il prend pour un de ses caractères, il préfère souvent un mensonge agréable à une austère vérité, et son imagination, in-



dignée du mépris de l'orateur qui s'est contenté de parler à l'intelligence, s'en venge souvent sur l'orateur même, et détruit en secret cette conviction qu'il se flattoit d'avoir su produire.

Que cette disposition est favorable aux orateurs, et qu'il est vrai de dire que c'est l'imagination qui a élevé l'empire de l'éloquence, et qui lui a soumis tous les hommes !

C'est par son moyen que l'orateur sait approcher si près de notre âme les images de tous les objets, qu'elle les prend pour les objets mêmes ; elle substitue, pour ainsi dire, les choses aux paroles ; ce n'est plus l'orateur, c'est la nature qui parle : l'imitation devient si parfaite qu'elle se cache elle-même ; et, par une espèce d'enchantement, ce n'est plus une description ingénieuse, c'est un objet véritable que l'auditeur croit voir, croit sentir et se peindre à lui-même.

Ces miracles de l'art sont des effets de ce pouvoir naturel que la connoissance de l'imagination donne à l'orateur sur l'imagination même. Il n'appartient qu'à lui de faire ce choix si difficile entre des beautés différentes ; de savoir quitter le bien pour prendre le mieux ; d'enlever, pour ainsi dire, et de cueillir la première fleur des objets qu'il présente à l'esprit ; et d'attraper dans la peinture qui se fait par la parole, ce jour, cette lumière, ce moment heureux que le grand peintre saisit, et que le peintre médiocre cherche inutilement après qu'il a passé.

Il possède le talent encore plus rare de connoître jusqu'où il faut aller, de savoir garder la modération dans le bien même, de ne passer jamais les bornes presque imperceptibles qui séparent ce qui convient de ce qui ne convient pas, et d'observer en tout l'exacte rigueur de la bienséance.

C'est cette dernière science qui embellit tout ce que l'orateur touche, qui donne des grâces à sa négligence même, et qui fait aimer jusqu'à ses défauts; c'est une secrète sympathie qui, attachant l'ame à tous les objets extérieurs, lui fait apercevoir tous les rapports qui les unissent, et toutes les différences qui les séparent; ou, si l'on veut, c'est une justesse d'oreille que la moindre dissonance blesse, et qui goûte toute la beauté de l'harmonie : une convenance que l'on sent mieux qu'on ne peut la définir, que l'on trouve en soi-même et que l'on perd souvent en voulant la chercher; et, pour tout dire en un mot, c'est le chef-d'œuvre de l'art des rhéteurs, et c'est néanmoins ce que l'art des rhéteurs ne sauroit apprendre.

La nature donne à l'orateur ce génie heureux, cet instinct secret, ce goût sûr et délicat qui sent comme par inspiration ce qui sied et ce qui ne sied pas.

La morale y ajoute la connoissance des sujets sur lesquels il doit exercer ses talens naturels, et après avoir découvert les préceptes généraux de la rhétorique dans l'étude de l'homme en général, elle lui présente l'homme en particulier comme un second tableau dans lequel il doit chercher les règles particulières de la bienséance.

Attentif à se connoître lui-même, s'il veut prévenir la censure du public, qu'il soit le premier censeur de ses défauts. Le caractère le plus ordinaire de ceux qui déplaisent aux autres est de se plaire trop à eux-mêmes. Heureux celui qui a commencé par se déplaire pendant long-temps, qui a pu être frappé plus vivement de ses défauts que ses propres ennemis, et qui a éprouvé dans les premières années de sa vie l'utile déplaisir de ne pouvoir jamais se contenter de lui-même ! Il semble que la nature ne lui donne cette inquiétude, que pour

lui faire mieux goûter le plaisir du succès, et que ce soit à ce prix qu'elle lui fasse acheter la gloire qu'elle lui prépare.

Il joint à ce dégoût de lui-même une heureuse défiance de ses forces : sa modestie fait sans peine ce discernement si pénible à l'amour-propre, des sujets qui lui sont proportionnés, ou plutôt par un amour-propre plus éclairé, pour réussir dans tout ce qu'il doit entreprendre, il n'entreprend rien qui soit au-dessus de lui, et il n'oublie jamais que, quelque grand que l'on soit, on paroît toujours médiocre quand on est inférieur à son sujet, et qu'au contraire on paroît toujours assez grand quand on a pu remplir toute l'étendue de sa cause.

Si le caractère de son esprit lui refuse la hardiesse des expressions, la véhémence des figures, la rapidité de la déclamation, il ne préférera pas, vainement ambitieux, un sublime mal soutenu à une sage et précieuse médiocrité; la justesse d'esprit, la pureté du discours, la dignité de la prononciation seront son partage; l'égalité de son style suppléera ce qui manque à son élévation; il s'insinuera par la douceur dans l'âme de ceux qui se révoltent contre la fierté dominante des orateurs véhémens; il saura mettre à profit jusqu'à ses imperfections; elles ne serviront qu'à rendre l'auditeur moins défiant et plus facile à être touché; sa foiblesse deviendra sa force et fera partie de son éloquence.

Il n'affectera point la gloire d'une vaste érudition, si la multitude de ses occupations ne lui a pas permis de l'acquérir; ou, s'il est assez heureux pour l'avoir acquise, elle perdra dans sa bouche cet air sauvage et impérieux que les savans lui prêtent, pour reprendre ce caractère de douceur et de modestie que la nature

lui avoit donné, et par une adroite dissimulation de ses forces, il jouira du précieux avantage d'avoir su mériter l'estime sans exciter la jalousie, et de s'être fait aimer des hommes dans le temps même qu'il les forçoit à l'admirer.

Cette noble modestie relevera l'éclat de toutes ses vertus : c'est elle qui embellit pour ainsi dire la beauté même, qui répand une bienséance générale sur toutes les paroles de l'orateur, et qui intéresse si fortement ceux qui l'écoutent au succès de son action, qu'au lieu d'en être les juges, ils en deviennent les protecteurs. Ornement naturel de ceux qui commencent, plus estimable encore dans ceux qui sont plus avancés ; elle est la vertu de tous les temps et de tous les âges, qui doit accompagner l'orateur dans tout le cours de sa réputation, quoique la même éloquence ne lui convienne pas toujours, et que le progrès de son style doive imiter celui de ses années.

La jeunesse peut se permettre pour un temps l'abondance des figures, la richesse des ornemens, et tout ce qui compose la pompe et le luxe de l'éloquence. Cette heureuse témérité, ces efforts hardis d'une éloquence naissante, sont les défauts de ceux qui sont destinés aux grandes vertus. Un style sec et aride est odieux dans la jeunesse, par la seule affectation d'une sévérité prématurée. Malheur à ces génies ingrats et stériles qui prennent la sécheresse pour la justesse d'esprit, la disette pour la modération, la foiblesse pour le bon usage de ses forces, et qui croient que la vertu consiste seulement à n'avoir point de vices !

Il viendra un âge plus avancé qui retranchera cette riche superfluité : le style de l'orateur vieillira avec lui, ou, pour mieux dire, il acquerra toute la maturité de la vieillesse sans perdre la vigueur de la jeunesse. Il

ne manquera pas même alors de grâces et d'ornemens ; mais ces grâces seront austères, ces ornemens seront majestueux.

Ainsi ; suivant toujours les règles de la plus exacte bienséance, il sentira que le moyen le plus sûr de plaire aux autres est de ne sortir jamais de son propre caractère, et de ne parler que d'après soi-même.

Mais obligé par la nature de son ministère de parler aussi d'après ses parties, il ne s'appliquera pas moins à les connoître, s'il veut remplir les devoirs de l'avocat, et mériter la gloire de l'orateur.

Etudier les inclinations de ses parties pour les suivre si elles sont justes, et pour les réprimer si elles sont déréglées ; connoître leur vertu pour prévenir les juges en leur faveur, et leurs défauts pour détruire ou affoiblir le préjugé qui leur est contraire ; examiner avec attention leur naissance et leur état, leur réputation et leur dignité, pour ménager avec art ces avantages équivoques qui peuvent exciter ou la faveur ou l'envie, souvent plus à craindre pour ceux qui les ont qu'à désirer pour ceux qui ne les ont pas ; c'est le devoir commun de tous ceux qui portent le nom d'avocat ; mais ce n'est encore qu'une légère idée des obligations de l'orateur.

S'il veut être toujours sûr de plaire et de réussir, il faut que, sans prendre ni les passions ni les erreurs de ses parties, il se transforme, pour ainsi dire, en elles-mêmes, et que les exprimant avec art dans sa personne, il paroisse aux yeux du public, non tel qu'elles sont, mais tel qu'elles devroient être.

Qu'il imite l'adresse de ces peintres qui savent prêter des grâces à ce que la nature a de plus affreux, et qui, diminuant les défauts sans toucher à la ressemblance, donnent aux personnes les plus difformes la

joie de se reconnoître et de se plaire dans leurs portraits.

C'est par le moyen de cette fiction ingénieuse, et sous cette personne empruntée, que l'orateur animé, pénétré, agité des mêmes mouvemens que sa partie, ne dira jamais rien qui ne lui convienne parfaitement; il réunira la douceur et la sagesse de la raison avec la force et l'impétuosité de la passion; ou plutôt la passion de la partie deviendra raisonnable dans la bouche de son défenseur; et, se renfermant dans l'usage auquel la nature l'avoit destiné, elle saura toucher le cœur sans offenser l'esprit.

Ce ne sera plus un seul homme dont le style toujours le même ne fait que changer de sujet sans changer de tour; il se multipliera pour ainsi dire; il empruntera autant de formes différentes qu'il aura de causes et de parties d'un caractère différent. Tantôt sublime et pompeux, son style imitera la rapidité d'un torrent impétueux, ou la majesté d'un fleuve tranquille: tantôt simple et modeste, il saura descendre sans s'abaisser; et, par des grâces naïves et des ornemens naturels, délasser l'attention de ceux qui l'avoient à peine suivi dans son élévation.

Il refusera d'orner ce qui ne demande que d'être expliqué; après avoir porté la lumière dans les longues obscurités d'une procédure ennuyeuse, il se contentera d'arracher les épines qui lui sont naturelles, sans vouloir y mêler mal à propos des fleurs étrangères.

Souvent la véhémence et la triste sévérité de son discours protégera la vertu opprimée, et fera trembler le vice triomphant. Quelquefois, plus facile et plus doux en apparence, mais plus redoutable en effet, il ne s'attachera pas tant à rendre le vice odieux qu'à le rendre méprisable; mais la nécessité autorisera son

ironie, ou du moins l'utilité la fera excuser; la vérité lui servira toujours de fondement, et la sagesse en saura modérer et adoucir l'usage.

Ainsi, prenant successivement toutes sortes de caractères, né pour tous, et réussissant dans chacun comme s'il n'étoit né que pour celui-là seul, il ne lui restera plus qu'à souhaiter que ce personnage étranger, que la nécessité de son ministère lui impose, n'exige jamais rien de l'avocat qui soit contraire au devoir de l'homme de bien.

Mais s'il éprouve quelquefois ce combat intérieur entre lui-même et sa partie, sa vertu seule le décidera, ou plutôt elle saura le prévenir; elle rougiroit d'avoir pu hésiter un moment entre l'honnête et l'utile. Jaloux de sa réputation, il l'estimera trop pour la sacrifier à sa partie, et sagement infidèle, il acquerra plus de vraie et de solide gloire par un silence judicieux, qu'il n'auroit fait par tous les efforts de son éloquence. Plus heureux en cet état que les anciens orateurs, il n'aura pas besoin de connoître le caractère particulier de ses juges pour être assuré de leur plaire.

Dans ce temps d'une liberté ennemie de la justice, où la qualité de juge étoit un présent de la naissance plutôt que le prix du mérite; dans ces assemblées tumultueuses, où la raison vaincue par le nombre devoit s'estimer heureuse si elle n'étoit que méprisée sans être punie : l'orateur qui comptoit souvent ses propres ennemis dans le nombre de ses juges, ne pouvoit presque espérer un succès favorable, s'il ne s'appliquoit à découvrir les erreurs du peuple pour le tromper; ses passions, pour le séduire; ses caprices, pour le flatter; son foible, pour l'entraîner.

Et lorsque la fortune, lasse de présider aux jugemens populaires, voulut remettre l'empire du monde

entre les mains d'un seul , pour régner par un homme sur tous les autres hommes , l'orateur trouva souvent tous les défauts du peuple réunis dans son juge avec une autorité encore plus absolue.

Ce fut à la vérité un jour de triomphe, non-seulement pour l'orateur, mais encore pour l'éloquence elle-même, que celui où la fortune prit plaisir à combattre deux héros d'un caractère différent ; ces grands hommes qui ont en tous deux le but de régner et de vaincre, l'un par la force des armes, l'autre par les charmes de la parole.

Le conservateur de la république, celui que Rome libre appela le père de la patrie, parle devant l'usurpateur de l'empire et le destructeur de la liberté ; il défend un de ces fiers républicains qui avoient porté les armes contre César, et il a César même pour juge. C'est peu de parler pour un ennemi vaincu en présence du victorieux, il parle pour un ennemi condamné, et il entreprend de le justifier devant celui qui a prononcé sa condamnation avant que de l'entendre, et qui, bien loin de lui donner l'attention d'un juge, ne l'écoute plus qu'avec la maligne curiosité d'un auditeur prévenu.

Mais il connoît la passion dominante de son juge, et c'en est assez pour le vaincre. Il flatte sa vanité pour désarmer sa vengeance ; et, malgré son indifférence obstinée, il sait l'intéresser si vivement à la conservation de celui qu'il vouloit perdre, que son émotion ne peut plus se contenir au dedans de lui-même. Le trouble extérieur de son visage rend hommage à la supériorité de l'éloquence ; il absout celui qu'il avoit déjà condamné ; et Cicéron mérite l'éloge qu'il donne à César, d'avoir su vaincre le vainqueur, et triompher de la victoire.

Quels éloges auroit-il donnés à la modération d'un



prince aussi grand que César, mais plus maître de lui-même; qui se rend, non à l'éloquence, mais à la justice, et qui ne partage avec personne la gloire de savoir se vaincre lui-même, sans trouble, sans efforts, par la supériorité d'une vertu, qui a tellement dompté les passions, qu'elle règne sans violence, et qu'elle triomphe sans combat !

Heureux les orateurs qui parlent devant des juges animés de cet esprit, et soutenus par ce grand exemple !

Vous savez qu'ils sont juges, et c'est en savoir assez pour les connoître parfaitement. Ils n'ont point d'autres caractères que celui qu'ils portent dans le tribunal de la justice souveraine; aucun mélange de passions, d'intérêt, d'amour-propre, n'a jamais troublé la pureté des fonctions de leur ministère : on les a définis quand on a défini la justice; et la personne privée ne se laisse jamais entrevoir sous le voile de la personne publique.

Ne travaillez donc point à concilier leur attention par les vaines figures d'une déclamation étudiée; un motif plus noble et plus élevé, une vue plus sainte et plus efficace les rend attentifs. Ne recherchez point leur faveur par des artifices superflus, la raison seule peut la mériter : la bienséance à leur égard est la même chose que le devoir; et rien n'est plus éloquent auprès d'eux que la vertu.

Assurés de leur approbation, ne doutez point de celle du public. Ce peuple, cette multitude qui, dans le temps qu'elle exerçoit elle-même les jugemens, se faisoit craindre aux parties par son caprice, n'est plus terrible qu'aux orateurs par la juste sévérité d'une censure rigoureuse. Ceux qui abusoient de leur ministère dans le temps qu'ils étoient juges, ne se trompent presque plus de puis qu'ils sont devenus simples spec-

tateurs ; et le caractère d'infailibilité est presque toujours attaché au sentiment de la multitude.

C'est donc ce jugement , cette approbation du public qui donne le privilège de l'immortalité à vos ouvrages. Vous jouissez auprès de lui du même avantage qu'auprès de vos juges. Incapable d'être corrompu , il n'applaudit constamment qu'au véritable mérite ; mais il lui applaudit toujours. Un grand orateur n'accuse jamais son siècle d'injustice. La connoissance de l'homme lui fait mépriser ces goûts passagers qui n'entraînent que les orateurs et les auditeurs médiocres ; elle lui inspire ce goût général et universel , ce goût de tous les temps et de tous les pays ; ce goût de la nature , qui , malgré les efforts d'une fausse éloquence , est toujours sûr d'enlever l'estime des hommes , et de forcer leur admiration.

La chaste sévérité de son éloquence se contente de ne pas déplaire à l'auditeur , en attaquant avec violence une erreur qui le flatte ; mais elle ne cherche jamais à lui plaire par des vices agréables. Elle trouve une route plus sûre pour arriver à son cœur ; et , redressant son goût sans le combattre , elle lui met devant les yeux les véritables beautés pour lui apprendre à rejeter les fausses.

C'est ainsi que la connoissance de l'homme rend l'orateur supérieur aux jugemens des hommes : c'est par là qu'il devient l'arbitre du bon goût , le modèle de l'éloquence , l'honneur de son siècle et l'admiration de la postérité : enfin , c'est par là que son cœur , aussi élevé que son esprit , réunit la science de bien vivre à celle de bien parler , et qu'il rétablit entre elles cette ancienne intelligence , sans laquelle le philosophe est inutile aux autres hommes , et l'orateur à soi-même.

---

# BUFFON.

---

## DISCOURS DE RÉCEPTION

A L'ACADEMIE FRANÇOISE,

Le 25 août 1753.

**M**ESSIEURS, vous m'avez comblé d'honneur en m'appelant à vous ; mais la gloire n'est un bien qu'autant qu'on en est digne ; et je ne me persuade pas que quelques essais écrits sans art et sans autre ornement que celui de la nature , soient des titres suffisans pour oser prendre place parmi les maîtres de l'art , parmi les hommes éminens qui représentent ici la splendeur littéraire de la France , et dont les noms , célébrés aujourd'hui par la voix des nations , retentiront encore avec éclat dans la bouche de nos derniers neveux. Vous avez eu , messieurs , d'autres motifs en jetant les yeux sur moi ; vous avez voulu donner à l'illustre compagnie (1) à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir depuis long-temps une nouvelle marque de considération : ma reconnoissance , quoique partagée , n'en sera pas moins vive. Mais comment satisfaire au devoir qu'elle m'im-

---

(1) L'académie royale des sciences. M. de Buffon y avoit été reçu en 1733, dans la classe de mécanique.

pose en ce jour ? Je n'ai , messieurs , à vous offrir que votre propre bien : ce sont quelques idées sur le style que j'ai puisées dans vos ouvrages ; c'est en vous lisant , c'est en vous admirant , qu'elles ont été conçues ; c'est en les soumettant à vos lumières qu'elles se produiront avec quelque succès.

Il s'est trouvé dans tous les temps des hommes qui ont su commander aux autres par la puissance de la parole. Ce n'est néanmoins que dans les siècles éclairés que l'on a bien écrit et bien parlé. La véritable éloquence suppose l'exercice du génie et la culture de l'esprit. Elle est bien différente de cette facilité naturelle de parler, qui n'est qu'un talent, une qualité accordée à tous ceux dont les passions sont fortes, les organes souples et l'imagination prompte. Ces hommes sentent vivement, s'affectent de même, le marquent fortement au-dehors ; et, par une impression purement mécanique, ils transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections. C'est le corps qui parle au corps ; tous les mouvemens, tous les signes concourent et servent également. Que faut-il pour émouvoir la multitude et l'entraîner ? Que faut-il pour ébranler la plupart même des autres hommes et les persuader ? Un ton véhément et pathétique, des gestes expressifs et fréquens, des paroles rapides et sonnantes. Mais pour le petit nombre de ceux, dont la tête est ferme, le goût délicat, et le sens exquis, et qui, comme vous, messieurs, comptent pour peu le ton, les gestes et le vain son des mots, il faut des choses, des pensées, des raisons ; il faut savoir les présenter, les nuancer, les ordonner : il ne suffit pas de frapper l'oreille et d'occuper les yeux ; il faut agir sur l'âme, et toucher le cœur en parlant à l'esprit.

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on

met dans ses pensées. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient ferme, nerveux et concis; si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégans qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

Mais, avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées: c'est en marquant leur place sur ce premier plan qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en connoîtra l'étendue; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéamens qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées principales, et qu'il naîtra des idées accessoires et moyennes qui serviront à les remplir. Par la force du génie, on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue; par une grande finesse de discernement, on distinguera les pensées stériles des idées fécondes; par la sagacité que donne la grande habitude d'écrire, on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil, ou le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie; et il est rare encore qu'après bien des réflexions on en saisisse tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper; c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées: plus on leur donnera de substance et de force par la méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression.

Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base: il le soutient, il le dirige, il règle son mouvement, et le soumet à des lois; sans cela, le meilleur écrivain s'égare; sa plume marche sans guide, et jette

à l'aventure des traits irréguliers et des figures discordantes. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans les détails, comme l'ensemble choquera, ou ne se fera pas assez sentir, l'ouvrage ne sera point construit ; et, en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal ; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir ; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différens temps des morceaux détachés, ne les réunissent jamais sans transitions forcées ; qu'en un mot, il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet.

Cependant tout sujet est un ; et quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours. Les interruptions, les repos, les sections ne devoient être d'usage que quand on traite des sujets différens, ou lorsque ayant à parler de choses grandes, épineuses et disparates, la marche du génie se trouve interrompue par la multiplicité des obstacles, et contrainte par la nécessité des circonstances : autrement le grand nombre de divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage ; le livre paroît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur demeure obscur ; il ne peut faire impression sur l'esprit du lecteur ; il ne peut même se faire sentir que par la continuité du fil, par la dépendance harmonique des idées, par un développement successif, une gradation soutenue, un mouvement uniforme que toute interruption détruit ou fait languir.

Pourquoi les ouvrages de la nature sont-ils si par-

faits ? c'est que chaque ouvrage est un tout , et qu'elle travaille sur un plan éternel dont elle ne s'écarte jamais ; elle prépare en silence les germes de ses productions ; elle ébauche , par un acte unique , la forme primitive de tout être vivant ; elle la développe , elle la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne ; mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit nous frapper. L'esprit humain ne peut rien créer ; il ne produira qu'après avoir été fécondé par l'expérience et la méditation ; ses connoissances sont les germes de ses productions : mais s'il imite la nature dans sa marche et dans son travail ; s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes ; s'il les réunit , s'il les enchaîne , s'il en forme un tout , un système par la réflexion , il établira sur des fondemens inébranlables des monumens immortels.

C'est faute de plan , c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet , qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé , et ne sait par où commencer à écrire. Il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées ; et comme il ne les a ni comparées ni subordonnées , rien ne le détermine à préférer les unes aux autres , il demeure donc dans la perplexité : mais lorsqu'il se sera fait un plan , lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet , il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume ; il sentira le point de maturité de la production de l'esprit , il sera pressé de la faire éclore , il n'aura même que du plaisir à écrire ; les idées se succéderont aisément , et le style sera naturel et facile ; la chaleur naîtra de ce plaisir , se répandra partout , et donnera de la vie à chaque expression ; tout s'animera de plus en plus , le ton s'élèvera , les objets prendront de la cou-

leur ; et le sentiment , se joignant à la lumière , l'augmentera , la portera plus loin , la fera passer de ce que l'on dit à ce qu'on va dire , et le style deviendra intéressant et lumineux.

Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillans ; rien n'est plus contraire à la lumière , qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit , que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres , et qui ne nous éblouissent pendant quelques instans que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres. Ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition ; l'on ne présente qu'un côté de l'objet ; on met dans l'ombre toutes les autres faces ; et ordinairement ce côté qu'on choisit est une pointe , un angle sur lequel on fait jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité qu'on l'éloigne davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses.

Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines , et la recherche de ces idées légères , déliées , sans consistance , et qui , comme la feuille de métal battu , ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité. Aussi plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit , moins il aura de nerf , de lumière , de chaleur et de style , à moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet , et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie : alors l'art de dire de petites choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes.

Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse ; rien



ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes pour ne dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles : ils ont des mots en abondance, point d'idées ; ils travaillent donc sur les mots, et s'imaginent avoir combiné des idées parce qu'ils ont arrangé des phrases, et avoir épuré le langage quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style ; ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre. Le style doit graver des pensées ; ils ne savent que tracer des paroles.

Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet ; il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées, et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée ; et lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style ; c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en réglera la rapidité, et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi. A cette première règle dictée par le génie, si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux, le style aura de la noblesse. Si l'on y joint encore de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour tout ce qui n'est que brillant, et une répugnance constante pour l'équivoque et la plaisanterie, le style aura de la gravité, il aura même de la majesté. Enfin, si l'on écrit comme l'on

pense, si l'on est convaincu de ce que l'on veut persuader, cette bonne foi avec soi-même, qui fait la bienséance pour les autres et la vérité du style, lui fera produire tout son effet, pourvu que cette persuasion intérieure ne se marque pas par un enthousiasme trop fort, et qu'il y ait partout plus de candeur que de confiance, plus de raison que de chaleur.

C'est ainsi, messieurs, qu'il me sembloit, en vous lisant, que vous me parliez, que vous m'instruisiez. Mon âme, qui recueilloit avec avidité ces oracles de la sagesse, vouloit prendre l'essor et s'élever jusqu'à vous : vains efforts ! Les règles, disiez-vous encore, ne peuvent suppléer au génie ; s'il manque, elles seront inutiles. Bien écrire, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir, et bien rendre ; c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'âme et du goût. Le style suppose la réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles : les idées seules forment le fond du style ; l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, et ne dépend que de la sensibilité des organes. Il suffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter les dissonances, et de l'avoir exercée, perfectionnée par la lecture des poètes et des orateurs, pour que mécaniquement on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires. Or, jamais l'imitation n'a rien créé : aussi cette harmonie des mots ne fait ni le fond ni le ton du style, et se trouve souvent dans des écrits vides d'idées.

Le ton n'est que la convenance du style à la nature du sujet ; il ne doit jamais être forcé ; il naîtra naturellement du fond même de la chose, et dépendra beaucoup du point de généralité auquel on aura porté ses pensées. Si l'on s'est élevé aux idées les plus générales, et si l'objet en lui-même est grand, le ton pa-

•

roîtra s'élever à la même hauteur ; et si , en le soutenant à cette élévation , le génie fournit assez pour donner à chaque objet une forte lumière , si l'on peut ajouter la beauté du coloris à l'énergie du dessin , si l'on peut , en un mot , représenter chaque idée par une image vive et bien terminée , et former de chaque suite d'idées un tableau harmonieux et mouvant , le ton sera non-seulement élevé , mais sublime.

Ici , messieurs , l'application seroit plus que la règle ; les exemples instruiroient mieux que les préceptes : mais comme il ne m'est pas permis de citer les morceaux sublimes qui m'ont si souvent transporté en lisant vos ouvrages , je suis contraint de me borner à des réflexions. Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité. La quantité des connoissances , la singularité des faits , la nouveauté même des découvertes , ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité : si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets , s'ils sont écrits sans goût , sans noblesse et sans génie , ils périront , parce que les connoissances , les faits et les découvertes s'enlèvent aisément , se transportent , et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme , le style est l'homme même. Le style ne peut donc ni s'enlever , ni se transporter , ni s'altérer : s'il est élevé , noble , sublime , l'auteur sera également admiré dans tous les temps ; car il n'y a que la vérité qui soit durable , et même éternelle. Or , un beau style n'est tel en effet que par le nombre infini des vérités qu'il présente. Toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent , tous les rapports dont il est composé , sont autant de vérités aussi utiles et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain que celles qui peuvent faire le fond du sujet.

Le sublime ne peut se trouver que dans les grands sujets. La poésie, l'histoire et la philosophie ont toutes le même objet, et un très-grand objet, l'homme et la nature. La philosophie décrit et dépeint la nature ; la poésie la peint et l'embellit ; elle peint aussi les hommes, elle les agrandit, elle les exagère ; elle crée les héros et les dieux : l'histoire ne peint que l'homme, et le peint tel qu'il est ; ainsi le ton de l'historien ne deviendra sublime que quand il fera le portrait des plus grands hommes, quand il exposera les plus grandes actions, les plus grands mouvemens, les plus grandes révolutions ; et partout ailleurs il suffira qu'il soit majestueux et grave. Le ton du philosophe pourra devenir sublime toutes les fois qu'il parlera des lois de la nature, des êtres en général, de l'espace, de la matière, du mouvement et du temps, de l'âme ; de l'esprit humain, des sentimens, des passions : dans le reste, il suffira qu'il soit noble et élevé. Mais le ton de l'orateur et du poète, dès que le sujet est grand, doit toujours être sublime, parce qu'ils sont les maîtres de joindre à la grandeur de leur sujet autant de couleur, autant de mouvement, autant d'illusion qu'il leur plaît, et que, devant toujours peindre et toujours agrandir les objets, ils doivent aussi partout employer toute la force et déployer toute l'étendue de leur génie.

## NATURE SAUVAGE.

LA nature est le trône extérieur de la magnificence divine ; l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'é-

lève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance ; fait pour adorer le créateur, il commande à toutes les créatures ; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit ; il établit entre les êtres vivans l'ordre, la subordination, l'harmonie ; il embellit la nature même, il la cultive, l'étend et la polit, en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose. Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé : couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées ; des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté ; d'autres, en plus grand nombre, gisant au pied des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paroît ici dans la décrépitude ; la terre surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption : dans toutes les parties basses, des eaux mortes et crouissantes faute d'être conduites et dirigées ; des terrains fangeux, qui, n'étant ni solides ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitans de la terre et des eaux ; des marécages, qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes vénéneux et servent de repaire aux animaux immondes. Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies ; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes ; ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le

duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages : l'homme obligé de suivre les sentiers de la bête farouche, s'il veut les parcourir; contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie; effrayé de leurs rugissemens, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin, et dit : La nature brute est hideuse et mourante; c'est moi, moi seul qui peux la rendre agréable et vivante : desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler; formons-en des ruisseaux, des canaux; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avoit caché et que nous ne devons qu'à nous-mêmes; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi-consommées; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer : bientôt au lieu de jonc, du nénuphar, dont le crapaud composoit son venin, nous verrons paroître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires; des troupeaux d'animaux bondissans fouleront cette terre jadis impraticable; ils y trouveront une substance abondante, une pâture toujours renaissante; ils se multiplieront pour se multiplier encore; servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage; que le bœuf soumis au joug emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre; qu'elle rajeunisse par la culture; une nature nouvelle va sortir de nos mains.

## NATURE CULTIVÉE.

QU'ELLE est belle, cette nature cultivée ! que par les soins de l'homme elle est brillante et pompeusement parée ! Il en fait lui-même le principal ornement , il en est la production la plus noble ; en se multipliant , il en multiplie le germe le plus précieux ; elle-même aussi semble se multiplier avec lui ; il met au jour par son art tout ce qu'elle recéloit dans son sein ! que de trésors ignorés , que de richesses nouvelles ! les fleurs , les fruits , les grains perfectionnés , multipliés à l'infini ; les espèces utiles d'animaux transportées , propagées , augmentées sans nombre ; les espèces nuisibles réduites , confinées , reléguées ; l'or , et le fer plus nécessaires que l'or , tirés des entrailles de la terre ; les torrens contenus , les fleuves dirigés , resserrés ; la mer même soumise , reconquise , traversée d'un hémisphère à l'autre ; la terre accessible partout , partout rendue aussi vivante que féconde ; dans les vallées de riantes prairies , dans les plaines de riches pâturages ou des moissons encore plus riches ; les collines chargées de vignes et de fruits , leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts : les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense , qui , circulant sans cesse , se répand de ses centres jusqu'aux extrémités ; des routes ouvertes et fréquentées , des communications établies partout , comme autant de témoins de la force et de l'union de la société ; mille autres monuments de puissance et de gloire démontrent assez que

L'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il partage l'empire avec la nature.

---

### NATURE DÉGÉNÉRÉE.

Cependant il ne règne que par droit de conquête ; il jouit plutôt qu'il ne possède, il ne conserve que par des soins toujours renouvelés ; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la nature : elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monumens, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute ce que ses ancêtres avoient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie, pendant lesquels tout périt, sont toujours préparés par la guerre, et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme, qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour son malheur, et de combattre pour sa ruine : excité par l'insatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentimens d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, se détruit en effet ; et après ces jours de sang et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un oeil triste la terre dévastée, les arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affaiblis, son propre bonheur ruiné, et sa puissance réelle anéantie.



## LE PREMIER HOMME APRÈS LA CREATION.

*Le premier homme fait l'histoire de ses premiers mouvemens, de ses premières sensations, de ses premiers jugemens après la création.*

JE me souviens de cet instant plein de joie et de trouble où je sentis, pour la première fois, ma singulière existence : je ne savais ce que j'étais, où j'étais, d'où je venais. J'ouvris les yeux : quel surcroît de sensations ! La lumière, la voûte céleste, la verdure de la terre, le cristal des eaux, tout m'occupait, m'animoit et me donnoit un sentiment inexprimable de plaisir. Je crus d'abord que tous ces objets étoient en moi, et faisoient partie de moi-même. Je m'affermis dans cette pensée naissante, lorsque je tournai les yeux vers l'astre de la lumière : son éclat me blessa ; je fermai involontairement la paupière, et je sentis une légère douleur. Dans ce moment, d'obscurité, je crus avoir perdu tout mon être.

Affligé, saisi d'étonnement, je pensois à ce grand changement, quand tout à coup j'entends des sons : le chant des oiseaux, le murmure des airs, formoient un concert dont la douce impression me remuoit jusqu'au fond de l'âme ; j'écoutai long-temps, et je me persuadai bientôt que cette harmonie étoit moi.

Attentif, occupé tout entier de ce nouveau genre d'existence, j'oubliois déjà la lumière, cette autre partie de mon être que j'avois connue la première, lorsque

je rouvris les yeux. Quelle joie de me retrouver en possession de tant d'objets brillans ! Mon plaisir surpassa tout ce que j'avois senti la première fois , et suspendit pour un temps le charmant effet des sons.

Je fixai mes regards sur mille objets divers ; je m'aperçus bientôt que je pouvois perdre et retrouver ces objets , et que j'avois la puissance de détruire et de reproduire à mon gré cette belle partie de moi-même ; et , quoiqu'elle me parût immense en grandeur , et par la quantité des accidens de lumière , et par la variété des couleurs , je crus reconnoître que tout étoit contenu dans une portion de mon être.

Je commençois à voir sans émotion , et à entendre sans trouble , lorsqu'un air léger , dont je sentis la fraîcheur , m'apporta des parfums qui me causèrent un épanouissement intime , et me donnèrent un sentiment d'amour pour moi-même.

Agité par toutes ces sensations , pressé par les plaisirs d'une si belle et si grande existence , je me levai tout d'un coup , et je me sentis transporté par une force inconnue. Je ne fis qu'un pas ; la nouveauté de ma situation me rendit immobile , ma surprise fut extrême , je crus que mon existence fuyoit : le mouvement que j'avois fait avoit confondu les objets ; je m'imaginois que tout étoit en désordre.

Je portai la main sur ma tête , je touchai mon front et mes yeux ; je parcourus mon corps : ma main me parut être alors le principal organe de mon existence. Ce que je sentoais dans cette partie étoit si distinct et si complet , la jouissance m'en paroissoit si parfaite , en comparaison du plaisir que m'avoient causé la lumière et les sons , que je m'attachai tout entier à cette partie solide de mon être , et je sentis que mes idées prenoient de la profondeur et de la réalité. Tout ce que

je touchois sur moi sembloit rendre à ma main sentiment pour sentiment, et chaque attouchement produisoit dans mon âme une double idée.

Je ne fus pas long-temps sans m'apercevoir que cette faculté de sentir étoit répandue dans toutes les parties de mon être; je reconnus bientôt les limites de mon existence qui m'avoit paru d'abord immense en étendue.

J'avois jeté les yeux sur mon corps; je le jugeois d'un volume énorme, et si grand, que tous les objets qui avoient frappé mes yeux ne me paroisoient en comparaison que des points lumineux.

Je m'examinai long-temps, je me regardois avec plaisir, je suivois ma main de l'œil, et j'observois ses mouvemens. J'eus sur tout cela les idées les plus étranges; je croyois que le mouvement de ma main n'étoit qu'une espèce d'existence fugitive, une succession de choses semblables; je l'approchai de mes yeux; elle me parut alors plus grande que tout mon corps, et elle fit disparaître à ma vue un nombre infini d'objets.

Je commençai à soupçonner qu'il y avoit de l'illusion dans cette sensation qui me venoit par les yeux. J'avois vu distinctement que ma main n'étoit qu'une petite partie de mon corps, et je ne pouvois comprendre qu'elle fût augmentée au point de me paroître d'une grandeur démesurée. Je résolus donc de ne me fier qu'au toucher qui ne m'avoit pas encore trompé, et d'être en garde sur toutes les autres façons de sentir et d'être.

Cette précaution me fut utile: je m'étois remis en mouvement, et je marchois la tête haute et levée vers le ciel; je me heurtai légèrement contre un palmier; saisi d'effroi, je portai ma main sur ce corps étranger; je le jugeai tel, parce qu'il ne me rendit pas

sentiment pour sentiment. Je me détournai avec une espèce d'horreur, et je connus, pour la première fois, qu'il y avoit quelque chose hors de moi.

Plus agité par cette nouvelle découverte que je ne l'avois été par toutes les autres, j'eus peine à me rassurer; et après avoir médité sur cet événement, je conclus que je devois juger des objets extérieurs comme j'avois jugé des parties de mon corps, et qu'il n'y avoit que le toucher qui pût m'assurer de leur existence.

Je cherchois donc à toucher tout ce que je voyois : je voulois toucher le soleil; j'étendois les bras pour embrasser l'horizon, et je ne trouvois que le vide des airs.

A chaque expérience que je tentois, je tombois de surprise en surprise; car tous les objets paroisoient être également près de moi, et ce ne fut qu'après une infinité d'épreuves que j'appris à me servir de mes yeux pour guider ma main; et comme elle me donnoit des idées toutes différentes des impressions que je recevois par le sens de la vue, mes sensations n'étant pas d'accord entre elles, mes jugemens n'en étoient que plus imparfaits, et le total de mon être n'étoit encore pour moi-même qu'une existence en confusion.

Profondément occupé de moi, de ce que j'étois, de ce que je pouvois être, les contrariétés que je venois d'éprouver m'humilièrent. Plus je réfléchissois, plus il se présenteoit de doutes. Lassé de tant d'incertitudes, fatigué des mouvemens de mon âme, mes genoux fléchirent, et je me trouvai dans une situation de repos. Cet état de tranquillité donna de nouvelles forces à mes sens.

J'étois assis à l'ombre d'un bel arbre; des fruits d'une couleur vermeille descendoient, en forme de grappe, à la portée de ma main. Je les touchai légèr-

ment; aussitôt ils se séparèrent de la branche, comme la figue s'en sépare dans le temps de sa maturité.

J'avois saisi un de ces fruits; je m'imaginois avoir fait une conquête; et je me glorifiai de la faculté que je sentoís de pouvoir contenir dans ma main un autre être tout entier. Sa pesanteur, quoique peu sensible, me parut une résistance animée, que je me faisois un plaisir de vaincre. J'avois approché ce fruit de mes yeux; j'en considérois la forme et les couleurs. Une odeur délicieuse me le fit approcher davantage; il se trouva près de mes lèvres; je tirois à longues inspirations le parfum, et je goûtois à longs traits les plaisirs de l'odorat. J'étois intérieurement rempli de cet air embaumé: ma bouche s'ouvrit pour l'exhaler; elle se rouvrit pour en reprendre. Je sentis que je possédois un odorat intérieur plus fin, plus délicat encore que le premier; enfin, je goûtai.

Quelle saveur! quelle nouveauté de sensation! jusque-là je n'avois eu que des plaisirs; le goût me donna le sentiment de la volupté. L'intimité de la jouissance fit naître l'idée de la possession. Je crus que la substance de ce fruit étoit devenue la mienne, et que j'étois le maître de transformer les êtres.

Flatté de cette idée de puissance, incité par le plaisir que j'avois senti, je cueillis un second et un troisième fruit, et je ne me lassois pas d'exercer ma main pour satisfaire mon goût; mais une langueur agréable s'emparant peu à peu de tous mes sens, appesantit mes membres, et suspendit l'activité de mon âme. Je jugeai de mon inaction par la mollesse de mes pensées; mes sensations émoussées arrondissoient tous les objets, et ne me présentoient que des images foibles et mal terminées. Dans cet instant, mes yeux, devenus inutiles, se fermèrent, et ma tête, n'étant plus soute-

nue par la force des muscles, pencha pour trouver un appui sur le gazon. Tout fut effacé, tout disparut ; la trace de mes pensées fut interrompue, je perdis le sentiment de mon existence. Ce sommeil fut profond, mais je ne sais s'il fut de longue durée, n'ayant point encore l'idée du temps, et ne pouvant le mesurer. Mon réveil ne fut qu'une seconde naissance, et je sentis seulement que j'avois cessé d'être. Cet anéantissement que je venois d'éprouver me donna quelque idée de crainte, et me fit sentir que je ne devois pas exister toujours.

J'eus une autre inquiétude : je ne savois si je n'avois pas laissé dans le sommeil quelque partie de mon être. J'essayai mes sens ; je cherchai à me reconnoître.

Dans cet instant l'astre du jour, sur la fin de sa course, éteignit son flambeau. Je m'aperçus à peine que je perdois le sens de la vue ; j'existois trop pour craindre de cesser d'être, et ce fut vainement que l'obscurité où je me trouvai me rappela l'idée de mon premier sommeil.

---

## L'ANE.

L'ANE n'est point un cheval dégénéré ; il n'est ni étranger, ni intrus, ni bâtard ; il a, comme tous les autres animaux, sa famille, son espèce, et son rang ; son sang est pur, et quoique sa noblesse soit moins illustre, elle est tout aussi bonne, tout aussi ancienne que celle du cheval : pourquoi donc tant de mépris pour cet animal si bon, si patient, si sobre, si utile ? Les hommes mépriseroient-ils, jusque dans les animaux, ceux qui les servent trop bien et à trop peu de

frais ? On donne au cheval de l'éducation ; on le soigne, on l'instruit, on l'exerce ; tandis que l'âne , abandonné à la grossièreté du dernier des valets , ou à la malice des enfans , bien loin d'acquérir , ne peut que perdre par son éducation ; et s'il n'avoit pas un grand fonds de bonnes qualités , il les perdrait en effet par la manière dont on le traite : il est le jouet , le plastron , le bardeau des rustres qui le conduisent le bâton à la main , qui le frappent , le surchargent , l'excèdent sans précaution , sans ménagement. On ne fait pas attention que l'âne seroit par lui-même , et pour nous , le premier , le plus beau , le mieux fait , le plus distingué des animaux , si dans le monde il n'y avoit point de cheval ; il est le second au lieu d'être le premier , et par cela seul , il semble n'être plus rien : c'est la comparaison qui le dégrade : on le regarde , on le juge non pas en lui-même , mais relativement au cheval ; on oublie qu'il est âne , qu'il a toutes les qualités de sa nature , tous les dons attachés à son espèce , et on ne pense qu'à la figure et aux qualités du cheval , qui lui manquent et qu'il ne doit pas avoir.

Il est de son naturel aussi humble , aussi patient , aussi tranquille que le cheval est fier , ardent , impétueux ; il souffre avec constance , et peut-être avec courage les châtimens et les coups ; il est sobre , et sur la quantité , et sur la qualité de la nourriture ; il se contente des herbes les plus dures , les plus désagréables , que le cheval et les autres animaux lui laissent et dédaignent ; il est fort délicat sur l'eau , il ne veut boire que de la plus claire et aux ruisseaux qui lui sont connus ; il boit aussi sobrement qu'il mange , et n'enfoncé point du tout son nez dans l'eau , par la peur que lui fait , dit-on , l'ombre de ses oreilles. Comme l'on ne prend pas la peine de l'étriller , il se roule sou-

vent sur le gazon , sur les chardons , sur la fougère , et , sans se soucier beaucoup de ce qu'on lui fait porter , il se couche pour se rouler toutes les fois qu'il le peut , et semble par-là reprocher à son maître le peu de soin qu'on prend de lui ; car il ne se vautre pas comme le cheval dans la fange et dans l'eau ; il craint même de se mouiller les pieds , et se détourne pour éviter la boue ; aussi a-t-il la jambe plus sèche et plus nette que le cheval : il est susceptible d'éducation , et l'on en a vu d'assez bien dressés pour faire curiosité de spectacle.

Dans la première jeunesse il est gai , et même assez joli ; il a de la légèreté et de la gentillesse ; mais il la perd bientôt , soit par l'âge , soit par les mauvais traitemens ; et il devient lent , indocile et têtu..... Il s'attache cependant à son maître , quoiqu'il en soit ordinairement maltraité ; il le sent de loir et le distingue de tous les autres hommes ; il reconnoît aussi les lieux qu'il a coutume d'habiter , les chemins qu'il a fréquentés ; il a les yeux bous , l'odorat admirable , l'oreille excellente , ce qui a encore contribué à le faire mettre au nombre des animaux timides , qui ont tous , à ce qu'on prétend , l'ouïe très-fine et les oreilles longues : lorsqu'on le surcharge , il le marque en inclinant la tête et baissant les oreilles ; lorsqu'on le tourmente trop , il ouvre la bouche et retire les lèvres d'une manière très-désagréable , ce qui lui donne l'air moqueur et dérisoire ; si on lui couvre les yeux , il reste immobile ; et lorsqu'il est couché sur le côté , si on lui place la tête de manière que l'œil soit appuyé sur la terre , et qu'on couvre l'autre œil avec une pierre ou un morceau de bois , il restera dans cette situation sans faire aucun mouvement et sans se secouer pour se relever ; il marche , il trotte , et il galope comme le cheval ; mais tous



ses mouvemens sont petits et beaucoup plus lents ; quoiqu'il puisse d'abord courir avec assez de vitesse , il ne peut fournir qu'une petite carrière pendant un petit espace de temps ; et quelque allure qu'il prenne , si on le presse , il est bientôt rendu.

---

### L'OISEAU-MOUCHE.

DE tous les êtres animés , voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs ; les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature : elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux au dernier degré de l'échelle de grandeur ; son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche ; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté , rapidité , prestesse , grâce et riche parure , tout appartient à ce petit favori. L'émerande , le rubis , la topaze brillent sur ses habits ; il ne les souille jamais de la poussière de la terre ; et , dans sa vie tout aérienne , on le voit à peine toucher le gazon par instant ; il est toujours en l'air , volant de fleurs en fleurs ; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat ; il vit de leur nectar , et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du Nouveau-Monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseau-mouches ; elles sont assez nombreuses , et paroissent confinées entre les deux tropiques ; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour ; ils semblent suivre le soleil , s'avancer , se retirer avec lui , et voler sur l'aile des zéphirs à la suite d'un printemps éternel.

Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillans oiseaux , leur avoient donné les noms de *rayons* ou *cheveux du soleil*. Pour le volume , les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous de la grande mouche asyle ( le taon ) pour la grandeur , et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine , et leur langue un fil délié ; leurs petits yeux noirs ne paroissent que deux points brillans ; les plumes de leurs ailes sont si délicates qu'elles en paroissent transparentes. A peine aperçoit-on leurs pieds tant ils sont courts et menus ; ils en font peu d'usage , et ils ne se posent que pour passer la nuit , et se laissent , pendant le jour , emporter dans les airs ; leur vol est continu , bourdonnant et rapide ; on compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet. Leur battement est si vif , que l'oiseau , s'arrêtant dans les airs , paroît non-seulement immobile , mais tout-à-fait sans action. On le voit s'arrêter ainsi quelques instans devant une fleur , et partir comme un trait pour aller à une autre ; il les visite toutes , plongeant sa petite langue dans leur sein , les flattant de ses ailes , sans jamais s'y fixer ; mais aussi sans les quitter jamais. Il ne presse ses inconstances que pour mieux suivre ses amours et multiplier ses jouissances innocentes , car cet amant léger des fleurs vit à leurs dépens , sans les flétrir ; il ne fait que pomper leur miel , et c'est à cet usage que sa langue paroît uniquement destinée : elle est composée de deux fibres creuses , formant un petit canal , divisé au bout en deux filets ; elle a la forme d'une trompe , dont elle fait les fonctions ; l'oiseau la darde hors de son bec , et la plonge jusqu'au fond du calice des fleurs pour en tirer les sucs.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux , si ce n'est leur courage , ou plutôt leur audace. On les voit

poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leurs corps, et se laissant emporter par leur vol, les béqueter à coups redoublés jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très-vifs combats : l'impatience paroît être leur âme ; s'ils s'approchent d'une fleur, et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont point d'autre voix qu'un petit cri fréquent et répété ; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

---

# MONTESQUIEU.

---

## DIALOGUE

DE

## SYLLA ET D'EUCRATE.

---

QUELQUES jours après que Sylla se fut démis de la dictature, j'appris que la réputation que j'avois parmi les philosophes lui faisoit souhaiter de me voir. Il étoit à sa maison de Tibur, où il jouissoit des premiers momens tranquilles de sa vie. Je ne sentis point devant lui le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes. Et dès que nous fûmes seuls : Sylla, lui dis-je, vous vous êtes donc mis vous-même dans cet état de médiocrité qui afflige presque tous les humains ? Vous avez renoncé à cet empire que votre gloire et vos vertus vous donnoient sur tous les hommes ? La fortune semble être gênée de ne plus vous élever aux honneurs.

Eucrate, me dit-il, si je ne suis plus en spectacle à l'univers, c'est la faute des choses humaines, qui ont des bornes, et non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma destinée, dès que je n'ai plus eu à faire de grandes choses. Je n'étois point fait pour gouverner  
''ement un peuple esclave. J'aime à remporter

## DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE. 351

des victoires , à fonder ou détruire des états , à faire des ligues , à punir un usurpateur : mais pour ces minces détails de gouvernement où les génies médiocres ont tant d'avantages , cette lente exécution des lois , cette discipline d'une milice tranquille , mon âme ne sauroit s'en occuper.

Il est singulier , lui dis-je , que vous ayez porté tant de délicatesse dans l'ambition. Nous avons bien vu de grands hommes peu touchés du vain éclat de la pompe qui entoure ceux qui gouvernent : mais il y en a bien peu qui n'aient été sensibles au plaisir de gouverner , et de faire rendre à leur fantaisie le respect qui n'est dû qu'aux lois.

Et moi , me dit-il , Eucrate , je n'ai jamais été si peu content que lorsque je me suis vu maître absolu dans Rome ; que j'ai regardé autour de moi , et que je n'ai trouvé ni rivaux , ni ennemis.

J'ai cru qu'on diroit quelque jour que je n'avois châtié que des esclaves. Veux-tu , me suis-je dit , que dans ta patrie il n'y ait plus d'hommes qui puissent être touchés de ta gloire ? Et puisque tu établis la tyrannie , ne vois-tu pas bien qu'il n'y aura point après toi de prince si lâche , que la flatterie ne t'égale , et ne pare de ton nom , de tes titres et de tes vertus même ?

Seigneur , vous changez toutes mes idées , de la façon dont je vous vois agir. Je croyois que vous aviez de l'ambition , mais aucun amour pour la gloire : je voyois bien que votre âme étoit haute , mais je ne soupçonnois pas qu'elle fût grande ; tout dans notre vie sembloit me montrer un homme dévoré du désir de commander , et qui , plein des plus funestes passions , se chargeoit avec plaisir de la honte , des remords et de la bassesse même attachés à la tyrannie. Car enfin , vous avez tout sacrifié à votre puissance ; vous vous êtes rendu redou-

table à tous les Romains ; vous avez exercé sans pitié les fonctions de la plus terrible magistrature qui fut jamais. Le sénat ne vit qu'en tremblant un défenseur si impitoyable. Quelqu'un vous dit : Sylla , jusqu'à quand répandras-tu le sang romain ? Veux-tu ne commander qu'à des murailles ? Pour lors , vous publiâtes ces tables qui décidèrent de la vie et de la mort de chaque citoyen.

Et c'est tout le sang que j'ai versé qui m'a mis en état de faire la plus grande de toutes mes actions ? Si j'avois gouverné les Romains avec douceur , quelle merveille que l'ennui , que le dégoût , qu'un caprice m'eussent fait quitter le gouvernement ! Mais je me suis démis de la dictature dans le temps qu'il n'y avoit pas un seul homme dans l'univers qui ne crût que la dictature étoit mon seul asile. J'ai paru devant les Romains , citoyen au milieu de mes concitoyens , et j'ai osé leur dire : Je suis prêt à rendre compte de tout le sang que j'ai versé pour la république ; je répondrai à tous ceux qui viendront me demander leur père , leur fils ou leur frère. Tous les Romains se sont tus devant moi.

Cette belle action , dont vous me parlez , me paroît bien imprudente. Il est vrai que vous avez eu pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains. Mais comment osâtes-vous leur parler de vous justifier , et de prendre pour juges des gens qui vous devoient tant de vengeances ?

Quand toutes vos actions n'auroient été que sévères pendant que vous étiez le maître , elles devenoient des crimes affreux dès que vous ne l'étiez plus.

Vous appelez des crimes , me dit-il , ce qui a fait le salut de la république ? Vouliez-vous que je visse tranquillement des sénateurs trahir le sénat , pour ce peu-

ple qui, s'imaginant que la liberté doit être aussi extrême que le peut être l'esclavage, cherchoit à abolir la magistrature même ?

Le peuple, gêné par les lois et par la gravité du sénat, a toujours travaillé à renverser l'un et l'autre. Mais celui qui est assez ambitieux pour le servir contre le sénat et les lois, le fut toujours assez pour devenir son maître. C'est ainsi que nous avons vu finir tant de républiques dans la Grèce et dans l'Italie.

Pour prévenir un pareil malheur, le sénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce peuple indocile. Il a été forcé, malgré lui, à ravager la terre et à soumettre tant de nations dont l'obéissance nous pèse. A présent que l'univers n'a plus d'ennemis à nous donner, quel seroit le destin de la république ? Et sans moi, le sénat auroit-il pu empêcher que le peuple, dans sa fureur aveugle pour la liberté, ne se livrât lui-même à Marius, ou au premier tyran qui lui auroit fait espérer l'indépendance ?

Les Dieux, qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté presque autant de maheurs qu'à la servitude ; mais quel que doive être le prix de cette noble liberté, il faut bien le payer aux Dieux.

La mer engloutit les vaisseaux, elle submerge des pays entiers ; et elle est pourtant utile aux humains.

La postérité jugera ce que Rome n'a pas encore osé examiner : elle trouvera peut-être que je n'ai pas versé assez de sang, et que tous les partisans de Marius n'ont pas été proscrits.

Il faut que je vous l'avoue, Sylla, vous m'étonnez. Quoi ! c'est pour le bien de votre patrie que vous avez versé tant de sang ? et vous avez eu de l'attachement pour elle ?

Eucrate , me dit-il , je n'eus jamais cet amour dominant pour la patrie, dont nous trouvons tant d'exemples dans les premiers temps de la république : et j'aime autant Coriolan , qui porte la flamme et le fer jusqu'aux murailles de sa ville ingrate , qui fait repentir chaque citoyen de l'affront que lui a fait chaque citoyen , que celui qui chassa les Gaulois du capitolé. Je ne me suis jamais piqué d'être l'esclave ni l'idolâtre de la société de mes pareils : et cet amour tant vanté est une passion trop populaire pour être compatible avec la hauteur de mon âme. Je me suis uniquement conduit par mes réflexions ; et surtout par le mépris que j'ai eu pour les hommes. On peut juger, par la manière dont j'ai traité le seul grand peuple de l'univers , de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

J'ai cru qu'étant sur la terre , il falloit que j'y fusse libre. Si j'étois né chez les Barbares , j'aurois moins cherché à usurper le trône pour commander, que pour ne pas obéir. Né dans une république , j'ai obtenu la gloire des conquérans en ne cherchant que celle des hommes libres.

Lorsqu'avec mes soldats je suis entré dans Rome , je ne respirois ni la fureur ni la vengeance. J'ai jugé sans haine, mais aussi sans pitié les Romains étonnés. Vous étiez libres , leur ai-je dit , et vous vouliez vivre esclaves ? Non. Mais mourez ; et vous aurez l'avantage de mourir citoyens d'une ville libre.

J'ai cru qu'ôter la liberté à une ville dont j'étois citoyen , étoit le plus grand des crimes. J'ai puni ce crime-là ; et je ne me suis point embarrassé si je serois le bon ou le mauvais génie de la république. Cependant le gouvernement de nos pères a été rétabli ; le peuple a expié tous les affronts qu'il avoit faits aux



Nobles ; la crainte a suspendu les jalousies , et Rome n'a jamais été si tranquille.

Vous voilà instruit de ce qui m'a déterminé à toutes les sanglantes tragédies que vous avez vues. Si j'avois vécu dans ces jours heureux de la république , où les citoyens , tranquilles dans leurs maisons , y rendoient aux dieux une âme libre , vous m'auriez vu passer ma vie dans cette retraite , que je n'ai obtenue que par tant de sang et de sueur.

Seigneur , lui dis-je , il est heureux que le ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous : nés pour la médiocrité , nous sommes accablés par les esprits sublimes. Pour qu'un homme soit au-dessus de l'humanité , il en coûte trop cher à tous les autres.

Vous avez regardé l'ambition des héros comme une passion commune , et vous n'avez fait cas que de l'ambition qui raisonne. Le désir insatiable de dominer , que vous avez trouvé dans le cœur de quelques citoyens , vous a fait prendre la résolution d'être un homme extraordinaire : l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible et cruel. Qui diroit qu'un héroïsme de principe eût été plus funeste qu'un héroïsme d'impétuosité ? Mais si , pour vous empêcher d'être esclave , il vous a fallu usurper la dictature , comment avez-vous osé la rendre ? Le peuple romain , dites-vous , vous a vu désarmé et n'a point attenté sur votre vie. C'est un danger auquel vous avez échappé ; un plus grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jouir de votre modération , et vous confondre dans la foule d'un peuple soumis.

• J'ai un nom , me dit-il , et il me suffit pour ma sûreté et celle du peuple romain. Ce nom arrête toutes

les entreprises, et il n'y a point d'ambition qui n'en soit épouvantée. Sylla respire, et son génie est plus puissant que celui de tous les Romains. Sylla a autour de lui Chéronée, Orchomène et Syguion. Sylla a donné à chaque famille de Rome un exemple domestique et terrible : chaque Romain m'aura toujours devant les yeux ; et dans ses songes même, je lui apparîtrai couvert de sang ; il croira voir les funestes tables, et lire son nom à la tête des proscrits. On murmure en secret contre mes lois, mais elles ne seront pas effacées par des flots même de sang romain. Ne suis-je pas au milieu de Rome ? Vous trouverez encore chez moi le javelot que j'avois à Orchomène, et le bouclier que je portai sur les murailles d'Athènes. Parce que je n'ai point de licteurs, en suis-je moins Sylla ? J'ai pour moi le sénat avec la justice et les lois ; le sénat a pour lui mon génie, ma fortune et ma gloire.

J'avoue, lui dis-je, que quand on a une fois fait trembler quelqu'un, on conserve presque toujours quelque chose de l'avantage qu'on a pris.

Sans doute, me dit-il. J'ai étonné les hommes ; c'est beaucoup. Repassez dans votre mémoire l'histoire de ma vie, vous verrez que j'ai tout tiré de ce principe, et qu'il a été l'âme de toutes mes actions. Ressouvenez-vous de mes démêlés avec Marius : je fus indigné de voir un homme sans nom, fier de la bassesse de sa naissance, entreprendre de ramener les premières familles de Rome dans la foule du peuple ; et dans cette situation, je portois tout le poids d'une grande âme. J'étois jeune, et je me résolus de me mettre en état de demander compte à Marius de ses mépris. Pour cela, je l'attaquai avec ses propres armes, c'est-à-dire par des victoires contre les ennemis de la république.

Lorsque, par le caprice du sort, je fus obligé de

sortir de Rome , je me conduisis de même : j'allai faire la guerre à Mithridate , et je crus détruire Marius à force de vaincre l'ennemi de Marius. Pendant que je laissai ce Romain jouir de son pouvoir sur la populace , je multipliois ses mortifications , et je le forçois tous les jours d'aller au capitolé rendre grâces aux Dieux des succès dont je le désespérois. Je lui faisois une guerre de réputation , plus cruelle cent fois que celle , que mes légions faisoient au roi barbare. Il ne sortoit pas un seul mot de ma bouche qui ne marquât mon audace ; et mes moindres actions , toujours superbes , étoient pour Marius de funestes présages. Enfin , Mithridate demanda la paix ; les conditions étoient raisonnables : et si Rome avoit été tranquille , ou si ma fortune n'avoit pas été chancelante , je les aurois acceptées. Mais le mauvais état de mes affaires m'obligea de les rendre plus dures ; j'exigeai qu'il détruisît sa flotte , et qu'il rendît aux rois ses voisins tous les états dont il les avoit dépouillés. Je te laisse , lui dis-je , le royaume de tes pères , à toi qui devrois me remercier de ce que je te laisse la main avec laquelle tu as signé l'ordre de faire mourir en un jour cent mille Romains. Mithridate resta immobile ; et Marius , au milieu de Rome , en trembla.

Cette même audace , qui m'a si bien servi contre Mithridate , contre Marius , contre son fils , contre Thélésinus , contre le peuple , qui a soutenu toute ma dictature , a aussi défendu ma vie le jour que je l'ai quittée : et ce jour assure ma liberté pour jamais.

Seigneur , lui dis-je , Marius raisonneoit comme vous , lorsque , couvert du sang de ses ennemis et de celui des Romains , il montrait cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus , et de plus grands excès ; mais en prenant la

### 358 DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE.

dictature , vous avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi, et non pas celui d'une modération qu'on ne fera qu'admirer.

Quand les Dieux ont souffert que Sylla se soit impunément fait dictateur dans Rome, ils y ont peo scrit la liberté pour jamais. Il faudroit qu'ils fissent trop de miracles pour arracher à présent du cœur de tous les capitaines romains l'ambition de régner. Vous leur avez appris qu'il y avoit une voie bien plus sûre pour aller à la tyrannie ; et la garder sans péril. Vous avez divulgué ce fatal secret , et ôté ce qui fait seul les bons citoyens d'une république trop riche et trop grande , le désespoir de pouvoir l'opprimer.

Il changea de visage et se tut un moment. Je ne crains , me dit-il avec émotion , qu'un homme , dans lequel je erois voir plusieurs Marius. Le hasard , ou bien un destin plus fort , me l'a fait épargner. Je le regarde sans cesse , j'étudie son âme : il y cache des desseins profonds. Mais s'il ose jamais former celui de commander à des hommes que j'ai faits mes égaux , je jure par les Dieux que je punirai son insolence.

---

---

## LETTRES PERSANES.

---

*Rica à Usbek.*

**H**IER matin , comme j'étois au lit , j'entendis frapper rudement à ma porte , qui fut soudain ouverte ou enfoncée par un homme avec qui j'avois lié quelque société , et qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeste ; sa perruque de travers n'avoit pas même été peignée ; il n'avoit pas eu le temps de faire recoudre son pourpoint noir , et il avoit renoncé pour ce jour-là aux sages précautions avec lesquelles il avoit coutume de déguiser le délabrement de son équipage.

Levez-vous , me dit-il , j'ai besoin de vous tout aujourd'hui ; j'ai mille emplettes à faire , et je serai bien aise que ce soit avec vous : il faut premièrement que nous allions rue Saint-Honoré parler à un notaire qui est chargé de vendre une terre de cinq cent mille livres ; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici , je me suis arrêté un moment au faubourg Saint-Germain , où j'ai loué un hôtel deux mille écus , et j'espère passer le contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé , on pen s'en falloit , mon homme me fit précipitamment descendre. Commençons , dit-il , par acheter un carrosse et établissons l'é-

quipage. En effet, nous achetâmes non-seulement un carrosse, mais encore pour cent mille francs de marchandises en moins d'une heure : tout cela se fit promptement, parce que mon homme ne marchanda rien, et ne compta jamais; aussi ne déplaça-t-il pas. Je rêvois sur tout ceci; et quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication singulière de richesse et de pauvreté; de manière que je ne savois que croire. Mais enfin je rompis le silence, et, le tirant à part, je lui dis : Monsieur, qui est-ce qui paiera tout cela? Moi, dit-il; venez dans ma chambre, je vous montrerai des trésors immenses et des richesses enviées des plus grands monarques; mais elles ne le seront pas de vous qui les partagerez toujours avec moi. Je le suivis. Nous grimpons à son cinquième étage, et, par une échelle, nous nous guindons à un sixième, qui étoit un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de bassins de terre remplis de diverses liqueurs. Je me suis levé de grand matin, me dit-il, et j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui est d'aller visiter mon œuvre : j'ai vu que le grand jour étoit venu qui devoit me rendre plus riche qu'homme qui soit sur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille? elle a à présent toutes les qualités que les philosophes demandent pour faire la transmutation des métaux. J'en ai tiré ces grains que vous voyez qui sont de vrai or par leur couleur, quoiqu'un peu imparfait par leur pesanteur. Ce secret, que Nicolas Flamel trouva, mais que Raimond Lulle et un million d'autres cherchèrent toujours, est venu jusqu'à moi, et je me trouve aujourd'hui un heureux adepte. Fasse le ciel que je ne me sèrve de tant de trésors qu'il m'a communiqués que pour sa gloire!

Je sortis et descendis, ou plutôt je me précipitai

par cet escalier, transporté de colère, et laissai cet homme si riche dans son hôpital. Adieu, mon cher Usbek.

*Rica à Usbek.*

Je passois l'autre jour sur le Pont-Neuf avec un de mes amis; il rencontra un homme de sa connoissance qu'il me dit être un géomètre, et il n'y avoit rien qui n'y parût, car il étoit dans une rêverie profonde; il fallut que mon ami le tirât long-temps par la manche, et le secouât pour le faire descendre jusqu'à lui, tant il étoit occupé d'une courbe qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours. Ils se firent tous deux beaucoup d'honnêtetés, et s'apprirent réciproquement quelques nouvelles littéraires. Ces discours les menèrent jusque sur la porte d'un café, où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre géomètre y fut reçu de tout le monde avec empressement, et que les garçons du café en faisoient beaucoup plus de cas que de deux mousquetaires qui étoient dans un coin. Pour lui, il parut qu'il se trouvoit dans un lieu agréable, car il dérida un peu son visage, et se mit à rire comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de géométrie.

Cependant son esprit régulier toisoit tout ce qui se disoit dans la conversation. Il ressembloit à celui qui, dans un jardin, coupoit avec son épée la tête des fleurs qui s'élevoient au-dessus des autres. Martyr de sa justesse, il étoit offensé d'une saillie, comme une vue délicate est offensée par une lumière trop vive. Rien pour lui n'étoit indifférent pourvu qu'il fût vrai. Aussi sa conversation étoit-elle singulière. Il étoit arrivé ce jour-là de la campagne avec un homme qui avoit vu un châ-

teau superbe et des jardins magnifiques; et il n'avoit vu, lui, qu'un bâtiment de soixante pieds de long sur trente-cinq de large, et un bosquet barlong de dix arpens: il auroit fort souhaité que les règles de la perspective eussent été tellement observées, que les allées des avenues eussent paru partout de même largeur; et il auroit donné pour cela une méthode infaillible. Il parut fort satisfait d'un cadran qu'il y avoit dé mêlé, d'une structure fort singulière; et il s'échauffa fort contre un savant qui étoit auprès de moi, qui malheureusement lui demanda si ce cadran marquoit les heures babyloniennes. Un nouvelliste parla du bombardement du château de Fontarabie, et il nous donna soudain les propriétés de la ligne que les bombes avoient décrites en l'air; et, charmé de savoir cela, il voulut en ignorer entièrement le succès. Un homme se plaignoit d'avoir été ruiné l'hiver d'au paravant par une inondation. Ce que vous me dites là m'est fort agréable, dit alors le géomètre; je vois que je ne me suis pas trompé dans l'observation que j'ai faite, et qu'il est au moins tombé sur la terre deux pouces d'eau plus que l'année passée.

Un moment après il sortit, et nous le suivîmes. Comme il alloit assez vite, et qu'il négligeoit de regarder devant lui, il fut rencontré directement par un autre homme; ils se choquèrent rudement, et de ce coup ils rejaillirent chacun de leur côté en raison réciproque de leur vitesse et de leurs masses. Quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement, cet homme, portant la main sur le front, dit au géomètre: Je suis bien aise que vous m'ayez heurté, car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre: je viens de donner mon *Horace* au public. Comment! dit le géomètre, il y a deux mille ans qu'il y est. Vous ne m'entendez



pas , reprit l'autre , c'est une traduction de cet ancien auteur que je viens de mettre au jour. Il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

Quoi ! monsieur, dit le géomètre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas ! vous parlez pour les autres , et ils pensent pour vous. Monsieur, dit le savant , croyez-vous que je n'aie pas rendu un grand service au public de lui rendre la lecture des bons auteurs familière ? — Je ne dis pas tout-à-fait cela ; j'estime autant qu'un autre les sublimes génies que vous travestissez : mais vous ne leur ressemblerez point ; car, si vous traduisez toujours on ne vous traduira jamais.

Les traductions sont comme ces monnoies de cuivre qui ont bien la même valeur qu'une pièce d'or, et même sont d'un plus grand usage pour le peuple ; mais elles sont toujours foibles et d'un mauvais aloi.

Vous voulez , dites-vous , faire renaitre parmi nous ces illustres morts ; et j'avoue que vous leur donnez bien un corps , mais vous ne leur rendez pas la vie ; il y manque toujours un esprit pour les animer.

Que ne vous appliquez-vous plutôt à la recherche de tant de belles vérités qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours ? Après ce petit conseil , ils se séparèrent , je crois , très-mécontents l'un de l'autre.



*Rica à \*\*\*.*

JE te parlerai dans cette lettre d'une certaine nation qu'on appelle les Nouvellistes , qui s'assembloient dans un jardin magnifique où leur oisiveté est toujours occupée. Ils sont très-inutiles à l'État , et leurs discours de cinquante ans n'ont pas un effet différent de celui

qu'auroit pu produire un silence aussi long ; cependant ils se croient considérables , parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques et traitent de grands intérêts.

La base de leurs conversations est une curiosité frivole et ridicule ; il n'y a point de cabinet si mystérieux qu'ils ne prétendent pénétrer ; ils ne sauroient consentir à ignorer quelque chose ; ils savent combien notre auguste sultan a de femmes , combien il fait d'enfants toutes les années ; et , quoiqu'ils ne fassent aucune dépense en espions , ils sont instruits des mesures qu'il prend pour humilier l'empereur des Turcs et celui des Mogols.

A peine ont-ils épuisé le présent , qu'ils se précipitent dans l'avenir ; et , marchant au-devant de la Providence , ils la préviennent sur toutes les démarches des hommes. Ils conduisent un général par la main ; et , après l'avoir loué de mille sottises qu'il n'a pas faites , ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas.

Ils font voler les armées comme les grues , et tomber les murailles comme des cartons ; ils ont des ponts sur toutes les rivières , des routes secrètes dans toutes les montagnes , des magasins immenses dans les sables brûlans : il ne leur manque que le bon sens.

---

# J.-J. ROUSSEAU.

---

## DESCRIPTION DU VALAIS

ET

DE SES HABITANS.

---

**J**E gravissois lentement et à pied des sentiers assez rudes, conduit par un homme que j'avois pris pour être mon guide, et dans lequel, durant toute la route, j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulois rêver, et j'en étois toujours détourné par quelque spectacle inattendu : tantôt d'immenses roches pendoient en ruines au-dessus de ma tête ; tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondoient de leur épais brouillard ; tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abîme dont les yeux n'osoient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obscurité d'un bois touffu. Quelquefois en sortant d'un gouffre une agréable prairie réjouissoit tout à coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée montrait partout la main des hommes où l'on eût cru qu'ils n'avoient jamais pénétré ; à côté d'une caberne on trouvoit des maisons ; on voyoit des pampres secs où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans des terres éboulées, d'excellens fruits sur des rochers et des champs dans des précipices.

Ce n'étoit pas seulement le travail des hommes qui rendoit ces pays étranges , si bizarrement contrastés , la nature sembloit encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même , tant on la trouvoit différente en un même lieu sous divers aspects. Au levant les fleurs du printemps , au midi les fruits de l'automne , au nord les glaces de l'hiver : elle réunissoit toutes les saisons dans le même instant , tous les climats dans le même lieu , des terrains contraires sur le même sol , et formoit l'accord inconnu partout ailleurs des productions des plaines et de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique , les pointes des monts différemment éclairées , le clair-obscur du soleil et des ombres , et tous les accidens de lumière qui en résultoient le matin et le soir ; vous aurez quelque idée des scènes continuelles qui ne cessèrent d'attirer mon admiration , et qui sembloient m'être offertes en un vrai théâtre ; car la perspective des monts étant verticale , frappe les yeux tout à la fois et bien plus puissamment que celle des plaines qui ne se voit qu'obliquement , en fuyant , et dont chaque objet vous en cache un autre.

J'attribuai , durant la première journée , aux agrémens de cette variété le calme que je sentois renaître en moi. J'admirois l'empire qu'ont sur nos passions les plus vives les êtres les plus insensibles , et je méprisois la philosophie de ne pouvoir pas même autant sur l'âme qu'une suite d'objets inanimés. Mais cet état paisible ayant duré la nuit et augmenté le lendemain , je ne tardai pas de juger qu'il avoit encore quelqu'autre cause qui ne m'étoit pas connue. J'arrivai ce jour-là sur des montagnes moins élevées ; et , parcourant ensuite leurs inégalités , sur celles des plus hautes qui étoient à ma portée. Après m'être promené dans les nuages , j'atteignois un séjour plus serein , d'où l'on

voit dans la saison le tonnerre et l'orage se former au-dessus de soi; image trop vaine de l'âme du sage, dont l'exemple n'exista jamais, ou n'existe qu'aux mêmes lieux d'où l'on en a tiré l'emblème.

Ce fut là que je démêlai sensiblement dans la pureté de l'air où je me trouvois la véritable cause du changement de mon humeur. En effet, c'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes, où l'air est pur et subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit; les plaisirs y sont moins ardens, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes on y laisse tous les sentimens bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être et de penser: tous les desirs trop vifs s'émoussent; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux; ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère et douce; et c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé, et je suis surpris que des bains de l'air salubre et bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale.

Supposez les impressions réunies de ce que je viens de vous décrire, et vous aurez quelque idée de la si-

tuation délicieuse où je me trouvois. Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnans spectacles ; le plaisir de ne voir autour de soi que des objets tout nouveaux, des oiseaux étranges, des plantes bizarres et inconnues, d'observer en quelque sorte une autre nature, et de se trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable, dont le charme augmente encore par la subtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue, les distances paroissant moindres que dans les plaines où l'épaisseur de l'air couvre la terre d'un voile, où l'horizon présente aux yeux plus d'objets qu'il semble n'en pouvoir contenir. Enfin, ce spectacle a je ne sais quoi de magique, de surnaturel, qui ravit l'esprit et les sens : on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où l'on est.

J'aurois passé tout le temps de mon voyage dans le seul enchantement du paysage si je n'en eusse éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitans. Vous trouverez dans ma description un léger crayon de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur égalité d'âme, et de cette paisible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines, plutôt que par le goût des plaisirs. Mais ce que je n'ai pu vous peindre et qu'on ne peut guère imaginer, c'est leur humanité désintéressée, et leur zèle hospitalier pour tous les étrangers que le hasard ou la curiosité conduisent chez eux. J'en fis une épreuve surprenante, moi qui n'étois connu de personne, et qui ne marchois qu'à l'aide d'un conducteur. Quand j'arrivois le soir dans un hameau, chacun venoit avec tant d'empressement m'offrir sa maison, que j'étois embarrassé du choix ; et celui qui obtenoit la préférence en paroissoit si content,

que la première fois je pris cette ardeur pour de l'avidité; mais je fus bien étonné quand, après en avoir usé chez mon hôte à peu près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition, et il en a partout été de même. Ainsi c'étoit le pur amour de l'hospitalité, communément assez tiède, qu'à sa vivacité j'avois pris pour l'âpreté du gain. Leur désintéressement fut si complet, que, dans tout le voyage, je n'ai pu trouver à placer un patagon. En effet, à quoi dépenser de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs frais, ni les domestiques celui de leurs soins, et où l'on ne trouve aucun mendiant! Cependant l'argent est fort rare dans le haut Valais; mais c'est pour cela que les habitans sont à leur aise : car les denrées y sont abondantes, sans aucun débouché au dehors, sans consommation de luxe au dedans, et sans que le cultivateur montagnard, dont les travaux sont les plaisirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront infailliblement plus pauvres; ils ont la sagesse de le sentir, et il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'est pas permis d'exploiter.

J'étois d'abord fort surpris de l'opposition de ces usages avec ceux du bas Valais, où, sur la route d'Italie, on rançonne assez durement les passagers, et j'avois peine à concilier dans un même peuple des manières si différentes. Un Valaisan m'en expliqua la raison. Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui passent sont des marchands et d'autres gens uniquement occupés de leur négoce et de leur gain; il est juste qu'ils nous laissent une partie de leur profit, et nous les traitons comme ils traitent les autres. Mais ici où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous sommes sûrs que leur voyage est désintéressé; l'accueil qu'on leur fait

l'est aussi : ce sont des hôtes qui nous viennent voir parce qu'ils nous aiment, et nous les recevons avec amitié. Au reste, ajouta-t-il en souriant, cette hospitalité n'est pas coûteuse, et peu de gens s'avisent d'en profiter. Ah ! je le crois, lui répondis-je, que feroit-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner, ni pour briller ? Hommes heureux et dignes de l'être, j'aime à croire qu'il faut vous ressembler en quelque chose pour se plaire au milieu de vous !

Ce qui me paroissoit le plus agréable dans leur accueil, c'étoit de n'y pas trouver le moindre vestige de gêne, ni pour eux ni pour moi. Ils vivoient dans leurs maisons comme si je n'y eusse pas été, et il ne tenoit qu'à moi d'y être comme si j'y eusse été seul. Ils ne connoissent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la présence d'un maître dont on dépend, au moins en cela. Si je ne disois rien, ils supposoient que je voulois vivre à leur manière ; je n'avois qu'à dire un mot pour vivre à la mienne sans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le seul compliment qu'ils me firent, après avoir su que j'étois Suisse, fut de me dire que nous étions frères, et que je n'avois qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi, puis ils ne s'embarrassèrent plus de ce que je faisois, n'imaginant pas même que je pusse avoir le moindre doute sur la sincérité de leurs offres, ni le moindre scrupule à m'en prévaloir. Ils en usent entre eux avec la même simplicité ; les enfans en âge de raison sont les égaux de leurs pères ; les domestiques s'asseyent à table avec leurs maîtres ; la même liberté règne dans les maisons et dans la république, et la famille est l'image de l'État.



---

## LE DUEL.

---

Qu'y A-T-IL de commun entre la gloire d'égorger un homme et le témoignage d'une âme droite ? Et quelle prise peut avoir la vaine opinion d'autrui sur l'honneur véritable, dont toutes les racines sont au fond du cœur ? Quoi ! les vertus qu'on a réellement périssent-elles sous les mensonges d'un calomniateur ? et l'honneur du sage seroit-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer ? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur, et que cela suffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices ? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille décision, et quelle raison peut la justifier ? A ce compte, un fripon n'a qu'à se battre pour cesser d'être un fripon ; les discours d'un menteur deviennent des vérités sitôt qu'ils sont soutenus à la pointe de l'épée ; et si l'on vous accusoit d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un second pour prouver que cela n'est pas vrai. Ainsi, vertu, vice, honneur, infamie, vérité, mensonge, tout peut tirer son être de l'événement d'un combat : une salle d'armes est le siège de toute justice ; il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raison que le meurtre ; toute la réparation due à ceux qu'on outrage est de les tuer, et toute offense est également bien lavée dans le sang de l'offenseur ou de l'offensé. Dites, si les loups savoyent raisonner, au-

roient-ils d'autres maximes ? Jugez vous-même , par le cas où vous êtes , si j'exagère leur absurdité. De quoi s'agit-il ici pour vous ? d'un démenti reçu dans une occasion où vous mentiez en effet. Pensez-vous donc tuer la vérité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite ? Songez-vous qu'en vous soumettant au sort d'un duel vous appelez le ciel en témoignage d'une fausseté , et que vous osez dire à l'arbitre des combats : Viens soutenir la cause injuste et faire triompher le mensonge ? Ce blasphème n'a-t-il rien qui vous épouvante ? Cette absurdité n'a-t-elle rien qui vous révolte ? Eh Dieu ! quel est ce misérable honneur qui ne craint pas le vice , mais le reproche , et qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu d'avance de votre propre cœur !

Cherchez si l'on vit un seul appel sur la terre quand elle étoit couverte de héros. Les plus vaillans hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers ? César envoya-t-il un cartel à Caton , ou Poinpée à César pour tant d'affronts réciproques ? Et le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton ? D'autres temps , d'autres mœurs , je le sais ; mais n'y en a-t-il que de bonnes ? Et n'oseroit-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur ? Non , cet honneur n'est point variable ; il ne dépend ni des temps , ni des lieux , ni des préjugés ; il ne peut ni passer ni renaître ; il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés , les plus braves , les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel , je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur , mais une mode affreuse et barbare , digne de sa féroce origine. Reste à savoir

---

si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre. Que feroit, à votre avis, celui qui s'y veut asservir dans des lieux où règne un usage contraire? A Messine ou à Naples, il iroit attendre son homme au coin d'une rue, et le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là; et l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

Gardez-vous donc de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats. Que cette méthode puisse fournir, si l'on veut, un supplément à la probité : partout où la probité règne, son supplément n'est-il pas inutile? Et que penser de celui qui s'expose à la mort pour s'exempter d'être honnête homme? Ne voyez-vous pas que les crimes, que la honte et l'honneur n'ont point empêché, sont couverts et multipliés par la fausse honte et la crainte du blâme? C'est elle qui rend l'homme hypocrite et menteur; c'est elle qui lui fait verser le sang d'un ami pour un mot indiscret qu'il devoit oublier, pour un reproche mérité qu'il ne peut souffrir.

Rentrez donc en vous-même, et considérez s'il vous est permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme, et d'exposer la vôtre pour satisfaire une barbare et dangereuse fantaisie qui n'a nul fondement raisonnable, et si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion peut crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler. Connoissez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire? Et si la base de toutes les vertus est l'humanité, que penserons-nous de l'homme sanguinaire et dépravé qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable? O mon ami! si

vous aimez sincèrement la vertu , apprenez à la servir à sa mode , et non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient : ce mot de vertu n'est-il donc pour vous qu'un vain nom ? Et ne serez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être ?

Mais , quels sont au fond ces inconvénients ? Les murmures des gens oisifs , des méchans qui cherchent à s'amuser des malheurs d'autrui , et voudroient avoir toujours quelque histoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entr'égorgner ! Si le philosophe et le sage se règlent dans les plus grandes affaires de la vie sur les discours insensés de la multitude , que sert tout cet appareil d'études pour n'être au fond qu'un homme vulgaire ? Vous n'osez donc sacrifier le ressentiment au devoir , à l'estime , à l'amitié , de peur qu'on ne vous accuse de craindre la mort ! Pesez les choses , et vous trouverez bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche , que dans celle de la mort même.

Quand il seroit vrai qu'on se fait mépriser en refusant de se battre , quel mépris est le plus à craindre , celui des autres en faisant bien , ou le sien propre en faisant mal ? Croyez-moi , celui qui s'estime véritablement lui-même est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui , et ne craint que d'en être digne ; car le bon et l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes , mais de la nature des choses ; et quand toute la terre approuveroit l'action que vous allez faire , elle n'en seroit pas moins honteuse ; mais il est faux qu'à s'en abstenir par vertu l'on se fasse mépriser. L'homme droit , dont toute la vie est sans tache et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté , refusera de souiller sa main d'un homicide , et n'en sera que plus honoré.

Toujours prêt à servir la patrie , à protéger le foible , à remplir les devoirs les plus dangereux , et à défendre , en toute rencontre juste et honnête , ce qui lui est cher au prix de son sang , il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée , il ne fuit ni ne cherche son ennemi ; on voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire , et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui , tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récuse , et , dans une conduite si bien liée , on juge d'une action sur toutes les autres.

Mais savez-vous ce qui rend cette modération si pénible à un homme ordinaire ? C'est la difficulté de la soutenir dignement ; c'est la nécessité de ne commettre ensuite aucune action blâmable : car si la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas , pourquoi l'auroit-elle retenu dans l'autre où l'on peut supposer un motif plus naturel ? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu , mais de lâcheté , et l'on se moque , avec raison , d'un scrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes si ombrageux et si prompts à provoquer les autres , sont , pour la plupart , de très-malhonnêtes gens qui , de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux , s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière. Laissez battre tous ces gens-là ; rien n'est moins honorable que cet honneur dont ils font si grand bruit ; ce n'est qu'une mode insensée , une fausse imitation de vertu qui se pare des plus grands crimes. L'honneur de l'homme de bien n'est point au pouvoir d'un autre ; il est en lui-même et non dans l'opinion du peuple ; il

ne se défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie intègre et irréprochable, et ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

J'aime les gens de cœur, et ne puis souffrir les lâches ; mais je veux que la valeur se montre dans les occasions légitimes, et qu'on ne se hâte pas d'en faire hors de propos une vaine parade, comme si on avoit peur de ne la pas retrouver au besoin. Tel fait un effort et se présente une fois pour avoir le droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement ; il est toujours ce qu'il doit être, il ne faut ni l'exciter ni le retenir ; l'homme de bien le porte partout avec lui ; au combat contre l'ennemi, dans un cercle en faveur des absens et de la vérité, dans son lit contre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'âme qui l'inspire est d'usage dans tous les temps ; elle met toujours la vertu au-dessus des événemens, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre.

Telle est la sorte de courage que j'aime à louer. Tout le reste n'est qu'étourderie, extravagance, férocité ; c'est une lâcheté de s'y soumettre ; et je ne méprise pas moins celui qui cherche un péril inutile, que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

J'ai cru dans une matière aussi grave devoir faire parler la raison seule, et vous présenter les choses exactement telles qu'elles sont. Si j'avois voulu les peindre telles que je les vois, et faire parler le sentiment et l'humanité, j'aurois pris un langage fort différent. Vous savez que mon père, dans sa jeunesse, eut le malheur de tuer un homme en duel : cet homme étoit son ami ; ils se battirent à regret, l'insensé point d'honneur le y contraignit. Le coup mortel qui priva l'un de la vie, ôta pour jamais le repos à l'autre. Le

triste remords n'a pu depuis ce temps sortir de son cœur ; souvent dans la solitude on l'entend pleurer et gémir ; il croit sentir encore le fer, poussé par sa main cruelle, entrer dans le cœur de son ami ; il voit dans l'ombre de la nuit son corps pâle et sanglant ; il contemple en frémissant la plaie mortelle ; il voudroit étancher le sang qui coule ; l'effroi le saisit, il s'écrie : ce cadavre affreux ne cesse de le poursuivre.

Je vous l'avoue, tout cela m'inspire une telle horreur des duels, que je les regarde comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent parvenir. Celui qui va se battre de gaieté de cœur n'est à mes yeux qu'une bête féroce qui s'efforce d'en déchirer une autre ; et, s'il reste le moindre sentiment naturel dans leur âme, je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au sang, ils ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la nature ; ils deviennent par degré cruels, insensibles ; ils se jouent de la vie des autres ; et la punition d'avoir pu manquer d'humanité, est de la perdre enfin tout-à-fait. Que sont-ils dans cet état ? Réponds, veux-tu leur devenir semblable ? Non, tu n'es point fait pour cet odieux abrutissement ; redoute le premier pas qui peut t'y conduire : ton âme est encore innocente et saine, ne commence pas à la dépraver au péril de ta vie par un effort sans vertu, un crime sans plaisir, un point d'honneur sans raison.

---

## LE SUICIDE.

---

Tu veux cesser de vivre ; mais je voudrais bien savoir si tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le Ciel ne t'impose-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux ; mais, voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte de ton temps ? Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu : que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité, et tu dis : la vie est un mal. Mais, regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature, avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? La vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré ; mais sa vie active et morale, qui doit influencer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné : car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport à son objet qui la rend bonne ou mauvaise.



Tu t'ennuies de vivre , et tu dis : la vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé , et tu diras : la vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner ; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui ; et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est le mal , corrige tes affections déréglées , et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Que sont dix , vingt , trente ans pour une âme immortelle ? La peine et le plaisir passent comme une ombre : la vie s'écoule en un instant ; elle n'est rien par elle-même , son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure , et c'est pour lui qu'elle est quelque chose. Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre , puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien , et si c'est un mal d'avoir vécu , ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir : car autant vaudrait dire qu'il t'est permis de n'être pas homme , qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être , et de tromper ta destination.

Le suicide est une mort furtive et honteuse , c'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter , rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien , je suis inutile au monde. Philosophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne saurois faire un pas sur la terre sans trouver quelque devoir à remplir , et que tout homme est utile à l'humanité par cela seul qu'il existe ?

Jeune insensé ! s'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu , viens que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir , dis en toi-même : *Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir* ; puis , va chercher quelque indigent à secourir , quelque infortuné à consoler , quelque opprimé à défendre. Si cette considération te retient

L'enfant prend le même morceau de pain ; mais , loin de réussir mieux qu'auparavant , il voit le canard se moquer de lui , et faire des pirouettes tout autour du bassin : il s'éloigne enfin tout confus , et n'ose plus s'exposer aux huées.

Alors le joueur de gobelets prend le morceau de pain que l'enfant avoit apporté , et s'en sert avec autant de succès que du sien : il en tire le fer devant tout le monde ; autre risée à nos dépens ; puis , de ce pain ainsi vidé , il attire le canard comme auparavant. Il fait la même chose avec un autre morceau coupé devant tout le monde par une main tierce ; il en fait autant avec son gant , avec le bout de son doigt ; enfin , il s'éloigne au milieu de la chambre , et du ton d'emphase propre à ces gens-là , déclarant que son canard n'obéira pas moins à sa voix qu'à son geste , il lui parle , et le canard obéit ; il lui dit d'aller à droite , et il va à droite ; de revenir , et il revient ; de tourner , et il tourne ; le mouvement est aussi prompt que l'ordre. Les applaudissemens redoublés sont autant d'affronts pour nous. Nous nous évadons sans être aperçus , et nous nous renfermons dans notre chambre , sans aller raconter nos succès à tout le monde , comme nous l'avions projeté.

---

## LES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE.

---

LES bienséances , les modes , les usages qui dérivent du luxe et du bon air , renferment le cours de la vie

dans la plus maussade uniformité. Le plaisir qu'on veut avoir aux yeux des autres est perdu pour tout le monde, on ne l'a ni pour eux, ni pour soi. Le ridicule que l'opinion redoute sur toute chose est toujours à côté d'elle pour la tyranniser et la punir. On n'est jamais ridicule que par des formes déterminées : celui qui sait varier ses situations et ses plaisirs efface aujourd'hui l'impression d'hier ; il est comme seul dans l'esprit des hommes ; mais il jouit, car il est tout entier à chaque heure et à chaque chose. Ma seule forme constante seroit celle-là ; dans chaque situation, je ne m'occuperois d'aucune autre, et je prendrois chaque jour en lui-même, comme indépendant de la veille et du lendemain. Comme je serois peuple avec le peuple, je serois campagnard aux champs ; et quand je parlerois d'agriculture, le paysan ne se moqueroit pas de moi. Je n'irois pas me bâtir une ville en campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurois une petite maison rustique, une maison blanche avec des contre-vents verts, et, quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerois magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gaie que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappelleroit un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurois pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du lait que j'aime beaucoup. J'aurois un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seroient ni comptés, ni cueillis par mon jardinier ; et mon avare magnificence n'étaleroit point aux yeux des espaliers superbes, aux-

quels à peine on osât toucher. Or , cette petite prodigalité seroit peu coûteuse , parce que j'aurois choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées , et où règne l'abondance et la pauvreté.

Là , je rassemblerois une société , plus choisie que nombreuse , d'amis aimant le plaisir et s'y connoissant ; de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres , prendre quelquefois , au lieu de la navette et des cartes , la ligne , les gluaux , le râteau des faneuses , et le panier des vendangeurs. Là , tous les airs de la ville seroient oubliés ; et , devenus villageois au village , nous nous trouverions livrés à des foules d'amusemens divers qui ne nous donneroient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feroient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seroient des festins où l'abondance plairoit plus que la délicatesse. La gaîté , les travaux rustiques , les folâtres jeux sont les premiers cuisiniers du monde , et les ragôts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'auroit pas plus d'ordre que d'élégance ; le salle à manger seroit partout , dans le jardin , dans un bateau , sous un arbre ; quelquefois au loin , près d'une source vive , sur l'herbe verdoyante et fraîche , sous des touffes d'aunes et de coudriers ; une longue procession de gais convives porteroit en chantant l'apprêt du festin , on auroit le gazon pour table et pour chaise , les bords de la fontaine serviroient de buffet , et le dessert pendroit aux arbres. Les mets seroient servis sans ordre , l'appétit dispenserait des façons. Chacun , se préférant ouvertement à tout autre , trouveroit bon que tout autre se préférât de même à lui : de cette familiarité cordiale

et modérée naitroit, sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin plus charmant cent fois que la politesse et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets pour être nos maîtres; chacun seroit servi par tous; le temps passeroit sans le compter; le repas seroit le repos et dureroit autant que l'ardeur du jour. S'il passoit près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirois le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin, qui lui seroient porter plus gaîment sa misère; et moi j'aurois aussi le plaisir de me sentir émuvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret, je suis encore homme.

Si quelque fête champêtre rassembloit les habitants du lieu, j'y serois des premiers avec ma troupe. Si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisoient à mon voisinage, on sauroit que j'aime la joie, et j'y serois invité. Je porterois à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueroient à la fête, et j'y trouverois en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je soupèrois gaîment au bout de leur longue table; j'y ferois chorus au refrain d'une vieille chanson rustique, et je danserois dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'opéra.

J'établirai mon séjour champêtre dans un pays où la chasse soit libre à tout le monde, et où j'en puisse avoir l'amusement sans embarras. Le gibier sera plus

## 586 LES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE.

rare, mais il y aura plus d'adresse à le chercher et de plaisir à l'atteindre. Je me souviendrai des battemens de cœur qu'éprouvoit mon père au vol de la première perdrix, et des transports de joie avec lesquels il trouvoit le lièvre qu'il avoit cherché tout le jour. Oui, je soutiens que, seul avec son chien, chargé de son fusil, de son carnier, de son fournement, de sa petite proie, il revenoit le soir, rendu de fatigue et déchiré des ronces, plus content de sa journée que tous vos chasseurs de ruelle, qui, sur un bon cheval, suivis de vingt fusils chargés, ne font qu'en changer, tirer et tuer autour d'eux, sans art, sans gloire, et presque sans exercice.

~~~~~

LE NOYER DE LA TERRASSE.

O vous, lecteurs curieux de la grande histoire du noyer de la terrasse, écoutez-en l'horrible tragédie, et vous absternez de frémir, si vous pouvez !

Il y avoit, hors de la cour, une terrasse à gauche en entrant, sur laquelle étoit un banc où l'on alloit souvent s'asseoir l'après-midi, mais qui n'avoit point d'ombre. Pour lui en donner, M. Lambercier y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec solennité. Les deux pensionnaires en furent les parrains ; et, tandis qu'on combloit le creux, nous tenions l'arbre chacun d'une main avec des chants de triomphe.

L'arroser, une espèce de bassin tout au-
Chaque jour, ardens spectateurs de cet

arrosement, nous nous confirmions, mon cousin et moi, dans l'idée très-naturelle qu'il étoit plus beau de planter un arbre sur la terrasse qu'un drapeau sur la brèche, et nous résolûmes de nous procurer cette gloire sans la partager avec qui que ce fût.

Pour cela, nous allâmes couper une bouture d'un jeune saule, et nous la plantâmes sur la terrasse, à huit ou dix pieds de l'auguste noyer. Nous n'oubliâmes pas de faire aussi un creux autour de notre arbre : la difficulté étoit d'avoir de quoi le remplir, car l'eau venoit d'assez loin, et on ne nous laissoit pas courir pour en aller prendre. Cependant il en falloit absolument pour notre saule. Nous employâmes toutes sortes de ruses pour lui en fournir durant quelques jours, et cela nous réussit si bien que nous le vîmes bourgeonner et pousser de petites feuilles dont nous mesurions l'accroissement d'heure en heure, persuadés, quoiqu'il ne fût pas à un pied de terre, qu'il ne tarderoit pas à nous ombrager.

Comme notre arbre, nous occupant tout entier, nous rendoit incapables de toute application, de toute étude, que nous étions comme en délire, et que, ne sachant à qui nous en avions, on nous tenoit de plus court qu'auparavant, nous vîmes l'instant fatal où l'eau nous alloit manquer, et nous nous désolions dans l'attente de voir notre arbre périr de sécheresse. Enfin, la nécessité, mère de l'industrie, nous suggéra une invention pour garantir l'arbre et nous d'une mort certaine : ce fut de faire, par dessous terre, une rigole qui conduisit secrètement au saule une partie de l'eau dont on arrosoit le noyer. Cette entreprise, exécutée avec ardeur, ne réussit pourtant pas d'abord. Nous avions si mal pris la pente que l'eau ne couloit point; la terre s'ébouloit et bouchoit la rigole; l'entrée se

remplissoit d'ordures, tout alloit de travers. Rien ne nous rebuta. *Omnia vincit labor improbus*. Nous creusâmes davantage et la terre et notre bassin pour donner à l'eau son écoulement; nous coupâmes des fonds de boîtes en petites planches étroites, dont les unes mises de plat à la file, et d'autres posées en angle des deux côtés sur celles-là, nous firent un canal triangulaire pour notre conduit. Nous plantâmes à l'entrée de petits bouts de bois très-minces et à claires voies, qui, faisant une espèce de grillage ou de crapaudine, retenoient le limon et les pierres sans boucher le passage à l'eau. Nous recouvâmes soigneusement notre ouvrage de terre bien foulée; et le jour où tout fut fait, nous attendîmes dans des tranches d'espérance et de crainte l'heure de l'arrosement. Après des siècles d'attente cette heure vint enfin. M. Lamercier vint aussi à son ordinaire assister à l'opération, durant laquelle nous nous tenions tous deux derrière lui pour cacher notre arbre, auquel très-heureusement il tournoit le dos.

À peine achevoit-on de verser le premier seau d'eau, que nous commençâmes d'en voir couler dans notre bassin. A cet aspect, la prudence nous abandonna. Nous nous mîmes à pousser des cris de joie qui firent retourner M. Lamercier, et ce fut dommage, car il prenoit grand plaisir à voir combien la terre du noyer étoit bonne, et buvoit avidement son eau. Frappé de la voir se partager entre deux bassins, il s'écria à son tour, regarde, aperçoit la friponnerie, se fait brusquement apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats de nos planches; et, criant à pleine tête, *un aqueduc! un aqueduc!* il frappe de toutes parts des coups impitoyables dont chacun portoit au milieu de nos cœurs. En un mo-

ment, les planches, le conduit, le bassin, le saule, tout fut détruit, tout fut labouré, sans qu'il y eût, durant cette expédition terrible, aucun autre mot prononcé, sinon l'exclamation qu'il répétoit sans cesse : *un aquéduc ! s'écrioit-il en brisant tout, un aquéduc ! un aquéduc !*

LETTRE A UN JEUNE HOMME

Qui demandoit à s'établir à Montmorency, pour profiter de ses leçons.

Montmorency, 17 février 1758.

Vous ignorez, monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux ; et, de plus, fort occupé ; qui n'est guère en état de vous répondre, et qui le seroit encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous m'honorez en pensant que je pourrois vous être utile, et vous êtes louable du motif qui vous la fait désirer ; mais sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de venir vous établir à Montmorency. Vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale : rentrez dans votre cœur, et vous les y trouverez ; et je ne pourrai vous rien dire à ce sujet que ne vous dise encore mieux votre conscience, quand vous voudrez la consulter. La vertu ; monsieur, n'est pas une science qui s'apprenne avec tant d'appareil. Pour être vertueux

il suffit de vouloir l'être; et, si vous avez bien cette volonté, tout est fait, votre bonheur est décidé. S'il m'appartenoit de vous donner des conseils, le premier que je voudrois vous donner seroit de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, et qui n'est qu'une paresse de l'âme condamnable à tout âge, et surtout au nôtre. L'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir : la vie laborieuse que Dieu nous impose n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir son devoir; et la vigueur de la jeunesse ne vous a pas été donnée pour la perdre à d'oisives contemplations. Travaillez donc, monsieur, dans l'état où vous ont placé vos parens et la providence : voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez suivre; et si le séjour de Paris, joint à l'emploi que vous remplissez, vous paroît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, monsieur, retournez dans votre province; allez vivre dans le sein de votre famille; servez; soignez vos vertueux parens : c'est là que vous remplirez véritablement les soins que la vertu vous impose. Une vie dure est plus facile à supporter en province que la fortune à poursuivre à Paris, surtout quand on sait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes manèges y font plus de fripons gueux que de parvenus. Vous ne devez point vous estimer malheureux de vivre comme fait monsieur votre père, et il n'y a point de sort que le travail, la vigilance, l'innocence et le contentement de soi ne rendent supportable quand on s'y soumet en vue de remplir son devoir. Voilà, monsieur, des conseils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorency : peut-être ne seront-ils pas de votre goût, et je crains que vous ne preniez pas le parti de les suivre; mais je

sais sûr que vous vous en repentirez un jour. Je vous souhaite un sort qui ne vous force jamais à vous en souvenir.



L'IMMATÉRIALITÉ DE L'ÂME.

Plus je rentre en moi , plus je me consulte , et plus je lis ces mots écrits dans mon âme : *Sois juste et tu seras heureux !* Il n'en est rien pourtant , à considérer l'état présent des choses : le méchant prospère , et le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée ! La conscience s'élève et murmure contre son auteur ; elle lui crie en gémissant : « Tu m'as trompé ! »

« Je t'ai trompé , téméraire ! Qui te l'a dit ? Ton âme est-elle anéantie ? As-tu cessé d'exister ? O Brutus ! ô mon fils ! ne souille point ta noble vie en la finissant : ne laisse point ton espoir et ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu : *la vertu n'est rien*, quand tu vas jouir du prix de la tienne ? Tu vas mourir , penses-tu ; non , tu vas vivre , et c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis. »

On diroit , aux murmures des impatiens mortels , que Dieu leur doit la récompense avant le mérite , et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. Oh ! soyons bons premièrement , et puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire , ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice , di-

392 L'IMMATERIALITÉ DE L'ÂME.

soit Plutarque , que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'âme est immatérielle, elle peut survivre au corps, et si elle lui survit, la Providence est justifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de l'âme, que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcheroit d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle me feroit chercher à la résoudre. Je me dirois : « Tout ne finit pas pour moi avec la vie; tout rentre dans l'ordre à la mort. »

VOLTAIRE.

MORT DE CHARLES XII.

CHARLES partit une seconde fois pour la conquête de la Norvège au mois d'octobre 1718 : il avoit si bien pris toutes ses mesures , qu'il espéroit se rendre maître en six mois de ce royaume. Il aimoit mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges et des glaces , dans l'âpreté de l'hiver, qui tue les animaux en Suède même, où l'air est moins rigoureux , que d'aller reprendre ses belles provinces d'Allemagne des mains de ses ennemis. C'est qu'il espéroit que sa nouvelle alliance avec le czar le mettroit bientôt en état de ressaisir toutes ces provinces ; bien plus, sa gloire étoit flattée d'enlever un royaume à son ennemi victorieux.

A l'embouchure du fleuve Tistendall , près de la manche de Danemarck , entre les villes de Bahus et d'Anslo , est située Frédéricksaall , place forte et importante qu'on regardoit comme la clef du royaume. Charles en forma le siège au mois de décembre. Le soldat , transi de froid , pouvoit à peine remuer la terre endurcie sous la glace ; c'étoit ouvrir la tranchée dans une espèce de roc : mais les Suédois ne pouvoient se rebuter en voyant à leur tête un roi qui partageoit leurs fatigues. Jamais Charles n'en essuya de plus grandes : sa constitution , éprouvée par dix-huit ans

porta Charles, sous le nom du capitaine Carlsberg, au travers des troupes, qui voyoient passer leur roi mort sans se douter que ce fût lui.

Le prince ordonna à l'instant que personne ne sortît du camp; et fit garder tous les chemins de la Suède, afin d'avoir le temps de prendre ses mesures pour faire tomber la couronne sur la tête de sa femme, et pour en exclure le Duc de Holstein qui pouvoit y prétendre.

Ainsi périt, à l'âge de trente-six ans et demi, Charles XII, roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie, ont été bien loin au-delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté devenue opiniâtreté fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie; sa libéralité, dégénérant en profusion, a ruiné la Suède; son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort: sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté; et, dans les dernières années, le maintien de son autorité approchoit de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant sans avoir l'envie d'agrandir ses Etats; il vouloit gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre et pour la vengeance, l'em-

pêcha d'être bon politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille et après la victoire, il n'avoit que de la modestie; après la défaite, que de la fermeté: dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi-bien que la sienne; homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire.

Charles XII étoit d'une taille avantageuse et noble; il avoit un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur, un nez bien formé; mais le bas du visage désagréable, trop souvent défiguré par un rire fréquent qui ne partoît que des lèvres; presque point de barbe ni de cheveux: il parloit très-peu et ne répondoit souvent que par ce rire dont il avoit pris l'habitude. On observoit à sa table un silence profond. Il avoit conservé, dans l'inflexibilité de son caractère, cette timidité qu'on nomme mauvaise honte; il eût été embarrassé dans une conversation, parce que, s'étant donné tout entier aux travaux et à la guerre, il n'avoit jamais connu la société. Il n'avoit lu jusqu'à son loisir chez les Turcs que les *Commentaires de César* et l'histoire d'Alexandre; mais il avoit écrit quelques réflexions sur la guerre et sur ses campagnes depuis 1700 jusqu'à 1709: il l'avoua au chevalier de Folard, et lui dit que ce manuscrit avoit été perdu à la malheureuse journée de Pultava. Quelques personnes ont voulu faire passer ce prince pour un bon mathématicien; il avoit sans doute beaucoup de pénétration dans l'esprit; mais la preuve que l'on donne de ses connoissances en mathématiques n'est pas bien concluante; il vouloit changer la manière de compter par dizaine, et il proposoit

à la place le nombre soixante-quatre , parce que ce nombre contenoit à la fois un cube et un carré , et qu'étant divisé par deux , il étoit enfin réductible à l'unité. Cette idée prouvoit seulement qu'il aimoit en tout l'extraordinaire et le difficile.

BARTHELEMI.

SÉANCE AU THÉÂTRE.

(*Extrait des Voyages d'Anacharis.*)

Je viens de voir une tragédie, et, dans le désordre de mes idées, je jette rapidement sur le papier les impressions que j'en ai reçues.

Le théâtre s'est ouvert à la pointe du jour. J'y suis arrivé avec Philotas. Rien de si imposant que le premier coup d'œil : d'un côté, la scène ornée de décorations exécutées par d'habiles artistes ; de l'autre, un vaste amphithéâtre couvert de gradins qui s'élèvent les uns au-dessus des autres jusqu'à une très-grande hauteur, des paliers et des escaliers qui se prolongent et se croisent par intervalles, facilitent la communication, et divisent les gradins en plusieurs compartimens, dont quelques-uns sont réservés pour certains corps et certains états.

Le peuple abordoit en foule ; il alloit, venoit, montoit, descendoit, crioit, rioit, se pressoit, se pousoit, et bravoit les officiers qui couroient de tous côtés pour maintenir le bon ordre. Au milieu de ce tumulte sont arrivés successivement les neuf archontes, ou premiers magistrats de la république, les cours de justice, le sénat des cinq cents, les officiers généraux de l'armée, les ministres des autels. Ces divers corps ont occupé les gradins inférieurs. Au-dessus on ras-

sembloit tous les jeunes gens qui avoient atteint leur dix-huitième année. Les femmes se plaçoient dans un endroit qui les tenoit éloignées des hommes et des courtisanes. L'orchestre étoit vide : on le destinoit aux combats de poésie , de musique et de danse qu'on donne après la représentation des pièces ; car ici tous les arts se réunissent pour satisfaire tous les goûts.

J'ai vu des Athéniens faire étendre sous leurs pieds des tapis de pourpre , et s'asseoir mollement sur des coussins apportés par leurs esclaves ; d'autres qui , avant et pendant la représentation , faisoient venir du vin , des fruits et des gâteaux ; d'autres qui se précipitoient sur des gradins pour choisir une place commode et l'ôter à celui qui l'occupoit. Ils en ont le droit , m'a dit Philotas , c'est une distinction qu'ils ont reçue de la république pour récompense de leurs services.

Comme j'étois étonné du nombre des spectateurs : il peut se monter , m'a-t-il dit , à trente mille. La solennité de ces fêtes en attire de toutes les parties de la Grèce , et répand un esprit de vertige parmi les habitants de cette ville. Pendant plusieurs jours vous les verrez abandonner leurs affaires , se refuser au sommeil , passer ici une partie de la journée sans pouvoir se rassasier des divers spectacles qu'on y donne : c'est un plaisir d'autant plus vif pour eux qu'ils le goûtent rarement. Le concours des pièces dramatiques n'a lieu que dans deux autres fêtes ; mais les auteurs réservent tous leurs efforts pour celle-ci. On nous a promis sept à huit pièces nouvelles. N'en soyez pas surpris : tous ceux qui , dans la Grèce , travaillent pour le théâtre , s'empressent à nous offrir l'hommage de leurs talens. D'ailleurs , nous reprenons quelquefois les pièces de nos anciens auteurs ; et la lice va s'ouvrir pas l'*Anti-*

gone de Sophocle. Vous aurez le plaisir d'entendre deux excellens acteurs, Théodore et Aristodème.

Philotas achevoit à peine, qu'un héraut, après avoir imposé silence, s'est écrié : Qu'on fasse avancer le chœur de Sophocle ! C'étoit l'annonce de la pièce. Le théâtre représentoit le vestibule du palais de Créon, roi de Thèbes. Antigone et Ismène, filles d'Œdipe, ont ouvert la scène, couvertes d'un masque. Leur déclamation m'a paru naturelle, mais leur voix m'a surpris. Comment nommez-vous ces actrices ? ai-je dit. Théodore et Aristodème, a répondu Philotas ; car ici les femmes ne montent pas sur le théâtre. Un moment après, un chœur de quinze vieillards thébains est entré, marchant à pas mesurés sur trois de front et cinq de hauteur. Il a célébré, dans des chants mélodieux, la victoire que les Thébains venoient de remporter sur Polynice, frère d'Antigone.

L'action s'est insensiblement développée. Tout ce que je voyois, tout ce que j'entendois m'étoit si nouveau, qu'à chaque instant mon intérêt croissoit avec ma surprise. Entraîné par les prestiges qui m'entouroient ; je me suis trouvé au milieu de Thèbes. J'ai vu Antigone rendre les devoirs funèbres à Polynice, malgré la sévère défense de Créon. J'ai vu le tyran, sourd aux prières du vertueux Hémon son fils, qu'elle étoit sur le point d'épouser, la faire traîner avec violence dans une grotte obscure qui paroissoit au fond du théâtre, et qui devoit lui servir de tombeau. Bientôt effrayé des menaces du ciel, il s'est avancé vers la caverne d'où sortoient des hurlemens effroyables : c'étoient ceux de son fils. Il serroit entre ses bras la malheureuse Antigone, dont un nœud fatal avoit terminé les jours. La présence de Créon irrite sa fureur ; il tire l'épée contre son père ; il s'en perce lui-même, et va

tomber aux pieds de son amante qu'il tient embrassée jusqu'à ce qu'il expire.

Ils se passaient presque tous à ma vue ces événements cruels, ou plutôt un heureux éloignement en adoucissoit l'horreur. Quel est donc cet art qui me fait éprouver à la fois tant de douleur et de plaisir, qui m'attache si vivement à des malheurs dont je ne pourrois pas soutenir l'aspect? Quel merveilleux assortiment d'illusions et de réalités! Je volois au secours des deux amans; je détestois l'impitoyable auteur de leurs maux. Les passions les plus fortes déchireroient mon âme sans la tourmenter; et, pour la première fois, je trouvois des charmes à la haine.

Trente mille spectateurs fondant en larmes, redoublaient mon émotion et mon ivresse. Combien la princesse est-elle devenue intéressante, lorsque de barbares satellites l'entraînant vers la caverne, son cœur fier et indomptable, cédant à la voix impérieuse de la nature, a montré un instant de foiblesse, et fait entendre ces accens douloureux!

« Je vais donc toute en vie descendre lentement
« dans le séjour des morts! Je ne reverrai donc plus
« la lumière des Cieux! O tombeau, ô lit funèbre,
« demeure éternelle! Il ne me reste qu'un espoir :
« vous me servirez de passage pour me rejoindre à
« cette famille désastreuse dont je péris la dernière
« et la plus misérable. Je reverrai les auteurs de mes
« jours; ils me reverront avec plaisir. Et toi, Poly-
« nice, ô mon frère! tu sauras que pour te rendre
« des devoirs prescrits par la nature et par la religion,
« j'ai sacrifié ma jeunesse, ma vie, mon hymen, tout
« ce que j'avois de plus cher au monde. Hélas! on
« m'abandonne en ce moment funeste. Les Thébains
« insultent à mes malheurs : je n'ai pas un ami dont

« je puisse obtenir une larme. J'entends la mort qui
« m'appelle et les dieux se taisent. Où sont mes for-
« faits ? Si ma piété fut un crime , je dois l'expier par
« mon trépas. Si mes ennemis sont coupables , je ne
« leur souhaite pas de plus affreux supplice que le
« mien. »

Ce n'est qu'après la représentation de toutes les
pièces qu'on doit adjuger le prix. Celle de Sophocle a
été suivie de quelques autres que je n'ai pas eu la force
d'écouter. Je n'avois plus de larmes à répandre , ni
d'attention à donner.

ASSERVISSEMENT DE LA GRÈCE.

LE 13 d'antheſtérion. J'assistois hier à la représen-
tation d'une nouvelle tragédie , qui fut tout à coup in-
terrompue. Celui qui jouoit le rôle de reine refusoit
de paroître , parce qu'il n'avoit pas un cortège assez
nombreux. Comme les spectateurs s'impatientoient,
l'entrepreneur Mélanthius poussa l'acteur jusqu'au mi-
lieu de la scène en s'écriant : « Tu me demandes plu-
« sieurs suivantes , et la femme de Phocion n'en a
« qu'une quand elle se montre dans les rues d'A-
« thènes ! » Ces mots que tout le monde entendit , fu-
rent suivis de si grands applaudissemens , que , sans
attendre la fin de la pièce , je courus au plus vite chez
Phocion. Je le trouvai tirant de l'eau de son puits , et
sa femme pétrissant le pain du ménage. Je tressaillis à

cette vue , et racontai avec plus de chaleur ce qui venoit de se passer au théâtre. Ils m'écoutèrent avec indifférence. J'aurois dû m'y attendre. Phocion étoit peu flatté des éloges des Athéniens , et sa femme l'étoit plus des actions de son époux que de la justice qu'on leur rendoit.

Il étoit alors dégoûté de l'inconstance du peuple , et encore plus indigné de la bassesse des orateurs publics. Pendant qu'il me parloit de l'avidité des uns , de la vanité des autres , Démosthène entra. Ils s'entretenirent de l'état actuel de la Grèce : Démosthène vouloit déclarer la guerre à Philippe , Phocion maintenir la paix.

Ce dernier étoit persuadé que la perte d'une bataille entraîneroit celle d'Athènes ; qu'une victoire prolongeroit une guerre que les Athéniens trop corrompus n'étoient plus en état de soutenir ; que loin d'irriter Philippe. et de lui fournir un prétexte d'entrer dans l'Attique , il falloit attendre qu'il s'épuisât en expéditions lointaines , et qu'il continuât d'exposer des jours dont le terme seroit le salut de la république.

Démosthène ne pouvoit renoncer au rôle brillant dont il s'est emparé. Depuis la dernière paix ; deux hommes de génies différens , mais d'une obstination égale , se livrent un combat qui fixe les regards de la Grèce. On voit d'un côté un souverain jaloux de dominer sur toutes les nations , soumettant les unes par la force de ses armes , agitant les autres par ses émissaires , lui-même couvert de cicatrices , courant sans cesse à de nouveaux dangers , et livrant à la fortune telle partie de son corps qu'elle voudra choisir , pourvu qu'avec le reste il puisse vivre comblé d'honneur et de gloire. D'un autre côté , c'est un simple particulier qui lutte avec effort contre l'indolence des Athéniens ,

contre l'aveuglement de leurs alliés, contre la jalousie de leurs orateurs; opposant la vigilance à la ruse, l'éloquence aux armées; faisant retentir la Grèce de ses cris, et l'avertissant de veiller sur les démarches du prince; envoyant de tous côtés des ambassadeurs, des troupes, des flottes pour s'opposer à ses entreprises, et parvenu au point de se faire redouter du plus redoutable des vainqueurs.

Mais l'ambition de Démosthène, qui n'échappoit pas à Phocion, se cachoit adroitement sous les motifs qui devoient engager les Athéniens à prendre les armes, motifs que j'ai développés plus d'une fois. Ces deux orateurs les discutèrent de nouveau dans la conférence où je fus admis. Ils parlèrent l'un et l'autre avec véhémence, Démosthène toujours avec respect, Phocion quelquefois avec amertume. Comme ils ne purent s'accorder, le premier dit en s'en allant : « Les Athéniens » vous feront mourir dans un moment de délire. Et » vous, répliqua le second, dans un retour de bon » sens. »

Le 16 d'anthestérion. Il s'est tenu ici une assemblée générale. Les Athéniens, alarmés du siège de Byzance, venoient de recevoir une lettre de Philippe qui les accusoit d'avoir enfreint plusieurs articles du traité de paix et d'alliance qu'ils signèrent il y a sept ans. Démosthène a pris la parole; et d'après son conseil, vainement combattu par Phocion, le peuple a ordonné de briser la colonne où se trouve inscrit ce traité, d'équiper des vaisseaux, et de se préparer à la guerre.

On avoit appris, quelques jours auparavant, que ceux de Byzance aimoient mieux se passer du secours des Athéniens, que de recevoir dans leurs murs des troupes commandées par un général aussi détesté que Charès. Le peuple a nommé Phocion pour le remplacer,

Le 30 d'élaphebোলion. Dans la dernière assemblée des Amphictyons, un citoyen d'Amphissa, capitale des Locriens Ozoles, située à soixante stades de Delphes, vomissoit des injures atroces contre les Athéniens, et proposoit de les condamner à une amende de cinquante talens, pour avoir autrefois suspendu au temple des boucliers dorés, monumens de leurs victoires sur les Mèdes et les Thébains. Eschine voulant détourner cette accusation, fit voir que les habitans d'Amphissa, s'étant emparés du port de Cirrha et de la contrée voisine, pays originairement consacré au temple, avoient encouru la peine portée contre les sacrilèges. Le lendemain, les députés de la ligue amphictyonique, suivis d'un grand nombre de Delphiens, descendirent dans la plaine, brûlèrent les maisons et comblèrent en partie le port. Ceux d'Amphissa, étant accourus en armes, poursuivirent les agresseurs jusques aux portes de Delphes.

Les Amphictyons indignés méditent une vengeance éclatante. Elle sera prononcée dans la diète des Thermopyles, qui s'assemble pour l'ordinaire en automne; mais on la tiendra plus tôt cette année.

On ne s'attendoit point à cette guerre. On soupçonne Philippe de l'avoir suscitée; quelques-uns accusent Eschine d'avoir agi de concert avec ce prince.

Le..... Phocion campoit sous les murs de Byzance. Sur la réputation de sa vertu, les magistrats de la ville introduisirent ses troupes dans la place, Leur discipline et leur valeur rassurèrent les habitans, et contraignirent Philippe à lever le siège. Pour couvrir la honte de sa retraite, il dit que sa gloire le forçoit à venger une offense qu'il venoit de recevoir d'une tribu de Scythes. Mais avant de partir il eut soin de renouveler la paix avec les Athéniens, qui tout de suite ou-

blièrent les décrets et les préparatifs qu'ils avoient faits contre lui.

Le..... On a lu dans l'assemblée générale deux décrets, l'un des Byzantins, l'autre de quelques villes de l'Hellespont. Celui des premiers porte qu'en reconnaissance des secours que ceux de Byzance et de Périnthe ont reçus des Athéniens, ils leur accordent le droit de cité dans leurs villes, la permission d'y contracter des alliances et d'y acquérir des terres ou des maisons, avec la préséance aux spectacles, et plusieurs autres privilèges. On doit ériger au Bosphore trois statues de seize coudées chacune, représentant le peuple d'Athènes couronné par ceux de Byzance et de Périnthe. Il est dit, dans le second décret, que quatre villes de la Chersonèse de Thrace, protégées contre Philippe par la générosité des Athéniens, ont résolu de leur offrir une couronne du prix de soixante talents, et d'élever deux autels, l'un à la reconnaissance, et l'autre au peuple d'Athènes.

Le..... Dans la diète tenue aux Thermopyles, les Amphictyons ont ordonné de marcher contre ceux d'Amphissa, et ont nommé Cotyphe, général de la ligue. Les Athéniens et les Thébains, qui désapprouvent cette guerre, n'avoient point envoyé de députés à l'assemblée. Philippe est encore en Scythie, et n'en reviendra pas sitôt; mais on présume que, du fond de ces régions éloignées, il a dirigé les opérations de la diète.

Le..... Les malheureux habitans d'Amphissa, vaincus dans un premier combat, s'étoient soumis à des conditions humiliantes; loin de les remplir, ils avoient, dans une seconde bataille, repoussé l'armée de la ligue, et blessé même le général. C'étoit peu de temps avant la dernière assemblée des Amphictyons :

elle s'est tenue à Delphes. Des Thessaliens, vendus à Philippe, ont fait si bien par leurs manœuvres qu'elle lui a confié le soin de venger les outrages faits au temple de Delphes. Il dut à la première guerre sacrée d'être admis au rang des Amphictyons ; celle-ci le placera pour jamais à la tête d'une confédération à laquelle on ne pourra résister sans se rendre coupable d'impiété. Les Thébains ne peuvent plus lui disputer l'entrée des Thermopyles. Ils commencent néanmoins à pénétrer ses vues ; et comme il se défie de leurs intentions, il a ordonné aux peuples du Péloponèse , qui font partie du corps amphictyonique , de se réunir au mois de boédromion , avec leurs armes et des provisions pour quarante jours.

Le mécontentement est général dans la Grèce. Sparte garde un profond silence ; Athènes est incertaine et tremblante ; elle voudroit et n'ose pas se joindre aux prétendus sacrilèges. Dans une de ses assemblées on proposoit de consulter la pythie. *Elle philippise*, s'est écrié Démosthène, et la proposition n'a pas passé.

Dans une autre , on a rapporté que la prêtresse , interrogée , avoit répondu que tous les Athéniens étoient d'un même avis , à l'exception d'un seul. Les partisans de Philippe avoient suggéré cet oracle pour rendre Démosthène odieux au peuple : celui-ci le retournoit contre Eschine. Pour terminer ces débats puérils , Phocion a dit : « Cet homme que vous cherchez , c'est « moi qui n'approuve rien de ce que vous faites. »

Le 25 d'élapheboliou. Le danger devient tous les jours plus pressant ; les alarmes croissent à proportion. Ces Athéniens qui , l'année dernière , résolurent de rompre le traité de paix qu'ils avoient avec Philippe , lui envoient des ambassadeurs pour l'engager à maintenir ce traité jusqu'au mois de thargéliou.

Le 1^{er} de munychion. On avoit envoyé de nouveaux ambassadeurs au roi pour le même objet; ils ont rapporté sa réponse. Il n'ignore point, dit-il dans sa lettre, que les Athéniens s'efforcent de détacher de lui les Thessaliens, les Béotiens et les Thébains. Il veut bien cependant souscrire à leur demande, et signer une trêve, mais à condition qu'ils n'écouteront plus les funestes conseils de leurs orateurs.

Le 15 de scirophorion. Philippe avoit passé les Thermopyles et pénétré dans la Phocide. Les peuples voisins étoient saisis de frayeur; cependant, comme il protestoit qu'il n'en vouloit qu'aux Locriens, on commençoit à se rassurer. Tout à coup il est tombé sur Elatée; c'est une de ces villes qu'il eut soin d'épargner en terminant la guerre des Phocéens. Il compte s'y établir, s'y fortifier; peut-être même a-t-il continué sa route: si les Thébains, ses alliés, ne l'arrêtent point, nous le verrons dans deux jours sous les murs d'Athènes.

La nouvelle de la prise d'Elatée est arrivée aujourd'hui. Les prytanes étoient à souper; ils se lèvent aussitôt. Il s'agit de convoquer l'assemblée pour demain. Les uns mandent les généraux et le trompette; les autres courent à la place publique, en délogent les marchands et brûlent les boutiques. La ville est pleine de tumulte: un mortel effroi glace tous les esprits.

Pendant la nuit, les généraux ont couru de tous côtés, et la trompette a retenti dans toutes les rues. Au point du jour, les sénateurs se sont assemblés sans rien conclure; le peuple les attendoit avec impatience dans la place. Les prytanes ont annoncé la nouvelle; le courrier l'a confirmée; les généraux, les orateurs étoient présents. Le héraut s'est avancé, et a demandé si quelqu'un vouloit monter à la tribune: il s'est fait

un silence effrayant. Le héraut a répété plusieurs fois les mêmes paroles. Le silence continuoit, et les regards se tournoient avec inquiétude sur Démosthène; il s'est levé : « Si Philippe, a-t-il dit, étoit d'intelligence avec les Thébains, il seroit déjà sur les frontières de l'Attique; il ne s'est emparé d'une place si voisine de leurs états que pour réunir en sa faveur les deux factions qui les divisent, en inspirant de la confiance à ses partisans et de la crainte à ses ennemis. Pour prévenir cette réunion, Athènes doit oublier aujourd'hui tous les sujets de haine qu'elle a depuis long-temps contre Thèbes sa rivale; lui montrer le péril qui la menace; lui montrer une armée prête à marcher à son secours; s'unir, s'il est possible, avec elle par une alliance et des sermens qui garantissent le salut des deux républiques, et celui de la Grèce entière. »

Ensuite il a proposé un décret, dont voici les principaux articles : « Après avoir imploré l'assistance des dieux protecteurs de l'Attique, on équippa deux cents vaisseaux; les généraux conduiront les troupes à Eleusis; des députés iront dans toutes les villes de la Grèce; ils se rendront à l'instant même chez les Thébains, pour les exhorter à défendre leur liberté, leur offrir des armes, des troupes, de l'argent, et leur représenter que si Athènes a cru jusqu'ici qu'il étoit de sa gloire de leur disputer la prééminence, elle pense maintenant qu'il seroit honneur pour elle, pour les Thébains, pour tous les Grecs, de subir le joug d'une puissance étrangère. »

Ce décret a passé sans la moindre opposition; on a nommé cinq députés, parmi lesquels sont Démosthène et l'orateur Hypéride; ils vont partir incessamment.

Le..... Nos députés trouverent à Thèbes les dé-

putés des alliés de cette ville. Ces derniers, après avoir comblé Philippe d'éloges, et les Athéniens de reproches, représentèrent aux Thébains, qu'en reconnaissance des obligations qu'ils avoient à ce prince, ils devoient lui ouvrir un passage dans leurs états, et même tomber avec lui sur l'Attique. On leur faisoit envisager cette alternative, ou que les dépouilles d'Athènes seroient transportées à Thèbes, ou que celles des Thébains deviendroient le partage des Macédoniens. Ces raisons, ces menaces furent exposées avec beaucoup de force par un des plus célèbres orateurs de ce siècle, Python de Byzance, qui parloit au nom de Philippe; mais Démosthène répondit avec tant de supériorité, que les Thébains n'hésitèrent pas à recevoir dans leurs murs l'armée des Athéniens, commandées par Charès et par Stratoclès. Le projet d'unir les Athéniens avec les Thébains est regardé comme un trait de génie; le succès comme le triomphe de l'éloquence.

Le..... En attendant des circonstances plus favorables, Philippe prit le parti d'exécuter le décret des Amphictyons, et d'attaquer la ville d'Amphissa; mais, pour en approcher, il falloit forcer un défilé que défendoient Charès et Proxène, le premier avec un détachement de Thébains et d'Athéniens, le second avec un corps d'auxiliaires que les Amphissiens venoient de prendre à leur solde. Après quelques vaines tentatives, Philippe fit tomber entre leurs mains une lettre par laquelle il marquoit à Parménion, que les troubles tout à coup élevés dans la Thrace exigeoient sa présence, et l'obligeoient de renvoyer à un autre temps le siège d'Amphissa. Ce stratagème réussit. Charès et Proxène abandonnèrent le défilé; le roi s'en saisit aussitôt, battit les Amphissiens, et s'empara de leur ville.

Le..... Il paroît que Philippe veut terminer la

guerre; il doit nous envoyer des ambassadeurs. Les chefs des Thébains ont entamé des négociations avec lui, et sont même près de conclure. Ils nous ont communiqué ses propositions, et nous exhortent à les accepter. Beaucoup de gens ici opinent à suivre leur conseil; mais Démosthène, qui croit avoir humilié Philippe, voudroit l'abattre et l'écraser.

Dans l'assemblée d'aujourd'hui, il s'est ouvertement déclaré pour la continuation de la guerre; Phocion, pour l'avis contraire. « Quand conseillerez-vous donc la guerre? » lui a demandé l'orateur Hypéride. Il a répondu : « Quand je verrai les jeunes gens observer la discipline, les riches contribuer, les orateurs ne pas épuiser le trésor. » Un avocat, dit nombre de ceux qui passent leur vie à porter des accusations aux tribunaux de justice, s'est écrié : « Eh quoi! Phocion, maintenant que les Athéniens ont les armes à la main, vous osez leur proposer de les quitter! » Oui, je l'ose, a-t-il repris, sachant très-bien que j'aurai de l'autorité sur vous pendant la guerre, et vous sur moi pendant la paix. » L'orateur Polyeucte a pris ensuite la parole; comme il est extrêmement gros, et que la chaleur étoit excessive, il suoit à grosses gouttes, et ne pouvoit continuer son discours sans demander à tout moment un verre d'eau. « Athéniens, a dit Phocion, vous avez raison d'écouter de pareils orateurs; car cet homme qui ne peut dire quatre mots en votre présence sans étouffer, fera sans doute des merveilles lorsque, chargé de la cuirasse et du bouclier, il sera près de l'ennemi. » Comme Démosthène insistoit sur l'avantage de transporter le théâtre de la guerre dans la Béotie, loin de l'Attique : « N'examinons pas, a répondu Phocion, où nous donnerons la bataille, mais où nous la gague-

« rons. » L'avis de Démosthène a prévalu : au sortir de l'assemblée il est parti pour la Béotie.

Le..... Démosthène a forcé les Thébains et les Béotiens à rompre toute négociation avec Philippe. Plus d'espérance de paix.

Le..... Philippe s'est avancé à la tête de trente mille hommes de pied et de deux mille chevaux au moins, jusqu'à Chéronée en Béotie : il n'est plus qu'à sept cents stades d'Athènes.

Démosthène est partout, il fait tout; il imprime un mouvement rapide aux diètes des Béotiens, aux conseils des généraux. Jamais l'éloquence n'opéra de si grandes choses; elle a excité dans toutes les âmes l'ardeur de l'enthousiasme et la soif des combats. A sa voix impérieuse on voit s'avancer vers la Béotie les bataillons nombreux des Achéens, des Corinthiens, des Leucadiens et de plusieurs autres peuples. La Grèce étonnée s'est levée, pour ainsi dire, en pied, les yeux fixés sur la Béotie, dans l'attente cruelle de l'événement qui va décider de son sort. Athènes passe à chaque instant par toutes les convulsions de l'espérance et de la terreur. Phocion est tranquille. Hélas! je ne saurois l'être, Philotas est à l'armée. On dit qu'elle est plus forte que celle de Philippe.

La bataille est perdue. Philotas est mort : je n'ai plus d'amis; il n'y a plus de Grèce. Je retourne en Scythie.

Mon Journal finit ici, je n'eus pas la force de le continuer. Mon dessein étoit de partir à l'instant; mais je ne pus résister aux prières de la sœur de Philotas et d'Apollodore son époux; je passai encore un an avec eux, et nous pleurâmes ensemble.

Je vais maintenant me rappeler quelques circonstances de la bataille. Elle se donna le 7 du mois de métagéitnion.

Jamais les Athéniens et les Thébains ne montrèrent plus de courage. Les premiers avoient même enfoncé la phalange macédonienne ; mais leurs généraux ne surent pas profiter de cet avantage. Philippe , qui s'en aperçut , dit froidement que les Athéniens ne savoient pas vaincre , et il rétablit l'ordre dans son armée. Il commandoit l'aile droite , Alexandre son fils l'aile gauche : l'un et l'autre montrèrent la plus grande valeur. Démosthène fut des premiers à prendre la fuite. Du côté des Athéniens , plus de mille hommes périrent d'une mort glorieuse : plus de deux mille furent prisonniers. La perte des Thébains fut à peu près égale.

Le roi laissa d'abord éclater une joie indécente. Après un repas où ses amis , à son exemple , se livrèrent aux plus grands excès , il alla sur le champ de bataille , n'eut pas de honte d'insulter ces braves guerriers qu'il voyoit étendus à ses pieds , et se mit à déclamer , en battant la mesure , le décret que Démosthène avoit dressé pour susciter contre lui les peuples de la Grèce. L'orateur Démade , quoique chargé de fers , lui dit : « Philippe , vous jouez le rôle de Thersite , et vous pourriez jouer celui d'Agamemnon. » Ces mots le firent rentrer en lui-même. Il jeta la couronne de fleurs qui ceignoit sa tête , remit Démade en liberté , et rendit justice à la valeur des vaincus.

La ville de Thèbes , qui avoit oublié ses bienfaits , fut traitée avec plus de rigueur. Il laissa une garnison dans la citadelle ; quelques-uns des principaux habitants furent bannis , d'autres mis à mort. Cet exemple de sévérité qu'il crut nécessaire , éteignit sa vengeance , et le vainqueur n'exerça plus que des actes de modération. On lui conseilloit de s'assurer des plus fortes places de la Grèce ; il dit qu'il aimoit mieux une longue

réputation de clémence que l'éclat passager de la domination. On vouloit qu'il sévît du moins contre ces Athéniens qui lui avoient causé de si vives alarmes ; il répondit : Aux dieux ne plaise que je détruise le théâtre de « la gloire , moi qui ne travaille que pour elle ! » Il leur permit de retirer leurs morts et leurs prisonniers. Ces derniers , enhardis par ses bontés , se conduisirent avec l'indiscrétion et la légèreté qu'on reproche à leur nation ; ils demandèrent hautement leurs bagages , et se plaignirent des officiers macédoniens. Philippe eut la complaisance de se prêter à leurs vœux , et ne put s'empêcher de dire en riant : « Ne semble-t-il pas que nous les ayons vaincus aux jeux des osselets ? »

Quelque temps après , et pendant que les Athéniens se préparoient à soutenir un siège , Alexandre vint , accompagné d'Antipater , leur offrir un traité de paix et d'alliance. Je vis alors cet Alexandre qui depuis a rempli la terre d'admiration et de deuil. Il avoit dix-huit ans , et s'étoit déjà signalé dans plusieurs combats. A la bataille de Chéronée , il avoit enfoncé et mis en fuite l'aile droite de l'armée ennemie. Cette victoire ajoutoit un nouvel éclat aux charmes de sa figure. Il a les traits réguliers , le teint beau et vermeil , le nez aquilin , les yeux grands , pleins de feu , les cheveux blonds et bouclés , la tête haute , mais un peu penchée vers l'épaule gauche , la taille moyenne , fine et dégagée , le corps bien proportionné et fortifié par un exercice continu. On dit qu'il est très-léger à la course et très-recherché dans sa parure. Il entra dans Athènes sur un cheval superbe qu'on nommoit Bucéphale , que personne n'avoit pu dompter jusqu'à lui , et qui avoit coûté treize talents.

Bientôt on ne s'entretint que d'Alexandre. La douleur où j'étois plongé ne me permit pas de l'observer

de près. J'interrogeai un Athénien qui avoit long-temps séjourné en Macédoine ; il me dit :

Ce prince joint à beaucoup d'esprit et de talent un désir insatiable de s'instruire, et du goût pour les arts qu'il protège sans s'y connoître. Il a de l'agrément dans la conversation, de la douceur et de la fidélité dans le commerce de l'amitié, une grande élévation dans les sentimens et dans les idées. La nature lui donna le germe de toutes les vertus, et Aristote lui en développa les principes. Mais au milieu de tant d'avantages, règne une passion funeste pour lui, et peut-être pour le genre humain ; c'est une envie excessive de dominer qui le tourmente jour et nuit : elle s'annonce tellement dans ses regards, dans son maintien, dans ses paroles et ses moindres actions, qu'en l'approchant on est comme saisi de respect et de crainte. Il voudroit être l'unique souverain de l'univers, et le seul dépositaire des connoissances humaines. L'ambition et toutes ces qualités brillantes qu'on admire dans Philippe, se retrouvent dans son fils, avec cette différence, que chez l'un elles sont mêlées avec des qualités qui les tempèrent, et que chez l'autre la fermeté dégénère en obstination, l'amour de la gloire en frénésie, le courage en fureur : car toutes ses volontés ont l'inflexibilité du destin, et se soulèvent contre les obstacles, de même qu'un torrent s'élance en mugissant au-dessus du rocher qui s'oppose à son cours.

Philippe emploie différens moyens pour aller à ses fins ; Alexandre ne connoît que son épée. Philippe ne rougit pas de disputer la victoire aux jeux olympiques à de simples particuliers ; Alexandre ne voudroit y trouver pour adversaires que des rois. Il semble qu'un sentiment secret avertit sans cesse le premier qu'il n'est parvenu à cette haute élévation qu'à force de travaux,

et le second qu'il est né dans le sein de la grandeur.

Jaloux de son père, il voudra le surpasser; émule d'Achille, il tâchera de l'égal. Achille est à ses yeux le plus grand des héros, et Homère le plus grand des poètes, parce qu'il a immortalisé Achille. Plusieurs traits de ressemblance rapprochent Alexandre du modèle qu'il a choisi. C'est la même violence dans le caractère, la même impétuosité dans les combats, la même sensibilité dans l'âme. Il disoit un jour, qu'Achille fut le plus heureux des mortels, puisqu'il eut un ami tel que Patrocle, et un panégyriste tel que Homère.

SAINT-REAL.

CONJURATION CONTRE VENISE.

LA veille de l'exécution du complot formé contre Venise, Renault et le capitaine (deux des principaux conjurés), jugèrent à propos de consulter pour la dernière fois avec leurs compagnons, et le capitaine laissa à Renault le soin de leur représenter l'état des choses et de leur donner les avis nécessaires. Quoi qu'on pût faire, ils ne purent être tous rassemblés qu'il ne fût presque nuit. Après les précautions ordinaires dans ces rencontres, Renault prit la parole.

Il commença par une narration simple et étendue de l'état présent des affaires, des forces de la république et des leurs, de la disposition de la ville et de la flotte, des préparatifs de don Pedre et du duc d'Osone, des armes et autres provisions de guerre qui étoient chez l'ambassadeur d'Espagne, des intelligences qu'il avoit dans le sénat et parmi les nobles, enfin de la connoissance exacte qu'on avoit prise de tout ce qu'il pouvoit être nécessaire de savoir. Après s'être attiré l'approbation de ses auditeurs par le récit de ces choses, dont ils savoient la vérité comme lui, et qui étoient presque toutes les effets de leurs soins aussi bien que des siens, il continua en ces termes :

« Voilà, mes compagnons, quels sont les moyens
« destinés pour vous conduire à la gloire que vous

CONJURATION CONTRE VENISE. 419

« cherchez. Chacun de vous peut juger s'ils sont suffisans et assurés. Nous avons des voies infailibles pour introduire dix mille hommes de guerre dans une ville qui n'en a pas deux cents à nous opposer, dont le pillage joindra avec nous tous les étrangers que la curiosité ou le commerce y a attirés, et dont le peuple même nous aidera à dépouiller les grands, qui l'ont dépouillé tant de fois, aussitôt qu'il verra sûreté à le faire. Les meilleurs vaisseaux de la flotte sont à nous, et les autres portent dès à présent avec eux ce qui les doit réduire en cendres : l'arsenal, ce fameux arsenal, la merveille de l'Europe et la terreur de l'Asie, est presque déjà en notre pouvoir; les neuf vaillans hommes qui sont ici présens, et qui sont en état de s'en emparer depuis près de six mois, ont si bien pris leurs mesures pendant ce retardement, qu'ils ne croient rien hasarder en répondant sur leurs têtes de s'en rendre maîtres. Quand nous n'aurions ni les troupes du lazaret, ni celles de terre-ferme, ni la petite flotte de Haillot pour nous soutenir; ni les cinq cents hommes de don Pedre, ni les vingt navires vénitiens de notre camarade, ni les grands vaisseaux du due d'Ossone, ni l'armée espagnole de Lombardie, nous serions assez forts avec les intelligences et les mille soldats que nous avons. Néanmoins tous ces différens secours que je viens de nommer sont disposés de telle sorte, que chacun d'eux pourroit manquer sans porter le moindre préjudice aux autres. Ils peuvent bien s'entre aider, mais ils ne sauroient s'entre nuire. Il est presque impossible qu'ils ne réussissent pas tous; et un seul nous suffit.

« Que si, après avoir pris toutes les précautions que la prudence humaine peut suggérer, on peut

« juger du succès que la fortune nous destine , quelle
« marque peut-on avoir de sa faveur, qui ne soit au-
« dessous de celles que nous avons ? Oui , mes amis ,
« elles tiennent manifestement du prodige. Il est
« inoui , dans toutes les histoires , qu'une entreprise
« de cette nature ait été découverte en partie sans
« être entièrement ruinée ; et la nôtre a essuyé cinq
« accidens , dont le moindre , selon toutes les appa-
« rences humaines , devoit la renverser. Qui n'eût
« cru que la perte de Spinoza , qui tramoit la même
« chose que nous , seroit l'occasion de la nôtre ; que
« le licenciement des troupes de Lievestein , qui nous
« étoient toutes dévouées , divulgueroit ce que nous
« tenions caché ; que la dispersion de la petite flotte
« romproit toutes nos mesures , et seroit une source
« féconde de nouveaux inconvéniens ; que la décou-
« verte de Crème , que celle de Maran , attireroient
« nécessairement après elles la découverte de tout le
« parti ? Cependant toutes ces choses n'ont point eu
« de suite : on n'en a point suivi la trace , qui auroit
« mené jusqu'à nous ; on n'a point profité des lu-
« mières qu'elles donnoient. Jamais repos si profond
« ne précéda un trouble si grand. Le sénat , nous en
« sommes fidèlement instruits , le sénat est dans une
« sécurité parfaite. Notre bonne destinée a aveuglé
« les plus clairvoyans de tous les hommes , rassuré
« les plus timides , endormi les plus soupçonneux ,
« confondu les plus subtils. Nous vivons encore ,
« mes chers amis ; nous sommes plus puissans que
« nous n'étions avant ces désastres : ils n'ont servi
« qu'à éprouver notre constance. Nous vivons ; et
« notre vie sera bientôt mortelle aux tyrans de ces
« lieux.

« Un bonheur si extraordinaire , si obstiné , peut-il

« être naturel, et n'avons-nous pas sujet de présumer
« qu'il est l'ouvrage de quelque puissance au-dessus
« des choses humaines ? Et en vérité, mes compagnons,
« qu'est-ce qu'il y a sur la terre qui soit digne de la
« protection du ciel, si ce que nous faisons ne l'est
« pas ? Nous détruisons le plus horrible de tous les
« gouvernemens : nous rendons le bien à tous les pau-
« vres sujets de cet état, à qui l'avarice des nobles le
« raviroit éternellement sans nous : nous sauvons
« l'honneur de toutes les femmes qui naîtroient quel-
« que jour sous leur domination avec assez d'agrémens
« pour leur plaire : nous rappelons à la vie un nombre
« infini de malheureux que leur cruauté est en pos-
« session de sacrifier à leurs moindres ressentimens
« pour les sujets les plus légers : en un mot, nous pu-
« nissons les plus punissables de tous les hommes,
« également noircis des vices que la nature abhorre,
« et de ceux qu'elle ne souffre qu'avec pudeur.

« Ne craignons donc point de prendre l'épée d'une
« main et le flambeau de l'autre pour exterminer ces
« misérables. Et quand nous verrons ces palais où l'im-
« piété est sur le trône, brûlant d'un feu plutôt feu
« du ciel que le nôtre ; ces tribunaux souillés tant de
« fois des larmes et de la substance des innocens, con-
« sumés par les flammes dévorantes ; le soldat furieux
« retirant ses mains fumantes du sein des méchans ;
« la mort errant de toutes parts ; et tout ce que la nuit
« et la licence militaire pourront produire de spectacle
« plus affreux ; souvenons-nous alors, mes chers amis,
« qu'il n'y a rien de pur parmi les hommes ; que les
« plus louables actions sont sujettes aux plus grands
« inconvéniens ; et qu'enfin , au lieu des diverses fu-
« reurs qui désoloient cette malheureuse terre , les dé-
« sordres de la nuit prochaine sont les seuls moyens

« d'y faire régner à jamais la paix , l'innocence et la
« liberté. »

Ce discours fut reçu de toute l'assemblée avec la complaisance que les hommes ont d'ordinaire pour les sentimens qui sont conformes aux leurs. Toutefois Renault, qui avoit observé les visages, remarqua que Jaffier, l'un des meilleurs amis du capitaine, avoit passé tout d'un coup d'une attention extrême dans une inquiétude qu'il s'efforçoit en vain de cacher, et qu'il lui restoit encore dans les yeux un air d'étonnement et de tristesse qui marquoit une âme saisie d'horreur.

La description que, sur la fin de sa harangue, Renault avoit faite de la nuit de l'exécution, l'avoit frappé à un tel point, qu'il ne pouvoit modérer sa pitié. Son imagination renchérissoit sur cette peinture : elle lui représentoit exactement et avec les plus vives couleurs toutes les cruautés et les injustices inévitables dans ces occasions. Depuis ce moment, il n'entendoit plus de tous côtés que des cris d'enfans qu'on foule aux pieds, des gémissemens de vieillards qu'on égorge, des hurlemens de femmes qu'on déshonore ; il ne voyoit que palais tombans, temples en feu ; lieux saints ensanglantés. Venise, la triste, la déplorable Venise, se présentoit partout devant ses yeux, non plus triomphante, comme autrefois, de la fortune ottomane et de la fierté espagnole, mais en cendres ou dans les fers, et plus noyée dans le sang de ses habitans que dans les eaux qui l'environnent.

Cette funeste image l'obsède nuit et jour, le sollicite, le presse, l'ébranle. En vain il fait effort pour la chasser : plus obstinée que toutes les furies des fables, elle l'occupe au milieu des repas, elle trouble son repos, elle s'introduit jusque dans ses songes. Mais trahir tous ses amis ! et quels amis ! intrépides, intelligens,

uniques en mérite dans le talent où chacun d'eux excelle ; c'est l'ouvrage de plusieurs siècles de joindre ensemble une seconde fois un aussi grand nombre d'hommes extraordinaires. Dans le point qu'ils se vont rendre mémorables à la dernière postérité, faut-il leur ravir le fruit prêt à cueillir de la plus grande résolution qui soit jamais tombée dans l'esprit d'un particulier ? Et comment périront-ils ? par des tourmens plus singuliers et plus recherchés que tous ceux que les tyrans des siècles passés ont inventés. Qui ne sait qu'il y a telle sorte de prison à Venise plus capable d'ébranler la constance d'un homme de courage que les plus affreux supplices des autres pays ? Ces dernières réflexions , qui attaquoient Jaffier par son foible , le raffermissoient dans ses premiers sentimens : la pitié qu'il sentoît pour ses compagnons balançoit dans son âme celle que la désolation de Venise y excitoit ; et il continua dans cette incertitude jusqu'au jour de l'Ascension auquel l'exécution avoit été remise.

On reçut , dès le matin , des nouvelles du capitaine. Il mandoit qu'il répondoit de la flotte ; qu'elle alloit aux environs de Maran ; qu'en même temps qu'on enverroit au lazaret querir les troupes du Lievestein , on fit partir une barque pour lui en donner avis , et qu'il attendroit cet avis pour commencer d'agir de son côté. On envoya à Haillot les guides qu'on lui avoit promis. On introduisit dans le clocher de la procuratie de St.-Marc des hommes apostés , qui avoient quelque habitude avec ceux qui y faisoient garde , et qui les assoupirent par le moyen de drogues et d'odeurs propres à cet effet , mêlées dans des viandes et dans des breuvages , et en les faisant boire et manger avec excès à l'occasion de la réjouissance publique du jour. On donna l'ordre à des officiers qu'on choisît , pour s'emparer

des maisons des sénateurs qui étoient plus à craindre , et pour les tuer. On marqua à chacun la maison où il devoit s'attacher ; de même à chacun des principaux conjurés et des autres officiers le poste qu'il devoit occuper , les hommes qu'il lui falloit , où il les prendroit , le mot pour les reconnoître , et le chemin pour les conduire. On fit savoir aussi aux troupes du lazaret , aux Espagnols de la petite flotte , et aux mille Hollandois qui étoient déjà dans Venise , comment ils se devoient départir depuis la place de Saint-Marc où tous devoient se rendre , les lieux qu'ils devoient occuper , les commandans qui leur étoient destinés , et le mot pour les reconnoître. On fit visiter par des gens non suspects la fuste du conseil des dix , et on trouva l'artillerie en état de servir.

Jaffier eut la curiosité de voir la cérémonie où le doge épouse la mer , parce que c'étoit la dernière fois qu'elle devoit se faire. Sa compassion redoubla à la vue des réjouissances publiques : la tranquillité des malheureux Vénitiens lui fit sentir plus vivement leur désolation prochaine ; et il en revint plus irrésolu que jamais : mais enfin le ciel ne voulut pas abandonner l'ouvrage de douze siècles et de tant de sages têtes à la fureur d'une courtisane et d'une troupe d'hommes perdus.

Le bon génie de la république suggéra une expédient à Jaffier , par lequel il crut sauver tout ensemble et Venise et ses compagnons. Il fut trouver Barthelèmi Comino , secrétaire du conseil des dix , et lui dit qu'il avoit quelque chose de fort pressé à révéler , qui importoit au salut de l'état ; mais qu'il vouloit auparavant que le doge et le conseil lui promissent une grâce , et qu'ils s'engageassent par les sermens les plus saints à faire ratifier au sénat ce qu'ils auroient pro-

mis ; que cette grâce étoit la vie de vingt-deux personnes qu'il nommeroit , quelque crime qu'elles eussent commis : mais qu'on ne crût point arracher son secret par les tourmens , sans la lui accorder , parce qu'il n'y en avoit point d'assez horribles pour tirer une seule parole de sa bouche. Les dix furent assemblés dans un moment , et ils députèrent sur-le-champ au doge , pour recevoir de lui la parole que Jaffier demandoit. Il n'hésita pas non plus qu'eux à la donner ; et Jaffier , alors pleinement content de ce qu'il alloit faire , leur découvrit toute la conjuration.

VAUVENARGUE.

PENSÉES.

C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément.

Nous n'avons pas le droit de rendre misérables ceux que nous ne pouvons pas rendre bons.

C'est une preuve de petitesse d'esprit lorsqu'on distingue toujours ce qui est estimable de ce qui est aimable.

Ceux qui manquent de probité dans les plaisirs n'en ont qu'une feinte dans les affaires. C'est la marque d'un naturel féroce lorsque le plaisir ne rend point humain.

Les grands hommes entreprennent les grandes choses parce qu'elles sont grandes, et les fous parce qu'ils les croient faciles.

Les maximes des hommes décèlent leur cœur.

On dit peu de choses solides lorsqu'on cherche à en dire d'extraordinaires.

Les grandes pensées viennent du cœur.

Pour exécuter de grandes choses, il faut vivre comme si on ne devoit jamais mourir.

Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs.

Ceux qui combattent les préjugés du peuple croient n'être pas peuple : un homme qui avoit fait à Rome un argument contre les poulets sacrés se regardoit peut-être comme un philosophe.

La plus fausse de toutes les philosophies est celle qui, sous prétexte d'affranchir les hommes des embarras des passions, leur conseille l'oisiveté, l'abandon et l'oubli d'eux-mêmes.

Nous querellons les malheureux pour nous empêcher de les plaindre.

Ceux qui se moquent des penchans sérieusement sérieusement des bagatelles.

Il est faux que l'égalité soit une loi de la nature. La nature n'a rien fait d'égal. Sa loi souveraine est la subordination et la dépendance.

La patience est l'art d'espérer.

Lorsqu'on ne veut rien perdre ni cacher de son esprit, on en diminue d'ordinaire la réputation.

Ce que nous appelons une pensée brillante n'est ordinairement qu'une expression captieuse, qui, à l'aide d'un peu de vérité, nous impose une erreur qui nous étonne.

Pour savoir si une pensée est nouvelle, il n'y a qu'à l'exprimer bien simplement.

Un peu de bon sens feroit évanouir beaucoup d'esprit.

Il est peut-être plus utile dans les grandes places de savoir et de vouloir se servir de gens instruits que de l'être soi-même.

Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire.

Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme.

Les regards affables ornent le visage des rois.

Le plus sage et le plus courageux de tous les hommes, M. de Turenne, a respecté la religion : et une infinité d'hommes obscurs se placent au rang des génies et des âmes fortes seulement à cause qu'ils la méprisent.

Toutes les fois que la littérature et l'esprit de raisonnement deviendront le partage de toute une nation, il arrivera, comme dans les états populaires, qu'il n'y aura point de puérilités et de sottises qui ne se produisent et ne trouvent des partisans.

L'amour paternel ne diffère pas de l'amour-propre. Un enfant ne subsiste que par ses parens, dépend d'eux, vient d'eux, leur doit tout.

Ainsi, un père ne sépare point l'idée d'un fils de la sienne, à moins que le fils n'affoiblisse cette idée de propriété par quelque contradiction ; mais plus un père s'irrite de cette contradiction, plus il s'afflige, plus il prouve ce que je dis.

La pitié n'est qu'un sentiment mêlé de tristesse et d'amour ; je ne pense pas qu'elle ait besoin d'être excitée par un retour sur nous-mêmes, comme on le croit. Pourquoi la misère ne pourroit-elle faire sur nos cœurs ce que fait la vue d'une plaie sur nos sens ? N'y a-t-il pas des choses qui affectent immédiatement l'esprit ? L'impression des nouveautés ne prévient-elle pas toujours nos réflexions ? Et notre âme est-elle incapable d'un sentiment désintéressé ?

LA grandeur d'âme est un instinct élevé qui porte les hommes au grand, de quelque nature qu'il soit ; mais qui les tourne au bien ou au mal, selon leurs passions, leurs lumières, leur éducation, leur fortune, etc. ; égale à tout ce qu'il y a sur la terre de plus élevé, tantôt elle cherche à soumettre, par toutes sortes d'efforts ou d'artifices, les choses humaines à elle, et tantôt dédaignant ces choses, elle s'y soumet elle-même tant que sa soumission s'abaisse : pleine de sa propre grandeur, elle s'y repose en secret, contente d'être. Qu'elle est belle quand la vertu dirige

tous ses mouvemens ; mais qu'elle est dangereuse alors qu'elle se soustrait à la règle ! Représentez-vous Catilina , au-dessus de tous les préjugés de sa naissance , méditant de changer la face de la terre et d'anéantir le nom romain : concevez ce génie audacieux menaçant le monde du sein des plaisirs , et formant , d'une troupe de voluptueux et de voleurs , un corps redoutable aux armées et à la sagesse de Rome. Qu'un homme de ce caractère auroit porté loin la vertu s'il eût été tourné au bien ! Mais les circonstances malheureuses le poussent au crime. Catilina étoit né avec un amour ardent pour les plaisirs , que la sévérité des lois aigrissoit et contraignoit. La dissipation et les débauches l'engagèrent peu-à-peu à des projets criminels : ruiné , décrié , traversé , il se trouva dans un état où il lui étoit moins facile de gouverner la république que de la détruire ; ne pouvant être le héros de la patrie , il en méditoit la conquête. Ainsi , les hommes sont souvent portés au crime par de fatales rencontres ou par leur situation ; ainsi leur vertu dépend de leur fortune. Que mauquoit-il à César que d'être né souverain ? Il étoit bon , magnanime , généreux , hardi , clément ; personne n'étoit plus capable de gouverner le monde et de le rendre heureux : s'il eût eu une fortune égale à son génie , sa vie auroit été sans tache ; mais parce qu'il s'étoit placé lui-même sur le trône par la force , on a cru pouvoir le compter avec justice parmi les tyrans.

Cela fait sentir qu'il y a des vices qui n'excluent pas les grandes qualités , et par conséquent de grandes qualités qui s'éloignent de la vertu. Je reconnois cette vérité avec douleur. Il est triste que la bonté n'accompagne pas toujours la force , et que l'amour de la justice ne prévale pas nécessairement dans tous les hom-

mes et dans tout le cours de leur vie, sur tout autre amour. Mais non-seulement les grands hommes se laissent entraîner au vice, les vertueux mêmes se démentent et sont inconstans dans le bien. Cependant, ce qui est sain est sain, ce qui est fort est fort. Les inégalités de la vertu, les foiblesses qui l'accompagnent, les vices qui flétrissent les plus belles vies, ces défauts inséparables de notre nature, mêlée si manifestement de grandeur et de petitesse, n'en détruisent pas les perfections. Ceux qui veulent que les hommes soient tout bons ou tout méchans, absolument grands ou petits, ne connoissent pas la nature. Tout est mélangé dans les hommes, tout y est limité, et le vice même a ses bornes.

Les passions des hommes sont autant de chemins ouverts pour aller à eux.

Les grands hommes parlent comme la nature, simplement.

Les vues courtes multiplient les maxîmes et les lois, parce qu'on est d'autant plus enclin à prescrire des bornes à toutes choses qu'on a l'esprit moins étendu.

Il y a des hommes qui vivent heureux sans le savoir.

Les grandes places instruisent promptement les grands esprits.

La science des mœurs ne donne pas celle des hommes.

Quelque service qu'on rende aux hommes, on ne leur fait jamais autant de bien qu'ils en croyent mériter.



THOMAS.

DE LA LOUANGE ET DE L'AMOUR DE LA GLOIRE.

(Essai sur les Eloges , chapitre I.)

LA louange , si désirée et si prodiguée sur la terre , n'est point et ne peut être une chose indifférente ; elle est ou utile ou funeste ; elle est tour à tour ce qu'il y a ou de plus noble ou de plus vil. En société , c'est le plus souvent un commerce de mensonges établi par la convention et le besoin de se plaire ; mais elle nuit aux hommes parce qu'elle les dispense d'avoir des vertus qu'ils auroient , ou d'en moins qu'ils devroient avoir. Si c'est un instrument que l'intérêt emploie pour parvenir à la fortune on doit la mépriser ; si c'est la flatterie d'un esclave qui trompe un homme puissant , on doit la craindre. Mais quelquefois aussi c'est l'hommage que l'admiration rend aux vertus , ou la reconnaissance au génie ; et , sous ce point de vue , elle est une des actions les plus grandes qui soient parmi les hommes : d'abord par son autorité , elle inspire un respect naturel pour celui qui la mérite et qui l'obtient ; par sa justice , elle est la voix des nations qu'on ne peut séduire , du siècle qu'on ne peut corrompre ; par son indépendance , l'autorité toute puissante ne peut l'obtenir , l'autorité toute puissante ne peut l'ôter ;

par son étendue, elle remplit tous les lieux ; par sa durée, elle embrasse les siècles. On peut dire que par elle le génie s'étend, l'âme s'élève, l'homme tout entier multiplie ses forces, et de là les travaux, les méditations sublimes, les idées du législateur, les veilles du grand écrivain ; de là le sang versé pour la patrie et l'éloquence de l'orateur qui défend la liberté de sa nation.

Il ne faut donc pas s'étonner que les âmes ardentes et actives aient été toutes passionnées pour la gloire. On connoît le mot de Philippe à qui un courtisan féroce conseilloit de détruire Athènes : *Et par qui serons-nous loués ?* Ces mêmes Athéniens étoient les maîtres et les tyrans d'Alexandre qui étoit le maître du monde ; c'étoit pour eux qu'il combattoit, qu'il détrônoit, qu'il faisoit des rois. Il se précipitoit sur les champs de bataille pour que les poètes, les musiciens et les ouvriers d'Athènes dissent, en se promenant sur la place, qu'Alexandre étoit grand.

Ce sentiment est un aiguillon pour les uns et un frein pour les autres. *Souviens-toi*, disoit un philosophe à un prince, *que chaque jour de ta vie est un feuillet de ton histoire*. Et il faudroit que tous les matins ce fût la première parole qu'on fît entendre aux princes à leur réveil. L'amour de la gloire veilleroit autour d'eux pour en repousser les foiblesses et les vices ; car tel est le caractère de ce sentiment, qu'il est fier, délicat, sévère à lui-même. A chaque pensée, à chaque action qu'il médite, il s'environne de témoins, l'univers est son censeur, et la postérité son juge.

D'où naît ce sentiment ? De la nature même de l'homme. Ambitieux et foibles, mélange d'imperfection et de grandeur, une estime étrangère peut seule justifier celle que nous tâchons d'avoir pour nous-

mêmes ; elle met un prix à nos travaux ; elle nous fait croire à des vertus ; elle nous rassure sur nos faiblesses , elle occupe de plus notre activité inquiète qui a besoin de mouvement et qui cherche à se répandre au dehors. L'amour de la gloire nous pousse et nous précipite hors de nous ; nous échappons à l'ennui et à nous-mêmes ; nous volons au-devant du temps ; nous vivons où nous ne sommes pas. La calomnie siffle dans un coin , mais la gloire parcourt la terre ; elle acquitte la dette du genre humain envers la vertu et le génie.

On a beaucoup déclamé contre la gloire : cela est naturel : il est beaucoup plus aisé d'en dire du mal que de la mériter. Tacite étoit plus ingénu , il convenoit que c'étoit la dernière passion du sage , et apparemment la sienne. Il y a des hommes qui se vantent de la mépriser ; et pour qu'on n'en doute pas , ils le répètent : c'est une raison de plus pour ne les point croire. Chacun en secret y prétend ; mais l'un s'affiche et l'autre se cache ; l'un a la vanité des petites choses , et l'autre l'orgueil des grandes. Corneille mettoit sa gloire à faire *Cinna* ; un courtisan de son siècle à paroître avec grâce dans un ballet.

Voulez-vous savoir ce que peut le sentiment de la gloire ? ôtez-la de dessus la terre , tout change : le regard de l'homme n'anime plus l'homme ; il est seul dans la foule ; le passé n'est rien , le présent se resserre , l'avenir disparoît ; l'instant qui s'écoule périt éternellement sans être d'aucune utilité pour l'instant qui doit suivre.

En parcourant l'histoire des empires et des arts , je vois partout quelques hommes sur des hauteurs , et en bas le troupeau du genre humain qui suit de loin et à pas lents ; je vois la gloire qui guide les premiers , et ils guident l'univers.

En mécanique on préfère les machines qui produisent les plus grands effets par les plus petits moyens : en politique on doit faire de même. Or, telle est cette passion : Sparte a besoin de trois cents hommes qui meurent ; ils se dévouent. Sparte fait graver quelques lettres sur les rochers teints de leur sang : voilà leur récompense. C'est peut-être avec deux ou trois cents couronnes de chêne que Rome a conquis le monde. Mais ces illusions sublimes n'appartiennent ni à toutes les âmes, ni à tous les siècles.

Le sentiment de la gloire suppose le retranchement des passions communes. Ou il n'existe pas, ou il occupe l'âme toute entière. Ne l'attendez pas d'un peuple chez qui domine l'intérêt : la gloire est la monnaie des états ; mais la gloire ne représente rien où l'or représente tout. Ne l'attendez pas d'un peuple voluptueux : ce peuple n'a que des sens, il ne sait renoncer à rien, il ne sait pas perdre un jour pour gagner des siècles. Ne l'attendez pas d'un peuple esclave : la gloire est fière et libre, et l'esclave corrompu par sa servitude n'a pas assez de vertu pour lever les yeux jusqu'à elle. Ne l'attendez pas d'un peuple pauvre, je ne dis pas celui qui reste près de la nature et de l'égalité, borne ses désirs, vit de peu, et met les vertus à la place des richesses ; mais celui qui, environné de grandes richesses qu'il ne partage pas, se trouve entre le spectacle du faste et la misère, et voit l'extrême pauvreté sortir de l'extrême opulence : ce peuple, occupé et avili par ses besoins, ne peut avoir l'idée d'un besoin plus noble. Vous le trouverez peu chez une nation livrée à ce qu'on appelle les charmes de la société. Chez un tel peuple la multitude des goûts nuit aux passions ; il est trop facile d'avoir des succès d'un moment pour chercher à obtenir des succès plus pénibles. D'ailleurs, en voyant les hommes de

de si près, on met moins de prix à leur opinion. En général, le sentiment de la gloire a je ne sais quoi de réfléchi et de profond qui se nourrit surtout dans la retraite. C'est là qu'occupé de grands travaux on est frappé de la rapidité de la vie et qu'on veut étendre sur l'avenir une existence si courte. C'est à cette distance des hommes que la renommée paroît auguste, que la postérité se montre, que la gloire tourmente et fatigue l'imagination. Il faut qu'elle soit vue de loin pour qu'elle en impose; elle ressemble à ces divinités de nos ancêtres qu'ils avoient soin de placer dans des forêts ou dans des lieux obscurs : moins on les voyoit, plus elles obtenoient d'hommages.

On a demandé souvent si le devoir seul ne peut pas suppléer à la gloire. Cette question honore ceux qui la font; mais la réponse est simple : faites que tous les gouvernemens soient justes et que tous les hommes soient grands, et alors la gloire sera peut-être inutile aux hommes. Je suis loin de calomnier l'humanité; sans doute il y a eu des âmes qui, en faisant le bien, ont obéi au devoir, n'ont obéi qu'à lui. Athènes éleva un autel au dieu inconnu : on pourroit élever sur la terre une statue avec cette inscription : *Aux hommes vertueux que l'on ne connoît pas*. Ignorés pendant la vie, oubliés après la mort, moins ils ont cherché l'éclat et plus ils ont été grands. Mais ne nous flattons pas : il y a peu de ces âmes qui se suffisent et marchent d'un pas ferme sous l'œil de la raison qui les guide, ou de Dieu qui les regarde. La plupart des hommes, foibles par leur nature, foibles par le peu de rapport qu'il y a entre leur esprit et leur caractère, plus foibles encore par les exemples qui les assiègent, par le prix

que les circonstances mettent trop souvent à la basse et au crime ; n'ayant ni assez de courage pour être toujours bons , ni assez de courage pour être toujours méchants ; embrassant tour à tour et le bien et le mal , sans pouvoir se fixer ni à l'un ni à l'autre , sentent la vertu par le remords , et ne sont avertis de leur force que par le reproche secret qu'ils se font de leur foiblesse. Dans cet état, il leur faut un appui.

Le désir de la renommée se mêlant au devoir les enchaîne à la vertu ; ils oseroient peut-être rougir à leurs yeux ; ils craindront de rougir aux yeux de leur nation et de leur siècle ; et à l'égard des hommes même dont l'âme est d'une trempe plus vigoureuse et plus forte , la gloire est un dédommagement , si elle n'est un appui. Nous nous recrions contre Athènes qui proscrivoit ses grands hommes : l'ostracisme est partout. Un monstre parcourt la terre pour flétrir ce qui est honnête et rabaisser ce qui est grand ; il porte à la main la baguette de Tarquin , et abat en courant tout ce qui s'élève. Dès que le mérite naquit , l'envie parut , et la persécution se montra ; mais au même instant la nature créa la gloire et lui ordonna de servir de contre-poids au malheur.

Il semble en effet que la vertu et le génie , souvent opprimés , se réfugient , loin du monde réel , dans ce monde imaginaire comme dans un asile où la justice est rétablie. Là , Socrate est vengé , Galilée est absous , Bacon reste un grand homme. Là , Cicéron ne craint plus le fer des assassins , ni Démosthène le poison. Là , Virgile est au-dessus d'Auguste , et Corneille près de Condé. L'or et la vanité ne se trouvent point là pour distribuer les rangs et assigner les places : chacun , par

l'ascendant de son génie ou de ses vertus, monte et va prendre son rang; les âmes opprimées se relèvent et recouvrent leur dignité. Ceux qui ont été outragés pendant la vie, trouvent du moins la gloire à l'entrée du mausolée qui doit couvrir leur cendre. L'envie dispa- roît et l'immortalité commence.

DUCLOS.

SUR LES GENS A LA MODE.

DE tous les peuples le François est celui dont le caractère a dans tous les temps éprouvé le moins d'altération : on retrouve les François d'aujourd'hui dans ceux des croisades, et, en remontant jusqu'aux Gaulois, on y remarque encore beaucoup de ressemblance. Cette nation a toujours été vive, gaie, généreuse, brave, sincère, présomptueuse, inconstante, avantageuse et inconsidérée. Ses vertus partent du cœur ; ses vices ne tiennent qu'à l'esprit ; et ses bonnes qualités, corrigeant ou balançant les mauvaises, toutes concourent peut-être également à rendre le François de tous les hommes le plus sociable. C'est là son caractère propre , et c'en est un très-estimable ; mais je crains que depuis quelque temps on n'en ait abusé : on ne s'est pas contenté d'être sociable, on a voulu être aimable, et je crois qu'on a pris l'abus pour la perfection. Ceci a besoin de preuves, c'est-à-dire d'explication.

Les qualités propres à la société sont la politesse sans fausseté, la franchise sans rudesse, la prévenance sans bassesse, la complaisance sans flatterie, les égards sans contrainte, et surtout le cœur porté à la bienfaisance. Ainsi l'homme sociable est le citoyen par excellence.

L'homme aimable, du moins celui à qui l'on donne aujourd'hui ce titre, est fort indifférent sur le bien public, ardent à plaire à toutes les sociétés où son goût et le hasard le jettent, et prêt à en sacrifier chaque particulier. Il n'aime personne, n'est aimé de qui que ce soit, plaît à tous, et souvent est méprisé et recherché par les mêmes gens.

Par un contraste assez bizarre, toujours occupé des autres, il n'est satisfait que de lui, et n'attend son bonheur que de leur opinion sans songer précisément à leur estime qu'il suppose apparemment, ou dont il ignore la nature. Le désir immodéré d'amuser l'engage à immoler l'absent qu'il estime le plus à la malignité de ceux dont il fait le moins de cas, mais qui l'écourent. Aussi frivole que dangereux, il met presque de bonne foi la médisance et la calomnie au rang des amusemens, sans soupçonner qu'elles aient d'autres effets; et ce qu'il y a d'heureux et de plus honteux dans les mœurs, le jugement qu'il en porte se trouve quelquefois juste.

Les liaisons particulières de l'homme sociable l'attachent de plus en plus à l'état, à ses concitoyens; celles de l'homme aimable ne font que l'écarter des devoirs essentiels. L'homme sociable inspire le désir de vivre avec lui : on n'aime qu'à rencontrer l'homme aimable. Tel est enfin dans ce caractère l'assemblage de vices, de frivolités et d'inconvéniens que l'homme *aimable* est souvent l'homme le moins digne d'être aimé.

Cependant l'ambition de parvenir à cette réputation devient de jour en jour une espèce de maladie épidémique : eh ! comment ne seroit-on pas flatté d'un titre qui éclipe la vertu et fait pardonner le vice ! Qu'un homme soit déshonoré au point qu'on en fasse des reproches à ceux qui vivent avec lui, ils conviennent de

tout ; ce n'est pas en essayant de le justifier qu'ils se défendent eux-mêmes : tout cela est vrai , vous dit-on ; mais il est fort aimable. Il faut que cette raison soit bonne ou bien généralement admise , car on n'y réplique pas. L'homme le plus dangereux dans nos mœurs est celui qui est vicieux avec de la gaieté et des grâces : il n'y a rien que cet extérieur ne fasse passer et n'empêche d'être odieux.

Qu'arrive-t-il de là ? Tout le monde veut être aimable , et ne s'embarrasse pas d'être autre chose ; on y sacrifie ses devoirs , et je dirois la considération si on la perdoit par là. Un des plus malheureux effets de cette manie futile est le mépris de son état , le dédain de la profession dont on est comptable , et dans laquelle on devrait toujours chercher sa première gloire.

Le magistrat regarde l'étude et le travail comme des soins obscurs qui ne conviennent qu'à des hommes qui ne sont pas faits pour le monde. Il voit que ceux qui se livrent à leurs devoirs ne sont connus que par hasard de ceux qui en ont un besoin passager ; de sorte qu'il n'est pas rare de rencontrer de ces magistrats aimables qui , dans les affaires d'éclat , sont moins des juges que des sollicitateurs qui recommandent à leurs confrères les intérêts des gens connus.

Le militaire d'une certaine classe croit que l'application au service doit être le partage des subalternes : ainsi les grades ne seroient plus que des distinctions de rang , et non pas des emplois qui exigent des fonctions.

L'homme de lettres qui , par des ouvrages travaillés , auroit pu instruire son siècle et faire passer son nom à la postérité , néglige ses talens , et les perd faute de les cultiver ; il auroit été compté parmi les hommes illustres , il reste un homme d'esprit de société.

L'ambition même, cette passion toujours si ardente et autrefois si active, ne va plus à la fortune que par le manège et l'art de plaire. Les principes de l'ambitieux n'étoient pas autrefois plus justes qu'ils ne le sont aujourd'hui, ses motifs plus louables, ses démarches plus innocentes; mais ses travaux pouvoient être utiles à l'état, et quelquefois inspirer l'émulation à la vertu.

On dira sans doute que la société est devenue, par le désir d'y être aimable, plus délicieuse qu'elle ne l'avoit jamais été : cela peut être; mais il est certain que ce qu'elle a gagné l'état l'a perdu, et cet échange n'est pas un avantage.

Que seroit-ce si la contagion venoit à gagner toutes les autres professions? Et on peut le craindre quand on voit qu'elle a percé dans un ordre uniquement destiné à l'édification, et pour lequel les qualités aimables de nos jours auroient été jadis pour le moins indécemment.

Les qualités aimables étant, pour la plupart, fondées sur des choses frivoles, l'estime que nous en faisons nous accoutume insensiblement à l'indifférence pour celles qui devroient nous intéresser le plus. Il semble que ce qui touche le bien public nous soit étranger.

Qu'un grand capitaine, qu'un homme d'état aient rendu les plus grands services; avant que de hasarder notre estime, nous demandons s'ils sont aimables, quels sont leurs agrémens, quoiqu'il y en ait peut-être qu'il ne sied pas toujours à un grand homme d'avoir à un degré supérieur.

Toute question importante, tout raisonnement suivi, tout sentiment raisonnable sont exclus des sociétés brillantes et sortent du *bon ton*. Il y a peu de temps

que cette expression est inventée ; et elle est déjà triviale sans être mieux éclaircie : je vais dire ce que j'en pense.

Le *bon ton*, dans ceux qui ont le plus d'esprit, consiste à dire agréablement des riens, et ne se pas permettre le moindre propos sensé, si l'on ne le fait excuser par les grâces du discours ; à voiler enfin la raison, quand on est obligé de la produire, avec autant de soin que la pudeur en exigeoit autrefois quand il s'agissoit d'exprimer quelque idée libre ; l'agrément est devenu si nécessaire que la médisance même cesseroit de plaire si elle en étoit dépourvue. Il ne suffit pas de nuire, il faut surtout amuser ; sans quoi, le discours le plus méchant retombe plus sur son auteur que sur celui qui en est le sujet.

Le prétendu *bon ton*, qui n'est qu'un abus de l'esprit, ne laisse pas d'en exiger beaucoup : ainsi il devient dans les sots un jargon inintelligible pour eux-mêmes ; et comme les sots font le plus grand nombre, ce jargon a prévenu. C'est ce qu'on appelle le *persiflage*, amas fatigant de paroles sans idées, volubilité de propos qui font rire les fous, scandalisent la raison, déconcertent les gens honnêtes ou timides, et rendent la société insupportable.

Le mauvais genre est quelquefois moins extravagant, et alors il n'en est que plus dangereux. C'est lorsqu'on immole quelqu'un, sans qu'il s'en doute, à la malignité d'une assemblée, en le rendant tout à la fois instrument et victime de la plaisanterie commune, par les choses qu'on lui suggère et les aveux ingénus qu'on en tire.

Les premiers essais de cette sorte d'esprit ont dû naturellement réussir ; et comme les inventions nouvelles vont toujours en se perfectionnant, c'est-à-dire en augmentant de dépravation quand le principe en

est vicieux , la méchanceté se trouve aujourd'hui l'âme de certaines sociétés et a cessé d'être odieuse , sans même perdre son nom.

La méchanceté n'est aujourd'hui qu'une mode. Les plus éminentes qualités n'auroient pu jadis la faire pardonner , parce qu'elles ne peuvent jamais rendre autant à la société que la méchanceté lui fait perdre , puisqu'elle en sape les fondemens et qu'elle est par là , sinon l'assemblage , du moins le résultat des vices. Aujourd'hui ; la méchanceté est réduite en art , elle tient lieu de mérite à ceux qui n'en ont point d'autre , et souvent leur donne de la considération.

Voilà ce qui produit cette foule de petits méchans subalternes et imitateurs , de caustiques fades , parmi lesquels ils'en trouve de si innocens : leurs caractères y sont si opposés , ils auroient été de si bonnes gens en suivant leur cœur , qu'on est quelquefois tenté d'en avoir compassion , tant le mal leur coûte à faire. Aussi en voit-on qui abandonnent leur rôle comme trop pénible ; d'autres persistent , flattés et corrompus par les progrès qu'ils ont faits. Les seuls qui aient gagné à ce travers de mode sont ceux qui , nés avec le cœur dépravé , l'imagination dérégulée , l'esprit faux , borné et sans principes , méprisant la vertu , et incapables de remords , ont le plaisir de se voir les héros d'une société dont ils devroient être l'horreur.

Un spectacle assez curieux est de voir la subordination qui règne entre ceux qui forment ces sortes d'associations. Il n'y a point d'état où elle soit mieux réglée. Ils se signalent ordinairement sur les étrangers que le hasard leur adresse , comme on sacrifioit autrefois , dans quelques contrées , ceux que leur mauvais sort y faisoit aborder. Mais lorsque les victimes nouvelles leur manquent , c'est alors que la guerre civile

commence. Le chef conserve son empire, en immolant alternativement ses sujets les uns aux autres. Celui qui est la victime du jour est impitoyablement accablé par tous les autres qui sont charmés d'écarter l'orage de dessus eux : la cruauté est souvent l'effet de la crainte, c'est le courage des lâches. Les subalternes s'essayaient cependant les uns contre les autres ; on cherche à ne se lancer que des traits fins ; on voudrait qu'ils fussent piquans sans être grossiers : mais comme l'esprit n'est pas toujours aussi grossier que l'amour-propre est sensible, on en vient souvent à se dire des choses si outrageantes, qu'il n'y a que l'expérience qui empêche d'en craindre les suites. Si l'on pouvoit cependant imaginer quelque tempérament honnête entre le caractère ombrageux et l'abaissement volontaire, on ne vivroit pas avec moins d'agrément et l'on auroit plus d'union et d'égards réciproques.

Les choses étant sur le pied où elles sont, l'homme le plus piqué n'a pas le droit de rien prendre au sérieux, ni d'y répondre avec dureté. On ne se donne pour ainsi dire que des cartels d'esprit ; il faudroit s'avouer vaincu pour recourir à d'autres armes : et la gloire de l'esprit est le point d'honneur d'aujourd'hui.

On est cependant toujours étonné que de pareilles sociétés ne se désunissent point par la crainte, le mépris, l'indignation ou l'ennui. Il faut espérer qu'à force d'excès elles finiront par faire prendre la méchanceté en ridicule, et c'est l'unique moyen de la détruire. On remarque que la raison froide est la seule chose qui leur impose et quelquefois les déconcerte.

On croiroit que l'habitude d'offenser rendroit ceux qui l'ont contractée incapables de se plier aux moyens de travailler à leur fortune. Point du tout. Il vaut mieux inspirer la crainte que l'estime. D'ailleurs ces

hommes qu'on prétend si singuliers , si caustiques , si méchans , si misantropes , réussissent parfaitement auprès de ceux dont ils ont besoin ; la réputation qu'ils se sont fabriquée donne un très-grand prix à leurs prévenances, ils descendent plus facilement qu'on ne croit à la flatterie basse. Celui qui en est l'objet ne doute pas qu'il n'ait un mérite bien décidé, puisqu'il force de tels caractères à un style qui leur est si étranger.

Il faut convenir que les sociétés dont je parle sont rares ; il n'y a que la parfaitement bonne compagnie qui le soit davantage ; et celle-ci n'est peut-être qu'une belle chimère dont on approche plus ou moins. Elle ressemble assez à une république dispersée ; on en trouve des membres dans toutes sortes de classes , il est très-difficile de les réunir en un corps. Il n'y a cependant personne qui n'en réclame le titre pour sa société : c'est un mot de ralliement. Je remarque seulement qu'il n'y a personne aussi qui ne croie qu'elle peut se trouver dans un ordre supérieur au sien, et jamais dans une classe inférieure. La haute magistrature la suppose à la cour comme chez elle ; mais elle ne la croit pas dans une certaine bourgeoisie, qui, à son tour, a des nuances d'orgueil.

Pour l'homme de la cour, sans vouloir entrer dans aucune composition sur cet article, il croit fermement que la bonne compagnie n'existe que parmi les gens de sa sorte. Il est vrai qu'à esprit égal ils ont un avantage sur le commun des hommes : c'est de s'exprimer en meilleurs termes et avec des tours plus agréables. Le sot de la cour dit ses sottises plus élégamment que le sot de la ville ne dit les siennes. Dans un homme obscur, c'est une preuve d'esprit ou du moins d'éducation que de s'exprimer bien. Pour l'homme de la cour, c'est une nécessité ; il n'emploie pas de mauvaises expres-

sions parce qu'il n'en sait point. Un homme de la cour qui parleroit basement me paroîtroit presque avoir le mérite d'un savant dans les langues étrangères. En effet , tous les talens dépendent des facultés naturelles, et surtout de l'exercice qu'on en fait. Le talent de la parole , ou plutôt de la conversation , doit donc se perfectionner à la cour plus que partout ailleurs, puisqu'on est destiné à y parler et réduit à n'y rien dire : ainsi les tours se multiplient et les idées se rétrécissent. Je n'ai pas besoin, je crois, d'avertir que je ne parle ici que des courtisans oisifs à qui Versailles est nécessaire , et qui y sont inutiles.

Il résulte de ce que j'ai dit , que les gens d'esprit de la cour, quand ils ont les qualités du cœur , sont les hommes dont le commerce est le plus aimable : mais de telles sociétés sont rares. Le jeu sert à soulager les gens du monde du pénible fardeau de leur existence , et les talens qu'ils appellent quelquefois à leur secours en cherchant le plaisir, prouvent le vide de leur âme et ne le remplissent pas. Ces remèdes sont inutiles à ceux que le goût, la confiance et la liberté réunissent.

Les gens du monde seroient sans doute fort surpris qu'on leur préférât souvent certaines sociétés bourgeoises où l'on trouve, sinon un plaisir délicat, du moins une joie contagieuse, souvent un peu de rudesse; mais on est trop heureux qu'il ne s'y glisse pas une demi-connoissance du monde qui ne seroit qu'un ridicule de plus : encore ne se feroit-il pas sentir à ceux qui l'auroient : ils ont le bonheur de ne connoître de ridicule que ce qui blesse la raison ou les mœurs.

A l'égard des sociétés , si l'on veut faire abstraction de quelque différence d'expression , on trouvera que la classe générale des gens du monde et la bourgeoisie opulente se ressemblent plus au fond qu'on ne le sup-

pose ; ce sont les mêmes tracasseries , le même vide , les mêmes misères. La petitesse dépend moins des objets que des hommes qui les envisagent. Quant au commerce habituel , en général , les gens du monde ne valent pas mieux , ne valent pas moins que la bourgeoisie ; celle-ci ne gagne ou ne perd guère à les imiter. A l'exception du bas peuple , qui n'a que des idées relatives à ses besoins , et qui en est ordinairement privé sur tout autre sujet , le reste des hommes est partout le même. La bonne compagnie est indépendante de l'état et du rang , et ne se trouve que parmi ceux qui pensent et qui sentent , qui ont les idées justes et les sentimens honnêtes.

LE SAGE.

LES HOMÉLIES DE L'ARCHEVÊQUE DE GRENADE.

(Extrait de Gil Blas , livre VII.)

UNE des premières personnes que je rencontrai dans les rues de Grenade fut don Fernand de Leyva. Seigneur, lui dis-je, si quelqu'un de vos amis a besoin d'un secrétaire ou d'un intendant, je vous conjure de lui parler en ma faveur, j'ose vous assurer qu'il ne vous reprochera pas de lui avoir donné un mauvais sujet. Très-volontiers, répondit-il, je ferai ce que vous souhaitez. Je demeure dans cette maison, poursuivit-il en me montrant un hôtel qui étoit à cent pas de nous : venez me trouver dans quelques jours, je vous aurai peut être déjà déterré un poste convenable.

Effectivement, dès la première fois que nous nous revîmes, il me dit : Monsieur l'archevêque de Grenade, mon parent et mon ami, voudroit avoir un jeune homme qui eût de la littérature et une bonne main pour mettre au net ses écrits ; car c'est un grand auteur. Il a composé je ne sais combien d'homélies, et il en fait encore tous les jours qu'il prononce avec applaudissemens. Comme je vous crois son fait, je vous ai proposé, et il m'a promis de vous prendre. Allez vous présenter à lui de ma part ; vous jugerez, par la

réception qu'il vous fera , si je lui ai parlé de vous avantageusement.

La condition me sembla telle que je la pouvois désirer. Ainsi , m'étant préparé de mon mieux à paroître devant le prélat , je me rendis un matin à l'archevêché. Si j'imitois les faiseurs de romans , je ferois une pompeuse description du palais épiscopal de Grenade ; je m'étendrois sur la structure du bâtiment ; je vanterois la richesse des meubles ; je parlerois des statues et des tableaux qui y étoient ; je ne ferois pas grâce au lecteur de la moindre des histoires qu'ils représentoient ; mais je me contenterai de dire qu'il égaloit en magnificence le palais de nos rois.

Je trouvai dans les appartemens un peuple d'ecclésiastiques et de gens d'épée , dont la plupart étoient des officiers de monseigneur , ses aumôniers , ses gentilshommes , ses écuyers ou ses valets-de-chambre. Les laïques avoient presque tous des habits superbes : on les auroit plutôt pris pour des seigneurs que pour des domestiques. Ils étoient fiers , et faisoient les hommes de conséquence. Je ne pus m'empêcher de rire en les considérant , et de m'en moquer en moi-même. Parbleu , disois-je , ces gens-ci sont bien heureux de porter le joug de la servitude sans la sentir ; car enfin , s'ils le sentoient ; il me semble qu'ils auroient des manières moins orgueilleuses. Je m'adressai à un grave et gros personnage qui se tenoit à la porte du cabinet de l'archevêque , pour l'ouvrir et la fermer quand il le falloit. Je lui demandai civilement s'il n'y avoit pas moyen de parler à monseigneur. Attendez , me dit-il d'un air sec ; sa grandeur va sortir pour aller entendre la messe , elle vous donnera en passant un moment d'audience. Je ne répondis pas un mot. Je m'armai de patience , et je m'avisai de vouloir lier conversation avec quelques

uns des officiers ; mais ils commencèrent à m'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête , sans daigner me dire une syllabe. Après quoi ils se regardèrent les uns les autres , en souriant avec orgueil de la liberté que j'avois prise de me mêler à leur entretien.

Je demeurai , je l'avoue , tout déconcerté de me voir traiter ainsi par des valets. Je n'étois pas encore bien remis de ma confusion quand la porte du cabinet s'ouvrit. L'archevêque parut. Il se fit aussitôt un profond silence parmi ses officiers , qui quittèrent tout à coup leur maintien insolent pour en prendre un respectueux devant leur maître. Ce prélat étoit dans sa soixante-neuvième année, fait à peu près comme mon oncle le chanoine Gil Perez , c'est-à-dire gros et court. Il avoit , par dessus le marché , les jambes fort tournées en dedans ; et il étoit si chauve qu'il ne lui restoit qu'un toupet de cheveux par derrière , ce qu'il obligeoit d'emboîter sa tête dans un bonnet de laine fine à longues oreilles. Malgré tout cela , je lui trouvois l'air d'un homme de qualité , sans doute parce que je savois qu'il en étoit un. Nous autres personnes du commun , nous regardons les grands seigneurs avec une prévention qui leur prête souvent un air de grandeur que la nature leur a refusé.

L'archevêque s'avança vers moi d'abord , et me demanda , d'un ton de voix plein de douceur , ce que je souhaitois. Je lui dis que j'étois le jeune homme dont le seigneur don Fernand de Leyva lui avoit parlé. Il ne me donna pas le temps de lui en dire davantage. Ah ! c'est vous , s'écria-t-il , c'est vous dont il m'a fait un si bel éloge : je vous retiens à mon service. Vous êtes une bonne acquisition pour moi : vous n'avez qu'à demeurer ici. A ces mots , il s'appuya sur deux écuyers , et sortit après avoir écouté des ecclésiastiques qui

avoient quelque chose à lui communiquer. A peine fut-il hors de la chambre où nous étions, que les mêmes officiers qui avoient dédaigné ma conversation, la recherchèrent. Les voilà qui m'environnent, qui me gracieusement et me témoignent de la joie de me voir devenir commensal de l'archevêché. Ils avoient entendu les paroles que leur maître m'avoit dites, et ils mouroient d'envie de savoir sur quel pied j'allois être auprès de lui; mais j'eus la malice de ne pas contenter leur curiosité, pour me venger de leur mépris.

Monseigneur ne tarda guère à revenir. Il me fit entrer dans son cabinet pour m'entretenir en particulier. Je jugeai bien qu'il avoit dessein de tâter mon esprit; je me tins sur mes gardes, et me préparai à mesurer tous mes mots. Il m'interrogea d'abord sur les humanités. Je ne répondis point mal à ses questions; il vit que je connoissois assez les auteurs grecs et latins. Il me mit ensuite sur la dialectique: c'est où je l'attendois. Il me trouva là-dessus ferré à glace. Votre éducation, me dit-il avec quelque sorte de surprise, n'a point été négligée. Voyons présentement votre écriture. J'en tirai de ma poche une feuille que j'avois apportée exprès. Mon prélat n'en fut pas mal satisfait. Je suis content de votre main, s'écria-t-il, et plus encore de votre esprit. Je remercierai mon neveu don Fernand de m'avoir donné un si joli garçon: c'est un vrai présent qu'il m'a fait.

Nous fûmes interrompus par l'arrivée de quelques seigneurs grenadins qui venoient dîner avec l'archevêque. Je les laissai ensemble, et me retirai parmi les officiers, qui me prodiguèrent alors leurs honnêtetés. J'allai manger avec eux quand il en fut temps; et s'ils m'observèrent pendant le repas, je les examinai bien aussi.

J'étois assis auprès d'un vieux valet de chambre nommé Melchior de la Ronda. Il prenoit soin de me servir de bons morceaux. L'attention qu'il avoit pour moi m'en donna pour lui, et ma politesse le charma. Seigneur cavalier, me dit-il tout bas après le dîner, je voudrois bien avoir une conversation particulière avec vous. En même temps il me mena dans un endroit du palais où personne ne pouvoit nous entendre, et là il me tint ce discours : Mon fils, dès le premier instant que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination : je veux vous en donner une marque certaine, en vous faisant une confidence qui vous sera d'une grande utilité. Vous êtes ici dans une maison où les vrais et les faux dévots vivent pêle-mêle. Il vous faudroit un temps infini pour connoître le terrain : je vais vous épargner une si longue et si désagréable étude, en vous découvrant les caractères des uns et des autres. Après cela, vous pourrez facilement vous conduire.

Je commencerai, poursuivit-il, par monseigneur. C'est un prélat fort pieux, qui s'occupe sans cesse à édifier le peuple, à le porter à la vertu par des sermons pleins d'une morale excellente, qu'il compose lui-même. Il a, depuis vingt années, quitté la cour pour s'abandonner entièrement au zèle qu'il a pour son troupeau. C'est un savant personnage, un grand orateur : il met tout son plaisir à prêcher, et ses auditeurs sont ravis de l'entendre. Peut-être y a-t-il un peu de vanité dans son fait ; mais, outre que ce n'est point aux hommes à pénétrer les cœurs, il me siéroit mal d'éplucher les défauts d'une personne dont je mange le pain. S'il m'étoit permis de reprendre quelque chose dans mon maître, je blâmerois sa sévérité. Au lieu d'avoir de l'indulgence pour les foibles ecclésiastiques, il les punit avec trop de rigueur. Il persé-

cute surtout sans miséricorde ceux qui , comptant sur leur innocence , entreprennent de se justifier juridiquement au mépris de son autorité. Je lui trouve encore un autre défaut , qui lui est commun avec bien des personnes de qualité : quoiqu'il aime ses domestiques , il ne fait aucune attention à leurs services ; et il les laissera vieillir sans songer à leur procurer quelque établissement. Si quelquefois il leur fait des gratifications , ils ne les doivent qu'à la bonté de quelqu'un qui aura parlé pour eux. Il ne s'aviserait jamais de lui-même de leur faire le moindre bien.

Voilà ce que le vieux valet de chambre me dit de son maître. Il me dit après cela ce qu'il pensoit des personnes avec qui nous avions dîné , et m'en fit des portraits qui ne s'accordoient guère avec leur maintien.

J'avois été , dans l'après-dînée , chercher mes hardes et mon cheval à l'hôtellerie où j'étois logé ; après quoi j'étois revenu souper à l'archevêché , où l'on m'avoit préparé une chambre fort propre et un lit de duvet. Le jour suivant , monseigneur me fit appeler de bon matin : c'étoit pour me donner une homélie à transcrire. Mais il me recommanda de la copier avec toute l'exactitude possible. Je n'y manquai pas : je n'oubliai ni accent , ni point , ni virgule. Aussi la joie qu'il en témoigna fut mêlée de surprise. Père éternel ! s'écriait-il avec transport , lorsqu'il eut parcouru des yeux tous les feuillets de ma copie , vit-on jamais rien de si correct ? Vous êtes trop bon copiste pour n'être pas grammairien. Parlez-moi confidemment , mon ami : n'avez-vous rien trouvé , en écrivant , qui vous ait choqué ? quelque négligence dans le style , ou quelque terme impropre ? Oh ! monseigneur , lui répondis-je d'un air modeste , je ne suis point assez éclairé pour

faire des observations critiques; et quand je le serois, je suis persuadé que les ouvrages de votre grandeur échapperoient à ma censure. Le prélat sourit de ma réponse. Il ne répliqua point; mais il me laissa voir, au travers de toute sa piété, qu'il n'étoit pas auteur impunément.

J'achevai de gagner ses bonnes grâces par cette flatterie. Je lui devins plus cher de jour en jour; et j'appris enfin de don Fernand, qui le venoit voir très-souvent, que j'en étois aimé de manière que je pouvois compter ma fortune faite. Cela me fut confirmé peu de temps après par mon maître même, et voici à quelle occasion. Un soir il répéta devant moi avec enthousiasme, dans son cabinet, une homélie qu'il devoit prononcer le lendemain dans la cathédrale. Il ne se contenta pas de me demander ce que j'en pensois en général, il m'obligea de lui dire quels endroits m'avoient le plus frappé. J'eus le bonheur de lui citer ceux qu'il estimoit davantage, ses morceaux favoris. Par-là, je passai dans son esprit pour un homme qui avoit une connoissance délicate des vraies beautés d'un ouvrage. Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on appelle avoir du goût et du sentiment! Va, mon ami, tu n'as pas, je t'assure, l'oreille bécotienne. En un mot, il fut si content de moi, qu'il me dit avec vivacité : Sois, Gil Blas, sois désormais sans inquiétude sur ton sort; je me charge de t'en faire un des plus agréables. Je t'aime; et pour te le prouver, je te fais mon confident.

Je n'eus pas sitôt entendu ces paroles, que je tombai aux pieds de sa grandeur tout pénétré de reconnaissance. J'embrassai de bon cœur ses jambes cagneuses, et je me regardai comme un homme qui étoit en train de s'enrichir. Oui, mon enfant, reprit l'archevêque, dont mon action avoit interrompu le discours, je veux

te rendre dépositaire de mes plus secrètes pensées. Ecoute avec attention ce que je vais te dire. Je me plais à prêcher. Le Seigneur bénit mes homélies : elles touchent les pécheurs, les font rentrer en eux-mêmes , et recourir à la pénitence. J'ai la satisfaction de voir un avaro, effrayé des images que je présente à sa cupidité , ouvrir ses trésors et les répandre d'une prodiguo main ; d'arracher un voluptueux aux plaisirs , de remplir d'ambitieux les hermitages , et d'affermir dans son devoir une épouse ébranlée par un amant séducteur. Ces conversions, qui sont fréquentes, devroient toutes seules m'exciter au travail. Néanmoins , je t'avoueroi ma foiblesse , je me propose encore un autre prix , un prix que la délicatesse de ma vertu me reproche inutilement : c'est l'estime que le monde a pour les écrits fins et limés. L'honneur de passer pour un parfait orateur a des charmes pour moi. On trouve mes ouvrages également forts et délicats , mais je voudrois bien éviter le défaut des bons auteurs qui écrivent trop long-temps , et me sauver avec toute ma réputation.

Ainsi, mon cher Gil Blas, continua le prélat, j'exige une chose de ton zèle : quand tu t'apercevras que ma plume sentira la vieillesse, lorsque tu me verras baisser, ne manque pas de m'en avertir. Je ne me fie point à moi là-dessus : mon amour-propre pourroit me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé : je fais choix du tien que je connois bon ; je m'en rapporterai à ton jugement. Grâce au ciel, lui dis-je, monseigneur, vous êtes encore fort éloigné de ce temps-là. De plus, un esprit de la trempe de celui de votre grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre , ou , pour parler plus juste , vous serez toujours le même. Je vous regarde comme un autre cardinal

Ximènes, dont le génie supérieur, au lieu de s'affoiblir par les années, sembloit en recevoir de nouvelles forces. Point de flatterie, interrompit-il, mon ami. Je sais que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge, on commence à sentir les infirmités, et les infirmités du corps altèrent l'esprit. Je te le répète, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affoiblira, donne-m'en aussitôt avis. Ne crains pas d'être franc et sincère : je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs, il y va de ton intérêt. Si, par malheur pour toi, il me revenoit qu'on dit dans la ville que mes discours n'ont plus leur force ordinaire, et que je devrois me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrois, avec mon amitié, la fortune que je t'ai promise. Tel seroit le fruit de ta sottise discrétion.

Le patron cessa de parler en cet endroit, pour entendre ma réponse, qui fut une promesse de faire ce qu'il souhaitoit. Depuis ce moment-là, il n'eut plus rien de caché pour moi : je devins son favori. Tous les domestiques, excepté Melchior de la Ronda, ne s'en aperçurent pas sans envie. C'étoit une chose à voir, que la manière dont les gentilshommes et les écuyers vivoient alors avec le confident de monseigneur. Ils n'avoient pas honte de faire des bassesses pour capter ma bienveillance : je ne pouvois croire qu'ils fussent Espagnols. Je ne laissai pas de leur rendre service sans être la dupe de leurs politesses intéressées. Monsieur l'archevêque, à ma prière, s'employa pour eux. Il fit donner à l'un une compagnie, et le mit en état de faire figure dans les troupes. Il envoya un autre au Mexique remplir un emploi considérable qu'il lui fit avoir; et j'obtins pour mon ami Melchior une bonne gratification. J'éprouvai par-là que si le prélat

ne prévenoit pas, du moins il refusoit rarement ce qu'on lui demandoit.

Tandis que je rendois ainsi service aux uns et aux autres, don Fernand de Leyva se disposoit à quitter Grenade. Deux mois après que ce cavalier fut parti, dans le temps de ma plus grande faveur, nous eûmes une chaude alarme au palais épiscopal : l'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement, et on lui donna de si bons remèdes, que quelques jours après il n'y paroissoit plus. Mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès le premier discours qu'il composa. Je ne trouvai pas toutefois la différence qu'il y avoit de celui-là aux autres assez sensible, pour conclure que l'orateur commençoit à baisser. J'attendis encore une homélie pour mieux savoir à quoi m'en tenir. Oh ! pour celle-là, elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rabattoit ; tantôt il s'élevoit trop haut ou descendoit trop bas. C'étoit un discours diffus, une rhétorique de régent usé, une capucinade.

Je ne fus pas le seul qui y prit garde. La plupart des auditeurs, quand il la prononça, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disoient tout bas les uns aux autres : Voilà un sermon qui sent l'apoplexie. Allons, monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office. Vous voyez que monseigneur tombe ; vous devez l'en avertir, non-seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne soit assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là, vous savez ce qu'il en arriveroit ; vous seriez biffé de son testament, où il y a sans doute pour vous un meilleur legs que la bibliothèque du licencié Sédillo.

Après ces réflexions, j'en faisois d'autres toutes con-

traies. L'avertissement dont il s'agissoit me paroissoit délicat à donner : je jugeois qu'un auteur entêté de ses ouvrages pourroit le recevoir mal ; mais, rejetant cette pensée, je me représentois qu'il étoit impossible qu'il le prit en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela que je comptois bien de lui parler avec adresse, et de lui faire avaler la pilule tout doucement. Enfin, trouvant que je risquois davantage à garder le silence qu'à le rompre, je me déterminai à parler.

Je n'étois plus embarrassé que d'une chose ; je ne savois de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'orateur lui-même me tira de cet embarras, en me demandant ce qu'on disoit de lui dans le monde, et si l'on étoit satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admiroit toujours ses homélies, mais qu'il me sembloit que la dernière n'avoit pas si bien que les autres affecté l'auditoire. Comment donc ! mon ami, répliqua-t-il avec étonnement, auroit-elle trouvé quelque Aristarque ? Non, monseigneur, lui repartis-je, non. Ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres que l'on ose critiquer : il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins, puisque vous m'avez recommandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paroît pas tout-à-fait de la force des précédens. Ne pensez-vous pas cela comme moi ?

Ces paroles firent pâlir mon maître, qui me dit avec un souris forcé : Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût ? Je ne dis pas cela, monseigneur, interrompis-je tout déconcerté ; je la trouve excellente quoiqu'un peu au-dessous de vos autres ouvrages. Je vous entends, répliqua-t-il. Je vous paroît-elle mauvaise, n'est-ce pas ? Tranchez le mot, vous croyez

qu'il est temps que je songe à la retraite ? Je n'aurois pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si votre grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, et je la supplie très-humblement de ne me point savoir mauvais gré de ma hardiesse. A Dieu ne plaise, interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaise que je vous la reproche ! Il faudroit que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment ; c'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée.

Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour rajuster les choses ; mais le moyen d'apaiser un auteur irrité, et de plus un auteur accoutumé à s'entendre louer ? N'en parlons plus, dit-il, mon enfant : vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui n'a pas votre approbation. Mon esprit, grâce au ciel n'a rien encore perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidens ; j'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats ; et que le ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, monsieur Gil Blas ; je vous souhaite toutes sortes de prospérités, avec un peu plus de goût.

FIN.





18



B'D L 11915

